BENOÎT BONTE

Sexties

LES FILLES DU TERRAIN VAGUE

PLG

Dessinateur, graphiste, musicien, collectionneur, amateur de pop culture, de mauvais genres et de littérature fin-de-siècle, Benoît Bonte est né en 1958. Après avoir « tâcheroné » chez Arédit au début des années 80 et placé quelques récits dans *Circus* ou *Sapristi*, il publie plusieurs albums chez Lefrancq, Soleil et BD Music. Passionné par tous les aspects de la bande dessinée, il est aussi l'auteur d'articles ou essais sur Jijé, Eisner, Tibet ou Druillet.

Illustrations de couverture :
Nicolas Devil, *Saga de Xam*
Jean-Claude Forest, *Barbarella*
Paul Cuvelier, *Epoxy*
Guy Peellaert, *Jodelle*

Dernière de couverture :
Caza, *Kris Kool*

Sexties

LES FILLES DU TERRAIN VAGUE

À la mémoire d'Albert Uderzo.

Remerciements

Au titanesque Philippe Druillet pour nos trop rares rencontres et conversations téléphoniques.

À Philippe Caza qui a accepté de fouiller dans des souvenirs vieux de plus de cinquante ans.

À François Rivière pour sa préface.

À Roland Lacourbe pour son évocation et les photogrammes du *Dracula* de Jean Boullet.

À Émile Brami, Philippe Capart, Jean-Pierre Croquet, Michel Denni, Jean-C. Denis, Luc Duthil, Éric Hillenmayer, Frédéric Pièrre, Christian Staebler, et tous les contributeurs du web ou collectionneurs anonymes qui ont partagé, informations, documents, précisions, conseils et corrections.

À Philippe Morin, pour son accueil enthousiaste, son implication et ses recherches dans sa fanzinothèque de Babel.

À Agathe Claus pour sa patience.

Les éditions PLG remercient l'ensemble des éditeurs, auteurs et ayants droit pour la reproduction des photos et illustrations contenues dans ce livre.

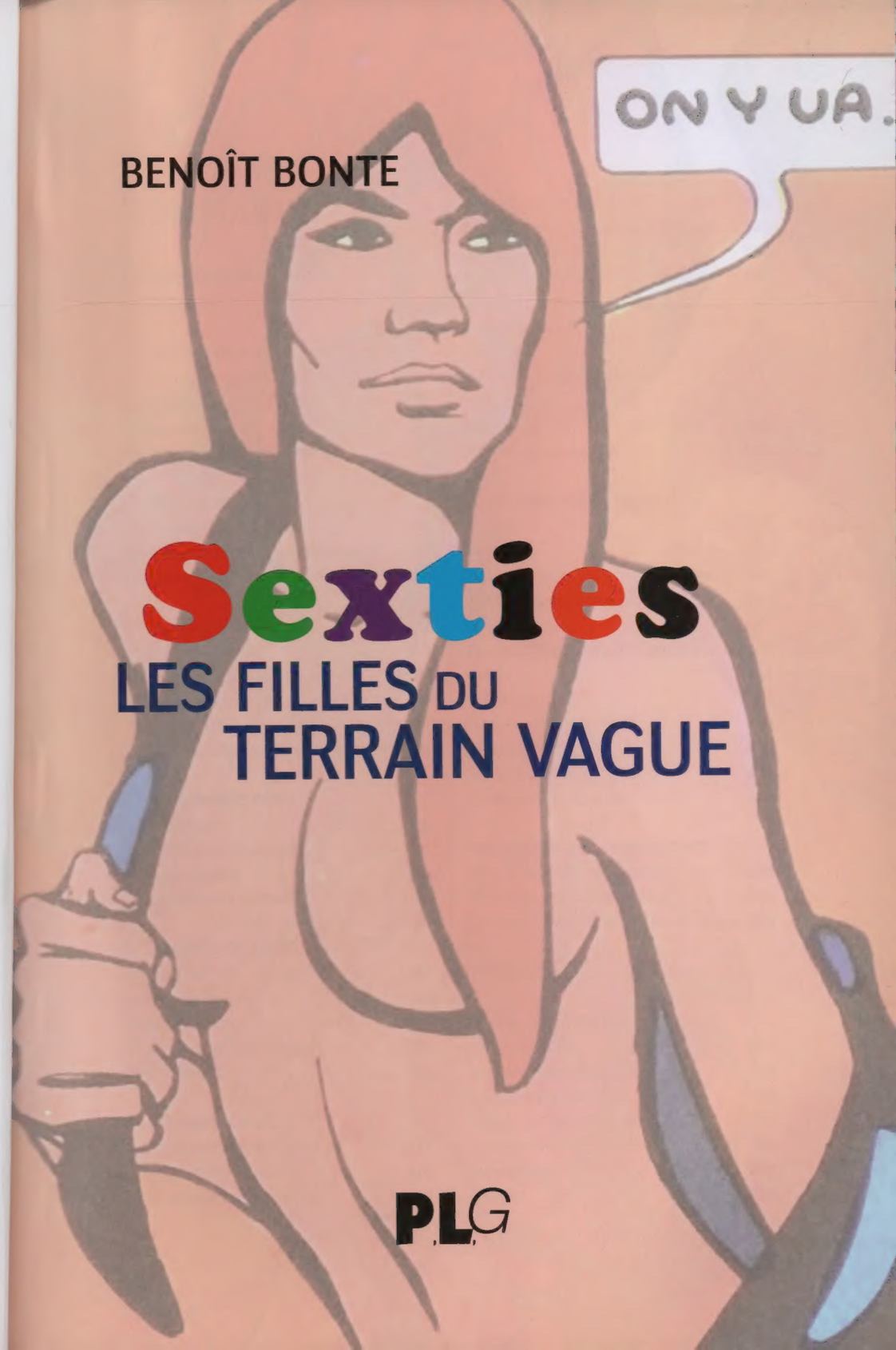
31e titre de la collection MÉMOIRE VIVE dirigée par Philippe Morin

Mise en page : Benoît Bonte
Maquette de couverture : Luc Duthil

www.plg.editions.com

© APJABD 2020
3, rue de la Vanne - 92120 Montrouge

ISBN 978-2-917837-37-5



BENOÎT BONTE

Sexties
LES FILLES DU TERRAIN VAGUE

PLG

SOMMAIRE

Préface de François Rivière

Introduction

1 - LES DÉFRICHEURS
Le Club des bandes dessinées 11
Le Kiosque de Jean Boullet 15
V Magazine 24
Shambleau - Nouvelle illustrée 26

2 - ÉRIC LOSFELD
Un flibustier pornographe 43
Censure, érotisme et bande dessinée 46
Suzanne, écolière d'amour 49

3 - BARBARELLA
Jean-Claude Forest 51
Barbarella dans V Magazine 52
Les Prisonniers de la méduse - Récit complet 53
Barbarella 1964 62
Rééditions, refontes et massacres 70

4 - 1966, ANNÉE POP !
Guy Peellaert 75
Les Aventures de Jodelle 77
Philippe Druillet 86
Le Mystère des abîmes 87

5 - SUMMER OF LOVE
Robert Gigi 97
Claude Moliterni 98
Scarlett Dream 100
Et on tuera tous les affreux 107
Alain Tercinet 109

6 - MAGNUM OPUS
Le mystérieux Nicolas Devil 111
Saga de Xam - le livre 116
Xam, chapitre par chapitre 119
La sortie du livre 130
Devil - Druillet ; une relation ambiguë 133
Nicolas Devil après Xam 138
Orejona - Extraits 141
L'esclave - Récit complet 147
Postérité de Xam 153

7 - LES FILLES DE MAI
Paul Cuvelier 159
Epoxy 162
Pravda la survireuse 169

8 - 69, ANNÉE ÉROTIQUE
Crepax 177
Valentina 179
Les Aventures de Phoebe Zeit-Geist 184
Les Aventures de Cyber 187

9 - LA QUEUE DE LA COMÈTE
Xiris 194
Kris Kool 197
Kool Trip - Récit complet 202
Escalade 206
Lolly-Strip 209
Confiture de tropiques 214

10 - LOSFELD AU PURGATOIRE
Un nouveau paysage éditorial 219
Vers une timide réhabilitation 212
Le marché des albums du Terrain Vague 223

ANNEXES

ELRIC LE NÉCROMANCIEN
La saga d'Elric 233
Une gestation chaotique 235
Publications partielles 238
D'Elric à Yragaël et Urm, le fou 245
La saga d'Elric le nécromancien - Extraits 250
DOCUMENTS 261
INDEX 276

Un certain esprit du temps

Un parfum d'érotisme planait alors sur le monde occidental. Un érotisme chic qui se propageait avec aisance de la cinématographie suédoise (*Je suis curieuse*), mère de tant de fantasmes pour l'imaginaire des baby-boomers qui se trémoussaient l'été dans l'atmosphère électrique des « Enfants terribles » à Soho, à la mise en scène élégante et très tongue-in-cheek de l'émission *Dim Dam Dom*... L'avant-garde littéraire parisienne s'en mêlait. Alain Robbe-Grillet pactisait avec David Hamilton. C'est alors que surgit la princesse du sadomasochisme métaphysique, Phoebe Zeit-Geist en personne, soumise à toutes les tortures, authentique incarnation de la femme-à-venir. De ce côté de l'Atlantique, le machisme ordinaire, associé au pinceau habile d'un certain Aslan, déclenchait une invasion de pin-up dans les pages centrales des magazines pour homme. Cet artiste consciencieux, frère du non moins talentueux Michel Gourdon, enlumineur des couvertures du Fleuve noir, immortalisait dans leur adolescente nudité les stars yéyés, France Gall, Sylvie Vartan et Sheila. Mais c'est dans une publication assez interlope et dédiée aux fans de science-fiction et de cinéma érotico-fantastique, qu'est apparue Barbarella. *V Magazine* n'était certes pas l'équivalent français d'*Evergreen*, cette revue U.S que j'achetais religieusement chez *Brentano's*, et qui, ayant prépublié *Phoebe Zeit-Geist*, faisait découvrir celle-ci aux lecteurs de Beckett et Robbe-Grillet, dont l'éditeur Grove Press publiait en version poche le roman érotique *L'Image*, assez proche de la très soporifique *Histoire d'O*. Je tiens à signaler que *V Magazine* fut le premier organe de presse français - et peut-être longtemps le seul - à faire connaître à ses lecteurs le fascinant Forrest J. Ackerman, rédac-chef de *Famous Monsters of Fienland*, et créateur de la nymphette Vampirella, laquelle ne déparerait pas dans la galerie d'héroïnes dont s'apprête à vous parler Benoît Bonte.

Évoquons l'éditeur parisien au physique de Viking fatigué, fumeur de cigarettes américaines dont la fragrance titilla mes narines le jour où, très intimidé, je franchis

le seuil du Terrain Vague, rue de Verneuil : Éric Losfeld. Celui-ci raconte dans son livre de souvenirs *Endetté comme une mule* (Belfond, 1979) : « *A distance, je ne sais plus si ce sont les bons débuts de (la revue)* Midi-Minuit Fantastique *ou les rééditions de Boris Vian qui ont été à la base d'une plus grande aisance financière, qui m'ont permis de faire quelque chose de plus onéreux que* Midi-Minuit *: les bandes dessinées* [...] *la première a été* Barbarella. *Certes, c'est dessiné par Jean-Claude Forest, mais j'en suis vraiment le père incestueux, sinon l'amant.* » Tout est dit. Losfeld, l'éditeur des derniers surréalistes, de quelques excentriques (Valorbe, Schuster, Ado Kyrou) sort la bande dessinée dite « pour adultes » du ghetto du semi-porno italien en petit format. Barbarella ouvre la porte du boudoir où entreront bientôt Pravda, Jodelle, et quelques autres. Rescapé du journal *Tintin* où les femmes étaient plutôt mal vues, le belge Paul Cuvelier mêle académisme et polissonnerie sur scénario de l'encore inconnu Jean Van Hamme dans *Epoxy*. L'apparition, au cœur des sixties, d'une série d'albums luxueusement édités, destinés à une frange très particulière des lecteurs de bandes dessinées, restera étrangère au public juvénile soumis aux rites de la production franco-belge dispensée par le trio de publications *Tintin/Spirou/Pilote*. Seuls, peut-être, les fidèles de ce dernier hebdo pourront se sentir en complicité avec le contenu de ces œuvres échappant aux codes moraux et aventureux habituels. Un jeune artiste comme Philippe Druillet propose avec *Lone Sloane* la vision symboliste et fougueuse du premier mouvement d'une symphonie qui se prolonge encore à ce jour avec bonheur. Mais le rêve un peu fou de Losfeld va se conclure bientôt. Entre-temps, il aura négocié les droits de *Barbarella* avec le producteur Dino de Laurentiis et, des deux côtés de l'Atlantique, les cinéphiles auront goûté aux charmes de cette héroïne sous les traits de Jane Fonda, l'épouse du moment de Roger Vadim. Mais quelque chose s'est produit, un souffle de l'esprit du temps s'est glissé par l'entrebâillement d'une porte secrète, déclenchant de manière d'abord invisible une sorte de révolution. La bande dessinée, médium resté longtemps adolescent, a décidé de grandir. Quelques-uns des nouveaux talents de cet art aux allures innocentes ayant passablement mûri au fil des années vont s'activer pour conquérir un plus large public. Et le miracle se produit. La tentative assez téméraire du promoteur des vamps de papier du milieu des sixties ne reste pas sans effet. La satire et l'humour, raillant souvent la tarte à la crème de la supposée libération sexuelle, s'emparent de nouvelles publications (*L'Écho des Savanes* et *Métal Hurlant* étant les meilleurs exemples) qui dès lors, ne se refusent plus rien. L'érotisme chic a vécu mais il demeure comme l'emblème d'une victoire de la modernité sur une tradition fatiguée. Barbarella, *« cette sauvage réaliste et rusée »* selon Éric Losfeld, avait ouvert la voie.

François Rivière, décembre 2019

Introduction

Alain Garguir déploya sa longue carcasse filiforme pour se saisir du gros volume exposé tout en haut des cimaises de la librairie Andromède. La boutique était alors, en ce début des années 80, la seule adresse de Lille où l'amateur de SF, de fantastique, de polar et accessoirement de bande dessinée ancienne ou rare, pouvait espérer étancher sa soif. Même l'historique Furet du Nord, pourtant bien achalandé, ne pouvait rivaliser. Hommage soit ici rendu à ce féru de science fiction, éditeur du mythique et luxueux fanzine *Proxima* qui finit par avoir raison de ses finances, et dont l'échoppe abrita plusieurs années une confrérie de cinglés de tout poil.

Le gros livre en question était donc ce *Saga de Xam* bien connu des amateurs, introuvable, et hors de prix. Garguir me le tendit avec une affectation toute ecclésiastique, comme s'il s'agissait des manuscrits de la mer Morte. Je le feuilletais donc avec respect et précaution, mais cela me laissa plutôt circonspect, pour ne pas dire consterné. C'était donc cela *Xam*, un pensum à première vue illisible, aux couleurs criardes, kitschissime et terriblement daté. Et ce n'était pas l'unique composition de Druillet, dont j'étais un fan absolu, qui me ferait casser ma tirelire. Dans le landerneau bédéphilique, *A Suivre* et *Métal Hurlant* se livraient alors une guerre féroce. Les intellos versus les amateurs de rock !

Ma préférence allait plutôt vers *Métal* qui avait révélé nombre de graphismes modernes et audacieux, très éloignés des « babacooleries » des années « peace and love », devenues objets de raillerie. Une mode chassant l'autre, et le tamis du temps ayant fait son œuvre, une bonne partie d'entre-eux peut aujourd'hui être considérée à leur tour comme « kitschissime et terriblement datée »...

Serge Clerc et Chaland avait remis en lumière la BD franco-belge des années 40/50. En dehors des productions des Humanoïdes associés, réputées assez onéreuses, je préférais donc consacrer mon modeste pécule mensuel à traquer le Lombard « peau d'ours », le Dupuis « dos kraft-colle de poisson » et la fragile Collection Pilote dans les vide-greniers ou, le cas échéant, chaussée de Wavre à Bruxelles. Les spécialistes comprendront. *Saga de Xam* regagna donc les hauteurs des rayonnages d'Andromède. Fin de mon premier contact avec les bandes dessinées d'Éric Losfeld, et que l'âme extraterrestre d'Alain Garguir repose en paix au paradis des passeurs intergalactiques.

Longtemps, les productions estampillées Losfeld souffrirent d'une mauvaise réputation. À relire les notules sommaires ou erronées que renferment encyclopédies ou dictionnaires de la bande dessinée, on garde l'image d'une période, certes expérimentale, mais réputée passée de mode, quand ce n'est pas totalement ringarde, et pour tout dire, indigne de figurer au panthéon de l'histoire de la BD.

La saga d'Éric Losfeld éditeur de BD, qui court de 1964 à 1973, a été peu ou très superficiellement étudiée par les divers exégètes du neuvième art. Cette injustice découle d'une profonde, autant qu'incompréhensible, méconnaissance des œuvres qui ont vu le jour durant cette période, assez brève mais cruciale. Manque d'intérêt ou de curiosité ? Manque d'accessibilité à des ouvrages au tirage réduit, épuisés depuis longtemps, et peu réédités ? Sans doute un peu des deux.

Ces années pop, les flamboyantes *Sixties* ou plutôt *Sexties* en l'espèce, virent l'émergence en France d'un mouvement assez confidentiel, pour ne pas dire underground, d'émancipation graphique désireux de rompre avec le schéma traditionnel de l'édition de bande dessinée alors dominée par les incontournables Casterman, Dupuis, Lombard et Dargaud. Il est malaisé d'y voir clair dans le magma créatif libéré dans

le sillage de cette parenthèse enchantée, et de pouvoir clairement attribuer à tel ou tel ce vent d'émancipation. Il faut y voir une concordance d'initiatives associatives, éditoriales, mais aussi commerciales, parmi lesquelles l'apparition des premiers clubs de collectionneurs, revues d'études, librairies spécialisées, sans oublier l'action de l'immense René Goscinny, qui amorça cette évolution avec audace dans *Pilote*. Reste que sous-estimer la place fondamentale et décisive de Losfeld dans l'évolution de la bande dessinée serait un contresens historique.

La librairie-maison d'édition du Terrain Vague, qu'il dirigeait, était jusqu'alors spécialisée dans la publication et la diffusion d'ouvrages littéraires ou surréalistes plutôt confidentiels, quand il ne s'agissait pas d'opuscules pornographiques vendus essentiellement sous le manteau et, en ces temps de conservatisme gaulliste, systématiquement poursuivis. La parution en 1964 de *Barbarella* - première bande dessinée à destination d'un lectorat adulte - donnera un coup de pied salvateur dans la fourmilière éditoriale, et permettra à ce vieux pirate de Losfeld d'élargir son champ d'action et de se tailler une réputation de flair, d'audace, et d'opportunisme. Sur les quelques six cents livres qu'il édita dans toute sa carrière, seuls seize furent des bandes dessinées. C'est dire leur caractère marginal dans le catalogue du Terrain Vague, et davantage encore dans le monde de l'édition. Pourtant, quelques-uns d'entre-eux constituent d'indiscutables jalons de l'histoire du neuvième art et de la contre-culture.

Éric Losfeld sut sentir l'air de son temps et, dans la limite de ses modestes moyens, révéla, excusez du peu, Forest, Peellaert, Druillet, Gigi, Devil, Crepax et Caza. Il permit aussi à Cuvelier, connoté jusqu'alors, et à tort, auteur pour enfants, de s'émanciper graphiquement, épaulé en cela par un certain Van Hamme... Ses livres imposèrent une rupture nette et radicale avec les canons de la bande dessinée franco-belge de l'époque, au travers de gros albums, luxueux, élitistes, gorgés d'érotisme et de couleurs flamboyantes, qui glorifiaient pop art et psychédélisme triomphants. Ils affichaient en outre un discours d'émancipation culturelle, sociale et sexuelle assez révolutionnaire et pionnier.

Le concept même d'une bande dessinée POUR adultes est réellement né à cette époque. Jusqu'alors, seuls les enfants ou les adolescents confessaient, presque sans honte, lire des illustrés, tandis que parents et corps enseignant voyaient rarement cela d'un œil bienveillant... De la bande dessinée ambitieuse à destination exclusive des adultes ; on pouvait vraiment parler de révolution ! Mais aucune révolution n'a jamais abouti sans adhésion populaire, et celle-ci fit cruellement défaut à Losfeld. En dépit d'une presse souvent élogieuse, à contre-courant de la culture officielle, et d'un petit noyau de convertis, il finit, de guerre lasse, par déposer les armes.

Il était plus que temps de sortir Éric Losfeld du purgatoire dans lequel il sommeillait depuis plus de cinquante ans. Il était aussi et surtout plus qu'urgent de découvrir, redécouvrir et réévaluer des œuvres et des artistes qui restent encore aujourd'hui mal connus, voire scandaleusement oubliés. Pour prendre l'exemple le plus flagrant, il n'existe aucune fiche encyclopédique un tant soit peu renseignée sur Nicolas Devil. Par ailleurs, combien d'amateurs de bande dessinée peuvent aujourd'hui se targuer d'avoir vraiment lu *Jodelle* ou *Saga de Xam* ?

Remettre en lumière des œuvres injustement tombées dans l'oubli, et donner l'envie de s'y replonger, tel est le propos du présent ouvrage. L'argument qui voudrait qu'elles soient passées de mode n'est en rien recevable, dans la mesure où nombre de livres, de films, de disques, ou de bandes dessinées, miroirs de leur époque, et par définition datés, ont fini par se hisser au rang de « classiques », au terme de leur traversée du temps. Les bandes dessinée parues sous l'égide du Terrain Vague n'ont que partiellement accédé à ce statut, mais il n'est pas trop tard. La réputation sulfureuse de pornographe et d'éditeur dilettante de bande dessinée érotique, qui ont longtemps collé à la peau de Losfeld, n'a rien facilité, alors même qu'il convient de le considérer comme l'un des principaux promoteurs de l'émergence d'une bande dessinée adulte et ambitieuse, en tant que genre à part entière.

Avant-guerre, les illustrés français étaient gorgés de séries américaines dans lesquelles la femme se montrait déjà sous ses jours les plus sensuels. Plus d'un adolescent dut voir sa libido rudement mise à l'épreuve à la vue des sublimes pages de *Guy l'Éclair*. Sa fiancée, la belle Camille, s'y trouvait régulièrement capturée, attachée et maltraitée par des habitants de la planète Mongo. Systématiquement, on la contraignait à se débarrasser de ses trop stricts vêtements de ville pour revêtir jupes fendues, étroits soutiens-gorge ou autres tenues minimalistes qui mettaient en valeur son irréprochable plastique. Les relations troubles, à la limite du lesbianisme, qu'elle entretenait avec la blonde Lura, tout aussi légèrement vêtue, sont d'une audace stupéfiante pour l'époque. Les femmes croquées par Alex Raymond, Milton Caniff, Lee Falk ou Harold Foster dans *Guy l'Éclair, Terry et les pirates, le Fantôme, Mandrake* ou *Prince Vaillant* firent fantasmer une génération de jeunes lecteurs que l'on retrouverait, au début des années soixante, à l'origine d'un militantisme pour une reconnaissance de la bande dessinée en tant qu'art à part entière. Aucune de ces « *Filles de papier* »[1] n'était exempte de charge érotique habilement distillée, même si, bien entendu, telle n'était pas l'intention première de leurs auteurs. Voire !... Camille, Aura, Lura, Burma, Dragon Lady, Aleta, Diana Palmer et Narda peuvent être dès lors considérées comme les mères putatives des « *Filles du Terrain Vague* ». À la Libération, la commission de censure allait remettre de l'ordre - moral avant tout - dans toute cette production. Elle s'acharnerait plus tard avec application sur Éric Losfeld. Jugeant saugrenue cette idée que des adultes puissent s'intéresser à un moyen d'expression aussi puéril, elle considérait que les bandes dessinées, n'étant destinées qu'aux seuls enfants ou adolescents, il convenait, à leur corps défendant, de les protéger de toute dérive éventuelle.

Intrinsèquement original, souvent brillant, cet ensemble des livres publiés par Le Terrain Vague méritait, mieux vaut tard que jamais, d'être remis en perspective et réévalué. Dans ce dessein, ont été exhumés documents inédits ou rares, planches originales, et récits jamais réédités depuis leur parution initiale dans la presse de l'époque. De patientes recherches, relevant parfois de l'archéologie, ont aussi permis d'en savoir un peu plus sur certains auteurs jetés aux oubliettes.

Inévitablement, quelques faiblesses ou scories ponctuent ce corpus éditorial, qui n'est certes pas à prendre en bloc. Aucune d'entre elles ne sera éludée, fût-ce au prix de points de vue ou jugements que d'aucuns trouveront sujets à discussion. Par ailleurs, ceux qui chercheraient dans ces pages des analyses à ambition universitaire en seront également pour leur frais. Mieux vaut plutôt appréhender cet essai comme un livre d'humeur qui proposerait un ensemble de clés de lecture. À chacun de les utiliser à sa convenance, et de se forger sa propre opinion. Des lecteurs avisés ne manqueront pas de pointer, ici ou là, d'inévitables imprécisions, lacunes, ou erreurs. Qui peut donc prétendre à l'infaillibilité ? Peut-être cet ouvrage en incitera-t-il opportunément certains à corriger, compléter, ou approfondir les quelques pistes esquissées, dans lesquelles sous-tend un regard critique personnel, par nature subjectif et partial.

Le moment est maintenant venu d'embarquer dans la machine à remonter le temps qui nous propulsera à l'époque pop et bariolée des glorieuses *Sexties* afin d'y retrouver les *Filles du Terrain Vague*. En accompagnement musical, cette ode aux comics que signe Serge Gainsbourg en 1968, intitulée, quelle coïncidence ! *Comic Strip* :

« Viens petite fille dans mon comic strip
Vient faire des bulles, viens faire des Wip
Des clip ! Des crap ! Des bang ! Des vlops ! Et des Zip !
Shebam ! Pow ! Blop ! Wizz ! »

1 - Voir *L'Enfer des bulles* - Jacques Sadoul - Pauvert - 1968 et *Les Filles de papier* - Elvifrance - 1971

1 Les défricheurs

Au tout début des années soixante, la bande dessinée est encore généralement considérée comme un sous-genre on ne peut plus méprisé, vilipendé, quand il n'est pas tout bonnement ignoré. On la cantonne à une forme secondaire de loisir pour les enfants ou les adolescents, et encore considère-t-on ces derniers comme attardés voire illettrés.

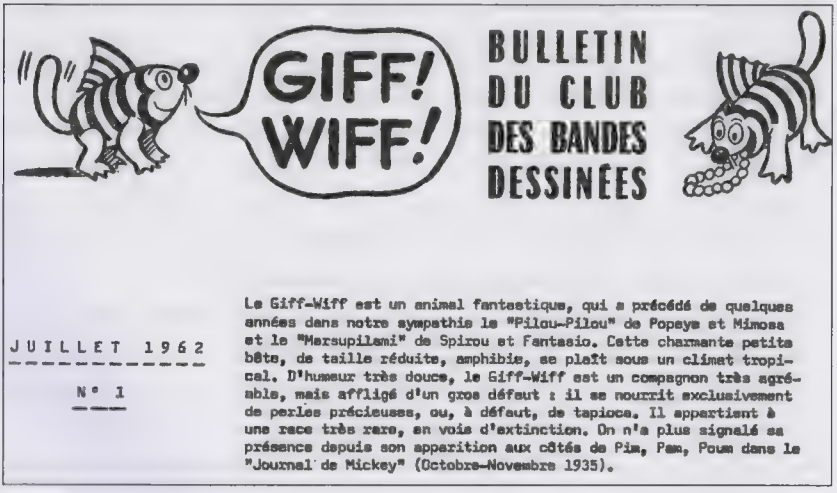
Dans le numéro 90 de *Fiction Magazine* en mai 1961, un jeune inconnu nommé Jean-Claude Romer fait paraître la petite annonce suivante : « *Recherche illustrés d'avant 1940* Robinson, Mickey, Hop-Là, Hurrah, L'Aventureux. *Écrire offre...* » Deux mois plus tard en guise de réponse, Pierre Strinati publie dans les colonnes du même magazine un article intitulé *Bandes dessinées et science-fiction - L'âge d'or en France (1934 - 1940).* Il s'efforce d'y démonter que ces journaux remplis de bandes dessinées d'origine américaine ont marqué en profondeur toute une génération de lecteurs. Les dessins de *Guy l'Éclair, Tarzan, Mandrake* ou *Luc Bradefer* ont effectivement nourri durablement leur imaginaire en leur révélant la science-fiction. Chaque semaine, en grand format et sur vilain papier paré de couleurs rudimentaires, ils avaient rendez-vous avec leur dose de dépaysement, de fantastique, mais aussi d'érotisme plus ou moins suggéré. Strinati évoque là une époque d' « innocence », celle d'avant la loi de juillet 1949 sur la moralité des publications destinées à la jeunesse qui entraînerait une censure quasi hystérique des bandes dessinées.

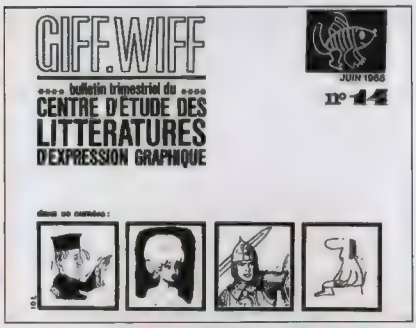
Le Club des bandes dessinées

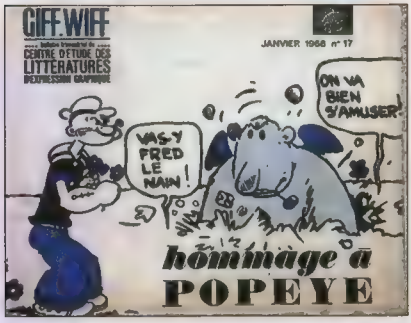
Les réactions à cet article seront nombreuses. Elles témoignent d'une incroyable nostalgie pour ces illustrés disparus avec la déferlante de l'invasion allemande, autant que d'une intense frustration de ne pas pouvoir retrouver et se procurer des journaux pourtant tirés en leur temps à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Les lecteurs s'échangent pendant plusieurs mois, souvenirs, conseils, souhaits, listes de recherche, et propositions d'échanges, jusqu'à ce que l'un d'entre eux évoque la création d'un club qui pourrait regrouper des amateurs désireux de mettre en commun leurs passion et trouvailles. Peut-être même deviendra-t-il possible de reconstituer des collections complètes et, à terme, d'en tirer des photocopies et de les partager. Pour se faire, on soumet les volontaires à référendum afin de mieux cerner leurs goûts et attentes.

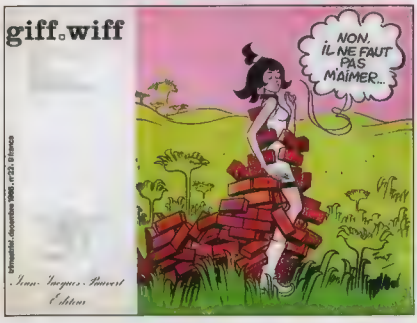
En 1959, une inondation détruit la collection d'illustrés du regretté Francis Lacassin (1931-2008). Depuis, il tente avec acharnement mais difficulté de la reconstituer par échanges ou petites annonces. Proche d'Alain Resnais, tout comme lui collectionneur impénitent, ils évoquent un jour ensemble l'idée de la

création d'un club. Resnais lui conseille de rencontrer Alain Dorémieux, rédacteur en chef de *Fiction*, qui en touche à son tour un mot à Jean-Claude Forest (illustrateur de la majorité des couvertures de *Fiction).* En décembre 1961, au cours d'une réunion qui se tient chez Lacassin, émerge l'idée d'un Club des Bandes Dessinées ; le CBD [1]. Le temps de s'organiser à minima et de déposer les statuts de l'association et le club se concrétise en mars 1962. L'annonce en est faite dès le mois de janvier dans les pages de *Fiction.* Il convient maintenant de rassembler le plus grand nombre de gens intéressés par ce projet devenu réalité, en leur proposant de rééditer, avec force préfaces, notes et bibliographies, les séries les plus célèbres et emblématiques de « l'âge d'or » en partant des documents originaux. Pour informer le plus régulièrement possible les membres du club, décision est prise de créer un bulletin de liaison. D'abord modestement dactylographié et ronéotypé, *Giff-Wiff* - dont Forest suggère le nom - évolue de simple feuille volante à une présentation plus luxueuse, atteignant jusqu'à quatre vingt pages. Vingt trois numéros verront le jour de juillet 62 à mars 67, dont les derniers bénéficieront du savoir-faire des éditions Pauvert. Ils proposent des études analytiques sur les principaux hebdomadaires de la période 1934-1940 ainsi qu'à leurs personnages-clé. Actualités, compte-rendus de lecture et débats complètent un sommaire qui attirera quelque trois mille adhérents. Les bases même du « fanzinat BD » qui fera florès dans les deux décennies suivantes sont posées. Ces premiers archéologues de la bande dessinée permettent ainsi aux membres les plus âgés du club de retrouver les héros de leur enfance, par le biais d'un ambitieux programme de rééditions réalisées en grande partie sur la base des collections de Resnais. Peu à peu, les supports rudimentaires des débuts - diapositives et impressions ronéo reliées artisanalement - cèdent la place à des albums imprimés plus professionnellement en offset, sous forme d'ouvrages brochés format à l'italienne au tirage réduit de trois cents à quatre cent cinquante exemplaires. Sans surprises, la liste des titres édités témoignent des goûts de ces pionniers qui œuvraient pour une reconnaissance artistique des BD, au spectre très étroit, qu'ils chérissent : *Guy l'Éclair, Luc Bradefer, Popeye, Mandrake, Raoul et Gaston, Tarzan, Mickey, Les Pieds nickelés...* Ces publications, les premières du genre jamais réalisées dans notre pays, peuvent en quelque sorte être considérées comme la matrice de toutes les futures rééditions patrimoniales de ce type.







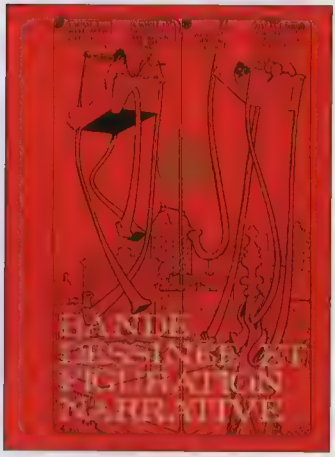


Nulle ou peu de trace cependant de cette bande dessinée dite franco-belge sur laquelle tous ces messieurs font la fine bouche. Forest revient sur le sujet dans une interview donnée à Numa Sadoul en 1975 : « *Étiez-vous réellement la bande de passéistes que vous donnez l'impression d'être encore à l'heure actuelle ? - Absolument pas. Mais il fallait bien s'appuyer sur ce qui existait de bon à cette époque pour faire admettre la bande dessinée à ceux qui ne voulaient absolument pas entendre parler des "Petits Mickey", même si aujourd'hui on la récupère sans vergogne. Et ce qui était bon, qu'est-ce que c'était ? Pas la merde belge des années 1960. C'était la bande dessinée américaine, et pas la bande dessinée du moment, véritable fantôme du passé, mais celle d'hier...* » [2]

Le CBD finit par se muer en Celeg, le très pompeux Centre d'étude des littératures d'expression graphiques. Dans ses rangs figurent des personnalités aussi prestigieuses que variées : Pierre Lazareff, Federico Fellini, Raymond Queneau, Edgar Morin, Paul Winkler, Georges Dargaud, René Goscinny, Remo Forlani, Pierre Tchernia, Jean-Christophe Averty, Guy Béart, Claude Santelli... Ces noms accréditent la thèse d'une étude socioprofessionnelle selon laquelle tous ces nostalgiques des « petits Mickeys » de leur enfance ne sont en rien devenus les cancres irrécupérables prédits par leurs professeurs d'avant-guerre. Ils appartiennent au contraire aux couches supérieures de la société parmi lesquelles des journalistes, cadres, cinéastes, éditeurs, médecins ou... enseignants.

L'équipe du Celeg et son comité de soutien peuvent aujourd'hui être taxés de conservatisme, il faut bien le reconnaître, à l'exception toutefois de Goscinny qu'on ne pouvait certainement pas suspecter d'un tel travers. Plusieurs membres de l'équipe dirigeante finissent par se plaindre de ce manque d'ouverture sur les productions contemporaines, même si la rubrique livres de *Giff-Wiff* peut en faire marginalement état.

Une scission entre traditionalistes et modernes devient dès lors inévitable. Pierre Couperie et Claude Moliterni, accompagnés de plusieurs autres membres, claquent la porte avec pertes et fracas, critiquant



la gestion de Lacassin. Écœuré, ce dernier cesse de s'occuper du club et laisse Romer diriger *Giff-Wiff* qui finira par être lâché par un Pauvert criblé de dettes.

Henri Filippini, futur collaborateur de *Phénix* et directeur de collection chez Glénat, se souvient : « *Je suis allé à deux ou trois réunions à Paris, j'y ai rencontré Moliterni, qui allait faire l'exposition "Dix millions d'images" l'année suivante, ainsi que Pierre Pascal, le futur directeur du Salon d'Angoulême. Tous les deux, ils s'emmerdaient au Celeg, où l'on était entre personnalités distinguées comme Lacassin, Resnais, etc... Quand on parlait à ces gens-là, de Franquin, d'Uderzo ou des autres grands de la BD franco-belge, ils n'en avaient rien à faire. Ils ne s'intéressaient qu'à Mandrake, au Fantôme, à Flash Gordon.* […] *Seuls Forest et Lob étaient un peu reconnus, parce qu'ils faisaient partie du Celeg.* » [3]

Les séditieux partent donc fonder *Phénix*, un fanzine luxueux dont la première livraison sort en octobre 66. Après deux numéros affichant McManus puis Caniff à la une, Hergé inaugure une longue série de couvertures et de sommaires dévolus à la bande dessinée franco-belge tant historique que contemporaine. « La merde franco-belge » s'y impose rapidement comme un « nouvel âge d'or ».

La Socerlid - comprendre Société d'études et de recherches des littératures dessinées - de Moliterni et Couperie est créé en réaction directe au Celeg, surenchère nominale en sus. Cornaquée par Moliterni, infatigable bateleur et meneur d'hommes, une équipe constituée de Pierre Couperie, Maurice Horn, Édouard François et Proto Destefanis prend contact avec le conservateur du musée des Arts décoratifs à Paris, pour lui proposer un projet d'exposition sur la bande dessinée, avec pour alibi culturel le courant pictural « figuration narrative » alors en vogue dans les milieux autorisés. Des moyens jamais vus jusqu'alors sont mobilisés pour mettre sur pied, au printemps 1967, la plus grande exposition de ce type jamais présentée à Paris. Intitulée *Bande dessinée et figuration narrative*, cette rétrospective connaît un important succès public relayé par de très nombreux échos médiatiques. Les organisateurs, Moliterni en tête, ont réussi leur pari, car cet événement jouera un rôle déterminant pour une reconnaissance de la bande dessinée

en tant qu'art à part entière. L'épais catalogue édité pour l'occasion témoigne encore de nombreux parti-pris hérités du Celeg et fait toujours la part belle aux américains. Toutefois, plusieurs « merdes franco-belge » parviennent à s'y faufiler. Le visuel de l'affiche présente d'ailleurs un capitaine Haddock tressautant à la vue de cases extraites de strips américains. Par la suite, sous l'égide de la Serg, un important programme de rééditions de l'âge d'or sera engagé. Les albums, souvent luxueux : grand format à l'italienne, jaquette et impression impeccable sur beau papier, dépassent largement en qualité ceux du Celeg et préfigurent ceux de la remarquable collection *Copyright* de Futuropolis.

On ne saurait, pour terminer, passer sous silence le remarquable travail de défrichage que Morris et Vankeer inaugurent dans le numéro 1392 du journal *Spirou* daté du 17 décembre 1964. Cette ambitieuse rubrique, intitulée « *9e art - Le Musée de la bande dessinée* », permettra à une génération de jeunes lecteurs de découvrir un florilège historique et analytique de bandes dessinées qui leur était, pour l'essentiel, inconnues. Son éclectisme contribuera à la vulgarisation de cette forme d'expression et lui assurera ses lettres de noblesse. Si la dénomination « neuvième art » n'est alors pas vraiment nouvelle, elle se voit pour la première fois imprimée en toutes lettres à deux cent mille exemplaires.

En dépit des luttes fratricides, dérisoires en regard des progrès accomplis en une poignée d'années, les champs avaient été labourés et le grain semé. Tous les espoirs en vue d'une reconnaissance de la bande dessinée, en tant que neuvième des Arts majeurs du XXe siècle, étaient maintenant autorisés. A charge pour ceux qui suivraient de les faire fructifier.

Le Kiosque de Jean Boullet

Retracer ici l'itinéraire détaillé de Jean Boullet (1921-1970) déborderait largement du cadre de ce livre. Les plus curieux, désireux d'approfondir le cas de ce personnage hors du commun, haut en couleur, multiple, fantasque et insaisissable, pourront se reporter à la très complète biographie de Denis Cholet : *Jean Boullet, le précurseur.* [4]

Dandy touche-à-tout, peintre, illustrateur, secrétaire de Sacha Guitry, proche de Jean Cocteau, journaliste à *Combat* et décorateur de théâtre, Boullet se fait d'abord connaître en tant que peintre du tout Saint-Germain-des-Prés. Boris Vian, Juliette Gréco, Édith Piaf et le nain Piéral comptent au nombre de ses amis. Après s'être un temps intéressé, en les modernisant, aux spectacles d'ombres chinoises, il convainc Henri Langlois - directeur de la Cinémathèque - d'organiser des projections de films fantastiques deux fois par semaine. Dans la foulée, il crée un premier magazine de cinéma intitulé *Saint-Cinéma-des-Prés* et milite pour une reconnaissance du cinéma fantastique, genre tout aussi méprisé, sinon plus, que la bande dessinée. Il signe d'enthousiastes articles sur le sujet dans une myriades de journaux plus ou moins confidentiels et se passionne aussi pour la magie, la sexologie, la psychanalyse. Il publie *La Belle et la Bête* chez Losfeld et *Le Symbolisme sexuel* chez Pauvert. Sans jamais cesser de peindre et de dessiner, il trouve encore le temps de voyager en Algérie ou au Maroc et organise régulièrement des expositions de ses peintures et dessins. Ces débuts donnent déjà le tournis, mais poursuivons !

Fils unique, Boullet hérite, au décès de sa mère en 1960, d'une fortune considérable (incluant une

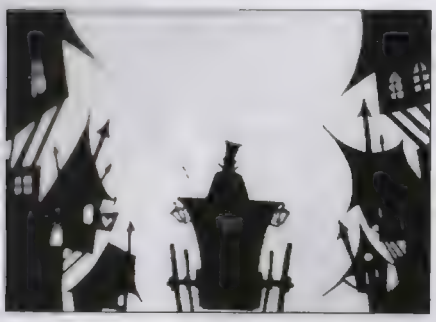
propriété en Sologne) qui lui permettra de vivre sans compter une vie fantasmée de nabab décadent. Il s'achète en premier lieu une Dauphine rouge, puis une villa au 91 de la rue Bobillot où il peut donner libre cours à ses excentricités en matière de décoration d'intérieur. Son antre se transforme rapidement en bric-à-brac proche d'un stand des puces de Saint-Ouen, avec un goût prononcé pour des bizarreries dignes d'un cabinet de curiosités. Dans la cave, il aménage une salle de projection et se met à rechercher frénétiquement les vieilles bobines de ses films-fétiches, parmi lesquels *Les Chasses du comte Zaroff* qui synthétisait toutes ses obsessions. Constamment entouré de gitons, il assume franchement son homosexualité, autant par provocation que par militantisme. Fasciné par toutes les formes de difformité et d'infirmité - Piéral fait partie de ses intimes - il entretient, plusieurs années durant, de tumultueuses relations avec un petit ami au bras atrophié. À chaque fois qu'il a besoin d'argent, il fait abattre des arbres de sa propriété de Sologne. Il finira, au fil de dépenses somptuaires, à en vendre la moindre parcelle. En attendant, il y passe souvent l'été avec ses mignons du moment. Il tombe alors les vêtements de cuir noir qu'il ne quitte jamais à Paris, en gardant toutefois short et bottes de cuir, même pour se baigner. Son corps est entièrement tatoué, dans le dos, un aigle bat des ailes dès qu'il fait bouger ses muscles. Fasciné par les serpents, il les ramène chez lui et tente même de les apprivoiser.

Début 1962, Boullet fait la connaissance de Michel Caen et Alain Le Bris avec qui il fonde *Midi-Minuit Fantastique,* édité par un certain Éric Losfeld. Cette revue devient rapidement la bible des amateurs de fantastique et de science-fiction. De caractère ombrageux, susceptible et jaloux, il finit par se brouiller avec tout le monde et ne participe en fait qu'aux trois premiers numéros. Il reste toutefois adulé par de nombreux cinéphiles de l'époque qui le considèrent toujours comme celui qui les a initié au « cinéma bis ». Nombreux sont ceux qui gardent le souvenir de ses présentations tumultueuses dans les ciné-clubs où, toujours de cuir noir vêtu, il cabotinait tout en gouaille provocatrice. Il collabore aussi à la revue *Bizarre* de Pauvert en y imposant les sujets qui lui sont chers : les monstres, l'épouvante, Dracula, Bela Lugosi ou Boris Karloff. Avec le recul, et à la relecture de ces écrits, les spécialistes finiront toutefois par se rendre compte du caractère souvent approximatif de ses analyses. Davantage passeur qu'historien rigoureux, mieux valait plutôt l'appréhender comme un conteur qui avait du cinéma fantastique une vision essentiellement

poétique. Il lui arrivait souvent d'évoquer, avec force détails imaginaires, des films qu'il n'avait pas revu depuis l'enfance, et dont il n'avait gardé que des réminiscences floues. D'autres fois, la puissance évocatrice de quelques photos de tournage lui suffisait pour s'enthousiasmer et décréter qu'il s'agissait là du meilleur film de tous les temps. Mythomane impénitent, il se souvenait même de films qu'il n'avait jamais vu de sa vie...

Au cours d'un bref séjour à Londres, Boullet se rend compte que les cinémas qui affichent des films fantastiques pullulent littéralement. Totalement exalté par cette découverte, il y retourne avec Jean-Claude Michel et le tout jeune Philippe Druillet pour un séjour-pèlerinage de deux mois consacré en grande partie à la fréquentation des salles obscures, mais aussi des tatoueurs de Soho. Ce quartier du pêché et du vice ne manque pas de les fasciner, comme on peut le deviner aisément. À leur retour, alors que s'achève 1962, il décide de commémorer le cinquantenaire de la mort de Bram Stocker en fondant le Club des amis de Bram Stocker qui organisera une exposition *Dracula* à la librairie La Mandragore avec la collaboration de *Fiction*. Pour l'occasion, Boullet reprend ses pinceaux pour brosser un superbe portrait de Dracula tandis que Druillet et Michel se chargent de la décoration des lieux. Plus tard, il fait l'acquisition d'un projecteur et organise dans le sous-sol de la rue Bobillot des projections régulières de films, tels que *L'Homme qui rétrécit* ou *Planète interdite*. Il entame, et abandonne aussitôt, un projet de livre sur *King Kong* composé de photogrammes réalisés par Druillet. Amateur de cuir et de rock'n'roll, fait plutôt rare pour un homme de sa génération, il n'hésite pas à aller applaudir Johnny Hallyday ou Vince Taylor.

Dans le courant de l'année 1964, Boullet met en chantier une adaptation en ombres chinoises de *Dracula,* secondé essentiellement de Druillet et de Roland Lacourbe. Ce dernier se souvient pour nous de sa rencontre avec Druillet et de leur travail sur ce projet [5] : « *Je crois me rappeler que c'est Francis Lacassin qui nous a mis en contact, Philippe et moi. Je l'ai rencontré pour la première fois dans la chambre de bonne qu'il occupait avenue d'Aylau, au Trocadéro. Nous nous sommes immédiatement bien entendus car rapprochés par les mêmes lectures (la SF, Lovecraft, Jean Ray) et notre passion commune pour la BD (c'était le début du Club créé par Lacassin.) Puis, nous nous sommes retrouvés chez Jean Boullet dont j'étais le pourvoyeur en films 16 mm. Je ne me rappelle plus comment est né le projet* Dracula, *mais c'est Jean qui en avait eu l'idée et qui avait commencé des découpages de personnages. Philippe s'est chargé des décors. Jean nous a fait découvrir alors les films de Lotte Reiniger que nous ne connaissions absolument pas. Moi, j'étais le cameraman. Nous avons tourné des centaines de mètres de pellicule. Le travail a dû s'échelonner sur un an mais sans tournage régulier. Il y avait des interruptions de plusieurs semaines.*



Le projet de Jean était de tourner en couleurs. Ce que nous avons fait en noir et blanc, dans son esprit, n'était qu'une copie de travail. Mais nous avons tourné quelques dizaines de mètres en couleurs pour avoir une idée. La scène où Jonathan Harker traversait les bois dans la calèche était étonnante : Jean avait eu l'idée de faire passer des morceaux de branchages derrière le verre dépoli de l'écran pour figurer la voiture qui avançait. L'effet était remarquable... Je me rappelle que nous avons fait un premier montage qui approchait les quarante minutes, avec quelques plans en couleurs. Et lorsque nous avons essayé avec quelques illustrations musicales, ça prenait vraiment de la gueule !

Lorsque les trésors de Jean ont été disséminés aux quatre vents, quelqu'un a forcément hérité de ce montage... Qu'est-il devenu ? C'est un miracle que j'ai pu récupérer une bobine de chutes que m'a donné un jour un photographe qui en avait hérité lui-même je ne sais plus comment... » [6]

Passionné par la bande dessinée, Boullet s'intéresse un moment à la création du CBD, estimant que ses connaissances sur le sujet et la mise à disposition de ses collections leur seraient d'un inestimable apport. Imbu de lui-même, il adore se faire prier et il se vexera de ce que personne ne le relance, alors qu'il estime avoir sur le sujet une incontestable expertise. Il ne prendra jamais sa carte du CBD et concevra à l'égard de leurs membres, une rancœur tenace.

Toujours prompt à rebondir, une idée lumineuse, pour ne pas dire une révélation, s'impose à lui fin 1965. Il décide d'ouvrir, en toute hâte comme tout ce qu'il entreprend, une librairie d'un genre nouveau, au 79 de la très étroite rue du château, dans le 14e arrondissement. Le Kiosque est né ! Au début, l'échoppe propose, dans un joyeux foutoir, des ouvrages traitant de science-fiction et de fantastique. Les bandes dessinées n'occupent qu'un espace réduit et chichement achalandé, où ne sont proposés presque exclusivement que quelques Tarzan. Boullet se rend vite compte que tout cela ne suffit pas et que nombre de ses clients lui réclament des *Robinson, Junior, Jumbo, Zig et Puce, Félix le chat* et autres illustrés de cet ordre. Ces titres, la guerre, les parents, l'humidité des caves ou les rats en ont eu raison depuis belle lurette. On peut parfois en trouver aux puces pour 0,50 centimes de francs pièce. Boullet fait alors savoir qu'il les achèterait 8 francs. Il les revendra 20 ! Les exemplaires commencent alors à descendre des greniers ou

Photogrammes du film Dracula - *Archives Roland Lacourbe*

remonter des caves, avant de trouver le chemin du Kiosque qui se mue rapidement en caverne d'Ali Baba pour collectionneurs nostalgiques. On y propose essentiellement des illustrés ou albums d'avant-guerre, surtout pas de « merdes franco-belge » à l'exception d'*Alix* que Boullet affectionne pour les troubles raisons qu'on imagine. Époque bénie, qui fait aujourd'hui rêver, quand presque personne ne s'intéressait à ces « vieux papiers » et où l'on pouvait encore dénicher à la pelle d'inestimables trésors pour quelques piécettes... Sauf au Kiosque, où Boullet pratique des prix jugés inaccessibles par les plus jeunes de ses clients.

En visite à Grenoble début 67 pour y faire son marché, il attire l'attention d'un journal régional dauphinois qui relate l'installation à Paris de ce personnage volubile, aux cheveux longs, et au regard dissimulé derrière des lunettes noires : « *Depuis un an, le dessinateur a ouvert une librairie où il ne vend aucun livre. Par contre, on y trouve de vieilles revues, des journaux, des magazines, des bandes dessinées. Il parcourt la France une grande partie de l'année pour découvrir dans les greniers ou les débarras, ces vieux albums couverts de poussière. Il y a des fortunes qui dorment dans les greniers. Si les Dauphinois savaient les valeurs qui sont cachées dans leurs fonds de placards, ils seraient stupéfaits.* »

Cette historique première librairie spécialisée en bande dessinée excite rapidement la curiosité d'une certaine intelligentsia et draine bientôt en ses murs des bataillons de jeunes et moins jeunes gens amateurs de BD, de fantastique ou de cinéma bis. Au fil des mois, la boutique devient le lieu de rendez-vous de collectionneurs, artistes, chanteurs à la mode, journalistes ou auteurs venus dénicher au *Kiosque* le doux parfum nostalgique du vieux papier de leur enfance que Boullet leur propose pourtant au prix de l'or. Pierre Tchernia, Jean-Christophe Averty, les chanteurs Antoine ou Hugues Aufray font partie des clients réguliers. Michel Polnareff s'y fait même photographier en double page dans *Salut les copains*. Boullet règne sur les lieux en affichant ouvertement son homosexualité. Le verbe haut, il distribue à l'envi

Jean Boullet au Kiosque dans Un marché peu commun, *un documentaire réalisé par Jean Rollin pour les actualités cinématographiques en 1967. En janvier 1969, pour une causerie sur « Les Monstres » - Source INA*

conseils ou anathèmes, s'amusant parfois à rudoyer de pauvres collectionneurs à qui il fait payer au prix fort leur innocente passion. Quand la bobine d'un client ne lui revient pas, il peut très bien s'en moquer ouvertement, l'engueuler, voire le mettre tout bonnement à la porte ; et au diable les quelques billets de cent qui lui échappent ! Il classe ses clients en deux camps : les bons et les chieurs. Ces derniers se voient déclinés en « chieurs du samedi », « chieurs à Lone Ranger » ou « chieurs tristes ». L'été, il officie torse nu et ne se gêne nullement pour embrasser à pleine bouche ses petits amis du moment devant des clients médusés. Certains adolescents, qui fréquentaient la boutique à l'époque, se souviennent aussi de ses gestes « enveloppants » aux mains parfois baladeuses, sans qu'il ne franchisse jamais les limites qu'impose la décence. On imagine aisément la réaction des habitants du quartier face aux mœurs de ce personnage scandaleux, sans parler des drôles de choses qui doivent se dérouler au sein de cet endroit mal famé qui suinte de stupre, à leurs yeux du moins. Il se dit aussi que les murs abritent, en toute discrétion, un commerce de photos pornographiques réservé à la confrérie homosexuelle... Selon nos critères actuels, les lieux tenaient davantage du capharnaüm que de la librairie spécialisée. Beaucoup se souviennent encore des remugles de sueur et de pisse de chats qui y flottaient. Boullet vénère les chats et les laissent se balader en toute liberté, quitte à sacrifier des piles entières de trésors posés à même le sol, sur lesquels ils se font les griffes. Parfois, il peut disparaître plusieurs heures dans le café kabyle qui jouxte la boutique, la laissant sans aucune surveillance. Devenu son endroit de prédilection aux heures de fermeture, ce bistro exotique réveille en lui la nostalgie de ses voyages en Afrique du Nord. Probablement aussi ne peut-il rester insensible à la présence des jeunes Maghrébins qui s'y retrouvent...

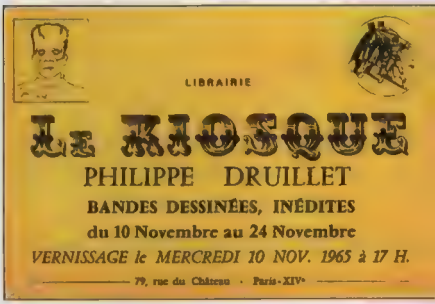
Même le très sérieux et conservateur *Figaro*, saisi par le pittoresque du sujet, se penche sur le Kiosque et son animateur en titrant le 22 novembre 1968 : « *Dans le temple de la bande dessinée, les grands sont prêts à faire des folies pour Tintin* ». Les bras tatoués de Boullet attirent, comme tout à chacun, leur attention, l'odeur de poussière aussi tandis que celle des chats ne semble pas leur avoir sauté aux narines. L'article évoque une clientèle essentiellement constituée de professions libérales : « [...] *C'est un monsieur sérieux, avocat, médecin, magistrat, mais avant tout c'est un être sentimental. Ce qu'il veut retrouver, c'est un souvenir d'enfance, et il aura la larme à l'œil en reconnaissant l'odeur du journal de Mickey. Ici, on ne vend pas de ces récentes rééditions des Pieds nickelés ou autres journaux.* [...] *Le collectionneur veut retrouver le journal tel qu'il l'eut entre ses mains d'enfant. Souvent il se moque de l'histoire ou du héros, ce qui l'attire, c'est l'objet, avec le même papier, le même format, le même labyrinthe à tracer au crayon de couleur dans le coin d'une page* [...] »

Pour *Lectures pour tous* en 1968, Boullet revient sur la notion d'odeur. Tout collectionneur qui se respecte comprendra ce qu'il évoque : « *C'est capital l'odeur ! Le premier geste d'un collectionneur, quand je lui ai trouvé un numéro ancien, fort rare, c'est de le flairer. Pour lui un vieux* Mickey, Robinson *ou* Junior *vaut mieux que le meilleur parfum de chez Guerlain ! C'est en quelque sorte son passé qu'il respire.* » Magnifique ! Mais, en l'espèce, son esprit poétique n'exclut pas l'appât du lucre et les « madeleines de Proust » qu'il propose à ses clients ont souvent un désagréable goût salé. Si le plaisir naît parfois de la douleur, ce retour à l'enfance, odeur et toucher inclus, a pour corollaire un prix prohibitif. Et en liquide, s'il vous plaît ! Jamais de chèques, ni de crédit ! Hâbleur patenté et prince de l'affabulation, il laisse parfois accroire à ses clients les plus mordus que le premier étage regorge de collections sublimes et d'albums introuvables. Les rares privilégiés qui y auront accès se rappellent plutôt d'un vaste foutoir. Des casiers étaient remplis de *Diabolik*, *Satanik* et

autres romans-photos italiens, ou de stocks de *Flash Gordon* transalpins totalement invendables. Des piles de dossiers sur le cinéma, des photos, des press-books, des revues anciennes, bref toute la matière première de ses écrits sur le cinéma fantastique, jonchaient anarchiquement le sol. À sa mort, ces archives feraient l'objet d'un véritable pillage.

Le Kiosque fut aussi le lieu où se tinrent les premières expositions, modestes en regard de l'exiguïté des lieux, consacrées à la bande dessinée. Philippe Druillet, qui n'avait encore rien publié, y présentera entre autres les premières planches inédites de *Lone Sloane* : « *C'était très drôle : en venant dans sa boutique, on voyait des Nord-Africains tout à fait chez eux, des collectionneurs de BD, serviette sous le bras, regardant avec ahurissement défiler les loulous du quartier en blousons de cuir, tandis que Boullet faisait des ronds de jambes au milieu de tout ce monde.* » [7] Succédera à Druillet un certain Éric Nemes, mystérieux auteur de *Séraphina contre Octogone,* pour lequel Boullet s'enflamma, mais dont l'héroïne, présentée comme une *« Barbarella politisée »*, n'a pas laissé de trace notable dans l'histoire de la BD. Nicolas Devil exposera ensuite ses travaux, parmi lesquels des planches de *Saga de Xam* dont Boullet saluera la parution comme un évènement majeur. Il fera enfin l'honneur de ses rayonnages à l'univers d'*Alix* de Jacques Martin ; l'une de ses rares concessions à la bande dessinée franco-belge avec *Corentin* et, à l'extrême rigueur, *Blake et Mortimer.* Et pour cause, puisque il y voyait en filigrane se concrétiser quelques uns de ses fantasmes homosexuels.

Jamais en manque d'une idée nouvelle, peut-être aussi pour échapper à une vie personnelle tumultueuse traversée de relations sentimentales et sexuelles orageuses ou médiocres, Boullet décide de créer son propre fanzine. Baptisé *Le Kiosque* (parfois *Kiosque junior*), de parution mensuel ou bimensuel, il connaîtra 35 numéros de mars 66 à mai 69. Ronéotypé et dactylographié, il souffre de la comparaison avec le professionnalisme affiché par *Giff-Wiff* ou *Phénix.* En outre, son contenu en diffère totalement. Aucun militantisme aussi pédant que pompeux pour une reconnaissance du neuvième art en son sein. Pas non plus de longues études sur telle série ou tel auteur. *Le Kiosque* ressemble à son animateur et après des débuts en douceur, il se mue peu à peu en un fourre-tout extravagant et délirant.

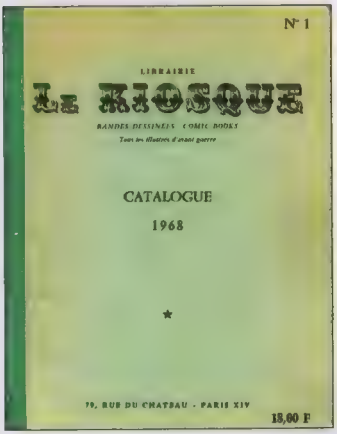


Expo Druillet au Kiosque - Novembre 1965
En bas à droite, Claude Moliterni - Source Druillet.com

Les exemplaires du *Kiosque* restent, on s'en doute, extrêmement difficiles à trouver. Notre propos n'étant pas d'en faire ici une étude exhaustive, nous vous renvoyons à l'étude circonstanciée et illustrée qu'en livre Michel Denni dans le numéro 87 du *Collectionneur de bandes dessinées.* [8]

Alors que pouvait-on-trouver dans ces pages numérotées en continu, numéro après numéro ? Dans un joyeux foutoir, marque de fabrique de son rédacteur, Boullet proposait à ses lecteurs un pêle-mêle d'éditoriaux, de billets d'humeur, de lettres ouvertes (à Diderot !?!), de petites annonces, de listes de recherche, de titres disponibles en boutique, mais aussi de critiques ou compte-rendus d'expositions, de films, de livres ou de disques, sans oublier une revue de presse baptisée *Kiosque News.* D'occasionnels collaborateurs y dressaient parfois de courtes bibliographies de dessinateurs oubliés ou signaient de brefs essais sur des sujets divers, mais toujours en rapport avec la bande dessinée. Au fil des numéros se succéderont entre autres : des hommages à Hogarth, une bibliographie de Tarzan, le Kiosque à Lyon, un dictionnaire des BD de A à Z, un « Spécial Spada », une biographie des albums Hachette, des biographies de Calvo ou Guy Sabran, des articulets sur Mario Bava, *Satanik*, Jacobs, Cuvelier et Corentin, un « Spécial Alix a 20 ans ! », un « Spécial interdit aux minets ! » (lire « aux mineurs de moins de 16 ans »), etc... Plus surprenant pour quelqu'un de son âge, on trouvait même dans le numéro 17 de septembre 67 [9], une bibliographie « Hippies, LSD, Marijuana, Psychedelic, Flower Power » ainsi que cette ode hallucinée à la culture hippie : « *Vivent les hippies de Londres et San Francisco, vivent les hippies de Greenwich Village, de Rome et de Paris avec ou sans fleurs dans les cheveux qui proclament dans toutes les langues du monde: make love not war, fate l'amore, no la guerra et qui ne détestent que la guerre, le racisme (cette maladie mentale) et la violence !* [...] *Collectionneurs ne jugez pas trop vite beatniks, ex-blousons noirs ou hippies de demain. Ces hordes joyeuses de chevelus en blousons de cuir râpés et en jeans délavés travaillent pour vous et, sans le savoir, vous leur devez parfois les plus rares joyaux de votre collection...* » Dans le numéro 17 d'août 67, au beau milieu d'un sommaire qui partait dans tous les sens, Boullet se lançait dans une délirante lettre ouverte en forme de mantra : « *Lettre ouverte à Messieurs les Ambassadeurs... De Grèce : Vive Melina Mercouri, Vivent les cheveux longs et les mini-jupes - D'Algérie : Vivent les cheveux longs et les mini-jupes ! - Du Maroc : Vivent les cheveux longs et les mini-jupes ! - De Tunisie : Vivent les cheveux longs et les mini-jupes ! - De Madagascar : Vive les mini-jupes ! - Du Mali : Vive les mini-jupes ! - D'URSS : Vivent les juifs et les homosexuels ! - D'Arabie, d'Égypte, etc : Vivent les juifs et les communistes ! - D'Israël : Vivent les arabes ! - De Bolivie: Vive Régis Debray ! - De Cuba - Vivent les putains ! - D'Italie : Vive Play Boy ! - D'Espagne : Vive Arrabal ! - Des USA : Vive Carmichaël ! - De Chine : Vive la culture ! Etc, etc... De France : Vive le bois de Boulogne ! (avant), Vive Satanik, Vive Diderot ! Vive Gordon ! etc... Et hélas de Grande-Bretagne : Vivent les radios-pirates ! (À suivre...) P.S. Vive Londres quand même ! JB.* »

Qu'il soit jalousé, critiqué, minimisé et soigneusement tenu à l'écart par les « snobs » du Celeg - Lacassin en tête - Boullet n'en a cure et s'en amuse même avec dédain. Ainsi, dans le numéro 13 du *Kiosque,* il relaie à la une, sous le titre « *On est pas plus aimable !* », un texte amer de Lacassin paru dans le *Nouvel Observateur* du 12 avril 67 : « *Voici déjà un certain temps que je suis écœuré par le milieu des collectionneurs de bandes dessinées auxquels les proportions d'imbéciles heureux, de complexés sexuels, de névrosés, de doux paranoïaques, d'avares, d'aigris et d'intrigants a augmenté de 90% dans mes relations. À cette liste d'épithètes, j'ajouterai désormais celle de voleurs.* » S'estimant directement visé et la vengeance étant un plat qui se mange froid, Boullet attend le numéro 19 du *Kiosque* pour lui répondre. Par le biais de la publication des ventes du mois, il souligne avec fiel « *qu'un seul exemplaire de* Giff-Wiff *a été vendu contre quatre-vingt du numéro 4 de* Phénix »...



Avant que ne s'achève ce petit florilège des faits d'arme de Boullet, il reste à mentionner que dix ans avant l'apparition des argus de cotes de bandes dessinées, il publiera trois numéro spéciaux du *Kiosque* sous forme de catalogues. Dès le premier, intitulé sobrement « *Catalogue 1968* », il se livre pour la première fois à une tentative de cotation ; essentiellement de pièces disponibles dans sa boutique. D'une à quatre étoiles, chaque titre y est décrit selon son degré de rareté. Les objets d'exception n'ont pas de prix indiqué car Boullet applique la loi de l'offre et de la demande à la tête du client. Vers décembre de la même année, un second catalogue avec cote et bibliographie lui succède, dévolu cette fois aux cartonnés Hachette. En janvier 69 sort le dernier catalogue, un spécial « *40e anniversaire de Mickey* ». Dépourvus de précisions historiques, les ouvrages répertoriés témoignent qu'en ces temps héroïques, mieux valait spéculer sur Tintin - qui ne l'intéressait absolument pas - plutôt que sur la souris de Walt Disney... Précisons que l'idée première de ces catalogues revenait à un jeune client régulier du *Kiosque*, un certain Jacques (Glénat) Guttin [10] de Grenoble qui lui envoya un jour un courrier dans lequel il suggérait « *d'éditer un catalogue par titres avec les prix comme pour les timbres-poste* ». Suite à quoi, dans l'un de ses éditoriaux du *Kiosque*, Boullet, tout en reconnaissant omissions, lacunes et erreurs, demandait de l'aide pour faire en sorte que ce premier catalogue devienne « *l'équivalent du Yvert et Tellier des comics et des illustrés* ». Dix ans plus tard, le *BDM - Trésors de la bande dessinée* - régnerait sans partage sur le monde des libraires et des collectionneurs.

Début 1970, sous la pression des huissiers, Boullet doit fermer boutique, alors que dans le sillage du *Kiosque*, une kyrielle de librairies de bande dessinée ancienne s'installent aussi bien à Paris qu'en province. Contraint de se cacher dans une chambre de bonnes pour échapper à ses créanciers, il est acculé à revendre en catastrophe tous ses biens, ainsi que ses précieuses collections. Les fruits d'une vie de recherche se voient ainsi dispersés aux quatre coins de Paris, sans le moindre respect, et dans la plus totale confusion. Ce qui reste dans la boutique est pillé. Druillet se souvient encore de papiers jetés à même le trottoir et de reliquats que ses derniers amis tentent de sauver de la destruction. « *Des tonnes de revues, de bandes dessinées, d'archives amoureusement étiquetées, collées sur carton, des monceaux de photos de films, de tableaux, de dessins de sa plume deviennent la proie des vautours. C'est l'horrible curée. Une vie de recherches, un Eldorado de fantastique, le colossal bilan d'une passion hors du commun, ce qui aurait pu constituer les joyaux d'un musée de l'étrange, de l'insolite, se trouvent du jour au lendemain dilapidés aux quatre coins de Paris... Jusque chez les revendeurs des Puces de Montreuil.* » [11]

Après avoir liquidé ce qu'il a pu, Boullet s'expatrie en Algérie avec un petit pécule. En 1970, on le retrouve pendu à un arbre dans la campagne, à proximité d'un petit village du sud algérien. On s'interroge encore aujourd'hui sur les véritables causes de sa disparition. Suicide ou assassinat par des petites gouapes qui en voulaient à son hypothétique magot ? Cette fin mystérieuse referme tragiquement une vie toujours en marge et sonne le glas de sa légende. À l'annonce de son décès, la revue *Midi-Minuit Fantastique* rendra l'hommage qui convient au « *Don Quichotte anarchiste et railleur* » qu'il faut aujourd'hui saluer comme l'un des premiers pionniers - si ce n'est le premier - de la contre-culture hexagonale.

V Magazine

Qui se souvient aujourd'hui de *V Magazine, V Cocktail, V Sélections*, titres pionniers méconnus et oubliés ? La documentation les concernant reste rare et lacunaire en regard de la place qu'ils occupèrent pendant un quart de siècle dans la presse populaire et de leur importance dans l'histoire de la bande dessinée. Sans *V Magazine,* quid de Forest et de la révolution *Barbarella* ? Quid de Pichard et Gigi ? Quid de l'émergence d'un genre plus adulte ? Quid enfin d'Éric Losfeld, éditeur de bande dessinée ? Sans *V,* les choses auraient probablement été très différentes ; mais on ne refait pas l'histoire.

Né au lendemain de la guerre à Marseille, *V Magazine/Voir Magazine/Voilà*, dirigé à ses débuts par P. Fribourg, connaît plusieurs incarnations. Il s'agit d'un journal bon marché, essentiellement conçu autour de ces pin-up venues sur notre territoire dans la foulée du plan Marshall ainsi que de dessins d'humour à « l'esprit parisien ». Un supplément intitulé *V Supplément* (puis *V Sélections)* voit le jour en 1947 sous la direction de Georges-Hilaire Gallet (1902-1995). Homme à l'esprit extraordinairement curieux, journaliste scientifique, écrivain, traducteur, éditeur, passionné de science-fiction et collectionneur de pulps, il est à l'origine de la création d'une des premières collection d'anticipation française, qu'il animera de 1951 à 1964 : *Le Rayon fantastique* chez Hachette-Gallimard. Un inconnu nommé Jean-Claude Forest en signera l'essentiel des couvertures. Avec l'arrivée de Gallet, la formule du magazine gagne en consistance en se nourrissant de ses propres centres d'intérêt, sans renoncer toutefois à son ADN polisson. Publié sous le nom de *V Sélections* de 1953 à 1961, le magazine opère sa mue définitive en *V Magazine* à partir de 1962. *V Cocktail* reprend en recueil deux numéros d'invendus que l'on relie sous une nouvelle présentation après en avoir arraché les couvertures..

De format 170 x 255 cm, imprimé en bichromie sur vilain papier par soucis d'économie, *V* propose un étrange cocktail de nouvelles émoustillantes ou grivoises, sentimentales, policières ou d'anticipation, parfois signées par des plumes réputées ou en vogue, tels Isidore Isou ou Louis-Charles Royer, et illustrées entre autres par Pichard, Forest et Gigi. Au sommaire figurent aussi de suggestifs reportages photographiques sur des starlettes plus ou moins dénudées, des dessins d'humour égrillard signés de noms aujourd'hui oubliés, tels Bellus ou Aldebert, mais encore des romans-photos, des échos et des articles sur des sujets aussi variés que le cinéma fantastique, le livre policier, la science-fiction et même le rock'n'roll ! Bref un contenu fripon, populaire et plutôt vulgaire au premier abord, mais ouvert sur des sujets assez précurseurs de « mauvais genres ». En couverture s'affichent régulièrement les pin-up aguicheuses de René Caillé. L'artiste connaît alors un certain succès pour avoir popularisé un type de parisienne pétillante qui a fait le tour du monde. Les petites « pépées » de Pichard, qui occupent la une en alternance, apparaissent par contraste significativement plus « provinciales ».

En 1952, dans un numéro estival hors-série, Forest propose sur douze pages, une adaptation en bande dessinée d'une série de romans érotico-policiers de seconde zone, mais assez populaires à l'époque : *Les Aventures de Zodiaque* de Gaston Martin (1924-1986), publiées aux éditions de Neuilly. On peut considérer cette adaptation comme sa première BD ostensiblement érotique. Le style en est encore rudimentaire, proche de ses travaux réalistes publiés dans *Vaillant.*

Difficile de savoir qui, de Gallet ou de Forest, évoqua le premier, l'inclusion de la bande dessinée dans le journal. Convaincu des nombreuses potentialités qu'offraient la BD, le dessinateur escomptait probablement profiter de sa collaboration dans un support où régnait une certaine liberté de ton pour explorer de nouveaux territoires plus adultes. Là encore, l'ouverture d'esprit de Gallet mérite d'être soulignée : « *Un jour que je faisais remarquer au rédacteur en chef de* V Magazine *qu'il n'y avait pas d'héroïne dans la bande dessinée, il me prit au mot et me donna carte blanche pour en créer une. Lui voyait plutôt une Tarzan femelle. Moi, je préférais une héroïne évoluant dans un monde fantastique. C'est ainsi que naquit* Barbarella. »[12] En 1962, l'idée était certes nouvelle et audacieuse, mais il y a fort à parier que peu d'amateurs de BD en eurent vent. *V* tenait du titre de hall de gare et ciblait donc un public erratique, essentiellement attiré par les alléchantes couvertures sexy qui annonçaient la couleur de ce qu'ils pourraient trouver à l'intérieur. Mal distribué, il n'avait de surcroît que peu de chance de toucher un lectorat, encore confidentiel, spécifiquement en quête de bandes dessinées. L'apparition de la BD dans les pages de *V* doit donc être vue avant tout comme la volonté de Gallet d'innover, autant que faire se peut, dans le dessein de varier le sommaire de sa publication. Les choses se firent toutefois par touches successives et prudentes.

À l'été 1955, Gallet entreprend d'adapter *Shambleau,* la célèbre nouvelle de Catherine Moore. Il choisit de faire illustrer cette version abrégée par un Forest très inspiré. Jamais rééditée depuis, nous vous proposons, dans les pages qui suivent, cette petite merveille, comme en prélude à l'arrivée de *Barbarella.*[13] Le cocktail bande dessinée/science-fiction allait finir par s'imposer et, avec la création de *Barbarella,* s'avérer une formule gagnante. Ce coup de maître représente pour un Forest encore quasi anonyme, un coup d'accélérateur salvateur à une carrière jusqu'alors en dents de scie.

Après la prépublication de *Barbarella* initiée en 1962, et probablement au vu du succès de l'album

paru chez Losfeld en 1964, Gallet systématisera la présence de bandes dessinées dans ses pages jusqu'à la disparition du magazine en 69. Il récidivera d'abord avec Gigi qui animera, de l'été 65 à l'hiver 69, sur scénario de Claude Moliterni, *Scarlett Dream* en quinze épisodes. Losfeld, encore lui, en tirera un album en 1967. Pichard et Lob entreront à leur tour en lice de 67 à 69, avec six livraisons de *Blanche Épiphanie* qui curieusement ne retiendront pas l'attention de l'éditeur. Peut-être en jugea-t-il le thème trop éloigné de cette forme de science-fiction sexy et moderne qui avait établi sa réputation ? Nous y reviendrons. *I´Magazine* reste un périodique à l'identité floue. En dépit de la grande variété de genres qu'il aborda, on continue à le renvoyer systématiquement à son statut de revue légère, dépourvue du moindre intérêt en dehors de son aspect émoustillant. Écrasé par une image persistante de petite revue canaille qui ciblait un lectorat populaire, prétendument peu regardant sur le rédactionnel, on continue de sous-évaluer, à tort, un contenu souvent surprenant et digne d'intérêt. Souffrant de sa réputation populacière et d'une forme démodée qui ne pouvait rivaliser avec le succès de titres plus prestigieux et luxueux comme *Playboy* ou *Lui, V* disparut en 1969. Durablement déprécié, il ne s'inscrivit que marginalement dans les annales de l'histoire de la bande dessinée, ne bénéficiant tout au plus que de brèves mentions. Gallet doit pourtant être considéré, de par son inlassable curiosité et son ouverture d'esprit, comme un acteur majeur dans l'évolution du genre. Cela sera peu souligné, mais il précédait de plusieurs années Losfeld, dans l'émergence d'une nouvelle BD adulte et sexy. Que ces quelques lignes rendent enfin justice à ce défricheur oublié, en lui restituant la place qu'il mérite.

Notes

1 - *Comment le Club des bandes dessinées est devenu le Celeg,* par Francis Lacassin dans le n° 20 de *Giff-Wiff* de mai 66 qui inclue la liste complète des rééditions réalisées
2 - n° 26 de *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* spécial Forest - 1975
3 - Interview d'Henri Filippini par Thierry Groensteen - neuviemeart.citebd.org
4 - Sous-titrée : *Illusionnisme, culture gay, films d'épouvante, bandes dessinées, Saint-Germain-des-Prés, mandragores, tatouages* - Feel - 1999. Se reporter également à *Un Don Quichotte anarchiste et railleur* par Michel Denni - Le *Collectionneur de bandes dessinées* n° 86 - été 98
5 - Échange de mails avec Roland Lacourbe (1938) - Spécialiste du cinéma et des énigmes en chambre close, il est l'auteur de nombreuses biographies cinématographiques et d'anthologies policières. Grand spécialiste de l'œuvre de John Dickson Carr, il en a assuré la publication des œuvres complètes aux éditions du Masque et Rivages/Noir.
6 - Dans l'ouvrage *Midi-Minuit Fantastique Vol 3* coordonné par Nicolas Stanzick, un DVD bonus propose un montage de neuf minutes de chutes de *Dracula* provenant d'une autre source, ainsi qu'un long documentaire : *Jean Boullet, le montreur d'ombres*, évoqué par tous les témoins de l'époque dont un Philippe Druillet particulièrement en verve.
7 - N° 42 de *Schtroumpf/Les Cahiers des la bande dessinée* consacré à Druillet - 1979
8 - *Le Collectionneur de bandes dessinées* n° 86 : *Un Don Quichotte anarchiste et railleur* par Michel Denni - Été 1998
Le Collectionneur de bandes dessinées n° 87 : *Histoire d'un fanzine extravagant des années soixante* - Hiver 1998
9 - Le contenu de ce numéro, la une du n° 13 ainsi que les premières pages et le visuel du catalogue de 1968 m'ont été amicalement communiqués par Philippe Capart, animateur de *la Crypte Tonique* sise 16, galerie Bortier à Bruxelles.
10 - Futur éditeur de *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* et des éditions Glénat.
11 - Alain Petit - Dossier Jean Boullet - *Vampirella* n°22
12 - Propos recueillis par Jacques Marny dans *Le Monde étonnant des bandes dessinées* - Le Centurion /Sciences humaines - 1968
13 - Plusieurs sites sur internet proposent les mêmes scans. À défaut d'avoir pu avoir accès aux numéros originaux de *V Magazine,* ceux que nous avons utilisés proviennent du site coolfrenchcomics.com. Le haut de la page présentée p. 41 était tronqué et a fait l'objet d'une restauration. Une partie du texte n'a cependant pu être rétablie.

Shambleau
C.L. MOORE
En dépit de toutes les exégèses, les mythologies restent troublantes. Où de simples bergers grecs ont-ils bien pu aller chercher des créatures sans exemple en ce monde, comme la Gorgone, avec ses cheveux ophidiens et son regard pétrifiant ?
Catherine L. Moore veut y retrouver l'écho affaibli de récits terrifiants ramenés de planètes aux êtres étranges, par les navigateurs de prodigieuses civilisations oubliées qui avaient déjà conquis l'Espace — bien avant l'histoire, bien avant l'Atlantide même. Et elle vous entraîne dans un hallucinant cauchemar. Pour demain. Quand l'homme aura repris la route des étoiles.
D'après la nouvelle adaptée de l'anglais par G. H. GALLET
dessins de
FOREST
55

SHAMBLEAU !... Ah ! Shambleau !... »

La clameur sauvage de la foule rebondissait de mur en mur dans les rues étroites de Lakkdarol.

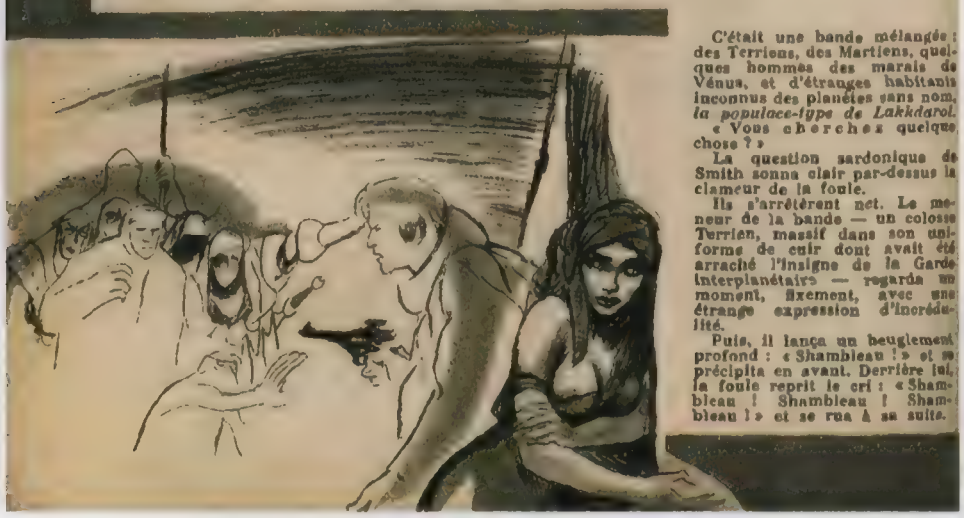
Northwest Smith l'entendit se rapprocher et d'une enjambée gagna le porche le plus voisin, posant une main méfiante sur la crosse de son pistolet thermique. Ses yeux pâles se rétrécirent. Les bruits étranges étaient assez communs dans les rues de la plus récente des colonies terriennes sur Mars. Mais Northwest Smith était un homme prudent, en dépit de sa réputation.

Alors passa dans son champ de vision une silhouette rouge, courant, zigzaguant comme un lièvre poursuivi, d'un abri à l'autre dans la rue étroite. C'était une jeune fille — ou une jeune femme, bronzée comme un brumon, vêtue d'un vêtement en loques dont l'écarlate éblouissait les yeux. Elle courait avec peine, et il pouvait entendre sa respiration essoufflée.

Il la vit hésiter et s'appuyer d'une main contre le mur, cherchant un abri d'un regard affolé. Elle ne devait pas l'avoir vu dans l'ombre du porche, mais comme le hurlement de la foule se faisait plus fort, elle poussa un petit soupir désespéré et se jeta dans l'encoignure, juste à son côté.

Quand elle le vit là, debout, grand, tanné, la main sur son pistolet thermique, elle eut un sanglot inarticulé et s'effondra à ses pieds.

Smith n'avait pas vu son visage, mais c'était une femme, bien faite et en danger. Il la poussa doucement derrière lui et dégagea son pistolet juste au moment où le premier de la meute galopante tournait dans la rue.



C'était une bande mélangée : des Terriens, des Martiens, quelques hommes des marais de Vénus, et d'étranges habitants inconnus des planètes sans nom, *la populace-type de Lakkdarol.*

« Vous cherchez quelque chose ? »

La question sardonique de Smith sonna clair par-dessus la clameur de la foule.

Ils s'arrêtèrent net. Le meneur de la bande — un colosse Terrien, massif dans son uniforme de cuir dont avait été arraché l'insigne de la Garde interplanétaire — regarda un moment, fixement, avec une étrange expression d'incrédulité.

Puis, il lança un beuglement profond : « Shambleau ! » et se précipita en avant. Derrière lui, la foule reprit le cri : « Shambleau ! Shambleau ! Shambleau ! » et se rua à sa suite.

Smith, nonchalamment appuyé contre le mur, paraissait incapable d'un geste rapide, mais au premier pas en avant du meneur, son pistolet décrivit un demi-cercle et l'éclair thermique, d'un blanc bleuâtre, qui en jaillit, marqua d'un arc de feu le pavage de lave devant lui.

C'était un vieux geste et pas un homme dans la bande ne s'y trompa.

« Tu la traverses, cette ligne ? demanda Smith avec une douceur menaçante.

— Nous voulons cette fille !

— Viens la prendre ! »

— C'est une Shambleau ! idiot !... on ne laisse pas vivre ça ! Sors-la de là ! »

Ce nom répété ne signifiait rien pour lui, mais l'entêtement foncier de Smith ne fit qu'augmenter.

« En arrière, cria-t-il. Elle est à moi ! En arrière ! »

L'ex-garde recula soudain, un mépris indicible dans toute son attitude. Il fit signe du bras à la bande et dit très fort : « C'est... à lui. » La foule s'écarta, soudain silencieuse, et le mépris passa de visage en visage.

La rue se vidait aussi rapidement qu'elle s'était remplie. Un Vénusien riaana « Shambleau ! » Le mot éveilla une nouvelle chaîne de spéculation dans l'esprit de Smith et, juste à ce moment, sentit la fille près de lui.

« Pourquoi te voulaient-ils ? lui demanda-t-il curieusement. Est-ce que c'est ton nom, Shambleau? Tu n'es pas Martienne. »

— Martienne? fit-elle, avec dédain. Mon peuple est... est... »

Un Martien du pays sec passa, titubant un peu en exhalant un relent de *Segir*, l'alcool vénusien. Lorsqu'il aperçut la tache rouge des loques de la fille, il tourna brusquement la tête, fit une embardée vers l'encoignure, beuglant « Shambleau ! » Smith le repoussa dédaigneusement.

« Passe ton chemin ».

L'homme recula et le fixa, les yeux troubles.

« A toi, hein, grogna-t-il. *Zut!* Grand bien t'en fasse ! »

Smith le regarda s'éloigner, un malaise sans nom montant en lui.

« Viens, dit-il brusquement à la fille. Où veux-tu que je t'emmène ?

— Avec toi, murmura-t-elle.

— Viens, alors », répéta-t-il rudement, et il sortit dans la rue.

Elle trottinait à un pas ou deux derrière lui, sans effort pour suivre ses grandes enjambées. Smith choisissait les rues les moins fréquentées de Lakkdarol, et, un peu honteux, remerciait les dieux que son logis ne fût pas loin.

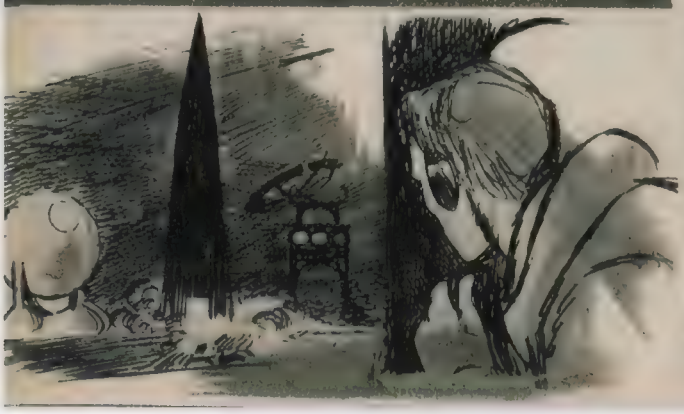
La chambre qu'il avait louée était une petite pièce dans une bâtisse aux confins de la ville. Lakkdarol, rude ville campement de pionniers, à cette époque, n'aurait guère fourni plus de confort n'importe où ailleurs, et Smith ne tenait pas à faire savoir ce qui l'avait amené là. Personne le le vit entrer, la fille sur ses pas. Smith ferma la porte et appuya ses larges épaules contre le panneau, la regardant pensivement.

« Tu peux rester ici, dit-il brusquement, jusqu'à ce que je quitte la ville. J'attends un ami qui doit arriver de Vénus. As-tu mangé ?

— Oui, dit vivement la fille, je n'aurai... pas besoin... manger... pour un moment.

— Bon, fit Smith, en regardant autour de la pièce. Je rentrerai ce soir, je ne sais quand. Tu peux rester ou t'en aller, comme tu veux. Mais tu feras mieux de fermer la porte à clef derrière moi. »

Sans plus de formalités il la quitta. La porte se ferma et il entendit la clef tourner, avec un sourire. Il ne pensait pas, alors, jamais la revoir.



Il descendit l'escalier et sortit dans le soleil couchant, pensant à tant d'autres choses que la fille bronzée passa très rapidement à l'arrière-plan. Ce qu'était venu faire Smith à Lakkdarol, mieux vaut n'en pas parler. Un homme vit comme il peut. Il suffira de dire que le port d'embarquement avec les cargaisons prêtes à partir l'intéressaient profondément pour le moment. Et que l'ami qu'il attendait était Yarol le Vénusien, avec son rapide petit astronef edsel, le *Maid*, capable de filer d'un monde à un autre à une vitesse qui se moquait des patrouilleurs de la Garde. Smith, Yarol et le *Maid* formaient une trinité qui avait été à l'origine de bien des soucis et de beaucoup de cheveux gris pour les officiers de la Garde, dans le passé. Et l'avenir s'annonçait très bien pour Smith ce soir-là.

LAKKDAROL mène grand bruit, la nuit. Cela commençait avec entrain quand Smith descendit, parmi les lumières qui s'allumaient, vers le centre de la ville. Ce qu'il avait à y faire ne nous concerne pas. Il se mêla à la foule, là où les lumières étaient les plus éclatantes, où s'entendait le claquement des jetons d'ivoire et le tintement des pièces d'argent, et où le *Segir* rouge glougloutait sympathiquement hors des noires bouteilles vénusiennes. Beaucoup plus tard, Smith revint vers son logis en flânant sous les lunes mouvantes de Mars. Si la rue ondoyait un peu sous ses pieds, de temps en temps — eh bien, c'est très compréhensible : pas même Smith ne pouvait boire du *Ségir* rouge à tous les bars, de l'Agneau-Martien au Nouveau-Chicago, et rester tout à fait solide sur ses jambes. Mais il retrouva son chemin sans grande difficulté et passa cinq minutes à chercher sa clef avant de se souvenir de l'avoir laissée à l'intérieur, pour la fille.

Il frappa alors. Sans aucun bruit de pas à l'intérieur, un instant après, la serrure cliqueta et la porte s'ouvrit.

La pièce était dans l'obscurité. Smith tourna le commutateur près de la porte. Il regarda la fille dans la clarté soudaine.

« Donc, tu es restée, dit-il.

— J'... attendais », répondit-elle tout bas.

« Pourquoi ? »

Elle ne répondit pas à cette question, mais sa bouche s'incurva en un lent sourire. Avec une femme, c'aurait été une réponse suffisante, provocante, audacieuse. Avec Shambleau, cela avait quelque chose de pitoyable et d'horrible... Et cependant... Smith se sentit envahi d'émoi. Après tout, le temps serait long jusqu'à l'arrivée de Yarol.

« Viens ici », dit-il.

Elle avança lentement, sur ses pieds griffus qui ne faisaient pas le moindre bruit.

Il la prit aux épaules, des épaules d'une douceur satinée qui n'était pas celle de la peau humaine. Un petit frémissement passa sur elle, au contact de ses mains. Northwest Smith perdit soudain la respiration et l'attira à lui. Elle se laissa aller dans ses bras. Il l'entendit respirer plus vite tandis que les bras veloutés se fermaient autour de son cou. Alors il regarda son visage, tout près, et les yeux verts d'animal rencontrèrent les siens, avec leurs pupilles palpitantes et la lueur de quelque chose, caché tout au fond.

Par-dessus la clameur montante de son sang tandis qu'il posait ses lèvres sur les siennes, Smith sentit quelque chose se révolter profondément en lui, inexplicable, instinctif. Dans un éclair, il connut la même répulsion fiévreuse qu'il avait vue sur les visages de la populace.

« Mon Dieu ! » haleta-t-il.

Il arracha les bras de son cou, la repoussa avec une telle force qu'elle roula à travers la pièce. Smith recula contre la porte, la respiration lourde, la regardant, tandis que la folle révolte s'éteignait lentement en lui.

Elle était tombée près de la fenêtre et il vit que son turban avait glissé. Une boucle de cheveux rouges pendait. Il regarda : il lui avait semblé que cette lourde boucle écarlate avait bougé, s'était *tordue* d'elle-même contre la joue !

A son contact, elle rentra la boucle d'un geste très humain, puis se cacha le visage dans ses mains. A l'abri de ses doigts, il eut l'intuition qu'elle l'observait.

Smith prit une longue respiration et passa une main sur son front. « Faudra que je freine sur le *Segir* », se dit-il, mal assuré. Après tout, elle n'était qu'une jolie créature féminine bronzée d'une des nombreuses races semi-humaines qui peuplaient les planètes. Rien de plus. Il eut un rire un peu faux.

« Allons, c'est fini, dit-il, je ne suis pas un ange, mais pas de ça ! »

Il prit une paire de couvertures sur le lit et les jeta dans le coin le plus éloigné de la pièce.

« Tu peux dormir là. »

Smith eut un rêve étrange, cette nuit-là. Quelque *chose* sans nom, inimaginable était enroulé autour de sa gorge, comme un serpent, souple, humide et chaud. Cela bougeait doucement, très doucement, avec une pression caressante qui faisait passer des petits frissons de délices dans tous ses nerfs et toutes ses fibres — au-delà d'un plaisir physique, plus profond que la joie de l'esprit. Une horreur lui vint. Il tenta d'arracher cette monstruosité de cauchemar de son cou — mais sans conviction; car bien qu'il fût révolté jusqu'au plus profond de lui-même, le délice était si grand que ses mains refusaient cet effort.

Au matin, quand le soleil luisant dans l'air clair et ténu de Mars, le réveilla, Smith resta un moment essayant de se souvenir. Le rêve avait été plus vif que la réalité, mais il ne pouvait pas bien se souvenir maintenant... seulement que cela avait été plus délicieux et plus horrible que tout autre moment dans sa vie. Il s'assit et vit la fille pelotonnée comme un chat sur ses couvertures.

« Bonjour, dit-il. Je viens d'avoir un diable de rêve... Tu as faim ? »

Elle secoua la tête silencieusement, et il aurait juré qu'une lueur d'étrange amusement se dissimulait dans ses yeux.

« Qu'est-ce que je vais faire de toi ? s'enquit-il. Je m'en irai... dans un jour ou deux et je ne peux pas t'emmener, tu sais. D'où es-tu venue d'abord ? »

Elle secoua de nouveau la tête.

« Tu ne veux pas le dire. Bon, c'est ton affaire. Tu peux rester ici jusqu'à ce que je laisse la chambre. Après, ce sera à toi de te débrouiller. »

Quelques instants plus tard, glissant son pistolet thermique dans l'étui placé sur sa cuisse, Smith se tourna vers la fille.

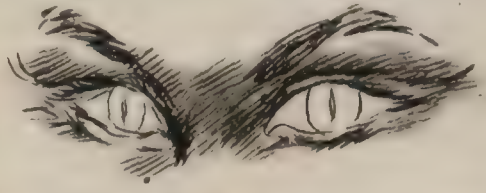
« Il y a du concentré alimentaire dans cette boîte sur la table. Ça devrait te tenir jusqu'à ce que je revienne.

Un regard lointain, immobile, fut la seule réponse. Il n'était pas sûr qu'elle eût compris. Il descendit l'escalier avec un vague sourire aux lèvres. Quand il fut dans la rue, la fille, le cauchemar et tous les événements de la veille s'effacèrent devant les nécessités du présent.

De nouveau, l'affaire compliquée qui l'avait amené là réclama son attention.

Il passa au moins deux heures à *flâner près de l'astroport, regardant, avec des yeux pâles et endormis, les fusées qui arrivaient et partaient* les passagers, les astronefs qui attendaient, les chargements — surtout les chargements. Il fit une fois de plus la tournée des bars de la ville, consomma beaucoup de verres de liqueurs variées en échangeant de vagues propos avec des hommes de toutes les races et de toutes les planètes. Il passa *la journée assez utilement* pour ce qu'il comptait faire et *ce ne fut que tard le soir*, quand il se dirigea de nouveau vers son logis que la pensée de la fille bronzée dans sa chambre reprit une forme définie dans son esprit, quoiqu'elle y fût restée tanie, imprécise et submergée, toute la journée.

La porte était fermée à clef, comme la veille. Elle ouvrit avec ce silence qui la caractérisait et elle resta à le regarder dans la demi-obscurité. La pièce n'était encore pas *éclairée*.



« *Pourquoi n'allumes-tu* pas la lumière ? » demanda-t-il *impatienté*.

— Lumière ou... noir, c'est pareil... pour moi, murmura-t-elle.

— Des yeux de chats, hein ? Bon, ça va avec toi. Tu n'as pas touché aux tablettes de concentré ? Il faut que tu manges, petite.

— Je... mangerai, dit-elle très bas. Avant longtemps... Je... mangerai. Ne t'inquiète pas... »

Un soupçon *soudain lui vint* — une vague mémoire d'histoires *à faire peur*.

« De quoi te nourris-tu ? » demanda-t-il. Après une pause, il ajouta très bas : « Du sang ? »

Elle parut ne pas comprendre un moment, puis elle dit dédaigneusement :

« Tu me prends pour... vampire, hein ?... Non... je suis Shambleau ! »

Smith avait vu trop de choses étranges pour douter que les plus folles légendes pussent avoir une *base de vérité*. Et il y avait en elle quelque chose *d'infiniment étrange*. La répulsion de la nuit précédente se réveilla promptement comme un signal d'alarme... Smith haussa les épaules.

D'un geste, il envoya la fille à ses couvertures dans le coin, et il se mit au lit.

Bien plus tard, il s'éveilla brusquement d'un profond sommeil, avec cette prémonition qui annonce des événements graves. Un clair de lune brillant éclairait si bien la pièce qu'il distinguait l'écarlate des laques de la fille, assise sur sa couche. Elle était éveillée, et un frisson lui passa dans le dos en voyant ce qu'elle faisait. Pourtant ce n'était rien que de très ordinaire pour une fille — n'importe quelle fille, n'importe où: elle défaisait son turban.

Il l'observa, ne respirant pas, un noir pressentiment s'agitant inexplicablement dans son cerveau. Les plis écarlates se desserrèrent et — il n'avait pas rêvé — de nouveau, une boucle rouge se balança contre la joue... un cheveu?... une boucle de cheveux?... comme un ver, gras, rouge et remuant sur cette joue lisse.

Smith se souleva sur un coude, sans s'en rendre compte, fixant d'un regard incrédule, fasciné, cette... boucle de cheveux. Jusque-là, il avait été sûr que c'était le *Ségir* qui l'avait fait paraître se mouvoir, l'autre soir. Mais, maintenant, elle s'allongeait, s'étirait, rampait avec une vie écœurante, se tordait sur la joue en une caresse révoltante, impossible. Moite, ronde et luisante.

La fille dénoua le dernier pli et arracha le turban. Ce que vit Smith alors aurait dû lui faire détourner les yeux — et, dans sa vie, il avait déjà vu d'effroyables choses, mais il ne pouvait bouger. Il ne pouvait que rester là, accoudé, fixant cette masse rouge, grouillante... des vers, des cheveux, quoi?... qui se roulaient comme des caricatures de bouclettes. Et cela grandissait sous ses yeux, se répandant en cascade sur les épaules bronzées; une masse qui, jamais, même au début, n'aurait pu entrer sous l'étroit turban. Il avait dépassé tout étonnement mais il en était certain. Et cela continuait de s'allonger, de ramper.

Elle secoua la tête en une affreuse imitation d'une femme secouant sa chevelure, jusqu'à ce que l'indicible foisonnement rouge retombe plus bas que sa taille.

Elle avait rejeté le répugnant enchevêtrement par-dessus ses épaules. Il sentit qu'elle allait se retourner et qu'il devrait rencontrer ses yeux.

Quand elle se tourna, l'écœurant grouillement ondoya sur les épaules rondes, l'enveloppant tout entière, comme un long manteau vivant jusqu'à ses pieds nus. Elle écarta les mains d'un mouvement qui rejeta le flot pour révéler sa beauté bronzée. Elle souriait entourée de l'ondulation serpentine de sa hideuse chevelure vivante. Et Smith sur qu'il regardait la Méduse !

En lui ouvrant d'immenses horizons jusqu'au fond des brumes de l'Histoire cette idée le fit sortir, un moment, de sa paralysie glacée, et il rencontra de nouveau les yeux, verts comme des émeraudes sous les paupières mi-closes. Ses tempes battirent, il se leva, trébuchant, comme dans un rêve, tandis qu'elle approchait de lui, infiniment gracieuse, infiniment attirante, sous son manteau d'horreur vivante.

Tout cela, Smith ne le réalisait qu'à demi et les yeux verts qui fixaient les siens, brillaient comme des joyaux. Leurs fentes palpitantes s'ouvraient sur des abîmes de ténèbres infinies où il découvrait toute la beauté et toute la terreur, toutes les h o r r e u r s et toutes les délices.

Elle remua les lèvres en un chuchotement qui s'alliait intimement au silence et à l'affreux ondoiement de... sa chevelure; tendrement, passionnément.

Elle venait vers lui. Il en frémissait d'horreur, mais c'était une répulsion perverse qui désirait ce qu'elle haïssait. Il passa ses bras autour d'elle sous le manteau moite et chaud, hideusement vivant. Le corps adorable fut contre le sien; elle noua ses bras à son cou — et, dans un bruissement soudain, l'horreur indicible se referma sur eux.

Il se souviendrait toujours, de l'instant où la chevelure de Shambleau l'avait enveloppé.

Il était là, rigide comme un marbre, impuissant, aussi pétrifié que les autres victimes de la Méduse dans les légendes antiques, tandis que le terrible plaisir de Shambleau faisait vibrer et frissonner toutes les fibres, tous les atomes de son être. Pardessus tout cela, Smith connaissait une répulsion et un désespoir impossibles à décrire.

Ce conflit de ravissement et de répulsion ne dura que l'éclair d'un instant, quand les vers rouges s'enroulèrent autour de lui, et une faiblesse l'envahit, plus profonde à chaque onde d'intense délice. Quelque chose en lui cessa de lutter et il sombra dans de fulgurantes ténèbres où tout était oublié, sauf cette extase dévorante...

Le jeune Vénusien qui montait l'escalier vers la chambre de son ami, avait un pli entre ses fins sourcils. Il était svelte, comme tous les Vénusiens, et soigné de sa personne. Avec, comme la plupart de ses compatriotes, un air d'innocence angélique, complètement trompeur. Quelques petites rides autour de sa bouche en disaient long sur une vie impitoyable et désordonnée qui avait parcouru toute la gamme des aventures; et fait de son nom, après celui de Smith, le plus haï et le plus respecté des annales de la Garde interplanétaire.

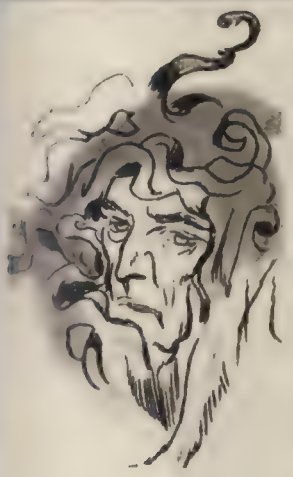
Il était arrivé à Lakkdarol par l'astronef régulier — le *Maid* dans la cale, très habilement camouflé — et avait trouvé dans un désordre lamentable des affaires qu'il pensait réglées.

Une prudente enquête lui apprit qu'on n'avait pas vu Smith depuis deux jours. Cela ne ressemblait guère à son ami. Tous deux y risquaient non seulement de perdre une grosse somme, mais aussi leur sécurité personnelle. Yarol ne put trouver qu'une explication : un malheur avait voulu que Smith fût physiquement incapable de faire autrement.

Toujours perplexe, il mit la clef dans la serrure et poussa la porte. Aussitôt, il comprit que quelque chose n'allait pas du tout.

La pièce était dans le noir; sur l'instant, il ne put rien voir, mais il sentit une odeur étrange, sans nom, à la fois douce et répugnante. Et de profonds échos d'une ancestrale mémoire s'éveillèrent en lui — souvenirs d'aïeux dans les marécages de Vénus, lointains dans le Temps et dans l'Espace.

Yarol posa la main sur son pistolet et ouvrit la porte toute grande. Dans l'obscurité, il n'aperçut d'abord qu'une masse bizarre dans le coin le plus éloigné. Puis ses yeux s'accoutumèrent et il vit mieux : une masse qui semblait animée intérieurement. Une masse — il retint son souffle — comme un tas d'entrailles grouillantes d'une vie immonde. Alors, un juron vénusien lui échappa; il franchit le seuil d'une enjambée, claqua la porte et s'y adossa, l'arme à la main, bien que toute sa chair se hérissât — car il savait.



« Smith ! appela-t-il, la voix basse, lourde d'horreur. Northwest ! »

La masse mouvante s'agita — frémit — et retomba dans sa quiétude grouillante.

« Smith !... Smith ! »

La voix du Vénusien, basse, insistante, vibrait un peu de peur.

Une onde d'impatience parcourut toute la masse vivante. Elle s'agita encore, à regret, puis, tentacule par tentacule, elle commença à se séparer et, très lentement, le cuir fauve des vêtements d'un navigateur de l'espace apparut, visqueux, luisant.

« Smith ! Northwest ! »

Le chuchotement de Yarol retint, pressant.

Avec une lenteur de rêve, un homme s'assit au milieu du grouillement, un homme qui, autrefois, aurait pu être Northwest Smith. Gluant de la tête aux pieds. Son visage était celui d'un être hors de l'humanité — un mort-vivant, les yeux fixes, emplis du reflet d'une terrible extase qui semblait venir de très loin, au-delà de la compréhension de ceux qui n'ont connu que les délices terrestres.

Et tandis qu'il tournait un regard aveugle vers Yarol, les tors rouges se tordaient autour de lui dans un mouvement incessant, doux, caressant.

« Smith, viens ! Debout, Smith ! Smith, Smith ! »

Le murmure de Yarol était comme un sifflement dans le silence, ordonnant, pressant; sans que le Vénusien fasse un mouvement pour s'éloigner de la porte.

Toujours avec la même lenteur affreuse, comme un mort qui ressuscite, Smith se dressa parmi le froissonnement visqueux. Il fléchit sur ses jambes et deux ou trois tentacules montèrent s'enrouler autour de ses genoux, comme pour le soutenir, continuant une caresse qui semblait lui communiquer une force secrète.

« Va-t'en, va-t'en, laisse-moi... », dit-il d'une voix sourde, sans que bouge son visage extasié de cadavre.

« Smith ! » le ton de Yarol était désespéré.

« Smith, écoute ! Smith, ne m'entends-tu pas ? »

— Va-t'en, répéta la voix sans timbre. Va-t'en, va-t'en.

— Non, si tu ne viens pas. Tu m'entends ? Smith ! Smith, je... »

Il se tut. Une fois de plus, le frisson d'un souvenir ancestral descendit le long de son dos.

La masse rouge se soulevait de nouveau, violemment, montait...

Yarol s'accota contre la porte et étreignit son arme. Le nom d'un dieu qu'il avait oublié depuis des années, lui vint tout seul aux lèvres. Il savait ce qui allait se passer ensuite. Et ce savoir était plus effrayant que n'aurait pu l'être l'ignorance.

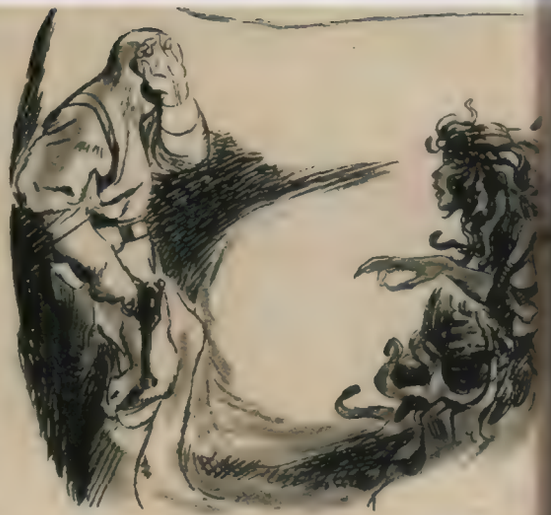
Les tentacules s'écartèrent et en surgit un visage humain — non, à demi-humain, avec des yeux verts de chat qui brillaient dans l'obscurité comme des joyaux illuminés, irrésistiblement.

« *Shar !* » souffla encore Yarol, et il leva un bras devant son visage. Le choc de ce regard vert, un instant aperçu, courait déjà périlleusement dans ses veines.

« Smith ! appela-t-il à bout d'espoir, Smith, m'entends-tu ? — Va-t'en, dit la voix qui n'était pas celle de Smith. Va-t'en. »

Bien qu'il n'osât pas regarder, Yarol sut que l'...autre avait écarté sa chevelure rampante et qu'elle était là, debout, dans toute la grâce humaine de son corps bronzé aux rondeurs de femme, vêtue d'horreur vivante. Il sentit les yeux sur lui, et une voix lui hurlait, dans son cerveau, de baisser son bras... Il était perdu, il le savait, et cela lui donnait le courage du désespoir. Le cri, en lui, grandissait enflait, l'assourdissait d'un ordre rugi qui le dominait presque : un ordre de baisser ce bras, de regarder dans les yeux qui s'ouvraient sur les ténèbres, de se soumettre — et une promesse insinuante et douce, et *malsaine au-delà de toute expression*, d'*un plaisir à venir*...

Néanmoins, il ne perdit pas la tête. Dans un vertige, étreignant son arme dans sa main levée, incroyablement, il traversa la pièce étroite, le visage détourné, cherchant à tâtons l'épaule de Smith. Après quelques hésitations aveugles dans le vide, il la toucha et saisit le cuir gluant, dégoûtant. Au même moment, il sentit quelque chose se nouer doucement autour de sa cheville, une onde de plaisir répugnant



passa en lui; puis un autre anneau, un autre, s'enroulèrent autour de ses jambes.

Yarol serra les dents, empoignant solidement l'épaule et sa main en frémit : le toucher de ce cuir était aussi visqueux que les vers autour de ses chevilles et un léger frisson d'affreux délice le traversa à ce contact.

Il ne pouvait plus sentir que la caresse autour de ses jambes. La voix dans son cerveau surmontait tout. Son corps n'obéissait plus qu'à regret. Cependant, il fit un effort formidable, arracha Smith à son nid d'horreur. Les tentacules enroulés lâchèrent prise avec un petit bruit de ventouse. Toute la masse s'agita, s'allongeant vers lui. Alors, Yarol oublia complètement son ami, pour lutter désespérément.

« *Shar!... Schar y'danis... Shar mor-la-rol...* », implora-t-il, haletant, presque inconscient de ce qu'il prononçait, comme une prière d'enfant.

Le dos à demi-tourné vers la masse centrale, il se débattait, écrasant à coups de talon les *vers rouges, qui reculaient* devant lui, se retirant hors de portée. Mais il savait que, derrière lui, d'autres se tendaient vers sa gorge. Du moins, pouvait-il lutter tant qu'il ne serait pas forcé de rencontrer ces *yeux*...

Un instant, il fut libéré de l'étreinte visqueuse tandis que les tentacules meurtris se rétractaient. Il se dégagea, titubant, écœuré de répulsion et de désespoir. Soudain, en levant les yeux, il vit le miroir fêlé sur le mur.

Vaguement, il aperçut le reflet de *l'horreur rouge*, derrière lui, d'où guettait le visage de chat avec son sourire de jeune fille, affreusement humain, et tous les tentacules visqueux qui se tendaient vers lui. Le souvenir de quelque chose qu'il avait lu, longtemps avant, lui revint sans raison, avec un espoir qui secoua l'emprise sur son cerveau.

— [illegible] cette masse [illegible] qui se tendait derrière lui. Il y eut un sifflement, un flamboiement et un cri strident, diabolique, désespéré. La flamme décrivit un grand arc et s'éteignit quand l'arme lui tomba de la main. Et Yarol s'écroula sur le plancher.

Northwest Smith ouvrit les yeux dans le soleil martien qui brillait faiblement à travers la fenêtre poussiéreuse. Quelque chose de mouillé et de froid lui giflait le visage et la brûlure familière du *Ségir* lui incendiait la gorge.

« Smith ! appelait de très loin la voix de Yarol. Northwest Smith ! Réveille-toi, bon sang ! Réveille-toi !

— Je suis... réveillé, parvint à articuler pâteusement Smith. Le bord d'une timbale lui heurta les dents.

ce qui s'est passé?

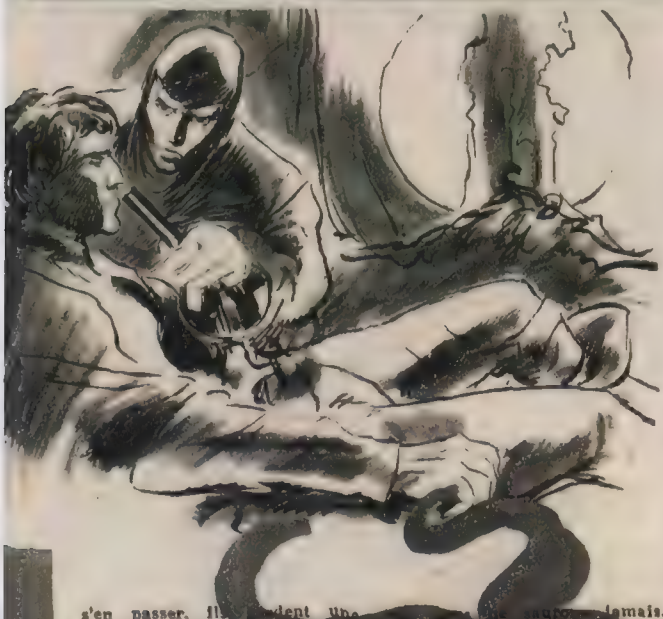
— Une Shambleau ! » s'exclama Yarol. « Une Shambleau, mais qu'est-ce que tu pouvais bien faire avec ça !

— Que veux-tu dire? demanda Smith.

— Tu ne savais pas? Mais où l'as-tu trouvée? Comment...

— Si tu commençais par me dire ce que tu sais, fit Smit fermement. Et une autre gorgée de *Ségir*, s'il te plaît. J'en ai besoin.

pèce de vampire — à moins que le Vampire ne soit qu'une variété de... enfin, de leur espèce. Leur forme normale doit être cela... cette masse. Sous cette forme, elles tirent leur nourriture de... des... des forces vitales des hommes, je suppose. Et elles procurent toujours cet horrible, immonde plaisir en... se nourrissant. Certains homme qui survivent à la première expérience s'y accoutument comme à une drogue. Ne pouvant plus



s'en passer, ils [illegible] une Shambleau toute [illegible] ne dure pas longtem[illegible] rissant pour cette affreuse satisfaction.

— Je commence à comprendre *pourquoi cette* bande a été *si surprise* — et si dégoûtée quand *j'ai dit... euh, bon, co*[illegible]nue.

— Lui as-tu parlé à elle? [illegible]manda Yarol.

— J'ai essayé. Elle ne parlait pas très bien. Je lui ai demandé d'où elle venait. Elle a répondu « de très loin dans l'Espace et le Temps » ou quelque chose comme cela.

— Tu t'es souvenu de la légende de la Méduse? *Pas de* doute que les Grecs anciens les connaissent. Est-ce que cela signifie que la Terre a connu *avant la nôtre, d'autres* civilisations qui ont exploré d'autres planètes? Ou une Shambleau parvint-elle à atteindre la Grèce voici trois mille ans? La Gorgone, Méduse au beau corps de *femme, avec des serpents pour* cheveux et un regard qui transformait les hommes en pierre. Persée l'a finalement tuée — je m'en suis souvenu par accident, Northwest, et cela a sauvé ta vie et la mienne — Persée l'a *tuée en se servant d'un miroir* pour réfléchir ce qu'il n'osait pas regarder directement. Je me demande même quelle a été sa *véritable aventure* à lui; comment il a rencontré cet être inhumain, et ce qui est arrivé?

« Il y a beaucoup de choses que nous ne soupçonnons pas, [illegible] ne saurons jamais. Néanmoins, je ne [illegible] que [illegible] terrible pouvoir [illegible]ptique indique une intelligence surhumaine. C'est leur moyen de se procurer à manger. La Shambleau utilise un moyen psychique pour atteindre une *nourriture psychique. Je ne sais* au juste comment dire. Je sais seulement que lorsque j'ai senti ses tentacules se *nouer autour* de mes jambes, je n'avais pas envie de les arracher. J'ai éprouvé *des sensations qui — oh! j'ai été souillé jusqu'au plus profond* de moi-même par ce... plaisir et cependant...

— *Je sais* », dit Smith lentement, il y a quelque chose qui émane de la Shambleau, de si absolument contraire à tout ce qui est humain, qu'il n'y a pas de mots pour le dire. Pendant un moment, j'en ai fait partie, littéralement. Je voyais, j'apercevais des endroits incroyables, je jouissais de tous les souvenirs de cette... créature. Je ne formais qu'un avec elle et je voyais... Mon Dieu! comme je *voudrais m'en souvenir!*

— Tu devrais plutôt remercier Dieu d'en être incapable », observa sagement Yarol.

Sa voix fit sortir Smith de la demi-transe dans laquelle il était tombé. Il s'accouda, chancelant un peu de faiblesse.

« Tu dis qu'elles... qu'elles reviennent? Alors pas moyen d'en trouver une autre ? »

Yarol *resta un moment sans* répondre, le regard baissé dans le noir, vers ce visage ravagé d'une expression nouvelle, *étrange*, indéfinissable qu'il ne lui avait jamais vue — et dont il savait trop bien la signification.

« Smith », dit-il enfin, « Smith, je ne t'ai jamais demandé ta parole avant, mais j'ai... mérité le droit de te faire maintenant. Je te demande de me promettre une chose. »

Les yeux pâles de Smith rencontrèrent le regard noir. Un instant, Yarol vit non pas les *yeux familiers de son ami mais* des immensités grises qui contenaient toute l'horreur et toutes les délices — un océan pâle *noyant* un indicible plaisir. Puis le regard immense se rétrécit et les yeux de Smith se plantèrent droit dans les siens.

« Vas-y, je promettrai, dit la voix de Smith.

— Que si jamais tu rencontrais une Shambleau — n'importe où ou n'importe quand, tu sortiras ton pistolet et *tu la* réduiras en cendres dès que tu sauras ce qu'elle est. Veux-tu me le promettre? »

Les yeux sombres de Yarol plongeaient implacablement dans les yeux pâles de Smith, sans ciller. Une fois encore, les *océans gris furent* envahis d'un flot de souvenirs, plus doux, plus horribles que tous les rêves. Une fois encore Yarol regarda dans l'abîme où se cachaient d'innommables choses. Un lourd silence régnait dans la pièce.

Le flot gris se retira. Les yeux de Smith, pâles, durs comme de l'acier, fixèrent ceux de Yarol.

« Je... J'essaierai », dit-il. Et sa voix avait un tremblement.

2 Éric Losfeld

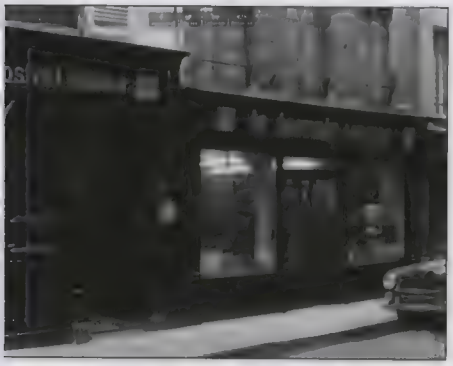
À l'instar de celle de Jean Boullet, la vie d'Éric Losfeld fut elle aussi bien remplie, sans qu'elle ne puisse toutefois lui être comparée en rien. Dans *Endetté comme une mule ou la passion d'éditer* - son autobiographie parue en 1979 chez Belfond - il en tire le bilan avec verve, cabotinage et, probablement, une propension à se donner le beau rôle. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ; c'est d'ailleurs l'un des intérêts de l'exercice. Losfeld eut à faire face dans sa carrière, entre autres joyeusetés, à tant de déboires, de harcèlements, de procès, de rivalités, de calomnies et de mépris, qu'il avait bien le droit, une fois dans sa vie, de rendre la monnaie de leurs pièces à ses nombreux détracteurs. En couverture, il exposait on ne peut plus clairement ce qu'il pensait d'eux, avec une subtilité qui n'était pas chez lui une vertu cardinale.

Un flibustier pornographe

Avant d'en arriver, sans trop s'égarer, au Losfeld éditeur de bande dessinée[1], il convient de revenir, en forme d'esquisse biographique, sur quelques dates clés d'une très foisonnante carrière.

Né à Mouscron, en Belgique le 9 mars 1922, ses premiers faits d'armes témoignent déjà d'un certain anticonformisme. Il déclare la guerre à Hitler dans les pages d'un journal local puis voyage deux ans en Afrique où il se livre au trafic d'alcool et de cigarettes. Pirate, il le restera toute sa vie. Il s'essaye brièvement à l'écriture dans le genre policier, mais aussi érotique. Le vers est déjà dans le fruit... Mobilisé à la déclaration de la guerre, il est blessé à la jambe et évite de justesse l'amputation grâce à l'intervention d'un médecin allemand. Il en gardera à vie une démarche claudicante.

Au sortir de la guerre, il se lie d'amitié avec Edmond Charlot, François Didio et Jean d'Halluin des Éditions du Scorpion, éditeur de Vian et de Vernon Sullivan. Autodidacte à l'esprit toujours en éveil et jamais rassasié, il lit énormément, de tout ; ce qui lui forge rapidement une vaste et solide érudition. Pour gagner sa vie, il vivote, joue les courtiers en librairie ou traficote dans le tord-boyau. En 1952, il crée



les éditions Arcanes en hommage à *Arcanes 17* d'André Breton et en 1955, il ouvre boutique à l'enseigne du Terrain Vague, rue du Cherche-Midi. C'est Breton qui lui en souffle le nom, sans même savoir qu'il s'agit là de la traduction littérale de Losfeld en flamand.

Que publie-t-il ? Des classiques rares ou interdits, des surréalistes souvent peu connus, parfois sans même en avoir les droits : Kafka, Sade, Benjamin Péret, Nerval, Ionesco, Alphonse Allais, Eugène Sue, Jacques Sternberg, Sacher-Masoch. Des érotiques aussi, beaucoup. Interdits, il les vend sous le manteau par correspondance, fort d'un fichier de vingt mille clients. Vivant dans la hantise permanente d'une descente de police, il s'impose des règles strictes : pas de registre de commerce, ne jamais poster ses envois du même bureau, du liquide, jamais de chèques. Il lui arrive souvent de franchir, de nuit et en fraude, la frontière belge pour écouler ses surplus. Afin de noyer davantage le poisson, il fonde plusieurs maisons d'édition : les Éditions des Chimères, de l'Hypogriphe ou Phileas Phogg Publisher London-Melbourne-Calcutta qui publient sans distinction : *La Nonne*, *Le Plaisir attrapé par la queue*, une *Anthologie de la poésie américaine* ou *Les Mémoires d'une chanteuse allemande*. « *Je n'ai pas de ligne d'édition* », déclare-t-il. « *La ligne c'est : "pour mon plaisir". C'est une très bonne façon de sélectionner.* »[2]

Au début des années soixante, il a l'opportunité d'acquérir les droits de plusieurs titres de Boris Vian/Vernon Sullivan et accueille André Pieyre de Mandiargues, Xavier Forneret, Hans Bellmer ou Roland Topor. Il fonde *Bief*, sa première revue surréaliste, qui connaîtra douze numéros et publiera plusieurs représentants de ce mouvement. C'est à cette époque que commence pour lui une longue litanie de procès, pour outrage aux bonnes mœurs, refus de soumission à la censure préalable et offense au chef de l'État.

À l'origine de la revue *Bizarre*, il s'en voit ravir la direction par Jean-Jacques Pauvert, éditeur d'*Histoire d'O* et son concurrent le plus direct. Par vengeance, et faisant fi de la plus élémentaire bienséance, Losfeld n'hésite pas à pirater plusieurs des titres que Pauvert vient juste de sortir. Dès lors, une relation tumultueuse d'amour-haine, jalonnée de nombreuses ruptures et réconciliations, s'installe entre eux. Losfeld n'est pas un raffiné, c'est un ours, un solitaire. Il fonce à la hussarde, et ses méthodes s'apparentent

Un marché peu commun,
Actualités cinématographiques 1967 - INA

à celles d'un flibustier. Pauvert, esthète et dandy pourvu de nombreuses relations mondaines, fait montre de davantage de rigueur et de scrupules. Une fois sa décision prise de publier l'intégrale du marquis de Sade, il se révèle extrêmement combatif dans ses démêlés devant les tribunaux, qui tentent de l'en dissuader, en faisant jouer tous les réseaux dont il dispose. Confronté aux tracasseries judiciaires, Losfeld vitupère, dénonce et se plaint, mais finit presque toujours par s'incliner. Pauvert, pugnace, va jusqu'au bout, toujours. Il parviendra, au terme de longs procès, par imposer Sade dans l'édition française. Jusqu'au Livre de poche. Dans son autobiographie, *La Traversée du livre*, il témoigne, à défaut de bienveillance, d'une certaine affection pour Losfeld, mais ne se prive pas de l'égratigner en le taxant de couardise. Selon lui, au cours de ses nombreux procès, Losfeld tente souvent d'amadouer les juges en pleurnichant plutôt qu'en défendant les livres qu'il publie, au prétexte qu'il a une famille à nourrir. On imagine avec amusement un Losfeld débonnaire, à la mise de bon bourgeois en costume trois pièces expliquer aux juges, avec sa pointe d'accent belge si sympathique, que ces petits arrangements avec la loi ne sont, somme toute, pas si graves.

En marge de sa carrière d'éditeur, il signe aussi une cinquantaine de livres érotiques - essentiellement clandestins - sous les pseudonymes de Dellfos (anagramme de Losfeld), Alexandre Leucade, Loulou Morin ou comte d'Irancy, mais très peu sous son propre nom. Sa réputation de pornographe n'est donc pas totalement infondée. Et la préfecture d'avoir dans son collimateur cet éditeur repéré comme sulfureux. Maintenant que le mal est fait, autant y aller franco ! Losfeld ne freinera désormais plus ses provocations érotiques et les étalera au grand jour, tel un blason. En 1962, il réédite *Amour, érotisme et cinéma* ainsi que *Le Surréalisme au cinéma* d'Ado Kyrou. Il reprend aussi en main la revue de cinéma *Positif*.

On retiendra 1964 comme l'année *Barbarella*, sa première bande dessinée et le plus gros succès populaire de sa carrière, malgré une interdiction aux mineurs, d'exposition et de publicité émanant du ministère de l'Intérieur. Dès lors, la mâchoire de la justice ne lâchera plus Losfeld.

En 1965, il devient l'éditeur de la mythique revue *Midi-Minuit Fantastique*. Fondée par Michel Caen, Alain Le Bris, Jean-Claude Romer et Jean Boullet, elle rencontre une grande popularité auprès des amateurs de cinéma-bis et de mauvais genres, mais cessera de paraître en 1971, après vingt livraisons qui marqueront durablement ses lecteurs. Enfin, la même année, il crée une nouvelle revue surréaliste, *La Brèche*, avec au sommaire, André Breton ou Alfred Kubin. Sortent aussi de nouveaux volumes de Vian ainsi que le premier tome des *Œuvres complètes* de Benjamin Péret, un écrivain et poète surréaliste que Losfeld vénère.

1966 - année pop - voit le sacre de *Jodelle*, ainsi que la publication de la revue surréaliste *L'Archibras* et des premières aventures de Lone Sloane. Une seconde édition de *Barbarella* est mise en chantier avec un succès renouvelé. Le succès du Terrain Vague le contraint à déménager avec regret rue de Verneuil, pour des locaux plus spacieux et fonctionnels.

Emmanuelle paraît officiellement en 1967, alors que le livre a déjà été imprimé clandestinement à plusieurs reprises dès 1959. Il s'en écoulera au total quelque cent cinquante mille exemplaires qui représentent l'un de ses plus beaux succès d'édition. Pas moins de trois bandes dessinées paraissent la même année : *Scarlett Dream*, *Et on tuera tous les affreux* d'après Vernon Sullivan et surtout le très beau et toujours méconnu *Saga de Xam*.

Régulièrement confronté aux persécutions politiques ou judiciaires et aux tracasseries bancaires, il poursuivra son métier avec une passion brouillonne, enchaînant des choix éditoriaux audacieux mais parfois discutables. Las, criblé de dettes, en proie aux saisies, toujours sur la brèche à courir après l'argent, l'homme qui trimbalait - non sans raison - la réputation d'un éditeur qui ne payait pas ou peu ses auteurs, finira par se défaire en 1973 de sa maison d'édition. Au cours des années suivantes, il se réfugiera dans le giron du groupe Filipacchi, avant de se faire racheter par les éditions Plasma. Il gardera jusqu'à son décès un droit de regard sur son bébé rebaptisé Le Nouveau Terrain Vague.

Le vieux pirate s'éteint le 18 novembre 1979, juste à temps pour voir la sortie de son ultime bras d'honneur chez Belfond, un des rares éditeurs institutionnels qui jouissait de son respect. Infatigable, et tout en couchant sur papier ses souvenirs, il travaillait à un troisième volume des *Œuvres* de Benjamin Péret, ainsi qu'à une monumentale *Anthologie thématique de la Série noire.*

En 1966, Losfeld livrait sa conception de libraire-éditeur franc-tireur, non exempte d'un certain romantisme, mais plus proche de son fantasme que de la réalité : « *La formule* (de l'éditeur idéal) *se trouve chez Corti.* [2] *Lui aussi est un honnête homme, très cultivé, et ayant cet extraordinaire avantage sur tous les autres éditeurs d'être en contact avec le public. En 1966, l'éditeur modèle, c'est celui qui aurait l'honnêteté de Maspéro, le goût de maquettiste de Pauvert, tout l'appareil littéraire et critique de Gallimard et les moyens de Hachette. Je me place en marge, car je ne désire pas m'agrandir. Si j'étais chrétien, je ferais tous les matins une prière pour ne pas obtenir un prix littéraire qui m'obligerait à vendre 80 ou 100 000 exemplaires. De toute façon, le métier devient de plus en plus tentaculaire, mais je regrette que l'éditeur ne soit plus Monsieur Michel Levy vendant derrière son comptoir, ou les éditeurs du Palais Royal. La finance s'est emparé de l'édition, mais, en fait, elle reste toujours un métier artisanal... Le fait de lire, de faire une maquette, c'est du travail individuel. Cela devient tentaculaire au stade de la distribution. Il y a dans l'édition trois périodes colorées comme chez Picasso : la période rose : les premiers paquets qui arrivent de l'imprimerie, le nouvel enfant, l'euphorie. La période grise : quand on reçoit la facture de l'imprimeur. Et la période franchement noire, quand on doit la payer. J'ai une vision très large de mon métier d'éditeur et je n'ai jamais autant rêvé d'un pouvoir de dualité : être à la fois le libraire et l'éditeur, car ce sont deux métiers qui offrent beaucoup de charmes et qui se complètent. Mais n'être que libraire, c'est imposer uniquement les idées des autres, vendre des trouvailles ; et n'être qu'éditeur, ce n'est pas imposer directement les livres édités. Or j'aime beaucoup avoir un contact avec le public.* » [3]

Censure, érotisme et bande dessinée

« *L'année dernière j'ai eu deux livres interdits à l'affichage :* Barbarella *et* Le Sadisme au cinéma. *Pour les mêmes motifs d'ailleurs, car le sadisme au cinéma pouvait très bien s'appeler "la violence au cinéma". Le cinéma est violent puisqu'il est mouvement. Il y a un censeur, qui, dans le* Figaro littéraire, *s'est un peu vendu, en disant qu'il était évident que certains livres scabreux passaient très bien chez de grands éditeurs, mais que les petits étaient tenus à l'œil ! Or, c'est parmi les petits éditeurs qu'il y en a le plus à ruer dans les brancards ; c'est mon cas. Ce n'est d'ailleurs pas la suppression du livre qui est en jeu, mais celle de l'éditeur. Si j'avais eu trois livres interdits dans l'année, j'étais obligé de publier mes livres, de ne pas les vendre, d'en donner quatre exemplaires au ministère de la Justice, de laisser les autres en cave, et d'attendre le feu vert au bout de 3 mois. On me donnait ou non l'autorisation de mettre en vente, au moment où je devais payer les factures, ce qui est la ruine d'un éditeur. C'est un système de coercition et non point de censure.* » [3]

Losfeld, malgré la pression constante de la censure à son égard, et des circonvolutions auxquelles il dut se livrer pour la contourner, comprit assez vite qu'il pouvait aussi en tirer un certain profit. On parlait de lui. Même si on lui interdisait d'exposer en vitrine certains de ses livres, il pouvait toujours compter sur la curiosité de ses clients pour des ouvrages prétendus scandaleux. La vente par correspondance, sur catalogue et sous pli discret, ainsi qu'un réseau de représentants efficaces, tant dans la capitale qu'en province, était à même de répondre parfaitement à la demande.

Losfeld et Pauvert firent beaucoup pour l'assouplissement de la censure et la libéralisation des mœurs. Jusque-là, nombre de chefs-d'œuvre de la littérature érotique, considérés aujourd'hui comme des « classiques », n'étaient alors destinés qu'à une poignée d'« amateurs particuliers » et restaient condamnés à une inexorable clandestinité. Leur combat permit d'ouvrir une première brèche dans le microcosme de l'édition. Tous les autres éditeurs - Le Livre de poche inclus - s'y engouffrèrent en tirant les marrons du feu. Mais seuls Losfeld et Pauvert payèrent le prix fort. Quasi les seuls à se partager ce marché spécifique, ils devenaient de fait les plus exposés. Si Pauvert affichait une ambition essentiellement littéraire, Losfeld inclinait vers une plus grande variété de genres. Mais assez étonnamment, des deux, c'était ce dernier qui possédait la plus vaste culture classique. Et elle se doublait, de surcroît, d'un insatiable esprit de curiosité. Jamais Pauvert n'aurait eu l'idée de se lancer dans la bande dessinée. Cela ne l'intéressait absolument pas. Même s'il s'y risquera par opportunisme quelques années plus tard, il n'y fit guère d'étincelles.

A priori, Losfeld n'éprouvait pas davantage d'intérêt particulier pour la bande dessinée. Il avouait même ne pas ressentir de grande émotion à sa lecture. Mais la bande dessinée érotique, c'était autre chose ! Voila un truc taillé sur mesure pour ce cochon de Losfeld ! Même s'il se complaisait à surjouer les vierges effarouchées : « *L'érotisme est une image de marque que l'on m'impose et qui ne correspond pas à la physiologie de la maison. Sur sept cents titres qui figurent à mon catalogue, une douzaine tout au plus relève du genre érotique. Le cinéma, le fantastique, le surréalisme, voilà les orientations qui sont essentiellement les miennes. L'intérêt que les surréalistes portent à l'érotisme explique sans doute que j'ai publié quelques romans érotiques. Mais je les ai publiés, non parce qu'ils étaient érotiques, mais parce qu'il me semblaient présenter une valeur littéraire. Je n'ai jamais publié un livre pour régler une échéance en fin de mois, mais toujours par goût.* [...] *Il y a très peu de bons livres érotiques. Ils ne sont bons que s'ils ont une dimension poétique. Autrement rien n'est plus fastidieux, et l'on retrouve toujours les mêmes situations, le même vocabulaire. En fait la littérature érotique courante est pleine de poncifs...* »[4]

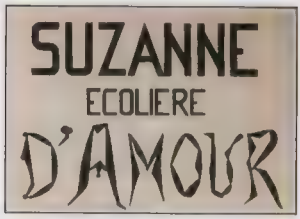
Ce serait passer sous silence son activité clandestine d'opuscules pornographiques, dont la qualité première n'était certainement pas leur valeur littéraire. On pouvait, certes, y voir un goût prononcé pour la transgression et la provocation, mais aussi la volonté de se faire rapidement de l'argent, non déclaré de surcroît. Même si elle était en passe de devenir à la mode, aucun éditeur ne s'était encore risqué à publier officiellement de la bande dessinée POUR ADULTE. Il y avait sûrement de quoi tirer profit de cette niche. Sa décision d'éditer de la bande dessinée procéda probablement d'un raisonnement de cet ordre. Il serait donc le premier éditeur à se lancer sur ce créneau.

La loi de juillet 1949 fut votée par des « bédéphobes » communistes et catholiques, pour une fois unis main dans la main. Ils entendaient bien imposer leur vision en matière de bande dessinée, en favorisant

les dessinateurs français, et en édictant des règles très strictes quant au contenu des journaux destinés à la jeunesse. Images ou textes présentant sous un jour favorable, la violence, le mensonge, le vol, la lâcheté, la haine, la paresse et, bien sûr, la débauche seraient désormais impitoyablement proscrits. En 1968, Raymond Marcellin renforcera ce dispositif déjà contraignant en réinstaurant le « dépôt préalable » ; une loi votée en 1958 sans consultation parlementaire. Ce retour aux interdictions liberticides d'un autre temps visait bien entendu directement les « pornographes patentés » tel ce Losfeld qui bafouait ouvertement la morale. Notre homme refusera de s'y soumettre. Résolu à payer le prix de sa liberté, il sera sans relâche poursuivi puis condamné.[5]

Losfeld se fichait comme d'une guigne de ces lois incompatibles avec sa soif de liberté mais surtout, même s'il s'en défendait à longueur d'interviews, avec son érotomanie. Il entendait bien imposer un catalogue original et audacieux, malgré de nombreuses condamnations pour outrages aux bonnes mœurs. La bande dessinée adulte prit pour lui la forme d'une croisade. Principalement parce qu'il en était l'initiateur, mais aussi par opportunisme commercial : « *Je publie des ouvrages érotiques parce que ça se vend. Ma politique de vente est axée sur le surréalisme avec des pseudopodes vers le marxisme, le freudisme, le fantastique et l'érotisme cher aux surréalistes.* [...] *Quant à la censure, les bonnes mœurs sont protégées lorsque ceux qui ne veulent pas lire un bouquin ne sont pas obligés de l'acheter. L'outrage, c'est la carte forcée à des mineurs ou à des gens qui ne désirent pas cette littérature.* [...] *Notre monde est parcouru par la morale du péché. Ici, l'érotisme, c'est un traumatisme* [...] *C'est une question qu'on ne se posera plus dans quinze ans. Ce problème de sexe sera devenu tout à fait dépassé... Aujourd'hui les seins nus sont exhibés sur les plages de Saint-Tropez. Demain ce sera à Paris, dans la rue, qu'il s'agisse ou non de belles poitrines.* [...] *Je suis même persuadé que bon nombre des acheteurs de mes livres réclament à corps et à cris la censure. En réalité, se cache derrière cette réaction une subtile hypocrisie. Ils ne sollicitent pas la censure pour eux - parce qu'ils estiment pouvoir la supporter - mais pour les autres...* »[6]

À la publication de chacun de ses livres de bande dessinée, faisant fi de la loi de 49, il affichera la volonté que leur caractère en soit ouvertement érotique, soit en dénichant du matériel déjà existant qui allait dans ce sens, soit en commandant directement à de jeunes auteurs inconnus du matériel inédit, pour peu qu'ils acceptent de respecter « le cahier des charges ». Philippe Druillet confirmera cet incontournable desiderata de Losfeld à l'occasion de la commande de son premier album : « *Losfeld m'a dit : il faut faire de la fesse, il faut faire du cul parce que ça se vend !* »[7] Voilà qui avait le mérite de la clarté. On peut certes voir dans cette injonction, un instinct mu par de bas ressorts boutiquiers qui le plaçaient en marge de l'éditeur « honnête homme très cultivé » qu'il décrivait pourtant comme son idéal. Il ne prendra la décision d'éditer des bandes dessinées qu'après avoir effectué une forme d'étude de marché, sommaire mais assez maligne, et nul ne pourra nier en l'espèce, ni son flair, ni son opportunisme. Toutefois, il était hors de question pour lui de traiter la chose de vulgaire manière, à l'image de ces petits fascicules dits « de hall de gare ». Losfeld, il ne faut pas lui retirer cela, aimait les beaux livres ; ce qu'il nommait « l'objet-livre ». Il mit donc en œuvre les grands moyens pour donner jour à ses ambitions. Avec plus d'acharnement encore que pour ses publications littéraires, la censure, implacable et stupide, n'aurait de cesse de le harceler, en vertu de cette fameuse loi estimant que la bande dessinée ne s'adressait prioritairement qu'aux enfants. Les persécutions et les coûts de fabrication de ces magnifiques livres finiraient, à terme, par précipiter ses finances chancelantes dans le gouffre.



Suzanne, écolière d'amour

Sacré Losfeld ! qui, dans le cadre de ses activités de contrebande, avait déjà œuvré dans la bande dessinée - à haut risque celle-là - sans qu'aucune histoire de la BD ne mentionne jamais ce « fait d'arme ». Nous devons cette révélation à Bernard Joubert, dans un chapitre de son passionnant *Panorama de la bande dessinée érotique clandestine.* [8] Dans les années 50, Losfeld, était devenu l'un des principaux pourvoyeurs du marché pornographique clandestin. Considéré aujourd'hui comme le pionnier de la BD érotique, on peut rajouter à son pedigree le titre de précurseur, en France du moins, de la BD porno avec ce *Suzanne, écolière d'amour.* Il ne s'en vantera jamais, lui qui se défendait déjà maladroitement d'érotomanie...

Suzanne se présente sous la forme d'un ouvrage broché à l'italienne de format 18,5 x 27 cm, au dos toilé rouge. Aucun dessin ni mention d'éditeur sur la couverture imprimée sur papier marbré. Un tirage de mille exemplaires est annoncé à l'intérieur, sans qu'aucune numérotation n'y figure. Aucune date n'est mentionnée. Sans vouloir remettre en question ses investigations, on ne sait trop comment Joubert est parvenu à en attribuer la paternité à Losfeld. L'œuvre, encore que le terme ne soit pas vraiment approprié, se compose de cinquante huit planches médiocrement dessinées par un tâcheron anonyme. Parfois, au détour des cases « hors action », visages ou attitudes rompent étrangement avec l'amateurisme de l'ensemble. Joubert s'est livré à de solides recherches et a pu relever que les rares fulgurances graphiques sont imputables à un pompage (le mot ne manque pas de sel dans le contexte) éhonté de strips de *Juliette de*

ERIC LOSFELD
DANS SON
TERRAIN VAGUE

Eric Losfeld est probablement l'éditeur de Paris le plus facile à rencontrer. Ce qui ne veut pas dire qu'il est le moins occupé. Simplement, il a établi son bureau au beau milieu de sa librairie, 14, rue de Verneuil, à l'enseigne du Terrain Vague. Premier éditeur de Ionesco et de Sternberg, on lui doit également la découverte de Kubin (« l'autre côté ») qui passe pour le principal inspirateur de Kafka, l'édition d'Hoffmann et de Beardsley, celle de tous les surréalistes contemporains. Eric Losfeld édite et anime deux revues de cinéma : Midi-Minuit Fantastique et Positif, la seule revue de cinéma qui, tout en paraissant régulièrement, n'a rien sacrifié à Godard et à Filipacchi.

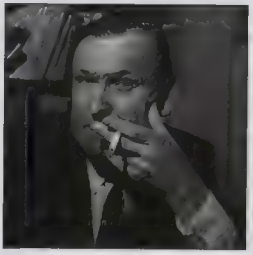
Mais ce palmarès honorable n'a guère porté le nom de Losfeld au-delà des quelques milliers de fidèles auxquels il adresse chaque mois l'un des plus beaux catalogues que l'on puisse imaginer. La gloire du Terrain Vague est récente. Elle a pour nom Barbarella et Jodelle, filles d'une mode dont elles sont devenues les grandes prêtresses : la bande dessinée érotique, artistique, lyrique et spatiale. Mais, aujourd'hui, Eric Losfeld est devenu l'éditeur scandaleux d'Emmanuelle, un beau livre passionné, sans mystère, qu'il définit lui-même comme « la noblesse du livre à destination fonctionnelle ».

Marc KRAVETZ.
(Le Point, février 1968).

mon cœur de Stan Drake ou de *Rip Kirby* d'Alex Raymond, publiés aux USA entre 1953 et 1955, et avec plusieurs années de décalage dans *France-Soir* et *L'Aurore*. Il reste extrêmement difficile de dater un clandestin mais un libraire de province sera condamné le 20 mars 1962 pour avoir mis en vente l'objet du délit. La parution de *Suzanne* pourrait donc se situer, sans aucune certitude entre 1955-1962.

Doit-on, à la lumière de cette découverte, considérer Suzanne plutôt que Barbarella comme première *Fille du Terrain Vague* ? Assurément, non ! Cette petite « curiosa » à ne pas mettre dans toutes les mains mais désormais très recherchée, ne peut en aucun cas se voir assimilée aux albums qui font l'objet du présent ouvrage. Elle ne saurait non plus souffrir en rien la moindre comparaison avec l'univers inventif, élégant, léger et raffiné de l'héroïne de Forest. Barbarella peut donc continuer, sans crainte d'être détrônée, de porter le titre que nul ne songerait à lui contester aujourd'hui ; celui de première héroïne adulte de l'histoire de la bande dessinée.

Losfeld ne dit rien, ni dans ses mémoires, ni dans les interviews qui nous sont parvenues, des circonstances qui l'amenèrent à repérer dans ce petit torchon de *V Magazine*, la bande dessinée d'un jeune auteur inconnu. Mais il est à parier qu'il en était lecteur, au moins occasionnellement, par penchant pour le licencieux, mais aussi parce qu'au milieu des nombreuses coquineries proposées, plusieurs des auteurs qu'il éditait y casaient régulièrement des textes alimentaires. En tout état de cause, cette découverte allait bouleverser sa carrière, celle de Forest et révolutionner l'histoire du neuvième art.



Notes

1 - Voir aussi *La Légende du Terrain Vague* - Le Dernier Terrain Vague - 1977

2 - José Corti (1895-1984) : libraire et éditeur parisien spécialisé dans la publication de livres dédiés au dadaïsme et au surréalisme. Ses livres restent réputés pour leur caractère artisanal et le soin apporté à leur fabrication.

3 - *Qu'est-ce-que l'avant garde ? - 20 questions à Éric Losfeld - Tribune étudiante* n° 2 - Janvier 1966

4 - *La Quinzaine littéraire* - Janvier 1970

5 - *Losfeld (Éric) 68, année érotique* - Anne Urbain - *Beaux-Arts Hors série : Mai 68, la révolution des images de A à Z* - 2018

6 - Propos récupérés sur internet sans qu'aucune source ne soit citée. De par l'évocation de la mode des seins nus à St Tropez dont la presse fit ses choux gras durant l'été 70, ils doivent dater de cette époque.

7 - *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* n°42 consacré à Druillet - Glénat - 1979

8 - Bernard Joubert - *Panorama de la bande dessinée érotique clandestine* - Dynamite - 2018

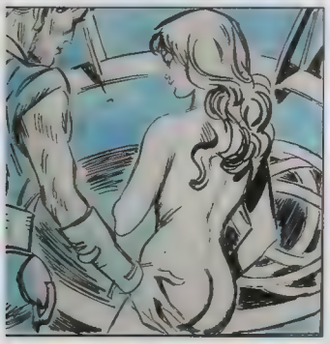
3 Barbarella

Relire *Barbarella* aujourd'hui, près de soixante ans après sa première apparition, demeure, sans faire la moindre distinction entre littérature et bande dessinée, un enchantement. Si l'on met de côté sa réputation de « classique du neuvième art », force est de constater que ni l'histoire, ni le dessin, ni son héroïne, n'ont pris une seule ride. Le livre a en effet conservé la fraîcheur des premières fois, et reste, de par son caractère intemporel, d'une modernité édifiante. Le classicisme du dessin et sa sobriété n'y sont pas étrangers, et il ne porte pas, à quelques rares exceptions près, l'empreinte de son époque. Aucune trace de vulgarité ne l'entache, malgré des situations parfois scabreuses, et une certaine élégance le traverse de bout en bout, tant dans le dessin, tout en retenue, que dans les dialogues finement ciselés, dans lesquels se mêlent subtilement poésie et humour. Bénie soit la Sainte Trinité Forest, Gallet et Losfeld de nous avoir offert un tel chef-d'œuvre !

Jean-Claude Forest

Forest (1930-1998) n'est déjà plus un débutant en cette année 1962. Il a entamé une carrière de dessinateur de BD dès 1949 dans les pages de *OK*. De 1951 à 1954, il livre bandes dessinées et illustrations diverses à *Camera,* mais sa carrière ne prendra vraiment son envol qu'à son arrivée à *Vaillant* (le magazine BD du parti communiste qui se transformera plus tard en *Pif* puis *Pif Gadget*). Il y réalise alors nombre d'illustrations et de récits complets, avant de s'attaquer à sa première série à suivre : *Pour la horde.* Parallèlement, il anime *Charlot* dans de petits fascicules populaires édités par la SPE (Société parisienne d'édition). Il publie aussi des histoires pour jeunes filles dans *Lisette* tout en signant de nombreuses couvertures pour *Fiction, Hitchcock Magazine,* Le Rayon fantastique ou Le Livre de poche. Dès 1951, on remarque sa présence dans les pages de *V Magazine* où il peut se laisser aller à une production beaucoup plus épicée, au travers d'illustrations ou de courts récits teintés d'érotisme.

Comme on le constate, Forest ne chôme pas, mais on parle là d'une époque où « vivre de son art » nécessite de multiplier les travaux. Tous les dessinateurs qui ont vécu ces temps héroïques le confirmeront ; le boulot était si mal payé que nul ne pouvait se payer le luxe de refuser la moindre commande, quitte à travailler jour et nuit. Aucun support de publication ne pouvait être négligé : presse enfantine, quotidiens, fascicules de gare, imagerie, revues didactiques, magazines divers, librairie populaire, communication d'entreprises... Tout était bon à prendre, et à force de s'adapter aux commandes les



plus diverses, ces dessinateurs parvenaient à se forger très rapidement un style rapide et efficace.

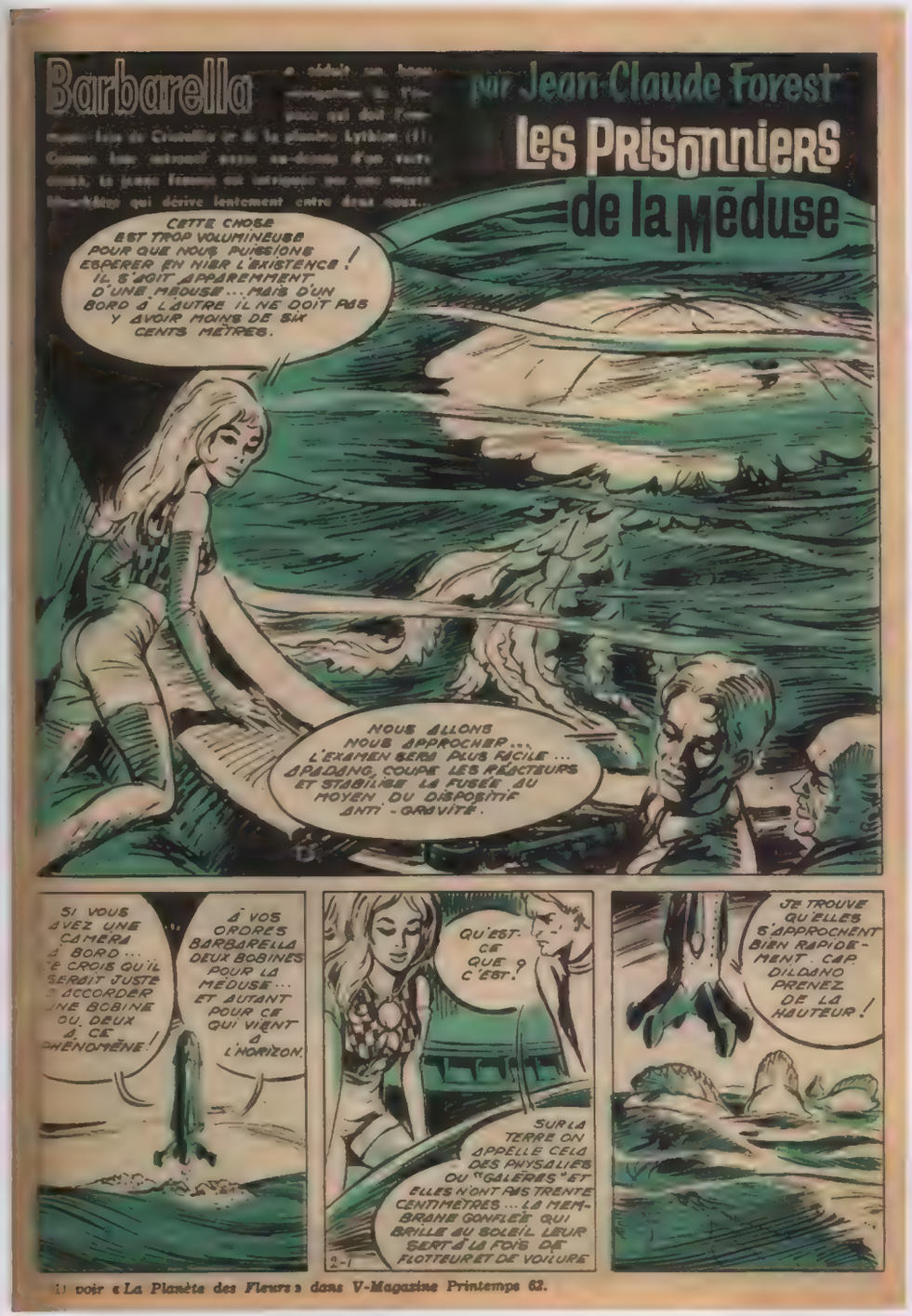
Même s'il ne dut pas l'appréhender comme tel lors de son arrivée en son sein, *V Magazine* allait se révéler comme LA chance de Forest. En dix ans, il en devient l'un des piliers, en se frottant aux genres les plus variés : humour, érotisme, policier, fantastique, avec une prédilection pour la science-fiction dont il partage l'intérêt avec son directeur. Pour s'acquitter de ces travaux, il use de toutes les techniques qu'il maîtrise, dans la stricte limite cependant des modestes moyens de reproduction de la revue : plume, pinceau, lavis, crayon gras, toujours dans un style nerveux et jeté proche du croquis. Il y met rapidement au point les caractéristiques du style si personnel et reconnaissable qu'il déploiera tout au long de sa carrière ; par exemple son goût pour les hachures qui évoquent le style des illustrateurs du XIXe siècle et culminera avec son album de 1981, *La Jonque fantôme vue de l'orchestre*. Ailleurs, l'utilisation du lavis, très en vogue dans la presse populaire de l'époque, apporte à ses illustrations une touche roman photo, en parfaite adéquation avec le contenu du magazine. Forest use majoritairement de ces deux techniques pour les nouvelles qui nécessitent des illustrations pleine, demi ou quart de page avec, dans certains cas, l'adjonction d'une couleur supplémentaire, généralement rouge. Enfin, un dessin au trait plus précis, qui s'apparente à la bande dessinée, se fait jour. Il le réserve aux récits nécessitants un plus grand nombre de vignettes, proches du découpage d'une BD. On le retrouve essentiellement dans les récits policiers ou de science-fiction. Beaucoup d'entre eux évoquent, avec plusieurs années d'avance, le style de *Barbarella*, jusqu'au physique de la protagoniste principale. À ce sujet, et contrairement à l'assertion couramment colportée, ses traits sont empruntés à ceux de sa femme, Colette, et non à Brigitte Bardot. Pour un artiste, le meilleur des modèles est souvent celui qu'il a sous les yeux au quotidien. Sur ce point, on peut considérer le Forest d'alors comme un petit verni...

Tout l'univers de *Barbarella* est donc en place dès 1958, comme en témoignent les quatre exemples de l'année en question présentés ci-contre.

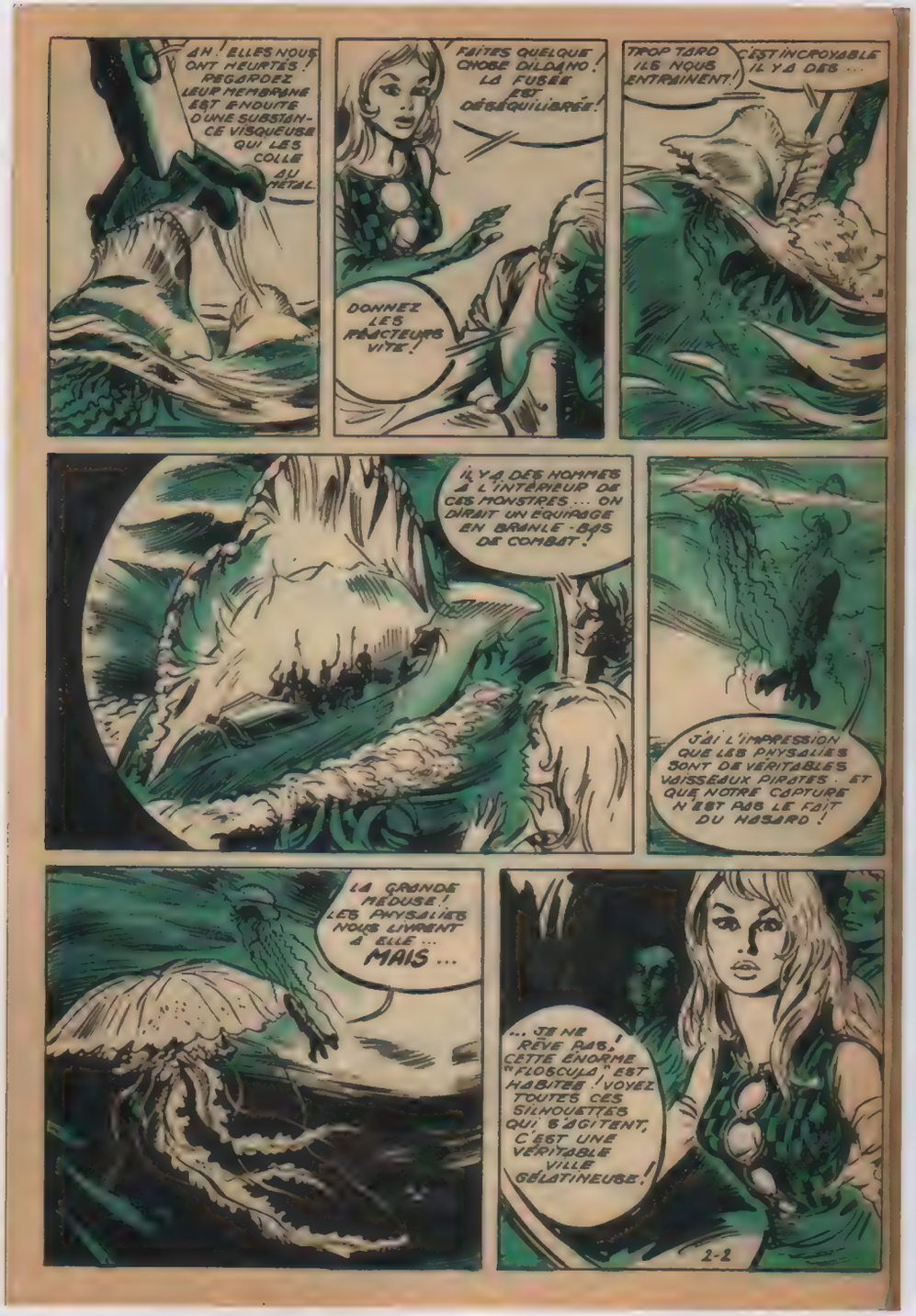
Barbarella dans V Magazine

Un rythme professionnel effréné se poursuit jusqu'au printemps 1962. *V Magazine* propose alors, au sommaire de son numéro 566, le premier volet d'un nouveau feuilleton en bande dessinée : *Barbarella*. Ce premier épisode intitulé *La Planète aux fleurs* s'étale sur huit pages en bichromie. Le copyright J-C Forest qui figure à la dernière page semble démontrer qu'il en est le propriétaire, sinon l'instigateur. Un dessinateur qui détient ses droits d'exploitation voilà qui n'est

Suite page 61



1) voir « La Planète des Fleurs » dans V-Magazine Printemps 62.


AH ! ELLES NOUS ONT MEURTRIS ! REGARDEZ LEUR MEMBRANE EST ENDUITE D'UNE SUBSTANCE VISQUEUSE QUI LES COLLE AU METAL
FAITES QUELQUE CHOSE DILDANO ! LA FUSEE EST DESEQUILIBREE !
DONNEZ LES PROJECTEURS VITE !
TROP TARD ILS NOUS ENTRAINENT !
C'EST INCROYABLE IL Y A DES ...
IL Y A DES HOMMES A L'INTERIEUR DE CES MONSTRES ... ON DIRAIT UN EQUIPAGE EN BRANLE-BAS DE COMBAT !
J'AI L'IMPRESSION QUE LES PHYSALIES SONT DE VERITABLES VAISSEAUX PIRATES ET QUE NOTRE CAPTURE N'EST PAS LE FAIT DU HASARD !
LA GRANDE MEDUSE ! LES PHYSALIES NOUS LIVRENT A ELLE ... MAIS ...
... JE NE REVE PAS ! CETTE ENORME "FLOSCULA" EST HABITEE ! VOYEZ TOUTES CES SILHOUETTES QUI S'AGITENT, C'EST UNE VERITABLE VILLE GELATINEUSE !
2-2

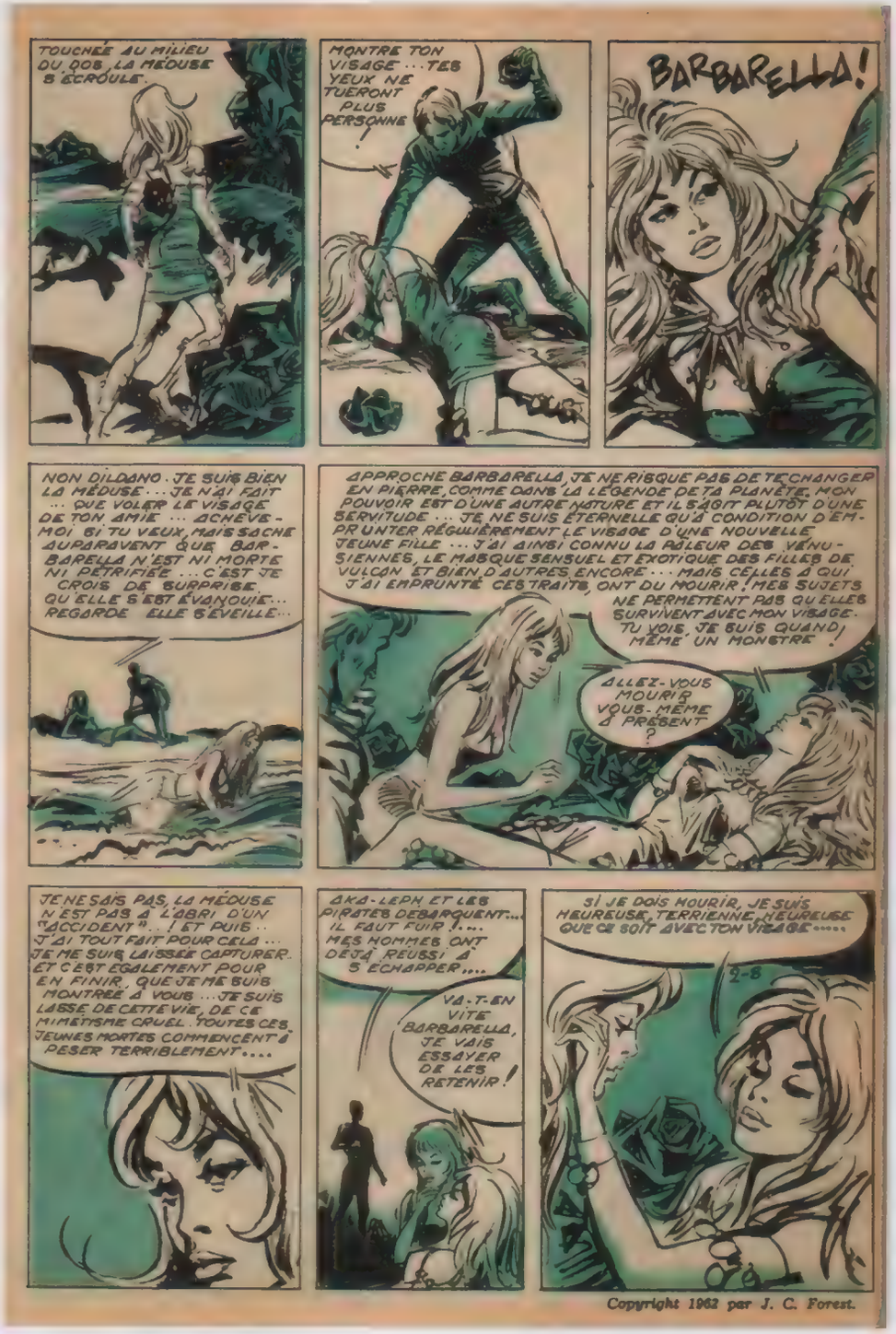
ABSORBE PAR LA MEDUSE, L'ASTRONEF REPOSE BIENTOT AU CENTRE D'UNE VASTE CHAMBRE AUX PAROIS SOUPLES ET TRANSPARENTES ...
JE SUIS FOLLE DE RAGE ! DONNEZ-MOI IMMEDIATEMENT UN SCAPHANDRE, DILDANO ... IL FAUT SANS ATTENDRE ALLER PROTESTER CONTRE CET ACTE DE PIRATERIE ... OU A DEFAUT REQUERIR LA PROTECTION DU CONSUL DE TERRE.
IMPOSSIBLE BARBARELLA ! LA FUSEE A ETE SERIEUSEMENT ENDOMMAGEE ... DES CLOISONS ETANCHES SE SONT AUTOMATIQUEMENT FERMEES ET LES SCAPHANDRES SONT INACCESSIBLES !
N'IMPORTE ... A EN CROIRE LES DETECTEURS ... L'EAU A FAIT PLACE A UN AIR FORTEMENT IODE MAIS NON TOXIQUE ... JE VAIS SORTIR SANS SCA-PHANDRE
MADEMOISELLE ! PERMETTEZ-MOI DE TENTER L'EXPERIENCE LE PREMIER.
MAIS A PEINE LE QUARTIER-MAITRE A-T-IL FRANCHI LE SAS QU'IL S'EFFONDRE, LE VISAGE ET LES MAINS TERRIBLEMENT BOURSOUFLES. L'AIR EST SATURE DE PARTICULES URTICANTES.
C'EST EPOUVANTABLE DILDANO ! ET NOUS NE POUVONS RIEN POUR LUI ... MAIS VOYEZ TOUS CES GENS QUI SE PRECIPITENT ... ILS NOUS FONT SIGNE ... ON DIRAIT QU'ILS VEULENT ENTRER DANS LA FUSEE ...
MON NOM : AKA-LEPH ... TERRIENS PARLEZ ESPERANTO-GALAC. ? BIEN COMPRENDRE : JE DIS : VOUS TOUS RETIREZ VETEMENTS VITE !
QUE VEULENT CES BRUTES A COEUR DE POISSON. JE N'AURAIS PAS DU LES LAISSER ENTRER ... !
NE NOUS LAISSONS PAS FAIRE.
BAH ! JE NE PENSE PAS QU'ILS NOUS VEUILLENT DU MAL ... ET PUIS, CE NE SERA PAS LA PREMIERE FOIS QU'UN EXTRA-TERRESTRE CONTEMPLERA MA NUDITE !
SUBSTANCE VAPORISEE ... PROTEGER TON EPIDERME, TERRIENNE !
IL EN VAUT LA PEINE, MERCI !
2-1

ABSORBER AUSSI PUISSANT ANTI-ALLERGIQUE : TERRIENNE COMPLETEMENT A L'ABRI DANGER URTICAIRE GEANTE
MERCI MON PETIT !
TANDIS QUE SES COMPAGNONS SUBISSENT CE MÊME TRAITEMENT QUI DOIT LEUR ÉVITER LE SORT DU MAITRE D'ÉQUIPAGE, BARBARELLA EST ENTRAINÉE SEULE, HORS DE LA FUSÉE ...
TERRIENNE BIENTÔT CONNAITRE LA MÉDUSE
IL ME SEMBLE QUE LA PRÉSENTATION EST DÉJÀ FAITE ...
.. DEUX MÉDUSES ... JE VEUX DIRE : IL Y A DEUX MÉDUSES ... DANGEREUSES PAREILLES ... MAIS CHACUNE SA MANIÈRE
SI LA TERRIENNE VEUT DURER UN PEU PLUS LONGTEMPS : JE VEUX DIRE VIVRE ... PAS REGARDER NOTRE SOUVERAINE DANS LES YEUX .
C'EST BIEN AKA-LEPH ! LAISSE-NOUS SEULES !
NE PARLE PAS ! JE SAIS À L'AVANCE CE QUE TU VAS DIRE . JE N'AIME PAS LES PLAINTES, NI LES LARMES ... LA MÉDUSE NE SE PLAINT NI NE PLEURE JAMAIS ! EN CAPTURANT LA FUSÉE MES AMIS ET LEURS PHYSALIES PIRATES N'ONT FAIT QUE PROFITER D'UNE AUBAINE ... A-T-ON IDÉE D'ÊTRE CURIEUX AU POINT D'OUBLIER TOUTE PRUDENCE !
QU'ALLEZ-VOUS FAIRE DE MOI ?
JE NE SAIS PAS . LA MÉDUSE S'ENNUIE TELLEMENT ... REGARDE-MOI ... !
LA MÉDUSE S'EST REDRESSÉE SUR SON TRÔNE D'ÉPONGE ... D'UN GESTE NATUREL, ELLE SE DÉMASQUE ...
NON MAJESTÉ ! CETTE FOIS LA PRUDENCE SERA PLUS FORTE QUE LA CURIOSITÉ .
AH ! AH ! TU AS RAISON TERRIENNE CE QUE TU DÉCOUVRIRAIS SUR MON VISAGE TE FRAPPERAIT DE STUPEUR, AINSI QUE DANS LA LÉGENDE . MAIS COMME IL ME FAUT, MOI, CONTEMPLER TES TRAITS, FERME LES YEUX ET LÈVE LA TÊTE !
BIEN, TU ES BELLE ! C'EST ... AGRÉABLE ... TRÈS AGRÉABLE ... SOYONS AMIES, SI CELA EST POSSIBLE ! QUE DIRAIS-TU D'UNE PARTIE DE CHASSE SOUS-MARINE ?

BARBARELLA N'A PAS LE CHOIX ... PUIS CETTE EXPÉDITION EN LA SEULE COMPAGNIE DE LA MÉDUSE, N'EST PAS DE NATURE À LA RASSURER ...
POURQUOI N'A-T-ELLE PAS REMIS SON MASQUE ? JE N'OSE PAS LEVER LE NEZ DE PEUR DE CROISER SON REGARD ... ELLE JOUE AVEC MOI COMME LE CHAT AVEC LA SOURIS ... POURTANT ELLE N'A PAS ESSAYÉ DE ME SURPRENDRE EN SE RETOURNANT BRUSQUEMENT ... !
ET PEUT-ON SAVOIR, MAJESTÉ, QUEL SORT VOUS RÉSERVEZ À MES COMPAGNONS, LE CAP. DILDANO ET SES HOMMES ?
PEU ENVIABLE JE PENSE ... ! LES HOMMES NE M'INTÉRESSENT PAS ... !
ET MOI ?
TOI, BARBARELLA ? JE NE SAIS PAS ... LE MOMENT VIENDRA OÙ TU ME REGARDERAS DANS LES YEUX ... ALORS IL TE FAUDRA MOURIR, C'EST LA LOI ... NI TOI NI MOI NE POUVONS NOUS Y DÉROBER ... !
JE VOIS ESSAYER QUAND MÊME MAJESTÉ ...
À CET INSTANT UNE VOIX S'ÉLÈVE DU TABLEAU DE BORD.
IZZY : STRINIT, BRY : ALLONGA ... ?
J'AI CRU QU'ELLE FINIRAIT PAR AVOIR LE DESSUS ...
QUELQU'UN APPELLE LA REINE ... JE NE CONNAIS PAS CETTE LANGUE MAIS LA VOIX EST CELLE D'AKA-LEPH .
AKA-LEPH ! ICI LA TERRIENNE BARBARELLA . LA MÉDUSE EST EN MON POUVOIR !
!
2-5

IMPOSSIBLE : REINE JAMAIS QUITTER PALAIS SANS ESCORTE !
QUAND LA REINE FAIT UNE FUGUE ELLE NE VOUS PRÉVIENT PAS ! SI VOUS NE LIBÉREZ PAS MES COMPAGNONS, JE TUE LA MÉDUSE !
MENSONGE ! LA MÉDUSE NE CRAINT RIEN NI PERSONNE !
Y. A-T-IL DES MIROIRS DANS LE PALAIS ?
AUCUN : LA REINE N'EN VEUT PAS... POURQUOI CETTE QUESTION ?
PARCE QUE MOI, J'AI UN MIROIR DE POCHE ! CELA VAUT TOUTES LES ARMES... SI J'OBLIGE LA MÉDUSE À Y RÉFLÉCHIR SON REGARD NE VA-T-ELLE PAS SE PÉTRIFIER ELLE-MÊME ?
LONGTEMPS AKA-LEPH RÉSISTE, PUIS LA SUPERSTITION EST LA PLUS FORTE... BARBARELLA, ENCORE TREMBLANTE D'ANGOISSE N'A PLUS QU'À POSER SES CONDITIONS. DILDANO SERA TRANSFÉRÉ DANS LA NEF AU MOYEN D'UN TENTACULE CREUX... PUIS L'ON GAGNERA LA TERRE FERME OÙ AURA LIEU LA SECONDE PARTIE DE L'OPÉRATION : L'ÉCHANGE DE LA MÉDUSE CONTRE LE RESTE DE L'ÉQUIPAGE...
LA PREMIÈRE PHASE S'EST DÉROULÉE NORMALEMENT ! MAIS CETTE ARMADA DE PHYSALIES M'INQUIÈTE !
IL FAUT COMPRENDRE AKA-LEPH, NOUS POURRIONS TUER LA MÉDUSE ET ABANDONNER VOS HOMMES....
TUER LA MÉDUSE ! CETTE BÊTE MALFAISANTE NE MÉRITE SANS DOUTE RIEN D'AUTRE.
NE DITES PAS CELA DILDANO... JE NE SAIS POURQUOI, L'IDÉE QU'ON PUISSE LUI FAIRE DU MAL M'EST INSUPPORTABLE...
VOICI LA CÔTE ! NOUS ALLONS DEVOIR FAIRE SURFACE.
2-6

QUEL DÉCOR ! JE SUIS DÉJÀ MORTE DE SOIF À L'IDÉE DE M'ENFONCER DANS CE DÉSERT. CES ROSES DE SABLE NOUS PROMETTENT UN TROP BEL ÉTÉ !
PEUT-ÊTRE MAIS DANS L'IMMÉDIAT NOUS SERONS À L'ABRI DES PIRATES ET DE LA MÉDUSE... NI L'UN NI L'AUTRE NE DOIVENT AIMER S'ÉLOIGNER DE L'ÉLÉMENT LIQUIDE !
L'ESCADRE DES PHYSALIES SE RAPPROCHE
SANS DOUTE VAUT-IL MIEUX EXHIBER LA MÉDUSE... SINON AKA-LEPH NE LIBÉRERA PAS VOS HOMMES. JE VAIS LA CHERCHER... FAITES SIGNE QUE NOUS SOMMES PRÊTS !
NON !
EH ! BIEN BARBARELLA ? ... TU NE PEUX DIRE QUE TU NE ME RECONNAIS PAS !
QUI A CRIÉ ? BARBARELLA OÙ ÊTES-VOUS ?
MAIS JE NE RÊVE PAS ! C'EST LA MÉDUSE QUI S'ENFUIT !
MAUDITE GORGONE ! AH ! JE JURE DE T'EXTERMINER. DUSSÉ-JE FAIRE SAUTER LA PLANÈTE !
FOU DE COLÈRE, DILDANO SAISIT UNE ROSE DE SABLE.
2-7



pas chose courante à l'époque. Bien lui en prit, car il lui serait désormais possible d'en exploiter la licence comme il l'entendait. Respect absolu pour G.H Gallet de lui avoir fait confiance en ouvrant ses pages à la bande dessinée, dans la mesure ou telle n'est pas la finalité première de son magazine.

Les autres chapitres qui forment l'album se poursuivront dans les sept numéros suivants, jusqu'à l'hiver 64 : *Les Prisonniers de la Méduse, La Chasse au Trident, Les Poupées d'antan, Le Labyrinthe de Sogo, Dróles de jeux !, Échec à la Reine, Le Venin de Sogo*. Chacun de ces chapitres bénéfice d'une bichromie différente pour chaque épisode. Le procédé sera conservé par Losfeld qui le reprendra à son compte, même pour des albums au contenu étranger à *V Magazine*. Tous ont une longueur de huit pages. Pour l'album, les deux premiers se verront développés sur dix pages. Pour se faire, et dans un souci d'efficacité, Forest devra se livrer à de nombreuses refontes et corrections : cases agrandies, recadrages, scènes additionnelles. Les autres chapitres feront aussi l'objet de retouches, moins drastiques toutefois. La version *V Magazine* de *Barbarella,* fortes de nombreuses variantes, doit donc être considérée comme l'originale.

Mu par l'improvisation et une manifeste rapidité d'exécution, Forest avait bien conscience de l'aspect imparfait et inachevé de son dessin. Pire, quand Losfeld lui proposera d'en faire un album, il devra se faire prier, tant il en est insatisfait. Nombre de ses travaux antérieurs dans *V Magazine* paraissent parfois plus soignés que certaines planches de *Barbarella.* Aussi souhaitera-t-il les revoir afin de les optimiser. Il convient toutefois de relativiser son sentiment d'insatisfaction. Les quelques planches originales qui nous sont parvenues témoignent souvent d'une habile utilisation du pinceau, dont les traits souples feront hélas souvent les frais de l'impression. Repris en grande partie pour l'album dans un format supérieur et sur un papier bien blanc, le travail bâclé de la photogravure, qui ne rendait déjà pas hommage au travail de Forest, se voyait encore accentué. La version *V Magazine* devait même, sur ce plan, lui apparaître plus satisfaisante car il avait pris l'habitude d'adapter sa technique et son trait à ce type de support bon marché. Mais plus que sur le dessin, c'est surtout sur la narration que Forest focalisera l'essentiel de ses efforts.

Les numéros de *V Magazine* s'avèrent extrêmement difficiles à dénicher. Ceux dans lesquels figurent *Barbarella*, avidement collectionnés, se révèlent donc encore plus rares et ardus à rassembler. Nous avons ouvert ce chapitre avec le second épisode intitulé : *Les Prisonniers de la Méduse.*[1] et cette version diffère sensiblement de celle remaniée, que l'on retrouvera en album quelques mois plus tard. Leur comparaison met clairement en évidence les points sur lesquels Forest souhaitait revenir.

Si les deux premières pages ne subiront aucun remaniement, il n'en sera pas de même pour les suivantes. Page 3, il redessinera, avec une efficacité accrue, la case centrale peu spectaculaire et pas assez effrayante à son goût. Une autre, qui manquait d'ampleur, sera agrandie. Dans la dernière, Barbarella prenait sa douche AVEC ses dessous ! Cela peut apparaître comme surprenant dans le cadre d'une revue qui ne lésinait pourtant pas sur l'effeuillage. Forest la déshabillera donc pour l'album, peut-être pour complaire à Losfeld. La page 4 sera entièrement revue. Plusieurs cases entièrement redessinées et de nombreux ajouts la feront passer à deux dans l'album. On pointera pages 5 et 6 quelques corrections mineures. Par contre, la fin de l'histoire se verra repensée dans son ensemble. Forest, coincé dans le carcan des huit pages, dut en effet considérer la conclusion de son récit trop étriquée. Dans *V*, les

quatre dernières cases étaient tellement surchargées de dialogues, et si peu satisfaisantes en l'état, qu'il les redécoupera en dix nouvelles cases totalement redessinées, bien plus efficaces sur le plan narratif. Cet ample redécoupage lui donnera ainsi les coudées franches pour développer, avec une efficacité et une subtilité accrues, un dénouement dramatique.

Barbarella, comme nous le verrons plus loin, connut de tels avatars éditoriaux successifs, et trop souvent malheureux, que l'on ne pourrait qu'être séduit par l'idée d'une réédition intégrale de sa première incarnation dans son état originel. *L'Magazine* pré-publia au cours de l'hiver 1969 un numéro 592 « *Spécial Barbarella* » d'une insigne rareté. En sus d'un dossier qui incluait études et interview, les lecteurs pouvaient aussi découvrir le premier épisode des *Colères du Mange-Minutes*, au style plus affirmé et épuré. La publication se poursuivrait dans les n° 593 puis 594 à 597 d'une nouvelle série baptisée *Voilà*.

Barbarella 1964

« *Certes,* Barbarella, *c'est dessiné par Jean-Claude Forest, mais j'en suis vraiment le père incestueux, sinon l'amant. Je réfléchissais un jour. Oh ! Une réflexion qui n'est pas très originale. Je pense que pratiquement tous les éditeurs font périodiquement la même réflexion. Comment trouver un nouveau moyen narratif ? C'est comme ça que j'ai pensé à* Barbarella, *une bande dessinée. Elle paraissait dans un petit journal plus ou moins équivoque, édité autrefois à Marseille, qui s'appelait* V Magazine. *Je téléphone à Forest qui tombe des nues. Il n'y croyait absolument pas. De ce livre, je suis le principal responsable. Non seulement je l'ai édité, mais le plus difficile a été de convaincre Jean-Claude Forest. J'ai publié* Barbarella *parce qu'elle est une belle jeune femme aux longs cheveux soyeux, à la peu dorée, au nom étrange et doux. Ses vêtements l'entravent et elle apparaît le plus souvent dans la splendeur de déshabillés provocants. Même sa nudité ne la dévoile pas, elle reste mystérieuse et invincible. Cette sauvage réaliste et rusée est l'archétype de l'Ève future. Elle réunit en elle les éléments d'une double fascination. Elle est la vamp moderne, la femme libre qui se joue constamment du destin, qui n'est pas l'esclave des hommes, mais qui, maîtresse d'elle-même, tient à les choisir. En même temps, elles est l'incarnation de l'amour selon la tradition médiévale ou romantique, l'Unique à côté de qui pâlissent toutes les autres.* [...] [2] *Je suis éditeur surréaliste comme je serais lecteur surréaliste. Les surréalistes ne publient pas tout ce qu'un éditeur doit publier pour se faire connaître. Un éditeur qui n'édite pas périclite. J'ai sorti un gros succès :* Barbarella, *qui n'est pas surréaliste. Si je n'avais rien publié depuis* Barbarella, *je serais oublié* [...] *Je l'ai publié pour m'amuser, en utilisant un véhicule habituel aux enfants pour le destiner aux grandes personnes. Mais je savais, avant la parution de* Barbarella, *que lorsqu'on fait appel au snobisme des gens, on obtient tout d'eux ; j'ai fait une publicité insidieuse, mais très sûre pour* Barbarella *et j'ai amené les gens à se dire : "si je n'achète pas* Barbarella, *je ne suis pas dans le vent, je suis un pompier, je ne suis pas à la page".* [...] *Toutes les bandes dessinées sont réactionnaires et fascistes. Et elles ne s'adressent pas aux intellectuels de gauche, mais aux enfants. Il fallait acheter* Barbarella. [...] Barbarella *n'est ni raciste, ni fasciste, ni puérile, mais j'ai utilisé*

ce véhicule fasciste, puéril, raciste, colonialiste à des fins de propagande. Barbarella est belle et j'aime les jolies femmes, elle est libre, et j'aime les femmes libres, elle est érotique, mais l'érotisme est un moteur; j'ai donc utilisé la bande dessinée pour imposer mes idées. [...] Barbarella, *c'est amusant de le voir interdit, c'est une histoire de petite fille, mais il s'avère que la petite fille baise ; on me l'a interdit parce qu'elle baisait. Et les intellectuels, qui en général font des protestations solennelles, des pétitions, n'ont pas éprouvé le désir de se battre pour* Barbarella, *et c'est bien ainsi...* »[3]

Alors que paraît, dans le numéro 573 de *V Magazine*, le dernier épisode de *Barbarella*, sort en librairie l'album éponyme, à l'enseigne du Terrain Vague. L'achevé d'imprimer mentionne la date du 10 décembre 1964, preuve que l'affaire avait dû être conclue entre les différentes parties, bien en amont de la fin de la prépublication. Forest réunit pour cet ouvrage, les huit chapitres corrigés sur soixante huit pages. Afin de gommer la structure feuilletonesque d'origine, chacune des pages de tête de chapitre se voit délestée de son titre et, à deux exceptions près, des résumés devenus inutiles. L'histoire forme maintenant un tout qui peut désormais être lu en continu. Le livre conserve toutefois l'idée de chapitres, comme dans un roman, matérialisés par des pages intercalaires numérotées. Probablement pour des raisons de coûts, l'idée des bichromies de *V Magazine* a été conservée. Elles ont cependant été refaites avec plus de soin, dans des gammes parfois différentes de celle de la publication initiale. Souvent décrié aujourd'hui, ce mode de mise en couleurs, en rupture absolue avec celui utilisé dans l'édition BD traditionnelle, donne pourtant à l'album son caractère particulier et original.

Pour l'époque, le livre dénote un luxe inouï s'agissant d'une bande dessinée : grand format 33 x 25 cm, papier de qualité d'une inhabituelle épaisseur, solide reliure, jaquette en couleur. En absolue rupture avec l'esthétique de Forest, le premier plat présente l'agrandissement d'une case aux points de trames apparents ; un procédé popularisé par le mouvement pop art émergeant. Dès 1963, l'un de ses plus importants représentants, Roy Lichtenstein (1923-1997), connaît un succès international en détournant des cases de comics. La typographie, très sobre, se réduit uniquement à sa fonction informative : *Barbarella - Jean-Claude Forest - Le Terrain Vague - 1964*. Le recto reste vierge et sur la tranche ne figure qu'un seul nom : *Barbarella*. Visuellement, cet ouvrage n'a donc strictement rien à voir avec un album de bande dessinée standard. Il s'apparente davantage à un livre d'art ou « objet-livre » comme Losfeld se plaisait à les nommer. Son originalité tient sûrement aussi au fait que son éditeur veut à tout prix se démarquer de la concurrence. Un livre reste certes un livre et peu en importe le genre ou le sujet ; encore faut-il que son apparence surprenne et il aime par dessus tout en soigner la forme. Il exige que chaque volume qu'il édite échappe au formatage qu'imposent les autres éditeurs à leurs différentes collections. Chacun de ses ouvrages doit laisser deviner le soin, l'attention, l'amour particulier qu'il leur a apporté et le pur plaisir de créateur qu'il dit en éprouver. Le modeste feuilleton populaire d'origine, au rythme échevelé et peu éloigné des ressorts du roman populaire, se verra, par la grâce du livre, transfiguré en véritable manifeste artistique, en totale adéquation avec son époque.

Le tirage ne dut, modestement et sans aucune certitude, excéder les trois ou quatre mille exemplaires, pour un prix de vente de 45 francs, alors qu'un *Astérix* n'en coûtait que 6. Inutile de préciser que cette *Barbarella* ne s'adressait donc pas au grand public et n'était pas à la portée de toutes les bourses. Losfeld propose, bien sûr, ses livres aux visiteurs de sa librairie, mais il les écoule aussi par correspondance. Plus marginalement, il les distribue dans un réseau assez réduit de quelques cinq cents à mille librairies

à Paris et en province. Ces dernières se montrent d'ailleurs plutôt frileuses, quand ce n'est pas franchement hostiles, face à la « nouvelle lubie de Losfeld » : « *À la parution de* Barbarella, *beaucoup de ces libraires qui me suivaient ont été affolés, ont prétendu que je devenais fou. Pour eux, la bande dessinée n'était qu'un vecteur pour enfants, qu'un véhicule de pensée puérile.* [...] *Ça a été un tollé* [...] *mon représentant était souvent flanqué à la porte lorsqu'il montrait ce livre.* »[2]

Des quelque six cents livres que publiera Losfeld en vingt ans, six lui causeront de réels problèmes auprès de la commission de censure. Le premier d'entre eux sera *Barbarella*. En vertu de la loi de 1949, le livre sera en effet « *interdit aux mineurs, d'exposition, d'affichage et de publicité* » par décret du 12 avril 1965. Cette censure idiote et infondée, en regard de nos critères actuels, aura pour Losfeld l'effet inverse souhaité par les autorités. Plutôt que d'être étouffé dans l'œuf, le livre fera parler de lui dans une presse qui tenait là un bon sujet qui mêlait bande dessinée pour adulte, érotisme et censure. Le bouche à oreille fit le reste. Le premier tirage disparaît rapidement de la circulation à tel point qu'une seconde édition - mise en chantier en 1966 et bien sûr interdite elle aussi - se vendra tout aussi bien. Dans ses mémoires, Losfeld revenait en quelques lignes ironiques sur « l'affaire *Barbarella* » : « *À la suite de l'interdiction de* Barbarella, *toujours en vertu de la fraternité devant l'injustice, le dangereux journal révolutionnaire* France-Soir *avait publié sous la plume de Paule Neuvéglise : "La censure barbare est là !" Tout le monde était estomaqué. Inutile de souligner qu'un livre comme* Barbarella, *pour un petit éditeur, c'était quand même un livre extrêmement cher. Or, on m'interdisait de le vendre. On ne me disait pas "Vous ne pouvez plus le vendre" mais on m'obligeait à le vendre sous le manteau. Je ne pouvais même pas le proposer. Un libraire ne pouvait pas demander : "Est-ce que vous avez lu* Barbarella *?" C'était déjà une proposition. Sans affichage, sans publicité, sans le droit même de prononcer le nom de Barbarella, je pouvais garder "l'objet" dans un tiroir et le vendre comme un godemiché ou de la came, avec honte et en cachette.* »[2]

Contrairement à la version originale française, l'édition anglaise Grove Press, proposait une biographie illustrée de l'auteur en 4e de couverture.

On imagine avec amusement les visiteurs pénétrant au Terrain Vague pour y demander un *Barbarella* interdit que Losfeld devait extraire de dessous le comptoir ou de l'arrière-boutique avec des airs de conspirateur. Le doux parfum de l'interdit flottait dans l'air ce qui représentait, si besoin en était, une raison supplémentaire de vouloir découvrir ce nouvel objet de scandale. En dépit du prix et de la relative difficulté à se procurer l'ouvrage, la presse s'empare rapidement du nouveau phénomène de « bande dessinée pour adultes » et permet ainsi à une poignée d'amateurs et d'intellectuels, parmi lesquels nombre

Planche originale
Chapitre 5 - page 43
Indications à l'aquarelle bleue pour les bichromies.

d'enseignants et d'universitaires, de s'intéresser à la bande dessinée et d'en parler librement, sans paraître pour autant inculte ou ridicule. « *La presse fut dithyrambique. Les libraires ont alors emboîté le pas et la vente s'est effectuée à raison de 200 exemplaires par mois.* [...] *Au début, c'est par snobisme que le public a suivi. C'était l'époque où il était de bon ton de parler de bande dessinée dans les salons, tout comme le dernier Goncourt. Ce rush a disparu en partie. Il reste un noyau de 3000 fanatiques qui achètent régulièrement tous les albums de bandes dessinées que je lance. Ajoutez-y 2000 acheteurs à éclipse qui en font l'emplette si tel ou tel album leur plaît. Ces albums sont relativement chers* [...] *mais ce ne sont pas uniquement les gens aisés qui les achètent : certains économisent longtemps pour se les procurer.* [...] *Mon acheteur-type, ce n'est ni le jeune, ni l'analphabète, c'est bien plutôt l'intellectuel.* »[4]

En 1965, des éditions étrangères, allemande chez Schünemann et américaine chez Grove Press, ainsi qu'une publication dans la revue underground US *Evergreen*, installent la réputation internationale de *Barbarella*. L'édition en langue anglaise permettra d'ailleurs à Losfeld de contourner l'avis d'interdiction. Dans le premier numéro d'*Arcanes* - bulletin de liaison des éditions du Terrain Vague - il reproduit avec malice, un article titré « *Barbarella met un faux nez* » paru dans *Candide* le 10 octobre 1966 : « *Il n'y a sans doute pas à Paris, cette semaine, homme plus heureux qu'Éric Losfeld, éditeur malheureux de* Barbarella. *L'aventure littéraire de Barbarella, jeune personne capiteuse et un peu nymphomane, dessinée par Jean-Claude Forest, avait très mal commencé. Édité en 1964, l'album* Barbarella *racontant en images les tribulations de cette héroïne des temps futurs, était quelques mois plus tard, victime de la censure. Le livre de Forest était interdit à l'affichage, ce qui revient à dire interdit tout court. Les libraires firent disparaître* Barbarella *de leur vitrine. L'éditeur fit appel, l'auteur également. La commission de censure s'accrocha fermement à sa décision : pas de* Barbarella *exposée au public. Examinez la devanture des libraires, vous y verrez* Barbarella *offerte à tous les regards. Éric Losfeld n'ira pas en prison, la* Barbarella *vendue et exposée actuellement dans la France entière est la version anglaise du livre de Forest. À l'exception du texte (en anglais), c'est évidemment la réplique exacte de l'édition française. Les droits ayant été cédés à l'Angleterre avant la parution du décret de censure, la* Barbarella *britannique est dans la légalité. Malgré les quelques milliers de* Barbarella *version française qui lui restent sur les bras, Éric Losfeld savoure avec délice cette revanche qu'il n'espérait plus.* »

Boullet, dans son *Dico des BD de A à Z*, publié dans le numéro 11 du *Kiosque* en février 67, évoque, avec son ironie habituelle, ce paradoxe éditorial : « B.....A *par Jean-Claude Forest : interdit à l'affichage...* Barbarella *by Jean-Claude Forest : en vente libre dans toutes les vitrines.* » Plus loin dans la partie catalogue, le *Kiosque* propose les deux ouvrages : « *Éditions du Terrain Vague : 47 F. - Édition Grove Press : 40 F.* »

Mais qu'avait donc de si scandaleux cette pauvre Barbarella pour s'attirer autant d'opprobre ? En avance sur son temps, cette suffragette de papier ne réclamait que le droit de vivre, de penser, d'agir, d'aimer, et de prendre son plaisir quand et où elle le voulait. Rien de plus anodin et accepté aujourd'hui, mais l'on parle d'une époque rigide et guindée que n'avaient pas encore traversés les luttes féministes, le droit des femmes et la révolution sexuelle. Sur ce plan, Forest, tel un messie, anticipait la grande libération des années 70 et Barbarella en était l'une des prophétesses.

Alors, oui ! sa liberté, son non-conformisme, son impudeur, son animalité même, purent en choquer plus d'un. Dès la page trois, des épines de roses géantes déchirent son vêtement et inaugurent une succession d'insignes provocations. Elle change de vêtements sans chichis sous les regards les plus concupiscents, use de ses charmes pour paralyser des gardes armés jusqu'aux dents, passe une nuit d'amour inoubliable avec un robot, et jouit même sans honte sous les assauts répétés d' « une machine à faire mourir de plaisir ». On la lapide, gifle, maltraite, violente ou pelote dans les coins, sans jamais qu'elle ne se départe d'un naturel désinvolte, d'humour et de légèreté. Barbarella se laisse rarement séduire par les hommes ; c'est toujours elle qui est à l'initiative et jette son dévolu sur qui lui plaît. Elle embrasse alors à tour de bras les beaux ténébreux qu'elle croise, quand elle ne s'offre pas à eux en toute ingénuité. Plus que les suggestives, et relativement chastes, audaces graphiques, c'est cela qui dut scandaliser : Barbarella ne se contente pas d' « allumer » les mâles, lecteurs inclus ; elle assume sa sexualité et son désir sans tourner autour du pot ni s'embarrasser de préliminaires. Pourtant, la morale reste sauve puisque, en fin d'album, elle ne devra son salut qu'à l'intervention d'un ange asexué et aveugle, qui ne voyant chez elle que la pureté de l'âme et non la beauté plastique, arrachera la belle à l'enfer du sexe.

Confiées aux mains d'un tâcheron, ces situations scabreuses auraient à coup sûr pu donner lieu à un résultat d'une affligeante vulgarité. Les exemples ne manquent pas qui firent florès dès 1966. Une avalanche de productions italiennes ou scandinaves, dont le nom des héroïnes se terminent invariablement en « LLA », envahissent alors les étals des kiosques à journaux, en une surenchère de mauvais goût érotique. Les deux premières paraissent en 66 : *Auranella* créée par Floriano Bozzi (le plus doué des imitateurs de Forest), puis *Isabella* de Anglioni qui fera les beaux jours d'Elvifrance. Citons encore *Jungla* (avec un seul L qui reprenait sans le savoir l'idée originelle de Gallet) de Stelio Fenzo en 1968 et-plus tard, *Maghella* de Dino Leonetti en 1973. Parfois remarquablement dessinées, mais en total opposition avec l'univers raffiné de Forest, ces séries se caractérisent surtout par une trivialité à peine digne de satisfaire des adolescents en proie à une puberté difficile, ou des troufions consignés en caserne.

Les ambitions de Forest se hissent à un tout autre niveau, beaucoup plus élevé cela va sans dire. En authentique artiste, il traite toutes les péripéties avec intelligence, tact et subtilité. Les quelques audaces érotiques se voient systématiquement contrebalancées par des situations ou des dialogues poétiques et non dépourvus d'humour, servis par un dessin au diapason. Malgré un trait par endroit encore un peu rugueux, les protagonistes prennent corps avec consistance et élégance. Les visages, et particulièrement

les regards, expriment avec justesse une vaste palette d'expressions, passant de la peur à la joie, de la surprise à l'ironie. La galerie de personnages et autres créatures que croise Barbarella atteste d'une savoureuse variété : reine noire et borgne, ange aveugle et asexué, robot sexué, reine-méduse, jumelles perverses, beaux capitaines ou soldats stupides, savants fous, extra-terrestres loufoques, jouets carnivores, sans oublier un abondant bestiaire fantastique. Les décors se déploient en paysages à la beauté sauvage, riches d'une flore organique, souvent hostile, et d'architectures toujours surprenantes.

Le but n'est pas de passer en revue l'ensemble des richesses visuelles et littéraires que renferme cet ouvrage, mais on notera par ailleurs qu'elles empruntent, par endroit, à *Flash Gordon* ; BD culte des sympathisants du Celeg. À chacun, si ces quelques lignes les y ont incité, de se faire sa propre idée, en le relisant ou, pour les plus jeunes, en le découvrant.

Pourtant, si l'accueil réservé à *Barbarella* est globalement enthousiaste, cela n'empêche pas quelques voix « autorisées » de s'élever à rebours de ce concert de louanges, parmi lesquelles celle d'Édouard François, membre de la Socerlid, et tenant d'une certaine orthodoxie qui reposait toujours sur l'âge d'or américain. Dans un chapitre du catalogue *Bande dessinée et figuration narrative* consacré au *renouveau de la bande dessinée*, il ne mâche pas ses mots. Lecture faite de son argumentation, sur laquelle plane une certaine mauvaise foi, il n'est pas interdit d'y voir une réminiscence de la petite guéguerre que se livrent alors la Socerlid et le Celeg, dont Forest est l'un des membres actifs. La parole est à l'accusation : « *Le fracas mené autour du* Barbarella *de Jean-Claude Forest ne doit pas dissimuler ses faiblesses. Merveilleux illustrateur de couvertures, Forest ne s'est pas adapté à la bande dessinée ; l'intérêt est excessivement concentré sur de grandes images poétiques ou sensuelles, encadrées d'un remplissage de petites images trop souvent négligées ; le style, linéaire, n'est fait ni pour le noir, ni pour la couleur ; malgré l'élégance de la ligne, l'image est blanche et creuse et ne résiste pas à l'agrandissement le plus minime. Les planches n'ont aucune organisation d'ensemble, que ce soit du point de vue plastique ou du point de vue narratif. La qualité tient à quelques grandes images, ce qui montre un tempérament d'illustrateur de premier ordre, fourvoyé dans la bande dessinée. Ses efforts plus récents pour resserrer son style montrent que Forest s'en est rendu compte.* » La critique de bandes dessinées reste à cette époque très embryonnaire. Circonscrite au sein de quelques rares supports confidentiels tels que *Giff-Wiff* ou *Phénix*, elle ne s'adresse qu'à une poignée d'inconditionnels. Émanant de pseudo spécialistes peu ouverts sur la modernité, elle tient trop souvent encore de l'analyse pompeuse et repose sur des arguments d'un autre temps, comme cette obsession pour l'agrandissement de cases ; marotte de la Socerlid depuis sa première exposition de 1965 intitulée *Dix millions d'images*. Comme si la bande dessinée avait jamais été conçue pour être agrandie et que ce procédé prouvait quoique ce soit !... Si cette équipe de pionniers prétendait alors détenir LA vérité, et si on ne doit en rien nier l'importance de leurs travaux, le temps est passé depuis, balayant en grande partie leurs raisonnements filandreux.

En dépit de ses nombreuses qualités, *Barbarella* ne saurait certes être considérée comme une œuvre parfaite. Pourtant, elle formait incontestablement, dans sa version originale, un ensemble cohérent et parfaitement équilibré qui ne méritait pas les avanies qu'allait lui infliger Forest au fil des années. Pourquoi alors avoir remanié son œuvre-clé, jusqu'à la vider de toute sa substance ?

Planche originale
Chapitre 6 - page 45
Indications à l'aquarelle bleue pour les bichromies.

Rééditions, refontes et massacres

Alors même que le premier tirage de *Barbarella* s'est écoulé sans problème malgré l'interdiction d'affichage et de publicité, Losfeld effectue un retirage de l'album en 1966. Un peu de stock d'un livre interdit, dont on parle, et qui de surcroît se vend, ne peut nuire. À part un changement de date sur la couverture, il s'agit d'une réédition à l'identique.

En 1968, *Barbarella* fait l'objet d'un film à gros budget. Produit par Dino de Laurentiis, il est réalisé par Roger Vadim. Le casting international réunit Jane Fonda dans le rôle-titre, John Phillip Law, Anita Pallenberg, Claude Dauphin, Ugo Tognazzi, David Hemmings et même Marcel - le mime - Marceau. La musique porte la signature de Michel Magne. On confie la supervision des décors à Forest en personne, et peut-être est-ce l'aspect le plus réussi du film. « *J'ai trouvé en Vadim un interprète fidèle, encore plus fidèle que moi, puisque chaque fois que je voulais m'égarer, il me ramenait à la bande dessinée. Quant à Jane Fonda, je l'ai vue littéralement devenir Barbarella ; c'était fascinant d'assister à la naissance charnelle et psychologique d'un personnage de papier. Le problème le plus ardu à résoudre fut, bien entendu celui du décor. Le décorateur italien retenu par le producteur n'arrivait pas à se débarrasser du conventionnel. J'ai donc été amené à surveiller la réalisation du décor et des accessoires. Le monde dans lequel évolue Barbarella est en effet un monde fantastique où même une fourchette ne peut avoir une forme normale. Il a fallu tout inventer !...* » [4] On peut comprendre son enthousiasme, mais avec le recul, le film, sans être indigne et malgré les moyens employés, tient davantage du navet de luxe que du chef-d'œuvre. Il rencontre toutefois un bon accueil public, qui incite Losfeld, désireux de rentabiliser son investissement, à sortir une édition bon marché destinée à un plus large public.

Pour cela, il convient au premier chef de passer le filtre de la censure. Losfeld demande donc à Forest de revoir l'ensemble de l'ouvrage en gommant tous les détails érotiques des dessins. Barbarella recouvre sa chaste nudité par d'encore plus chastes soutiens-gorge et culottes. Cachez ce sein que je ne saurais voir ! Nombre de postérieurs des divers personnages féminins subissent un traitement de choc équivalent. Haro donc sur les sillons fessiers ! La présentation de l'album se différencie radicalement de l'originale. Format A4, broché, titrage d'inspiration vaguement psychédélique,

deux photos tirés du film recto et verso ; on s'éloigne ostensiblement du luxe auquel nous a habitués le Terrain Vague. Les bichromies ont une fois encore été refaites. L'histoire se lit sans interruption puisque toute notion de chapitre a été cette fois supprimée. Losfeld en sera cependant pour ses frais, car si son but était de toucher le plus vaste public possible, cette version dénaturée n'atteindra pas le but escompté. Quinze ans plus tard, on la trouvera par piles entières dans le circuit des soldeurs de France et de Navarre.

Sous le titre de *C'est Elle !*, Le Livre de poche publie *Barbarella* en 1974 avec un nouveau dessin de couverture. Pour l'occasion, Forest revient une nouvelle fois en arrière. Il redéshabille ses héroïnes, leur restituant ainsi leurs appétissants postérieurs, et en profite au passage pour souligner la turgescence de quelques tétons. En outre, le redécoupage en format poche nécessitera de nombreux, et souvent visibles, prolongements de cases.

Depuis 1964, pas mal d'eau a coulé sous les ponts ; De Gaulle et Pompidou ont quitté ce bas monde, et le nouveau et jeune président Giscard d'Estaing a considérablement assoupli les lois sur la censure de la presse, de l'édition et du cinéma. Ce *Barbarella* de poche sera donc la première version non censurée, tout public, et en vente dans toutes les bonnes librairies, à voir le jour.

Les éditions Dargaud proposent, en 1984, une première édition en couleurs du livre dans la très laide collection *Héroïnes de la bande dessinée*. On ignore qui, de Dargaud ou de Forest, est à l'initiative de ce massacre. Toujours est-il qu'en revenant une nouvelle fois sur son œuvre emblématique, l'auteur n'y est pas allé avec le dos de la cuillère. Il fait subir à son héroïne, qui avait pourtant échappé à tant de périls, les derniers outrages. Le visage de Barbarella subit un lifting drastique, pour se rapprocher de celui des albums *Le Semble-Lune* et *Le Miroir aux tempêtes*, parus dans l'intervalle. Ses traits se durcissent jusqu'à la caricature : menton alourdi, mâchoire prognathe, nez camus, lèvres siliconées et coiffure gonflante façon choucroute. Mais ce n'est pas tout, hélas ! Toute sa garde-robe est remisée au placard et remplacée par l'unique combinaison spatiale, beaucoup moins seyante, enfilée pour la première fois, en couverture du Livre de poche. Forest en profite aussi pour gonfler à la pompe à vélo les seins de sa créature, qui l'apparentent davantage à une poupée gonflable qu'à la sensuelle et mutine Barbarella des débuts. Animé par une folie destructrice et pressé de vider son flacon d'encre de chine, il s'attaque aussi à tous les autres personnages et surcharge les décors de hachures et d'aplats noirs qui en noient la lisibilité. Pour parachever le massacre, il confie à Danie Dubos le soin de mettre le tout en couleur, dans des tonalités enterrées peu flatteuses. Pourquoi ce sabotage ? Pourquoi un tel acharnement dans le mauvais goût désinvolte ? Forest assumait-il en conscience un tel travail de sape ? On sait qu'il considérait que le succès de *Barbarella*, auquel on le réduisait souvent, occultait le reste de son œuvre. Peut-être faut-il donc y voir le désir inconscient de se débarrasser, une bonne fois pour toute, d'un passé devenu avec le temps trop envahissant.

Après un nouveau remontage en poche et en couleur chez J'ai lu en 1984 qui n'offrait pas le moindre intérêt, le dernier avatar en date est imputable aux Humanoïdes associés. En 1995, les deux premiers volumes, *Barbarella* et *Les Colères du Mange-Minutes*, sont réédités d'un seul tenant. La version de base du premier susnommé est celle du Dargaud dont on a supprimé les couleurs. La photogravure et l'impression sont si calamiteuses que le trait de Forest, jadis si vif, se voit ici rongé ou empâté. Successivement

Planche originale
Chapitre 6 - page 48
Indications à l'aquarelle bleue pour les bichromies.

en 2014 et 2015, le même éditeur propose enfin deux versions qui restituent en partie et imparfaitement leur état d'origine. La première, au tirage limité et numéroté à mille cinq cents exemplaires grand format, présente, avec une bonne qualité d'impression, les planches version Losfeld, soutenues par une unique et séduisante bichromie bleutée. La seconde reprend, à prix plus démocratique, les deux premiers volumes en noir et blanc, avec une qualité d'impression correcte et l'adjonction d'une (trop) brève introduction.

Une réédition définitive à l'identique de celle de Losfeld reste donc plus que jamais souhaitable, cou plée, on peut toujours rêver, avec l'édition originale *V Magazine*, pourvue tant qu'à faire d'un appareil critique digne de ce nom. Un beau défi d'édition ! « *J'ai fait une seconde* Barbarella *qui s'intitule* Les Colères du Mange-Minutes, *et cette dernière m'a posé quelques problèmes. C'est à dire qu'elle est moins érotique, et pas drôle non plus. C'est une histoire romantique, et très longue comme je les aime. Quand je l'ai dessinée, c'était en pleine période de l'escalade de l'érotisme, et on considérait que c'était pas assez "cochon", notamment en Italie et en Allemagne.* [Avec *Barbarella*], *j'ai fait quelque chose que d'autres rêvaient de faire depuis longtemps. Quelqu'un d'autre aurait pu le faire à ma place ; Peellaert aurait pu être le premier... Mais si* Barbarella *a paru en album, c'est qu'une partie de l'opinion s'est intéressée de près au club de BD dont Francis Lacassin, Alain Resnais et moi-même étions les fondateurs. Ce club a contribué à ce que Losfeld s'intéresse à la BD, et à* Barbarella... » [5]

Quelle meilleure manière de clôturer ce chapitre que de retrouver le grand Serge ? Plus féru d'érotisme que de comics, [6] il n'avait cependant pas son pareil pour encapsuler en quelques mots choisis les modes de son époque. Il ne pouvait donc passer à côté de la première *Fille du Terrain Vague,* dont tout le monde parlait alors. Il lui dédiera ce couplet de *Qui est "in", Qui est "out",* sorti en 1966.

« Barbarella garde tes bottIN'es
Et viens me dire une fois pour tOUT'e
Que tu m'aimes
Ou sinon
Je te renvoie à ta science-fiction. »

Notes

1 - Nous sommes redevables au forum lectraymond.forumactif.com d'avoir mis à disposition trois chapitres issus de *V Magazine* « dans leur jus » Celui que nous avons choisi de présenter a été préalablement restauré.
2 - *Endetté comme une mule* - Belfond - 1979
3 - *Qu'est-ce-que l'avant garde ? - 20 questions à Éric Losfeld - Tribune étudiante* n° 2 - Janvier 1966
4 - *Le Monde étonnant des bandes dessinées* - Jacques Marny - Éditions Le Centurion/Sciences humaines
5 - Dossier Forest - *Submarine, le périscope de la bande dessinée* - n° 4-5 - 2e trimestre 1973
6 - Gainsbourg ne s'intéressait nullement à la BD contemporaine et restait nostalgiquement attaché aux lectures de son enfance, tel « *Luc Bradefer et sa nana* » qu'il jugeait « *plus pornos que les accouplements avec des robots* ». L'allusion à *Barbarella* est on ne peut plus limpide. *Serge Gainsbourg* - Collection Chanteurs d'aujourd'hui - Seghers - 1969

Annonce publicitaire pour l'édition 1968 de Barbarella - Arcanes

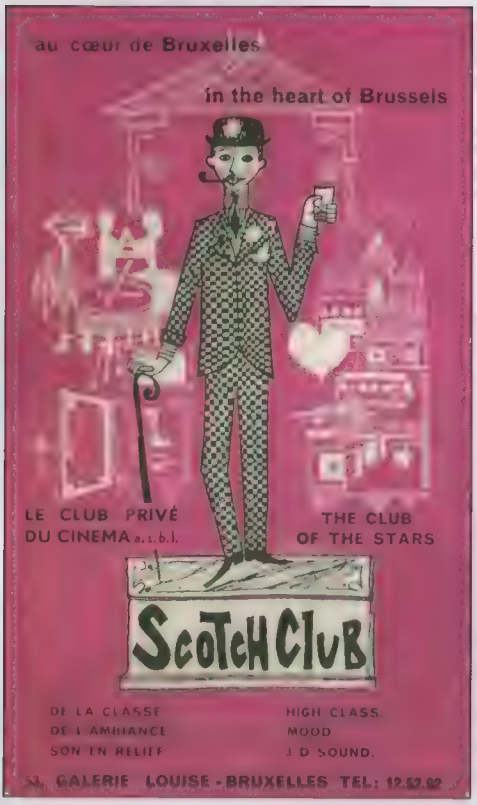
4 1966, année pop !

Une fois ce premier essai transformé en coup de maître, Losfeld s'oblige à marquer une pause. S'il veut conforter sa position avant-gardiste d'initiateur d'une nouvelle forme d'expression, il lui faut trouver à *Barbarella* un successeur qui ne fera pas pâle figure en regard. Problème de fond ; Forest excepté, il ne compte aucune accointance dans le milieu de la bande dessinée. Il garde un œil (égrillard ?) sur *L'Magazine* qui a commencé, depuis l'été 65, à pré-publier une toute nouvelle série signée de Gigi et Moliterni : *Scarlett Dream*. Mais vu le rythme de parution, jamais il ne sera possible d'en tirer un album pour l'année 66. Même si le thème en est totalement différent et le dessin irréprochable, Losfeld sent bien que cela ne sera pas suffisant et que la comparaison avec Barbarella ne jouera pas en sa faveur.

La providence lui parvient en 1965 sous la forme d'un courrier posté de Belgique. Un certain Guy Peellaert, marqué au fer rouge par l'héroïne de Forest, lui fait parvenir une page d'essai pop art pleine de couleurs pétantes et de créatures dénudées. Le scénario est l'œuvre d'un certain Pierre Bartier, rencontré par hasard dans un bar de Bruxelles. Trop heureux de voir ce projet d'une indiscutable originalité lui tomber tout rôti dans le bec, Losfeld, sans l'ombre d'une hésitation, comprend qu'il tient là son prochain coup éditorial.

Guy Peellaert

« *Dès 1964,* Jodelle *me trottait dans la tête. Je me suis servi de Sylvie Vartan parce qu'elle dégageait un érotisme lisible à divers degrés et je suis allé présenter une planche, une seule, à l'éditeur Eric Losfeld, parce que c'est lui qui venait de publier* Barbarella, *que pourtant, je n'avais pas trop aimé à l'époque, trouvant le dessin vieillot. Avec l'âge, j'ai reconsidéré ma position. Mais, bref, quand l'album est sorti, les gens m'ont dit : "Merde, c'est du pop art !" Les Anglais, surtout, ont démarré au quart de tour. Moi, pendant que je faisais* Jodelle, *j'avais vu arriver un numéro de* Life *avec un article sur le pop art. Je m'étais dit : "Ah ben, d'accord, très bien, je suis à la page!" Mais, moi, l'inspiration, c'était les flipper "Gottlieb". À la fin des années cinquante, je passais mes journée au Gymnase qui était la boîte des crapules des bas-fonds de Bruxelles qui venaient y jouer au poker. La musique était fabuleuse, du vrai rock américain dans le juke-box et il y avait des batteries de flippers "Gottlieb", avec des frontons somptueux. Et ça, le graphisme de ces frontons, pour moi, c'était d'une beauté suffocante. C'est d'abord ça, la source du style de* Jodelle. *Bref, Losfeld a sorti le truc, gros succès d'estime. J'ai donc commencé à travailler sur des films et je me suis installé à Paris. Ou plus exactement "chez Castel", si je dois être honnête.* »[1]



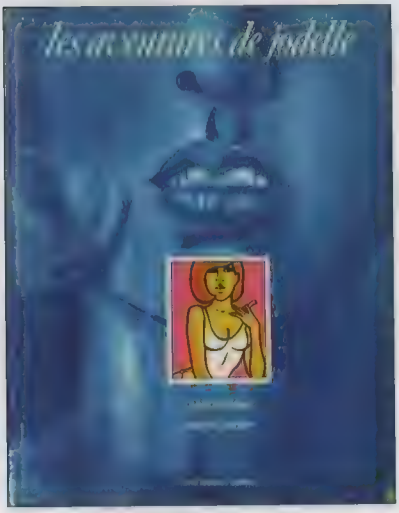
Rare carte publicitaire pour un club bruxellois - 1961/1963 [2]

Peellaert (1934-2008) grandit au sein d'une riche famille bourgeoise belge qui accepte avec réticence qu'il aille étudier les arts décoratifs, la peinture et l'art de la fresque, à l'institut Saint-Luc de Bruxelles. Révolté comme tous les adolescents, il s'y ennuie, trouvant tout cela étriqué et trop éloigné de l'idée qu'il se fait d'une carrière artistique. Âgé de dix neuf ans, il décide de tout envoyer promener pour s'engager dans le corps des volontaires pour la Corée. On sait qu'il y vécut des horreurs sur lesquelles il a toujours refusé de revenir. En 1955, il regagne la Belgique et trouve du travail au Théâtre national de Belgique, en qualité de décorateur. En 1957, il intègre la branche belge de l'agence de publicité Max Factor. Il y apprend son métier et finit par devenir directeur artistique. Responsable des campagnes pour les cosmétiques, il rencontre beaucoup de monde, ce qui lui permet de se tisser un embryon de réseau. Mais, là encore, il finit par s'ennuyer. En 1960, il prend la décision de s'installer à son compte. Il offre alors ses services à une large clientèle et met en œuvre une variété de styles pour les supports les plus divers. Toujours à la recherche d'une identité propre ; rien n'échappe à ses recherches graphiques : illustration, peinture, presse, publicité. Peu de ces travaux ont survécu, mais on en trouve une belle sélection dans le magazine allemand de design *Gebrauchsgraphik international advertising art* qui lui consacre un article dithyrambique louant son étonnante imagination. Un voyage à New-York en 1964 le met en relation avec plusieurs représentants du pop art émergeant, dont Milton Glaser et Andy Warhol qu'il rencontre à la Factory, dans la 47e rue. Il voit dans ce courant la matérialisation de ce qu'il cherche alors confusément. Dès lors, il s'imprègne méthodiquement de toutes les composantes de ce mouvement et en premier lieu du travail de Roy Lichtenstein qui s'inspire des visuels empruntés aux comics books. Suite à cette véritable révélation, Peellaert commence à s'intéresser à la bande dessinée et revient sur une idée qui germe en lui depuis plusieurs mois.

Ayant eu vent du succès de *Barbarella*, c'est tout naturellement au Terrain Vague qu'il choisit d'envoyer, telle une bouteille à la mer, une planche entièrement mise en couleur à la gouache, dans un style inédit qui s'inscrit totalement dans le pop art. Enthousiasmé, Losfeld s'empresse de lui répondre favorablement.

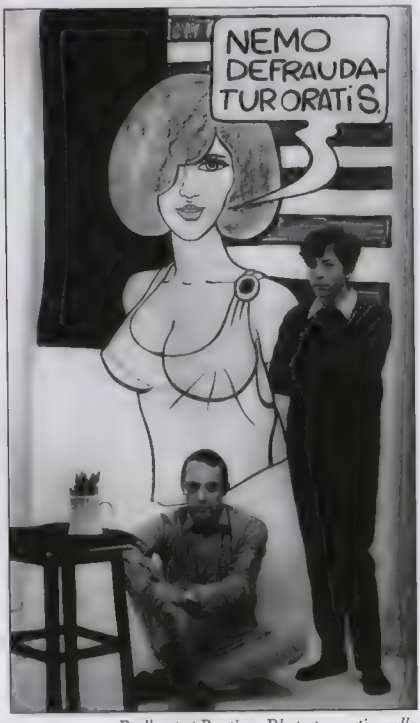
Noctambule invétéré, Peellaert croise dans un bar le chemin d'un certain Pierre Bartier, jeune gagman de dix neuf ans. [3] Il lui parle de l'idée de *Jodelle*, de la page envoyée à Losfeld sur un coup de tête et des marques d'intérêt de ce dernier. Banco ! Peu de temps s'écoulera avant que Bartier ne lui propose un synopsis puis un découpage de soixante huit pages. Totalement galvanisé, Peellaert réalise l'ensemble des planches en trois mois. Toutes les références picturales amassées depuis des années se mettent en place, telles les pièces d'un puzzle et comme sous hypnose. Par rapport à sa planche-test, il prend la décision d'épurer son dessin au maximum. Il simplifie aussi la mise en couleur en n'utilisant que des aplats aux tonalités primaires.

Losfeld s'enflamme. Il a beau ne pas y connaître grand chose en bande dessinée, il sent d'emblée tout le potentiel de son futur nouveau livre. Totalement original, plus encore que *Barbarella*, il ne ressemblera en rien à ce qui a pu paraître auparavant. De surcroît, il est persuadé qu'il lui fera franchir une nouvelle étape vers cette forme d'art dessiné pour adultes dont il se veut désormais le porte étendard.



Les Aventures de Jodelle

Publié en juin 1966, cette fois sous le label Éric Losfeld éditeur, *Les Aventures de Jodelle* fait tout de suite sensation. L'album se voit immédiatement considéré comme un pas supplémentaire en direction d'une bande dessinée plus mature et moderne. Exempt de toute prépublication, ce livre peut en quelque sorte être considéré comme l'un des premiers « romans graphiques » de l'histoire de la BD. D'un format légèrement plus large, la présentation luxueuse du livre reste similaire à celle de *Barbarella*. En mieux ! La reliure s'orne cette fois d'un cartonnage toilé, et le papier bénéficie d'un grammage accru. Surtout, des couleurs éclatantes remplacent les tristounettes bichromies dont était affublé l'album de Forest, d'où un



Peellaert et Bartier - Photo promotionnelle.

Planche d'essai originale envoyée à Éric Losfeld. Chaque case a été dessinée et mise en couleur séparément. L'assemblage final en est clairement visible.

prix – vertigineux pour un album de bande dessinée – de 60 F. (77 €)[4]. La quatrième de couverture, vierge dans le premier ouvrage, présente des portraits photographiques des auteurs, de l'éditeur, et de Jacques Sternberg (1923-2006) qui signe la préface du livre, tout en assumant une méconnaissance et un intérêt limité pour la bande dessinée. Romancier, pamphlétaire, dramaturge, essayiste, journaliste, chroniqueur, scénariste mais surtout auteur de romans et de nouvelles fantastiques ou de science-fiction, Sternberg est aussi l'un des érudits maîtres d'œuvre des remarquables *Anthologies Planète* dirigées par Louis Pauwels (coauteur avec Jacques Bergier du célèbre *Matin des magiciens*). Confier la préface d'une bande dessinée à « un intellectuel » ne manque pas d'un certain panache, s'agissant d'un créneau éditorial toujours méprisé par les élites. « *J'ai publié* Jodelle *de Guy Peellaert qui est un dessinateur belge. La Belgique, nul n'est censé l'ignorer, est*

le berceau des bandes dessinées. Lorsque Jodelle *est paru, je me souviens que Jean-Louis Bory* (alors célèbre et redouté critique au Masque et la Plume sur France-Inter - N.D.A) *dans le* Nouvel Observateur *clamait avec un bel élan : « C'est* Jodelle *que j'aime ! » et il incitait les gens (c'était au mois de juillet) à emporter le livre sur la plage : 24 × 32 cm, ce n'était pas mal. Il s'agissait vraiment d'un livre révolutionnaire, d'abord par un graphisme qui peut sembler de prime abord rebutant, et par des dissonances de couleurs.* [...] *Des violets contre les bleus ou des violets avec des verts, des marrons avec des noirs. C'était en même temps une histoire très drôle, à commencer par le choix des personnages : les Beatles, le président Johnson, Dick Rivers et Jodelle figurée pour sa part sous les traits de Sylvie Vartan que Pellaert considérait comme la future vamp française, la Marilyn Monroe parisienne. Le livre n'a peut-être pas eu une influence directe, c'est peut-être Pellaert qui a pressenti cette espèce de mode, mais, un an après, on voyait dans la rue quantité de femmes avec des bas de footballeur.* [5] [...] Jodelle, *ce n'est d'ailleurs même pas un anachronisme mais un "cataclironisme", car ce sont des éléments modernes : la moulinette, la Mercedes, le téléphone, projetés dans le passé.* Jodelle *correspond à un signe du temps, c'est dessiné dans un style d'appareil à sous...* » [6]

Plus encore que *Barbarella*, *Jodelle* connaît un succès inouï et inédit. Cet album qui ne ressemble vraiment en rien à ce qui a pu être édité auparavant, trouve rapidement son public ; celui d'une certaine classe sociale éprise d'art et de culture, à l'affût des nouveautés du temps et pas nécessairement férue de bande dessinée. On peut indiscutablement considérer *Jodelle* comme le premier livre de l'âge pop. Graphiquement, son style totalement novateur se situe à des années-lumière du classicisme de la bande dessinée traditionnelle. Chaque aspect du livre apparaît comme révolutionnaire. Peellaert s'avoue totalement « vierge » de toute influence en matière de bande dessinée et en dépit de ses origines belges, ne doit strictement rien à Hergé ou Franquin. Il se considère d'ailleurs davantage plasticien que dessinateur et puise ses références à des sources extérieures à la BD, issues pour l'essentiel de l'imagerie populaire américaine, tels les flippers *Gottlieb*, comme déjà évoqué, mais aussi le football américain, le base-ball, le design, les carrosseries automobiles fifties, l'esthétique des fêtes foraines et les enseignes lumineuses de Time Square. Le dessin, aux contours stylisés à l'extrême, témoigne d'un sens aigu de la composition et de la mise en scène. Mais c'est dans l'utilisation de la couleur que Peellaert, avec une sophistication

Le succès de Jodelle *initia l'édition de posters ou sérigraphies réalisées par Alain Jaubert (co-fondateur du* Nouvel Observateur *et futur producteur de l'émission « Palettes » pour la télévision).*

Planche originale - Page 19

inhabituelle, innove le plus. Il n'hésite pas à teinter d'orange, de vert, de violet, de bleu ou de rose, les cheveux de ses créatures, dont il souligne aussi le maquillage. Il met en œuvre d'audacieuses juxtapositions chromatiques, en se limitant à une gamme de couleurs complémentaires clinquantes posée en aplats, sans dégradé ni nuance. Le blanc, utilisé en tant que couleur à part entière, lui permet de souligner judicieusement tels détails ou personnages.

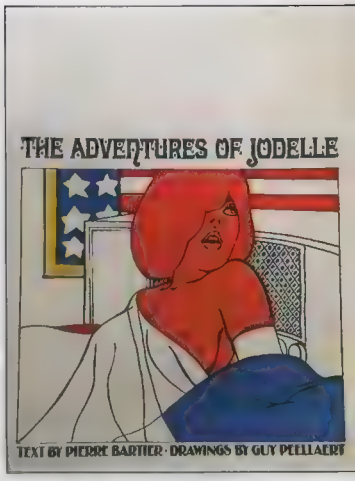
À l'unisson du dessin, le scénario de Pierre Bartier témoigne lui aussi d'une totale originalité. Dans un cadre de « péplum d'espionnage », Bartier narre une fable surréaliste et érotique qui se déploie dans un monde spacio-temporel décadent, situé entre la Rome antique et Las Vegas. La galerie de personnages trouve son origine dans des sources aussi diverses que la littérature, la religion, le show-business, la politique ou l'art classique. Résolu à installer le lecteur dans l'inconfort et la surprise permanente, l'iconoclaste Bartier utilise avec constance l'art du détournement pour se livrer à une critique de la société de consommation. Sylvie Vartan, sage vedette yé-yé, prête ses traits à une Jodelle à la sexualité totalement débridée.

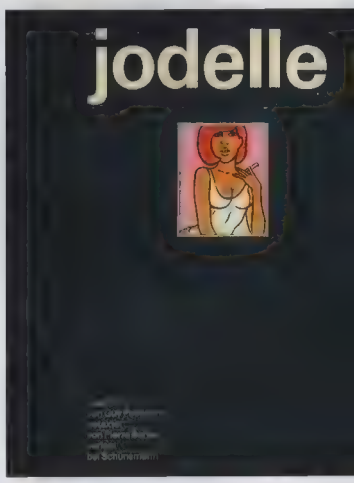
Le succès de *Jodelle* est instantané en dépit d'une interdiction aux mineurs de moins de 18 ans prononcée en juin 1967. Il engendrera trois éditions étrangères. L'allemande chez Schünemann et l'italienne aux éditions Il Girabo sortiront dans la foulée de la française. L'édition américaine chez Grove Press ne paraîtra, avec un décalage notable, qu'en 1968. Les interdictions d'affichage et de publicité n'ayant pas été retenues, Losfeld ne se privera donc pas de le faire réimprimer en décembre 1967 pour satisfaire une demande dopée par une presse enthousiaste.

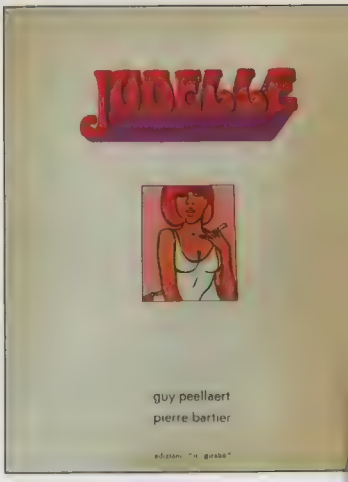
La critique de Michel Caen [7], publiée dans le numéro 20 de *Giff-Wiff* en mai 1966, a conservé toute sa pertinence et mérite d'être reprise ici in extenso : « *Décidément la bande dessinée est en passe d'être reconnue comme un moyen d'expression adulte. Éric Losfeld s'affirme une fois de plus comme l'un des (rares) artisans de cette souhaitable promotion : après avoir publié* Barbarella *de Jean-Claude Forest et* Saroka la géante *de Carelman* [8]*, il vient de lancer sur le marché une bande choc qui, nous l'espérons, ne sera pas victime de la censure :* Les Aventures de Jodelle. *Une fois de plus - "Terrain Vague" oblige - le personnage principal de ce recueil dû aux talents conjugués de Pelaert* (sic) *- dessins - et Bartier - scénario - est une femme dont les caractères sexuels - secondaires - ne sont nullement escamotés. Le phénomène est encore trop rare aujourd'hui pour qu'il ne soit, à lui seul, une raison de nous réjouir.*

L'histoire (si l'on doit ainsi qualifier la très savoureuse succession d'impossibilité et d'incohérences calculées qui constituent la trame du récit) : "L'autorité de l'empereur Auguste est menacée par une femme perfide et mauvaise, qui n'est d'ailleurs qu'une petite goupe, la Proconsule, en Gaule. Auguste apprenant cela envoie son agent Jodelle pour découvrir le nœud de l'histoire et confondre la Proconsule..." La suite est à la fois trop complexe et trop riche pour être dévoilé. Inutile de préciser que l'Antiquité qui sert de cadre au récit est pour le moins loufoque puisque la Gaule y est située à quelques kilomètres de Rome (c'est tellement plus pratique), que les téléphones blancs y voisinent avec de rutilantes "Thunderbirds" et que des personnages célèbres contemporains y font de brèves et grotesques apparitions.

Ainsi que le précisent Pelaert et Bartier, Jodelle est parodiquement belle. C'est dire qu'elle l'est à la manière d'Annie Fanny [9]*, son explosive compagne d'outre-atlantique*







Un volume de 80 pages de bandes dessinées en 4 couleurs, couverture cartonnée sous couvre livre 60 F

JODELLE MON AMOUR

Jodelle, mon amour, cet homme vert qui croasse et que vous pourriez voir si vous ne viviez dans la Rome d'Auguste, siégeant à une séance du dictionnaire de notre Académie, cet homme glauque vous trahira. Il sera bien puni, heureusement, d'avoir croassé vos secrets à l'oreille de cette Proconsule qui conspire contre votre empereur.

Et vous ne pourrez que sortir victorieuse de tous les combats, jusqu'à connaître à la fin de cette histoire une vampirique extase, parce que de toutes les créatures qui s'agitent dans cette Rome de l'an 14, vous êtes la plus désirable, la plus gamine, la plus boudeuse, la plus sotte peut-être, partant la plus touchante, mais la plus froidement et innocemment cruelle. La moue adorable de votre bouche. Vos yeux cernés instantanément quand un homme vous a prise. Et votre minuscule cerveau d'enfant.

Jodelle, ma très aimée, je parcours en tous sens cet univers aux couleurs étranges dans lequel vous évoluez. Des visages nous rapprochent, vous et moi, parce que vous et moi les connaissons à des siècles de distance, et comme ce sont les mêmes visages, c'est la même célébrité si nous avons les mêmes mythes, nous sommes voisins déjà. C'est le prestige de l'anachronisme.

Vous et vos sœurs, amies ou ennemies, vous avez toutes cette silhouette que je qualifierai, comme tout le monde, d'idéale, mais que sans honte j'apprécie très particulièrement, les jambes longues, la taille fine, les hanches rondes, la cambrure des reins vivement dessinée, les seins hauts et forts. Je sais, parce qu'on me l'a dit, que l'on peut aimer des femmes différemment conçues, sans taille, sans seins, etc., mais ces dames-là ne sont pas prévues, et c'est tant mieux, dans ce monde, Jodelle, que vous m'avez fait connaître.

Un monde où l'on peut, d'abord, être quelque peu gêné d'être un homme, puisque les femmes y font la loi ou, en tout cas, s'y appliquent. Les promesses de la première image, sur laquelle on voit deux femmes portant chacune un cavalier, ne seront pas tenues. Les personnages clés sont des femmes : la Proconsule, qui veut chasser Auguste de son trône ; l'espionne-chef, robuste lesbienne plus que mûre, qui dispose, pour défendre Auguste, d'adorables subordonnées dont vous, Jodelle... Les hommes, vous les aimez bien, mais sans y croire comme on peut aimer, par exemple, des chats : c'est Auguste, empereur rêveur, fragile, vêtu d'un bermuda rayé et d'un tee-shirt, entouré d'éphèbes.

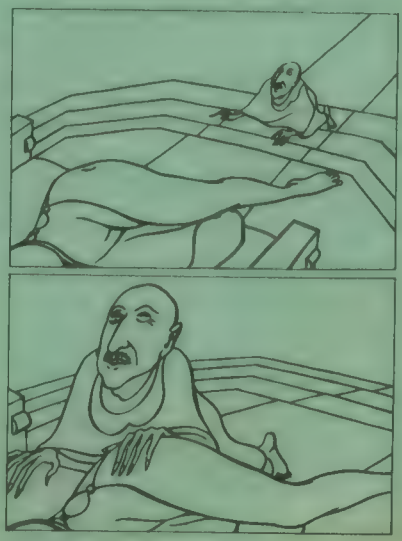
C'est aussi votre adolescent cousin (il aura d'ailleurs le dernier mot de l'histoire, d'une manière inattendue), désarmant et beau, un peu magicien puisqu'il marche sur l'eau au grand dam de Jésus qui semble démodé sur ses skis nautiques. Ce sont les légions de gardes stupides qui n'ont d'autre fonction, semble-t-il, que de contenter tant bien que mal toutes ces dames. C'est Monsieur, comme on dit Madame dans les bordels, pourvoyeur de femmes en gros et talentueux spécialiste de la publicité. C'est la peuplade des Glamuriens, qui n'a besoin de femmes qu'au printemps, à l'époque de la monte, etc.

Vous êtes toujours presque nue, beaucoup plus nue que nue. Les vieilles, dans cette histoire, vieilles à la langue empoisonnée et fourchue, sont vêtues comme des religieuses. La sympathique espionne-chef, faite comme vous le serez, Jodelle (mais non, n'y pensez pas !) dans vingt ans, tâche de couvrir sa chair qui déborde. Mais vous, vous et vos sœurs innombrables et splendides, vous jouissez d'une mode étrange : plus que votre cousine Barbarella, vous jaillissez de vos vêtements comme d'une peau toujours abandonnée, en une mue incessante qui vous offre continuellement. C'est cela aussi que j'aime, Jodelle, c'est que votre costume soit toujours, à tout moment, abandonné, non comme quelque chose que l'on ôte mais comme une partie de soi dont on émerge plus pur, plus beau, plus neuf.

Chère Jodelle, vous avez une chance inouïe que votre histoire soit graphiquement, intellectuellement (sic !), aussi belle, que les dialogues aient l'humour des bouches toujours dramatiquement ouvertes, que le récit serve ces images étonnantes dont aucune couleur ne contamine sa voisine. On vous a même fait cadeau d'une réussite technique. Ainsi, il faut regarder longuement chaque fragment de ces quelques jours de votre vie, surprendre tels coups d'œil échangés sur telle image, tel geste qui va beaucoup plus loin que le bord de l'image...

Jodelle, mon amour, je vous accueille en ce début de l'été comme toutes les jeunesses ensemble, tous les corps et tous les visages, toutes les chevelures de toutes les couleurs, tous les regards et toutes les caresses, toutes les lèvres entrouvertes sur vos petites dents délicieusement écartées, mais à peine

Frantz-André Burguet
ARTS 29 6 1966.



Critique de Frantz-André Burget parue dans Art *du 29 juin 1966 et repris dans le numéro 3 d'*Arcanes *de décembre 1967.* [12]

et que, comme elle, son agressive plastique relève de la démesure et du charme caricatural. Heureuse innovation dans le domaine du graphisme et de la couleur qui n'empruntent à aucune bande précédente et dont la parenté se situerait quelque part entre Rosenquist [10] *et Clovis Trouille* [11]*, ce qu'il faut prendre comme un compliment de taille. Private jokes et gags internes courent évidemment au long de chaque page et nous conseillons au lecteur d'explorer soigneusement chaque image. C'est dire que* Jodelle *reprend à son compte une thématique et une esthétique dont Will Elder et quelques autres furent les champions et qui se manifestent ici sous une forme exemplaire : une bande dessinée résolument moderne.* »

Devenu un succès instantané, *Jodelle* figure en bonne place d'un volume de l'*Anthologie Planète*. Cette prestigieuse collection est dirigée par Louis Pauwels qui ne manque pourtant jamais une occasion de conspuer la bande dessinée. Parue en 1967 sous le titre *Les Chefs-d'œuvre de la bande dessinée*, cette anthologie présente en couverture quatre bandeaux censés illustrer quatre périodes-clés de l'histoire de la BD. Trois d'entre eux reprennent, en noir et blanc, des extraits de *Popeye*, *Brick Bradford* et des *Naufragés du temps*. Le quatrième, en couleur, consacre *Jodelle*, devenue reine pop du neuvième art. Six pages extraites de l'album bénéficient d'une introduction élogieuse : « *1966 fut en France, l'année Guy Pellaert* (sic) *comme 1965 avait été l'année Jean-Claude Forest. Jodelle venait de se placer aux côtés de Barbarella, postulant à juste titre le titre enviable de miss Comics. Toutes deux avaient leur charme, leur beauté et surtout leur foncière originalité . Guy Pellaert est belge, comme beaucoup de dessinateurs de comics, mais il ne suit guère les chemins assez sages de l'école de* Spirou *et de* Tintin. *Il dessine résolument, non seulement pour un public adulte, mais pour un public intellectuellement averti. Dans sa bande publiée au "Terrain Vague" :* Les Aventures de Jodelle, *il utilisait d'autorité tout ce que notre époque lui a apporté : l'Art'pop, la mode, le cinéma à l'estomac, le graphisme de choc. La mixture - mitonnée sur le plan du texte par Pierre Bartier - donna un breuvage particulièrement explosif, d'une beauté graphique qui fit couler beaucoup d'encre. Et qui donna à penser aux confrères ;* Barbarella *est en effet la bande dessinée que l'on plagie à travers le monde avec le plus d'assiduité. Guy Pellaert qui a conquis avec* Jodelle *son pays natal, la France, l'Europe et les États-Unis ne s'en fait pas pour autant : il travaille actuellement avec Jessua sur un film en couleur et signe, dans* Hara Kiri *ressuscité,* Pravda la Survireuse, *aventures tapageuses d'une nouvelle héroïne encore plus fascinante que sa sœur Jodelle. Guy Pellaert confirme son don le plus évident : l'art de manier la couleur pour servir une mise en page personnelle.* »

Dans les années qui suivront la parution de *Jodelle*, Peellaert sera extrêmement sollicité par la publicité, la presse, le cinéma ou la nouvellement née télévision en couleur. Même si la bande dessinée ne représentera jamais pour lui une priorité absolue, il entame, dès le mois de janvier 67 dans *Hara-Kiri*, la prépublication d'un nouvel opus scénarisé par le futur cinéaste Pascal Thomas : *Pravda la Survireuse*. Homme d'image dans le sens le plus large, il entend bien profiter de son succès pour multiplier les expériences tant prestigieuses que lucratives. Dès 1966, il figure au générique de *Jeu de massacre* d'Alain

Guy Peellaert
LES AVENTURES DE JODELLE
Un album relié imprimé en 4 couleurs 60.

(*) Nous rappelons à MM. les libraires que cet ouvrage, par arrêté du Ministère de l'Intérieur, a fait l'objet de la mesure d'interdiction suivante : vente aux mineurs.

Publicité parue dans le numéro 3 d'Arcanes de décembre 1967.

Jessua avec Michel Duchaussoy, Jean-Pierre Cassel et Claudine Auger. Pour les besoins de ce film, il réalise un grand nombre de compositions en couleur, un faux journal de BD, différentes publicités presse, affiches et pochette de la B.O. du disque. En 1967, on lui confie la mise en images d'une comédie musicale diffusée par la deuxième chaîne couleur ; *Les Vénusiennes*, avec Françoise Hardy en vedette. Jean-Christophe Averty s'offre ses services en 1968 pour habiller un show musical expérimental avec - à défaut de Beatles - les Bee Gees et Julie Driscoll. L'industrie du disque le repère immédiatement et lui propose la conception de nombreuses pochettes. Renouant avec le monde lucratif de la publicité, il prend en charge la même année une campagne pour un lait de toilette vanté par Sylvie Vartan. On le sollicite même pour la nouvelle revue du Crazy Horse. Faisant feu de tout bois, il équipe les sculpturales danseuses de casques, protections de base-ball ou de football, règle la scénographie et, cerise sur le gâteau, conçoit l'affiche du spectacle.

Toujours copié mais jamais égalé, l'omniprésent Peellaert s'impose comme le fer de lance incontournable de cette esthétique sixties. Beaucoup tenteront de surfer avec plus ou moins de bonheur sur une mode qui, pour un temps du moins, a fait école, au point que le « style Jodelle », dupliqué à l'envi, finira par saturer l'espace public et les médias. L'effet pop art fera long feu et ne s'inscrira pas dans la durée. S'étiolant peu à peu, il disparaîtra totalement au milieu des années 70. En revanche, la bande dessinée de Peellaert, véritable manifeste esthétique et forte d'indiscutables qualités intrinsèques, s'inscrira dans la durée. *Jodelle* reste aujourd'hui aussi fraîche et pétillante qu'au jour de sa sortie. Que ce petit bijou pop n'ait depuis jamais été réédité dans un pays pourtant friand de bande dessinée laisse pantois...

Après une inexplicable parenthèse de quarante-six ans, la maison d'édition américaine Fantagraphics Books, sous la houlette de Gary Groth et Kim Thompson, s'attelle en 2013 à un ambitieux travail patrimonial, supervisé par Orson Peellaert, le fils de l'artiste. Présenté sous jaquette et dans un format similaire à celui de l'édition originale, *The Adventures of Jodelle* bénéficie d'une nouvelle et impeccable mise en couleur informatique, respectueuse de l'originale. La qualité d'impression surpasse de loin celles de 1966 et 1967. En seconde partie de l'ouvrage, un épais dossier illustré de nombreuses et rares archives inédites choisies et reproduites avec soin, revient en profondeur sur la carrière de Peellaert entre 1960 et 1970. La bande dessinée et le dossier sont imprimés sur deux papiers différents, et un fac-similé sur calque illustre le processus de mise en couleur de la planche 46. C'est dire le degré de sophistication mis en œuvre. Pierre Sterckx, critique d'art et grand spécialiste d'Hergé, revient sur « *le style* Jodelle » avec la pertinence qu'on lui connaît. Cette réédition exemplaire doit être, en tous points, considérée comme un modèle du genre, et l'on comprend mal qu'aucun éditeur hexagonal n'ait pensé en proposer une traduction.

Philippe Druillet

« *En 64, Éric Losfeld publie* Barbarella *de Jean-Claude Forest. La révolution. La bombe atomique. La voie, le chemin. Pour la première fois, quelqu'un invente une histoire graphique pour des adultes intelligents et consentants. C'est aussi un formidable succès. Je me précipite à la librairie du Terrain Vague avec mes dessins. C'est Nicolas Deville qui se charge des présentations. Je montre mes planches à Éric Losfeld. Par chance, il ne connaît rien à la bande dessinée. Il accepte de me publier et me commande un album. C'est la gloire, je me lance. Je construis un scénario, une histoire, des personnages. Nicole* (sa femme - N.D.A.) *et Jean* (Boullet) *ont des doutes. Je travaille comme un fou... Pendant un an et demi, je dessine, je livre mes planches au fur et à mesure.* [13] [...] *Il était le seul éditeur pouvant se permettre de sortir des circuits classiques.* [...] *Il éditait et les bouquins sortaient. Ça ne lui coûtait pas cher puisqu'il ne payait personne ou presque, mais il fallait quand même oser. J'étais sous le choc* Barbarella *mais encore très BD néoclassique. Losfeld m'a dit :" Il faut faire de la fesse, il faut faire du cul parce que ça se vend ."* [14] [...] *J'ai fait mes armes chez Losfeld, un voyou merveilleux, aristocrate de l'arnaque qui ne m'a jamais versé un seul kopeck...* » [15]

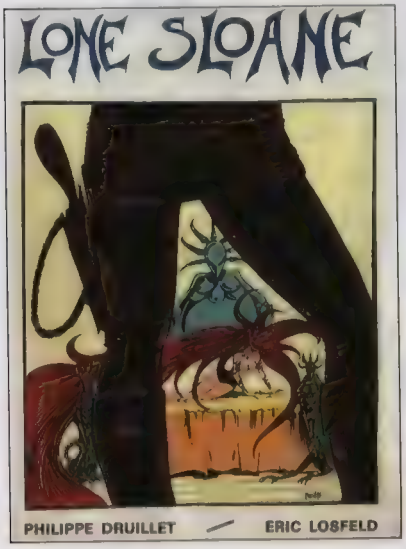
Fin 1965, Losfeld reçoit la visite de Nicolas Deville qui ne s'est pas encore rebaptisé Devil. Il est accompagné du jeune Philippe Druillet (1944), carton à dessins sous le bras. S'il s'autorise ce type d'initiative, c'est qu'il est déjà en tractation avec Losfeld pour le futur *Saga de Xam*. Pour Druillet, cela facilite les choses car Losfeld est totalement sous le charme de Deville. Avide lecteur de science-fiction, notamment des titres du Fleuve noir et totalement estomaqué par la découverte de *Barbarella*, Druillet en conçoit dès lors une irrépressible passion pour la bande dessinée. Après s'être rôdé sur des dizaines de pages, et presque autant de projets avortés sous influence notable d'Alex Raymond et de Poïvet, l'idée du personnage de Lone Sloane s'impose à lui, comme une évidence. Dans un premier temps, il la développe sur plusieurs planches restées inédites avant de se décider à les présenter au Terrain Vague en guise de carte de visite.

À la même époque, plusieurs jeunes artistes gravitent alors autour de la planète Boullet. Druillet est l'un d'eux et fait même figure de protégé. Total autodidacte, il lui est redevable de ses maigres notions de dessin et de peinture et de sa passion pour la littérature et le cinéma fantastiques : « *1962 Je connus Jean Boullet, journaliste, peintre, dessinateur, écrivain fou, merveilleux et chiant à la fois. J'étais un jeune con avant de le rencontrer, je l'étais un peu moins après l'avoir vu. Je travaillai quatre ans avec lui ; je ne dirais rien de plus, trop de connards le font aujourd'hui. Jean était un des derniers grands visages du monde parisien insolite...* » [16]
Druillet complétera cet apprentissage sommaire en fréquentant avidement musées et marchés aux puces, s'intéressant particulièrement à l'art du XIXe et aux objets Art nouveau, qui ne sont encore pas revenus en odeur de sainteté, et dont regorgent les stands. Ce goût pour les bibelots les plus hétéroclites, pour peu qu'ils soient beaux, originaux, et rares, ne le quitteront jamais. Il a souvent répété que c'est aux puces qu'il avait fait ses humanités, au point d'être resté toute sa vie un chineur compulsif.

Les lieux où les amateurs de science-fiction, de cinéma fantastique ou de bande dessinée pouvaient se retrouver tenaient dans un mouchoir de poche ; Le Kiosque de Jean Boullet en était l'épicentre. Druillet et Deville ne pouvaient donc pas se manquer.

Losfeld se laisse séduire par Druillet qui, fort de son pouvoir de conviction légendaire, lui propose un ambitieux « space opera », premier du genre en France. Certes, Lone Sloane n'est pas une héroïne.

Losfeld s'en accommodera, à la condition express que le jeune dessinateur truffe son récit de situations équivoques et de créatures dévêtues, fussent-elles extraterrestres. Même s'il se plaindra souvent des conditions que lui imposa Losfeld, il convient tout de même d'inscrire au crédit de l'éditeur d'avoir donné sa chance à un jeune type venu de nulle part, qui n'avait jamais rien publié et dont le niveau de dessin souffrait de la comparaison avec celui de Forest et Peellaert, sans parler de celui de Deville pourtant tout aussi débutant que lui. L'éditeur prend là un gros risque, mais en a-t-il bien soupesé toute l'importance ? Rien n'est moins certain. Galvanisé par ses deux succès, il doit croire dur comme fer en sa baraka, au point de se persuader qu'une bande dessinée estampillée Losfeld est désormais certaine de se vendre. Cette histoire de science-fiction dessinée pourrait en outre lui attirer un public plus jeune, en sus de ses acheteurs habituels. Ces certitudes témoignent d'un manque de discernement imputable d'une part à sa méconnaissance de la bande dessinée, d'autre part, et surtout, à son incapacité à juger de la valeur réelle d'un dessin. Avant tout amoureux des lettres, Losfeld n'a tout simplement pas, malgré l'intérêt qu'il en éprouve, la culture de l'image. Il s'enthousiasme, s'emballe et fonce, sans toujours se montrer capable de trier le bon grain de l'ivraie. Des fourvoiements répétés finiront d'ailleurs par lui jouer des tours dans les prochaines années. Toujours est-il qu'il s'apprête, avec cet album, à connaître son premier échec depuis son entrée dans l'édition de bandes dessinées.



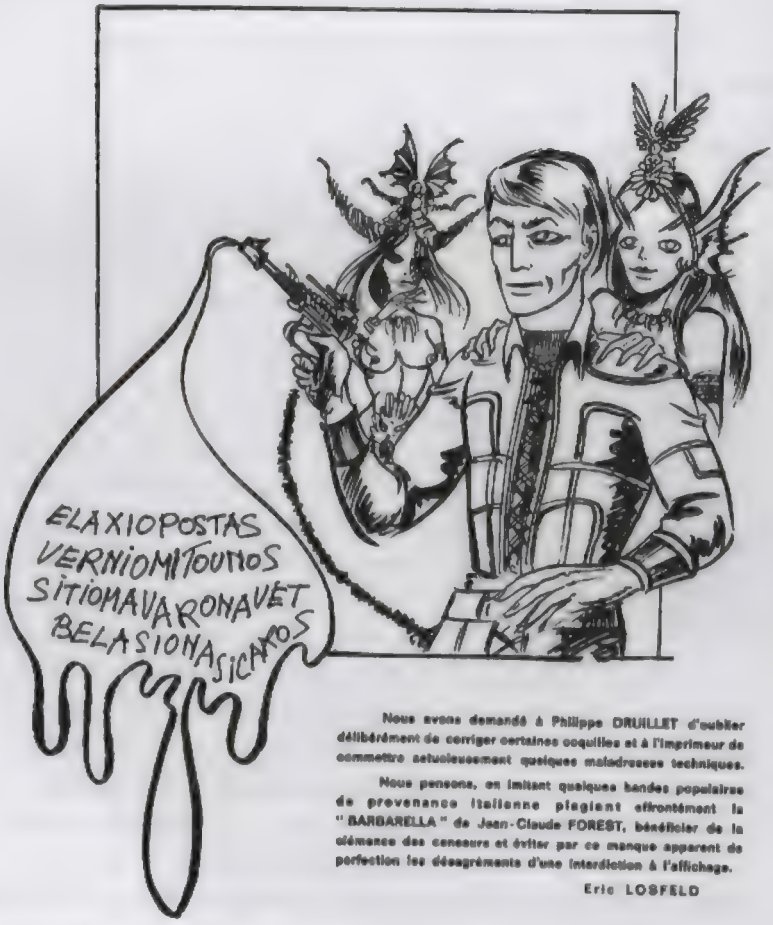
Le Mystère des abîmes

Druillet se plonge dans *Les Aventures de Lone Sloane,* début 1966. Au final, il optera pour un titre qu'il juge moins convenu : *Le Mystère des abîmes.* Il ignore encore qu'il s'agit là des prémices d'une saga qui restera le cœur d'une riche, sinueuse, mais exemplaire carrière. En dépit de ses nombreuses lacunes techniques et d'un manque évident de facilités, il l'aborde dans l'enthousiasme avec toute la fougue de la jeunesse. Très vite hélas, il déchante et l'aventure se transforme rapidement pour lui en un véritable chemin de croix.

En feuilletant l'ouvrage, on peut y voir d'évidence l'intérêt de son auteur décroître au fil des pages. Les premières, non exemptes de maladresses formelles, restent pourtant soignées et relativement inspirées. Mais à partir du milieu de l'album, on sent très clairement un dessinateur pressé d'en finir. Les pages, plus hâtivement expédiées pour ne pas dire bâclées, tendent alors vers un style qui s'apparente de plus en plus à de la « BD de gare ». Les décors se simplifient jusqu'à disparaître totalement de certaines pages, même si l'on trouve encore çà et là quelques belles images. Plus grave, le graphisme des personnages, de plus en plus maladroitement campés, achève de donner à cette seconde moitié du récit un sentiment rédhibitoire d'amateurisme. Druillet, qui vient de se marier, vit alors une période

pécuniairement difficile. Il a tablé sur la signature de cet album pour asseoir sa toute jeune carrière et permettre à son couple de vivre décemment. Il s'aperçoit très vite que tel ne sera pas le cas et ses relations avec Losfeld s'en ressentent, jusqu'à se détériorer rapidement : « *Tout a commencé à se gâter lorsque j'ai eu besoin d'argent pour vivre. Losfeld m'a signifié que l'album devait sortir pour Noël et j'ai terminé l'histoire à toute allure, c'est à dire que j'ai fait les trente dernières pages en deux mois. Ça se voit très bien dans l'album. Au début le dessin, même s'il est maladroit est peaufiné et plus l'histoire avance, plus le dessin cavale parce que je n'ai plus un rond et que je crève la dalle. J'ai du aller très vite, ce qui m'a été profitable du point de vue technique, même si le résultat s'en ressent. J'ai donc porté le tout à Losfeld dans sa boutique du Cherche-Midi. Il m'a dit : "formidable ça va marcher."* » [14]

D'abord proposé en souscription, l'album sort à temps pour les fêtes sous le label Éric Losfeld et au prix de 45 F (58 €). La présentation reste identique à celle de ses deux prédécesseurs. Dans les premiers exemplaires, l'éditeur glisse un feuillet en forme d'avertissement dans lequel il justifie, avec une savoureuse mauvaise foi, les maladresses prétendument volontaires de l'auteur et quémande la mansuétude des



Avertissement préliminaire joint aux premiers exemplaires du Mystère des abîmes.

censeurs. De facto, l'absence de réalisme et la gaucherie des scènes érotiques épargneront à l'album des poursuites envisagées dans un premier temps, avant d'être finalement classées sans suite.

Midi-Minuit Fantastique (pour rappel, édité par Losfeld) en fait la promotion, en publiant dans son numéro 15-16 de décembre 66, huit pages en avant première. Cela n'a aucun effet sur les ventes qui restent médiocres. Mal posées et dépourvues de nuances, contrairement à leur usage dans *Barbarella*, de criardes et peu flatteuses bichromies étouffent le dessin, là où des couleurs plus élaborées auraient pu en atténuer les faiblesses. Après le feu d'artifice de *Jodelle*, la chute est vertigineuse. Le tirage (en toute probabilité autour de quatre mille exemplaires) mettra des années à s'écouler et encore faudra-t-il attendre pour cela l'arrivée de Druillet à *Pilote* et le succès de ses premiers albums chez Dargaud. En dehors de la bienveillance du petit cercle d'aficionados de *Midi-Minuit* ou de *Phénix*, la critique ne sera pas tendre et la presse généraliste l'ignorera ou le traitera avec mépris. Ainsi, dans *Le Monde*, Hubert Juin se fend d'une critique acerbe et sans réel fondement : « *... Dans le fond, Lone Sloane, ce n'est qu'un gardien de vaches perdu dans le cosmos !* ». Même s'il n'y a pas de quoi fouetter un chat, Druillet la reçoit comme une gifle : « *Quand je lis l'article, j'ai la rage, mais la rage qui fait avancer. Je vais lui montrer à ce pauvre con qui c'est Druillet !...* » [13] Pour Losfeld, c'est un flop absolu après deux succès successifs, au point qu'on ne trouvera nulle trace dans ses mémoires, ni de *Lone Sloane*, ni de Druillet...

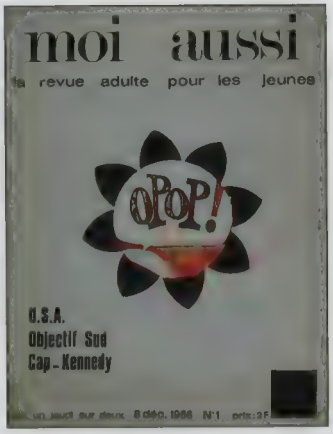
Cela n'empêche toutefois pas ce dernier, et on le comprend, de réclamer son dû : « *Le livre est sorti, puis a commencé le leitmotiv : "Est-ce que je peux avoir un peu de sous ?" J'ai dû toucher 3000 F. sur trois ans pour l'ensemble du livre, qui représentait tout de même un an et demi de travail, le tout en petites coupures de 100 et 200 F. Ça se passait ainsi : j'arrivais dans la boutique de Losfeld, [...] il se tournait vers sa femme et lui demandait : "Y a-t-il quelque chose pour Monsieur Druillet ?" Sa femme ouvrait le tiroir de la caisse y plongeait son regard, me regardait et haussait les épaules l'air navré en disant : "Aujourd'hui, ça va être difficile !" J'étais au milieu de la pièce avec les clients qui regardaient les bouquins et je me sentais vraiment comme un con. Tous les gens qui ont travaillé pour Losfeld n'ont pratiquement jamais été payés. Ce "courageux éditeur" qui est une crapule, et j'insiste pour que ce terme soit reproduit, a fait travailler des tas de gens sans que ceux-ci soient rémunérés.* [...] *Ce qui est fou, c'est que Losfeld a eu entre les mains ce qui devait être plus tard* Yragaël (*Elric le Nécromancien* - N.D.A) *et qu'il aurait pu miser sur une carrière. Losfeld a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal à la bande dessinée. Il a permis à des gens comme moi de faire un bouquin mais ils étaient tirés à 2 ou 3000 exemplaires ne touchant qu'un petit milieu d'intellectuels. Or la bande dessinée, même lorsqu'on édite des bouquins de qualité est essentiellement populaire.* » [14]

La publication ratée de ce qu'il considère aujourd'hui comme « son *Tintin au pays des Soviets* » ne décourage cependant pas le jeune auteur qui, en cette fin 66, met aussitôt en chantier plusieurs projets dont une suite inachevée aux aventures de Lone Sloane, intitulée sans grande originalité *Les Nouvelles Aventures de Lone Sloane*. Ces planches jamais publiées, apparues au fil de leur dispersion en salle des ventes, montrent ostensiblement le soin particulier que Druillet leur avait accordé, comme pour se prouver qu'il valait largement mieux que son premier album. Quelques cinquante planches liées à *Sloane*, pré et post-Losfeld, auraient été ainsi offertes, vendues, dispersées voire irrémédiablement perdues. Six d'entre-elles seront néanmoins publiées l'année suivante dans *Les Chefs-d'œuvre de la bande dessinée*. Le texte - dithyrambique - qui introduit les quelques pages présentées aux côtés de *Superman* dans le chapitre consacré aux « Surhommes », mérite d'être reproduit en son entier. Au fond du gouffre,

Planche originale inédite
Les Nouvelles Aventures de Lone Sloane - *Fin 1966, début 1967*

meurtri par le mauvais accueil réservé à son premier livre, en proie aux doutes sur son avenir, sans travail, confronté aux pires difficultés financières et en dépit d'un titre qui dut l'agacer une fois de plus, l'articulet lui mit probablement un peu de baume au cœur : « **Lone Sloane, le cow-boy de l'espace.** *Découvert et publié par Eric Losfeld, Druillet est l'auteur de cet extraordinaire western galactique dont le héros s'appelle Lone Sloane. Western particulièrement délirant, il faut bien le dire. C'est que Druillet ne recule devant aucune audace d'imagination et que les situations les plus démentes ne sont pas faites pour l'inquiéter. Il jongle avec les galaxies et les théorèmes fous comme d'autres jonglent avec la psychologie de tous les jours. Même liberté dans le dessin qui lui vaudra sans doute autant de détracteurs que d'admirateurs passionnés : Druillet laisse son crayon s'envoler, s'attarde avec minutie sur certains détails, esquisse les autres comme de simples brouillons et, dans une envolée qui sublimise* (sic) *tout, invente de fascinantes machines et des décors tellement sophistiqués qu'il faut remonter aux plus belles trouvailles d'Alex Raymond - celui de* Flash Gordon *- pour en trouver l'équivalent. On retrouve la même passion du délire graphique dans l'œuvre assez exceptionnelle que prépare Druillet ; l'édition originale du* Nécronomicon *d'Abdul Alhazred, œuvre qui ne peut manquer de passionner tous les admirateurs de Lovecraft. Il n'est pas interdit de croire que ce Druillet-là soit une des découvertes les plus insolites des éditions du "Terrain Vague" qui n'en sont pourtant pas à un insolite près.* »

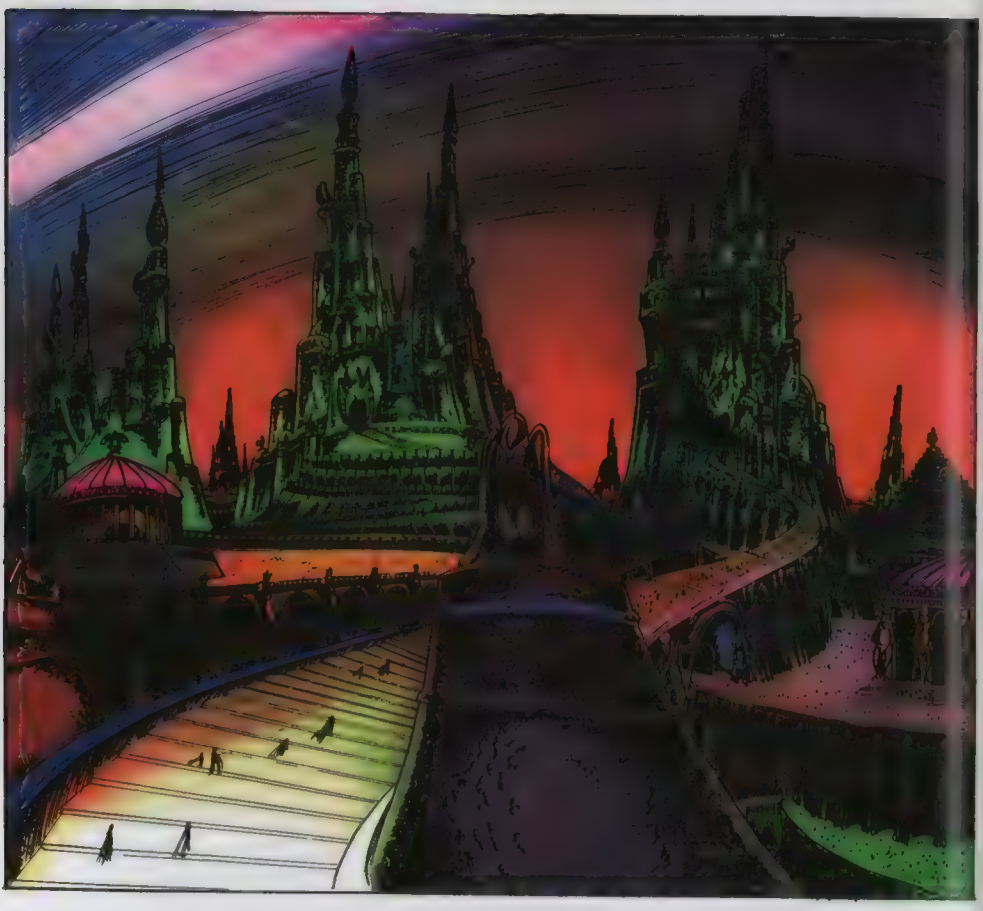
Certes, on peut aujourd'hui y voir l'expression d'un pur copinage de la part des rédacteurs de l'ouvrage, car le nom de Druillet reste inconnu en dehors d'un cercle restreint d'amateurs et d'amis. Mais ce texte, possiblement de la main de Lob, s'avère néanmoins assez visionnaire, dans la mesure où il était alors plutôt difficile de parier sur l'évolution d'un style encore immature. En plus de cette suite avortée à Sloane, Druillet achève *Saint naufrage des extases,* un récit en 10 planches sur un scénario de l'auteur de science-fiction Michel Demuth (1939-2006). Il le remisera dans ses cartons jusqu'à sa publication, en complément de la réédition de 1977 du *Mystère des abîmes* par les Humanoïdes associés.



Enfin, en parallèle de la sortie du *Mystère des abîmes*, le mois de décembre 1966 voit aussi la publication, dans l'unique numéro du magazine *Moi aussi* daté du 8 décembre 1966, des deux premières planches de *La Saga d'Elric.* Elles laissent cette fois entrevoir tout le potentiel de son auteur, difficilement décelable dans son premier essai et donnent le point de départ à une aventure de plusieurs années sur laquelle nous reviendrons en détail dans un chapitre proposé en annexe (pp. 233 à 260). À la fin de l'année 1966, Druillet, qui vient de terminer *Sloane* et de collaborer avec Demuth, s'attaque donc à une adaptation BD d'*Elric le Nécromancien* à l'initiative de Maxim Jakubowski. Ce dernier, qui avait aussi préfacé l'album, participe à l'aventure de *Moi Aussi* où il compte publier le fruit de leur collaboration. Les deux compères décident d'adapter quasi littéralement *La Cité qui rêve,* nouvelle inaugurale du cycle d'*Elric* écrit par Michael Moorcock. Mais c'est sous le titre de *La Saga d'Elric* que sont publiées en couleur, une première pour Druillet, les deux et uniques planches d'ouverture. Uniques puisque victime d'un lancement raté et faute de moyens financiers, ce premier et rarissime numéro de *Moi aussi* restera sans suite. Pourtant, cette « *revue adulte pour les jeunes* » ne semblait pas dépourvue d'atouts. La double

LA SAGA D'ELRIC

TEXTE : MAXIM JAKUBOWSKI D'APRÉS MICHAEL MOORCOCK DESSINS : PHILIPPE DRUILLET



La Saga d'Elric - *Moi aussi - Décembre 1966*

PUIS, UN JOUR DES POUVOIRS
PLUS GRANDS QUE LES HOMMES
DECIDERENT QUE L'HEURE AVAIT SONNÉE.

planche d'*Elric* était encartée sur quatre pages et se déployait, une fois désagrafée et dépliée, en un spectaculaire format 56 x 45 cm assez exceptionnel dans la presse de l'époque, surtout en matière de bande dessinée. Ce véritable « poster » préfigurait bien le gigantisme assumé du projet.

Qu'il le veuille ou non, Druillet ne peut nier devoir beaucoup à sa rencontre avec Losfeld. Si ce dernier lui imposa d'inconfortables conditions qui entachèrent la réalisation de son premier album, elles lui forgèrent une indéfectible motivation, qui lui permettront dans les années suivantes de surmonter un contexte hostile. Déterminé à se faire un nom à tout prix, il aurait de toute façon atteint par d'autres voies les objectifs qu'il s'était fixé. Au sortir de cette première expérience éditoriale, il était bien décidé à faire oublier l'échec du *Mystère des abîmes*. Mû par la rage de dessiner, pourvu d'une capacité de travail peu commune mais surtout par de pressants besoins d'argent, il acceptera tout ce qu'on voudrait bien lui proposer, du peu prestigieux lettrage du *Little Nemo* édité par Pierre Horay en 69, à des illustrations indigentes et alimentaires pour *Mystère* et *Hitchcock Magazine* qu'il désavoue aujourd'hui avec virulence. Avec davantage de conviction et d'inspiration, il réalisera couvertures et illustrations pour *Fiction Magazine* et *Galaxie* et entamera avec la prestigieuse collection du Club du livre d'anticipation chez Opta, une longue et fructueuse collaboration qui lui permettra d'asseoir un début de réputation. Après avoir envisagé un temps de donner une suite à son premier album, *La Saga d'Elric le Nécromancien* deviendra pour lui le véhicule idoine qui lui permettra de développer sa conception iconoclaste de la BD, en lui ouvrant les portes de *Pilote* où le personnage de Sloane connaîtra, avec succès cette fois, une seconde naissance.

Sous le titre de *Lone Sloane 66*, les Humanoïdes associés rééditeront *Le Mystère des Abîmes* en 1977 avec une nouvelle couverture bien plus réussie car en dix ans, Druillet avait eu le temps d'apprendre son métier. Quelqu'un fera le choix, curieux et discutable, de faire imprimer les pages nouvellement lettrées par Dom en vert sapin. La préface de Jakubowski et un texte de Philippe Manœuvre sont illustrés de plusieurs clichés du jeune Druillet faisant joujou avec un pistolet en plastique, de Nicole et de son chat. En fin d'ouvrage ont été ajoutés l'inédit *Saint naufrage des extases* de 1966, deux planches en couleurs directes datées de 1965 et *Nova*, une reprise de pilote qui remonte à 1974. Au moment où vous lisez ces lignes, Glénat, qui poursuit la publication des œuvres complètes de Druillet, devrait avoir procédé à une nouvelle édition du *Mystère des abîmes* sous forme de fac-simulé au sein d'un gros ouvrage intitulé *Mirages et folies augmentées*. Ce volume réunit les albums *Mirages*, *Lone Sloane 66*, plusieurs récits encore inédits en album ainsi que *Yiraz et la ville-fleur* et *Le Mage Acrylic* dont Druillet n'était que scénariste. Premier ouvrage d'un artiste aujourd'hui internationalement reconnu, le temps lui a tardivement offert un statut auquel, en l'absence de qualités intrinsèques, il ne pouvait prétendre en 1966.

Philippe Druillet
LONE SLOANE « LE MYSTERE DES ABIMES »

Un album relié imprimé en 2 couleurs
45.

*Publicité parue dans le numéro 3 d'*Arcanes *de décembre 1967.*

Notes

1 - Propos recueillis par Laurent Chalumeau au printemps 2008 et publiés initialement dans *Guy Peellaert* - Poche Illustrateur - Delpire - 2009 - Repris depuis dans tous les catalogues, articles et ouvrages dédiés à Peellaert.

2 - Glissée entre les pages d'un bouquin chiné chez la mythique bouquinerie bruxelloise Pêle-Mêle.

3 - Peu de renseignements trouvés sur Pierre Bartier, dont on retrouve la trace, aux côtés de Picha, en tant que coscénariste et coréalisateur des dessins animés de *Tarzoon, la honte de la jungle* en 75 et *Le Chaînon manquant* en 80.

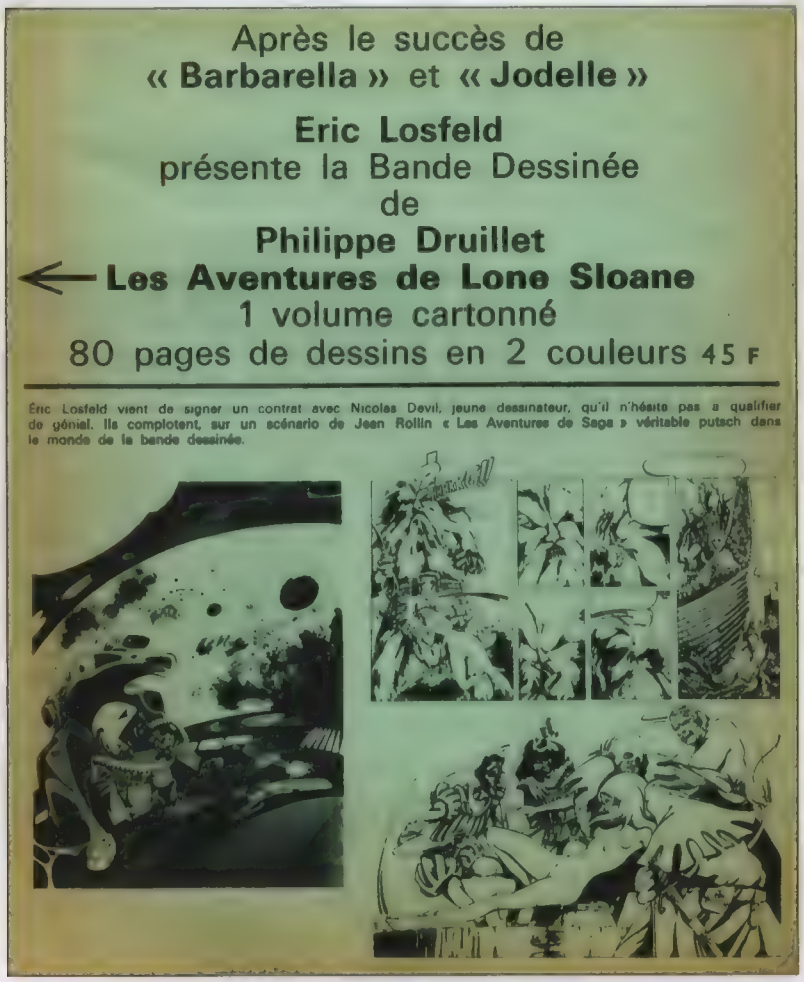
4 - La conversion des prix en euros tient compte de l'évolution du coût de la vie.

5 - *Endetté comme une mule* - Belfond - 1979

6 - *Qu'est ce que l'avant-garde* - *Tribune étudiante* - Janvier 66

7 - Michel Caen (1942-2014) est le fondateur de la revue *Midi-Minuit Fantastique*. Journaliste et critique de cinéma, il crée *Zoom* en 1969 qu'il dirige jusqu'en 1975.

8 - *Saroka, la géante* de Jacques Carelman est un livre illustré dans l'esprit des gravures de Gustave Doré. En beaucoup plus érotique. Publié en 1965, son tirage relié pleine toile moirée rouge était limité à 1500 exemplaires numérotés.
9 - *Little Annie Fanny* est une création d'Harvey Kurtzman et Will Elder publiée dans *Playboy* entre 1964 et 1988. Une édition française de ce petit chef-d'œuvre a été publiée en 4 volumes entre 2000 et 2001 par Hors Collection.
10 - Représentant du pop art américain, James Rosenquist (1933-2017) est à l'origine du style « fragments de réalité ».
11 - Traumatisé par la guerre 14-18, Clovis Trouille (1889 1975) se définit comme anarchiste. Proche du surréalisme, sa peinture, de facture naïve, exalte la couleur, le fantastique et l'érotisme. Qualifié par Breton de *« grand maître de cérémonie du tout est permis »*. On en retrouve plusieurs réminiscences tant chez Boullet que chez Druillet, parmi lesquelles une obsession certaine pour les chauves-souris.
12 - Les deux cases reprises dans l'article représente François Mauriac, écrivain catholique, prix Nobel de littérature et proche du pouvoir gaulliste. Baptisé ici « Bloc-notes », du titre de la chronique qu'il tenait alors dans le *Figaro*, les auteurs le campent en personnage verdâtre d'un jour antipathique et qui s'avoue sans ambages *« plein de duplicité »*.
13 - *Delirium - Autoportrait* avec David Alliot - Les Arènes - 2014
14 - *Schtroumpf/ Les Cahiers de la bande dessinée* n°42 - Glénat - 1979
15 - *Futurs* n°3 - Septembre 1978
16 - *Métal Hurlant* N° 3 - 1975 - Texte autobiographique : *De Verdun à 2001,* illustré de 21 photos rares ou inédites.



*Annonce parue dans le numéro 1 d'*Arcanes *de décembre 1966.*

5 Summer of love

Losfeld n'est pas du genre à s'appesantir sur un échec. Toujours, il préfère se projeter dans la séquence suivante, et compte bien, si l'on peut dire, se refaire la cerise avec pas moins de trois projets de bandes dessinées assez différents dans leurs thématiques. 1967 sera l'année du « Summer of Love ». Les États-Unis et l'Angleterre deviennent le terreau d'une nouvelle révolution qui voit émerger la contre-culture hippie, les happening psychédéliques et le concept d'amour libre. Ce dernier point ; Losfeld ne peut que l'accueillir avec bienveillance. D'ailleurs, cela tombe à point nommé car l'un de ses projets s'inscrit parfaitement dans ce nouveau mouvement qui culminera à l'été avec la sortie du mythique *Sgt Pepper's lonely hearts club band* des Beatles. Hélas pour lui, les choses vont si vite en ces temps bénis que le livre en question ne sortira que pour les fêtes, avec un train de retard, comme il est souvent de tradition dans notre beau pays. Ceci dit, gageons que les hippies, le psychédélisme, la marijuana, les bâtons d'encens et autres colifichets devait totalement lui passer au dessus de la tête. Pour l'heure, en ce début d'année, il ronge son frein, attendant avec impatience la fin de prépublication dans *l'Magazine* de son prochain album dont il a prévu la sortie pour le printemps. Cette fois, finie la rigolade et les expériences hasardeuses avec de jeunes caractériels ! Il entend avec cette nouvelle série « assurer le coup » en misant sur du costaud, du solide, du travail de pro ! Le titre : *Scarlett Dream*. Les auteurs : Robert Gigi et Claude Moliterni.

Robert Gigi

À l'instar de Forest, Robert Gigi [1] (1926-2007) est déjà un vieux routier de la bande dessinée. Il effectue ses débuts dans le métier vers 1948 en entrant avec Christian Gaty dans le célèbre Atelier 63, fondé et dirigé par Raymond Poïvet. Il multiplie alors les travaux sous la supervision du fameux animateur des *Pionniers de l'espérance*. Il signe dans le plus total anonymat de nombreux récits ou albums bon marché pour *Paris-Graphic*, l'*Aurore*, les Éditions Mondiales, la Société parisienne d'édition, l'*Épatant*, *Fillette*, *IMA*, *Francs-Jeux*, etc... Gigi démarche *l'Magazine*, encore hebdomadaire, dans les années 50. Il y livrera des illustrations plus lestes, très éloignées de ses travaux habituels. Dans le magazine devenu trimestriel, alors que Forest est en passe de terminer *Barbarella*, Gallet lui présente Claude Moliterni avec l'idée de créer une nouvelle série dont il a déjà le nom : *Scarlett Dream*. L'entente entre les deux auteurs est immédiate. Ils partagent un goût commun pour la science fiction et le fantastique onirique.

Moliterni, qui entend mettre en pratique ses recherches sur le langage de la bande dessinée, encourage judicieusement le dessinateur à innover dans son découpage et ses mises en page. La possibilité de sortir des chemins étroits et balisés de la presse pour jeunes finit d'emporter sa totale adhésion au projet. On peut regretter que tout au long de sa carrière, son talent ait été trop souvent sous-utilisé, desservi par des scénarios inconsistants. On retiendra toutefois l'excellente série des *Dossiers des soucoupes volantes* avec Lob, qui firent les beaux jours de *Pilote* entre 1969 et 1975, et *Ugaki* (1972-1985) dont il était aussi le scénariste et qui reste de fait sa série la plus personnelle et aboutie.

Claude Moliterni

Moliterni (1932-2009) n'est pas non plus totalement inconnu dans le monde de la BD. D'abord auteur (sous le pseudonyme d'Éric Cartier) de romans policiers ou d'espionnage qui n'ont guère laissé de traces et scénariste d'émissions policières à Europe 1 et RTL, il entre ensuite chez Hachette en 1955 comme documentaliste. Au début des années 1960, il rejoint le Celeg. Comme évoqué dans le premier chapitre, il crée ensuite la Socerlid et dirige la revue d'étude *Phénix* jusqu'à son arrêt en 1977. Il est l'un des artisans à l'origine du célèbre festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 1972, ainsi que de celui de Lucca en Italie. Il organise près de deux cents expositions de 1965 à 2005, dont la célèbre *Bande dessinée et figuration narrative* en 1967. Jusqu'en 2000, il supervise des dizaines d'ouvrages encyclopédiques de qualités variables. Cette même année, il contribue à la création du site bdzoom. En 1973, il accepte le poste de directeur éditorial chez Dargaud ainsi que la co direction, avec Philippe Mellot, de la rédaction de *Pilote et Charlie*. Incapable de dire non et de faire des choix judicieux, les dossiers des jeunes auteurs qu'il promet de publier finissent invariablement au fond de ses tiroirs. Il occupe ces fonctions jusqu'en 1989 et son départ chez Gautier-Languereau qu'il quitte l'année suivante pour fonder sa propre maison d'édition, Bagheera. Des résultats mitigés, joints à un état de santé préoccupant, le poussent à une cessation d'activité en 1998.

Homme de challenge, Moliterni ne pouvait qu'accepter la proposition de Gallet. Sans trop se poser de questions, il dut la considérer comme une nouvelle expérience, digne d'être tentée. Scénariser une bande dessinée ne devait pas, à ses yeux, poser plus de problème qu'autre chose. L'homme, sympathique mais souvent brouillon, se révélait être un animateur infatigable, un meneur d'équipe, un porteur d'idées à la faconde toute méridionale, un bateleur diront même certains. Mais les métiers d'écriture nécessitent d'autres qualités plus spécifiques dont il semblait sensiblement dépourvu. Plusieurs témoignages attestent de ses réelles difficultés à formaliser par écrit ses idées ou sa pensée. Ces limites s'avéreront d'ailleurs handicapantes au cours de ses activités directoriales chez Dargaud [2], mais ne

Dessin original de la couverture de V Magazine *de l'été 1968, (voir page de gauche).*

l'empêcheront nullement de mener une prolifique, quoique très inégale, carrière de scénariste. Avant tout, et il ne faut ni le minorer ni l'oublier, Moliterni sera toute sa vie un artisan passionné et acharné pour la reconnaissance du neuvième art. C'est à ce titre, davantage qu'à sa carrière de scénariste, qu'il peut prétendre s'inscrire dans l'évolution d'un genre qu'il défendit toujours avec fougue et conviction.

Scarlett Dream

Sous sa remarquable jaquette pop art particulièrement séduisante, ce quatrième volume estampillé Éric Losfeld a fière allure. Mais son contenu, à priori aussi attrayant, tiendra-t-il toutes ses promesses ? L'album réunit les huit premiers chapitres publiés dans les numéros 579 de l'été 65 à 586 du printemps 67 de *V Magazine*. La présentation est identique à celle de ses prédécesseurs, et l'on y retrouve le principe des bichromies, d'une utilisation toutefois beaucoup plus heureuse que dans le *Sloane*. Quant au dessin, il éclipse, sans la moindre discussion possible, le graphisme maladroit de l'album en question. D'un réalisme impeccable, d'aucuns pourraient même le considérer, à bien des égards, comme techniquement supérieur à celui de Forest. C'est dire si il y avait de quoi s'en pourlécher les babines par avance...

Hélas, trois fois hélas ! ce premier scénario BD de Moliterni ne se révèle rien de moins que convenu, pour ne pas dire affligeant. Une succession de péripéties s'y succèdent mollement, avec des ressorts dignes des films d'espionnage de série B qui envahissent alors les écrans de cinéma, dans une tentative perdue d'avance de courir après le succès de *James Bond*. La mutine héroïne aux taches de rousseur traverse tout cela avec une lasse indifférence qui finit rapidement par nous gagner aussi. Même le contrepoint érotique ne brille pas par son audace : quelques baisers et caresses échangés, de petites galipettes allusives, un soupçon de lesbianisme et de flagellation, du strip-tease de fête foraine... L'irréprochable plastique juvénile de miss Scarlett méritait davantage d'imagination et de piment. Le « méchant » se révèle tellement caricatural qu'il en devient grotesque et ce n'est pas un chapitre qui s'inspire (volontairement ?) des *Chasses du comte Zaroff* qui le sauvera du ridicule. Avec la meilleure des volontés, on peine à s'intéresser à des intrigues cent fois rabâchées et d'une embarrassante platitude.

Parfois de bons dialogues suffisent à relever la sauce d'un insipide brouet, à l'exemple de Michel Audiard qui sauvera plus d'une fois du naufrage un affreux « navet » en s'appuyant sur sa verve et ses incomparables bons mots. Ce n'est pas le cas ici. Ce qui pouvait amuser au compte gouttes, au sein d'un petit magazine coquin devient, une fois réuni en livre, aussi indigent qu'indigeste. La meilleure réplique - à l'extrême rigueur - reste celle où, séduisant un espion chinois apathique, Scarlett se risque avec espièglerie à un : « *Allons, Izzs, détends-toi ! J'aimerais goûter les spécialités chinoises...* » Comme les perles, s'enfilent avec une belle constance des répliques qui tombent à plat à coups de « *Tiens, tiens* », « *Me voilà* », « *Me voici* », « *Ah, ah !* » et autres «

Planche originale
Chapitre 1 - Page 7

Planche originale
Chapitre 3 - Page 3

Planche originale
Chapitre 8 - Page 1

Hé, hé !». Citons parmi celles-ci : « *Tiens, tiens, tu aimes la brutalité, mes manières d'homme civilisé te choquent...* », « *Comment te remercier bel Indien ? Tiens, laisse-moi t'embrasser. Hé, hé, il se débrouille pas mal...* » Il faut bien se rendre à l'évidence ; on frôle ici le pathétique, à des années-lumière de la subtilité, de la poésie et de l'humour des dialogues de Forest.

Soyons toutefois magnanime, Moliterni signe là son premier album. Bâtir une intrigue, travailler les dialogues, trouver le mot juste et la phrase-choc exigent un minimum de métier. Ces dispositions coulent de source chez des scénaristes du calibre de Goscinny, Charlier, Greg ou Forest, qui d'emblée font mouche sans forcer leur talent. Moins innées chez d'autres, elles peuvent alors se révéler cruellement laborieuses. C'est le cas de Moliterni qui poursuivra pourtant avec Gigi les aventures de *Scarlett Dream* dans *V Magazine* puis *France-Soir*, avant d'être repris en album par la Serg puis Dargaud. Il créera par la suite de nombreuses series, tres variees dans leurs thématiques et parfois même originales, parmi lesquelles *Agar* et *Orion*, dessinées par Gigi, mais aussi *Yves Sainclair* par Serres, *Harry Chase* par Fahrer, *Taar, le rebelle* par Brocal Remohí, ou, dans un registre parodique, *Sweet Délice* avec Loro. Jamais quiconque ne vantera la qualité de ses scénarios, et si les dictionnaires spécialisés retiennent parfois *Scarlett Dream*, *Agar* ou *Orion*, c'est exclusivement aux qualités graphiques de Gigi qu'il faut l'imputer.

C'est donc sur les seules épaules de Robert Gigi que repose l'unique intérêt de *Scarlett Dream*. Hérité de son maître Poïvet, son style, immédiatement identifiable, s'épanouit tout au long de l'album avec efficacité, élégance et constance. Mises en page originales et variées d'une totale lisibilité, encrage à la plume rehaussé de larges aplats noirs au pinceau, effets d'ombres brossés à sec, empreintes de doigts et ajouts de trames mécaniques participent à une forme de plénitude graphique qui font de lui un artiste de premier plan, trop souvent sous-estimé. Les personnages, qu'ils soient féminins ou masculins, affichent une grâce anatomique, une sensualité et un sens du mouvement virtuoses. Les décors, souvent d'une grande beauté, sont dépeints avec simplicité et une certaine économie de moyens qui jamais n'étouffent les personnages. Tout en justesse, le trait - à la limite du croquis - se refuse à toute démonstration gratuite ; l'apanage des grands ! Le talent de Gigi, dans ce premier album, rachète donc en grande partie la médiocrité d'un récit que l'on ne peut appréhender qu'au second degré. Traité avec plus de subtilité, le ton parodique sous-jacent, dont on ne sait jamais si il est volontaire ou non, aurait pu emporter l'adhésion. Mais c'eût été prêter au scénariste une finesse d'esprit ici aux abonnés absents.

Difficile aujourd'hui de savoir quel accueil fut réservé à la sortie de *Scarlett Dream* en juin 67. Nous n'avons pas trouvé traces de critiques ou revues de presse d'époque. Qu'aurait on bien pu en dire d'ailleurs ? Dans le numéro 7 du *Phénix* daté du troisième trimestre 1968, Moliterni, dont on reconnaît bien le style rudimentaire, se livre à une auto-publicité éhontée : « *Les aventures de Scarlett Dream continuent de paraître depuis trois ans dans la revue* V Magazine *que dirige Georges H. Gallet. Le premier album édité par Éric Losfeld fait actuellement l'objet de plusieurs traductions (Japon, Italie, Scandinavie). Le distributeur de cette série à l'étranger est Opera Mundi. Le film* Scarlett Dream *doit être tourné en coproduction avec les Yougoslaves au courant* (sic) *de l'année 1969. Guy Perol serait le producteur français de ce film.* » Le film ne verra bien entendu jamais le jour. Chaque fois que l'occasion se présentera, Moliterni récidivera. Ainsi dans *BD Guide*, l'un des nombreux ouvrages encyclopédiques qu'il concevra, il rédigera sous les transparentes initiales C.M, la notice consacrée à l'héroïne : « *Scarlett Dream est un agent secret féminin enjôleur et diable travaillant pour un*

connaissez-vous scarlett dream ?

Depuis 15 mois, *V Magazine* publie une nouvelle bande dessinée, Scarlett Dream, sur un scénario de Claude Moliterni et des dessins de Robert Gigi. Cette série présente une héroïne d'un nouveau style évoluant entre Barbarella et Modesty Blaise, tout en apportant une nouveauté dans la technique employée : la mise en place des cartoons. Robert Gigi dans ses premières planches étonne et déroute. Le dessin ne s'affirme pas de suite. Cela ressemble de beaucoup à ces séries réalisées ces dernières années. Dès le deuxième épisode, l'on sent que le noir est pour lui une véritable couleur et qui donne à ses compositions un éclat étonnant. Gigi ne cherche pas à ériger un système, il veut avant tout se libérer et s'épanouir grâce à son graphisme personnel qui apparaît dans le troisième épisode. La technique de Gigi est une préface de l'avenir par la liberté de sa facture (on déplore ces aplats de couleur qui alourdissent le dessin), par le rôle qu'il donne à ses grisés. Même quand l'impression altère la délicatesse de ses dégradés, ceux-ci conservent leur valeur spatiale. Il est à noter que c'est G.H. Gallet qui permet à nouveau à un dessinateur français de présenter ses recherches graphiques en matière de bandes dessinées pour adultes.

Phénix *n° 1 - Octobre 1966:*
Moliterni - qui d'autre ? - nous présente dans un savoureux sabir de marchand de tapis, sa nouvelle série pré-publiée dans V Magazine.

service secret dépendant de l'ONU. Robert Gigi choisit l'actrice Marlène Jobert[3] *comme modèle pour son personnage* [...] *Cette série, traduite dans dix-sept pays, connut un énorme succès international. Elle est primée en 1977 comme meilleur album au Salon international de la bande dessinée de Lucca.* »

Il serait surprenant que le lectorat habituel, plutôt cultivé, des productions Losfeld, y ait trouvé son compte. Peut-être émoustillés par le sobriquet de strip-teaseuse de l'héroïne et le décolleté prometteur qu'elle affiche en couverture, des amateurs ont pu se laisser tenter, sinon abuser. Peut-être même certains d'entre eux, en ces temps de pénurie de BD de genre, en ont-ils jugé la lecture pas si déplaisante que ça. Pourquoi pas ? Mais même *Lone Sloane*, en dépit de ses nombreuses maladresses, comportait en comparaison son lot d'idées originales, de ressorts inattendus, d'imagination juvénile et de spontanéité rafraîchissante. Sur la foi de son aspect à priori flatteur, cette quatrième livraison BD du Terrain Vague, sans faire un carton, s'écoulera toutefois honorablement. À sa plus grande satisfaction, Losfeld ne se retrouva donc pas, contrairement au *Sloane*, avec un stock d'invendus trop important sur les bras. Cinq nouvelles aventures de *Scarlett Dream* feront l'objet d'albums publiés entre 1972 et 1982, à la Serg et chez Dargaud, mais ce premier volume ne sera jamais réédité.

*Publicité parue dans le numéro 3 d'*Arcanes *de décembre 1967.*

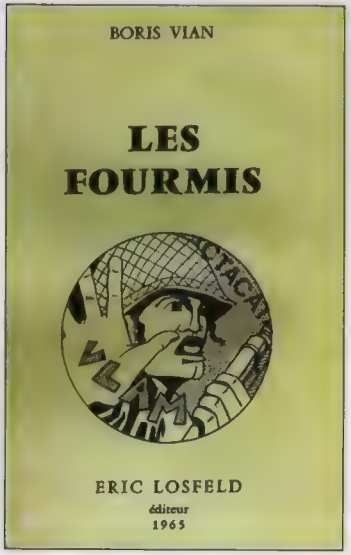
Et on tuera tous les affreux

La parution de cet ouvrage hybride reste, pour les amateurs des bandes dessinées publiées par Éric Losfeld, un mystère qui appelle plusieurs questions. Quelle est l'origine de cette entreprise hasardeuse ? Pourquoi avoir confié l'adaptation de ce bouquin de Vernon Sullivan (pas le meilleur, soit dit en passant) à un inconnu qui avait toutes les apparences de l'incompétence ? Enfin, qui était donc Alain Tercinet ?

Si l'on tente de prendre les choses par le début, nous sommes d'évidence confronté à une idée farfelue, imputable, sans prendre un grand risque, à Losfeld en personne. En 1968, il revient brièvement sur ce projet en reconnaissant implicitement son erreur de jugement : « *Dans ce métier, on est condamné à faire des paris, car le goût du public est en train de se former.* [...] Jodelle *a été un succès.* [...] Lone Sloane *et* Scarlett Dream, *qui venaient dans la foulée de* Barbarella, *ont beaucoup moins bien marché. L'histoire de l'album* Et on tuera tous les affreux *de* Vernon Sullivan, *est très révélatrice à ce sujet. J'avais demandé à Alain Tercinet d'illustrer le roman et j'avais été ébloui par son dessin : j'y voyais une adéquation complète entre le texte et le dessin. Or ce fut un échec. J'ai alors changé mes batteries et axé la publicité, non plus sur la bande dessinée mais sur l'auteur ; Vernon Sullivan, pseudonyme de Boris Vian. Et aussitôt, le public s'est dégelé si bien que cet album est en passe de devenir un de mes best-sellers.* »[4]

On comprend mal son « éblouissement » à la vue des dessins de Tercinet. Mais soit ! tous les goûts sont dans la nature ! Gageons plutôt qu'au départ, Losfeld dut se livrer à l'un de ces calculs d'épicier dont il avait le secret, du genre : « *Je suis l'éditeur qui a redécouvert Boris Vian. Ses rééditions ont connu un gros succès de librairie et je possède les droits sur deux Vernon Sullivan :* Elles se rendent pas compte *et* Et on tuera tous les affreux. *Le premier est un polar bien ancré dans la tradition de son auteur, à savoir : sexe, drogue et humour noir. Le second est un récit burlesque, riche de scènes érotiques et de péripéties qui flirtent par endroit avec la science-fiction. Polar + SF + Sexe + Humour et sans oublier la caution littéraire ; voilà un cocktail explosif pour une BD estampillée Losfeld ! Va donc pour le second titre ! Emballé, c'est pesé !* » Ce raisonnement qui peut paraître simpliste, convenons-en, ne doit cependant pas être si éloigné que ça de l'idée qui prévalut à la naissance de cette initiative discutable.

Lui restait à trouver un dessinateur, ou plutôt en l'espèce, un illustrateur volontaire pour aller au casse-pipe. Jusqu'à présent, il a pioché à deux reprises dans le sommaire de *L'Magazine* et pour deux autres bouquins, les auteurs sont venus à lui. Peu lui importe au final si ses connections avec le monde de la BD sont quasi nulles puisqu'il fait toujours les choses à sa façon. Au doigt mouillé ! Le seul individu dans son cercle de connaissances qui sache tenir un crayon, parce qu'il a fréquenté les Beaux-Arts dans sa jeunesse, se nomme Alain Tercinet ; amateur de bande dessinée, membre du Celeg et collaborateur épisodique de *Midi-Minuit Fantastique*. Son expérience de maquettiste de presse, dont bénéficient déjà le Celeg et *Giff-Wiff*, l'amène à dépanner Losfeld à plusieurs reprises. Il conçoit pour lui quelques habillages de livres et



Boris Vian - Les Fourmis
Losfeld - 1965 - Illustration d'Alain Tercinet

se fend même de l'illustration vaguement pop art destinée à la couverture de la réédition du recueil de nouvelles de Vian intitulé *Les Fourmis*. Mais Tercinet, pas plus que Losfeld, n'a la moindre expérience de la création et de la réalisation d'une bande dessinée. Cela demande tout de même des qualités de base dont à l'évidence, ni l'un, ni l'autre n'ont conscience. Qu'à cela ne tienne ! On opte donc pour une pseudo-adaptation qui reprend à la virgule près le texte de Vian (« traducteur » de Sullivan), présentée en bande avec le texte sous des images d'inspiration pop art. Cela lui donne vaguement la couleur de la BD, le goût de la BD, sans être tout à fait de la BD, pour reprendre le slogan d'un célèbre soda. Dès le départ, ce projet, hâtivement mis en chantier et mal ficelé, part sur de mauvais rails. En voulant jouer les producteurs et en laissant Tercinet sans véritable garde-fou aux commandes d'un projet d'une telle ampleur, Losfeld commet une lourde erreur.

Le livre ne possède pas de dépôt légal, aussi est-il difficile d'en dater avec précision la parution. Le classement à la BnF le place entre *Scarlett Dream*, enregistré en juin, et *Saga de Xam*, en décembre. Une publicité parue dans le *Midi-Minuit Fantastique* de juin 67 évoque une sortie pour la fin du même mois, mais il paraît douteux que tel fut le cas car une publication trop rapprochée des deux livres aurait créé une concurrence commercialement malheureuse. Il semble que *Giff-Waff* n°23, qui annonce dès le mois de mars une sortie prévue pour septembre (voir p. 158), en donne la datation la plus plausible, même s'il avance la date prématurée de mai pour la sortie de *Saga de Xam*.

Convaincu du caractère exceptionnel de son entreprise, Losfeld décide d'en tirer un ouvrage hors norme. Si le format reste identique aux précédents, le papier est si épais (300 grammes, pas moins !) que le poids et l'épaisseur s'en voient doublés. Il a toutes les apparences et les caractéristiques d'un superbe et volumineux ouvrage d'art : jaquette, papier d'exception, reliure cousue sous cartonnage simili toile. De plus, Losfeld table sur l'impact de sa couverture au pop art naïf et bariolé, avec l'espoir qu'aucun de ses clients ne passera à côté. Mais son coût de fabrication dut être si faramineux qu'il paraît aujourd'hui évident que jamais il ne rentrerait dans ses frais. Une fois en main, ses dimensions et son poids impressionnent. Les choses commencent à se gâter à son ouverture.

Grand admirateur de *Dick Tracy*, Tercinet semble avoir tenté de transposer dans son travail ce qu'il appréciait dans ce strip peu conventionnel : « *Pour visualiser ce monde assez étonnant, un dessin classique serait inadéquat. Préoccupé d'efficacité avant tout, Chester Gould possède le graphisme idoine : brutal, sec, nerveux, à la limite de la caricature* [...] *L'ambiance essentiellement urbaine (et américaine) avec ses buildings* [...] *ses enseignes lumineuses. Au milieu, en ombres chinoises, des silhouettes, simples prolongations de la ville. La perspective traditionnelle est violée sans arrêt, au bénéfice de l'expressivité* [...] *Dans le cadre immuable de l'image (Gould ne trichant jamais sur les dimensions) identique à un écran, une succession de plan apparaît entraînant le mouvement* [...] »[5] Si tel est le cas,

le résultat ne saute pas aux yeux et il est difficile de rester objectif sans faire montre d'une certaine méchanceté. Tout est plat, tout tombe à plat ! En acceptant cette gageure, Tercinet s'est retrouvé aux commandes d'un projet kamikaze qui manifestement le dépasse. Dépourvu des armes et cartouches nécessaires à cette mission et en dépit de tous ses efforts, il ne parvient jamais à insuffler le moindre rythme narratif, alors même que l'histoire se déploie sur fond de jazz. Son sens limité de l'anatomie, de la perspective ou du mouvement confine à l'amateurisme. Des clins d'œil à Barbarella, Hypocrite et Jodelle et d'inévitables scènes de sexe tentent en vain d'inscrire le livre dans une forme de filiation avec ses prédécesseurs. La mise en couleurs par aplats, les onomatopées, trames, typographies mécaniques et collages évoquent bien sûr des techniques empruntées au pop art. Mais n'est pas Peellaert qui veut ! Pour le lecteur en attente d'une nouveauté dans le droit fil de celles auxquelles il s'était désormais habitué, cet album représente une énorme déception. Dans son grotesque involontaire, ce ratage ne peut en effet qu'arracher au choix, sourire cruel ou soupir accablé. Hubert Juin qui avait flingué *Lone Sloane* trouvera pourtant aux personnages de Tercinet un charme *« incroyablement drugstore »* ; ce qui dans sa bouche semblait être un compliment (voir p. 267). Losfeld reviendra en 1969 à ce concept hybride et déroutant de roman illustré pour *Les Aventures de Cyber*, avec cette fois un résultat plus convaincant.

Et on tuera tous les affreux reste le titre de la série le plus facile à trouver. S'il n'a que peu attiré l'attention des amateurs de BD, ceux de Boris Vian semblent lui avoir réservé, ainsi que l'escomptait Losfeld, un meilleur accueil. Si le livre s'avéra au final devenir le best-seller qu'il annonçait plus haut, tant mieux pour lui ! En 2009, un catalogue de vente de la librairie parisienne Faustroll, dédié à Vian, en proposera même un exemplaire au prix conséquent de 100 €, alors que sa cote BD plafonne à 60 €, ce qui n'est déjà pas mal. On le trouve sans difficulté autour de 30 €.

Alain Tercinet

Rarement la biographie d'un auteur n'aura été aussi chichement renseignée. C'est dire la cruelle indifférence qui pèse encore sur des dizaines d'honnêtes artisans qui n'ont pas eu l'heur de rencontrer le succès. Ce n'est pas, et ce ne sera jamais on peut le craindre, le cas de l'unique incursion d'Alain Tercinet dans la bande dessinée.

Né en 1935, il faut attendre son décès en juin 2017 pour que plusieurs articles, majoritairement issus de la presse jazz, lèvent très partiellement le voile sur sa discrète personnalité. Pourtant les amateurs de BD, plus curieux que la moyenne, ont déjà pu repérer son nom dans les colonnes de *Giff-Wiff*. Responsable de la maquette, il livre aussi épisodiquement essais et critiques d'albums de BD ou de comics qu'il signe « E.T ». Il découvre le jazz très tôt, en 1948, et part à Lyon de 1952 à 1956 étudier aux Beaux-Arts. En 59, au cours de son long service militaire en Algérie, il fait la connaissance de Cabu, avec qui il partage le goût du jazz et de la bande dessinée. Ils resteront « amis pour la vie ». À son retour, il se marie et intègre la revue *Action automobile et touristique* dont il assure la mise en page. Membre actif du Celeg, sa véritable passion reste pourtant le jazz et il en fréquente les clubs avec assiduité. Chez Opta, il signe plusieurs maquettes pour la prestigieuse collection du CLA. Dans les décennies qui suivront, on le retrouvera à *Jazz Hot*, *Jazzman* puis *Jazz Magazine* au sein desquels il fera montre, aux dires des

spécialistes, d'une éblouissante érudition. Il écrira d'ailleurs plusieurs ouvrages : *Stan Getz*, *Le Be-bop*, *Parker's mood* et participera au dictionnaire du jazz pour la collection Bouquins de Laffont puis à la collection Masters of Jazz avant de superviser l'intégrale Charlie Parker, chez Frémeaux & Associés. Il signera aussi quelques scénarios pour la collection BD Music qui propose des compilations musicales accompagnées d'un livret de BD ou d'illustrations. Ce fou de jazz semblait avoir depuis longtemps abdiqué de toute ambition graphique, à tel point qu'à sa mort aucun de ses thuriféraires n'évoquera son unique « bande dessinée ». Si Tercinet, en opérant la fusion du be-bop et du pop art, avait voulu tenter un nouveau concept de BD « be-pop art », les lecteurs et l'histoire du neuvième art passèrent à côté. Ce n'est certainement pas une raison pour s'abstenir de saluer ses efforts, et de rendre ici hommage à l'honnête homme qu'il semble avoir été.

*Publicité parue dans le numéro 3 d'*Arcanes *de décembre 1967.*

Notes

1 - Dossier Gigi : Interview et bibliographie dans *Hop* n°70 - 1996

2 - Interview d'Henri Filippini par Thierry Groensteen - neuviemeart.citebd.org

3 - Assertion farfelue dans la mesure où la conception de *Scarlett Dream* remonte à début 1965, alors que la carrière de l'actrice ne démarre timidement que l'année suivante. Elle ne connaîtra un réel début de popularité qu'à partir de 68.

4 - *Le Monde étonnant des bandes dessinées* - Jacques Marny - Éditions Le Centurion/ Sciences humaines -1968

5 - *Dick Tracy* par Alain Tercinet - *Informations & Documents* - n° 344 Spécial bandes dessinées - Août 1974

6 Magnum opus

À son corps défendant, Losfeld dut faire l'amer constat que ses dernières productions n'étaient guère parvenues à se hisser au niveau de ses espérances, et qu'elles peinaient à recueillir des faveurs comparables à ses deux premiers coups de maître. Mais le bonhomme était homme de ressource. Depuis la fin 1965, il couvait, tel une mère poule, un projet, longuement mûri celui-là, avec lequel il comptait bien redorer son blason. Dans une publicité parue fin 66 dans le numéro 1 d'*Arcanes*, bulletin d'information des éditions Terrain Vague, il annonçait bien sûr la sortie de *Lone Sloane*, mais en profitait surtout pour lever le voile sur un contrat signé avec un certain Nicolas Devil, qu'il qualifiait de génial, ainsi qu'avec le futur cinéaste Jean Rollin. Trois extraits prometteurs à l'appui, il présentait *Les Aventures de Saga* (titre provisoire) comme un « *véritable putsch dans le monde de la bande dessinée* » (voir p. 96). Il semblerait que, cette fois, il ne s'était pas emballé en vain, et qu'il détenaient de solides atouts, propres à le voir renouer avec le succès.

Le mystérieux Nicolas Devil

« *Nicolas Devil a vingt-quatre ans, une femme, un petit garçon et beaucoup d'amis (et un chat noir). C'est sa première bande dessinée* ». Rédigée par Michel Taittinger et placée en post-scriptum de la préface de *Saga de Xam*, on devra longtemps se contenter de cette pâle esquisse de son auteur.

Visible sur le site de l'INA ou sur YouTube, un inestimable petit film des actualités cinématographique, probablement tourné à l'hiver 67 et intitulé *Un marché peu commun*, relate en 3'57 mn noir et blanc, la mini-révolution qui agite alors le monde de la bande dessinée. On peut en attribuer la paternité à Jean Rollin, alors cameraman pour lesdites actualités. On le croise d'ailleurs, pipe au bec, dans le rôle d'un collectionneur de « l'âge d'or ». On assiste ensuite brièvement à l'inauguration, aux Arts décoratifs, de l'exposition *Bande dessinée et figuration narrative*, avant de retrouver Jean Boullet dans sa librairie du Kiosque qui se livre avec faconde à des estimations de pièces rares (voir p. 18). Au Terrain Vague, Éric Losfeld nous présente ses productions - *Jodelle* et *Barbarella* en tête - mais on peut aussi apercevoir furtivement *Le Mystère des abîmes* sur son bureau (voir p. 43). Pour terminer, l'éditeur évoque un projet qui visiblement lui tient à cœur : *Saga de Xam*. Un fondu enchaîné nous amène alors sur le visage au regard fiévreux de son auteur, Nicolas Devil. Rivé à une imposante table d'architecte placée au sein d'un spacieux atelier, on le découvre, indifférent aux va-et vient d'une poignée de jeunes gens affairés, croquant un groupe de trois jeunes femmes qui posent pour lui. Plus loin, des collaborateurs positionnent

sur une planche achevée d'un imposant format, une feuille de calque d'identique dimension sur laquelle figurent des indications de couleur. Quelques recherches et recoupements permettent de mettre un nom sur certains acteurs de la courte et précieuse séquence tournée dans l'atelier de Devil. Solange Pradel et son épouse Catherine (toutes deux actrices en devenir, notamment dans les films érotico-fantastiques de Jean Rollin) et Handa Humbert composent le trio qui prend la pose sous l'œil avisé du maître. Les deux coloristes présents sont Jean-Pierre Gressin et Jacqueline Sieger, reine des vampires dans *Le Viol du vampire* de Rollin et jusqu'alors monitrice dans un asile psychiatrique...

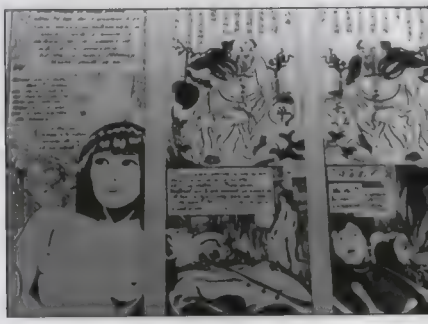
Deux scènes de moindre intérêt clôturent ce trop court panorama. La première évoque une mode féminine sous influence pop art (avec Claude Bécognée, l'assistant de Rollin), la seconde, l'inévitable tapisserie de Bayeux ; alibi culturel mis à toutes les sauces.

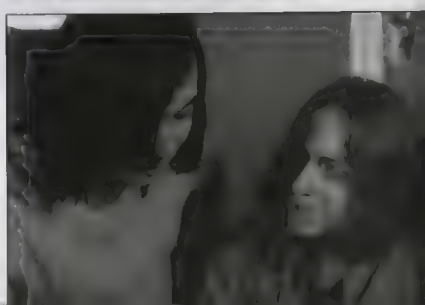
Nicolas Devil est longtemps resté un personnage mystérieux. Aucune notule à son nom ne figurent dans les encyclopédies où n'est juste cité que son unique album de bande dessinée. Pas de fiche Wikipedia, pas de Facebook. De rares témoignages peu éclairants. Un fantôme !

À tout bien tout honneur, Losfeld évoque Devil dans ses mémoires de 79, assez longuement et avec chaleur : « Saga de Xam *est un des plus beaux livres que j'ai réalisé de toute ma carrière. Le futur cinéaste des amours vampiriques Jean Rollin me dit : "Je vais vous présenter un dessinateur qui me semble avoir beaucoup de talent" et il m'a présenté Nicolas Devil. Nicolas Devil, qui était à cette époque très jeune, une vingtaine d'années, m'a rapporté quelques dessins et m'a donné le synopsis qu'avait établi Jean Rollin. J'ajouterai qu'au cours de la fabrication, le livre a beaucoup évolué vers une sorte de patchwork délirant : une période égyptienne, une période chinoise, une période viking, une période psychédélique, et à la fin, une envolée hors du monde dont on a tiré certainement le plus éclatant poster qu'on ait pu voir à partir de ce genre de dessin. Le livre a eu un incontestable succès. Je ne l'ai jamais réimprimé parce que, d'une part ça m'aurait coûté extrêmement cher, même en possession des clichés originaux, mais parce qu'il est bon que quelquefois, les livres deviennent mythiques. On a la satisfaction de pouvoir dire : "Je l'ai vu passer d'occasion à 100 000 francs". Ça ne me rapporte absolument pas d'argent mais ça fait quand même plaisir.* [...] *Nicolas Devil mérite mieux que d'être appelé dessinateur. En fait, sa tentation profonde est d'être écrivain. Il a publié quelques livres en collaboration avec André Bercoff. C'est un personnage d'une extrême gentillesse. Comme j'avais accepté son travail, il a opéré sur moi une espèce de transfert. J'étais celui qui l'avait jugé. J'aurais pu être son professeur, il a préféré faire un transfert paternel et l'exemplaire qu'il m'a dédicacé porte : "À mon papa Éric Losfeld."* »

Jean Rollin, dont on aurait pu attendre davantage, puisqu'il fut a priori le témoin privilégié de la création de *Xam*, brosse du dessinateur ce portrait sommaire retrouvé sur la toile : « *J'avais un copain qui s'appelait Nicolas Devil qui était dessinateur. On était une petite bande. Il a participé aux* Pays loins *et au* Viol du vampire. *Il avait un grand appartement dans lequel se réunissait tout un tas de copains dessinateurs et, parmi eux, Philippe Druillet. Il faisait une bande dessinée avec Nicolas Devil dont j'étais le scénariste :* La (sic) Saga de Xam. *Elle fut éditée chez Losfeld et eut un succès considérable...* » [1]

En poursuivant les recherches sur internet, le hasard nous mit en connexion avec le blog du musicien-compositeur Jean-Jacques Birgé qui a bien connu plusieurs acteurs de cette époque. En 2007, il livre quelques bribes de souvenirs dignes d'intérêt : « [...] *J'ai terminé ma recherche en feuilletant la collection du "Club du livre d'anticipation" illustrée par Druillet, Nicolas Devil et d'autres précurseurs de la BD française.* [...] *Jean-Denis Bonan était mon professeur de montage en première année d'Idhec et "googlisant" le dessinateur Nicolas Devil, il tombe hier soir sur son nom dans un de mes premiers billets d'août 2005.* [...] *Jean-Denis m'écrit qu'ils étaient très proches dans les années 70, exposant ensemble à Zurich. Il possède même une des planches originales de* Saga de Xam, *le livre fondateur de la nouvelle bande dessinée française, où il figure au moins deux fois : "en chanteur, mais on ne voit pas que je chante, et une fois - cette fois-là sans ressemblance - en moine lubrique dont le cerveau est composée de femmes nues. C'est cette planche que Nicolas m'a offerte il y a longtemps". Il lui en avait aussi donné un exemplaire avec une splendide dédicace, mais on lui a volé.* [...] *Comment Jean-Denis sait-il que je connais* Saga de Xam *et que j'ai récupéré l'exemplaire de mon père l'année dernière ? Sait-il que je fus l'assistant de Jean Rollin, l'auteur du scénario ?* [...] *Ou bien est-il tombé par hasard sur le commentaire que j'écrivis* [...] *il y a presque un an jour pour jour* [...] *: "Réalisé par Nicolas Devil d'après un scénario de Jean Rollin, épais cadavre exquis de Barbara Girard, Merri, Nicolas Kapnist, Philippe Druillet, Devil, photos de Tony Frank, couleurs de J-P Gressin, Annie Merlin, Jacqueline Sieger.* [...] *On y croise des dizaines de personnages : Ginsberg, Artaud, Barbarella, Dylan, les Stones, Étienne Robiot, Zappa, J-J Schuhl, Kalfon, Julian Beck, Lovecraft, Valérie Lagrange, Patrick Bauchau, Edouard Niermans, Lennon, Cassius Clay, les Hell's Angels, les provos, dans une explosion graphique digne d'une bible psychédélique. Livré avec une loupe ! (éd. Éric Losfeld, 1967)."* [...] *Mon père avait été contrebandier avec Losfeld, passant des livres érotiques à la frontière belge ! Tout s'enchaîne. C'est toi qui emploie le mot "incroyable" dans ton mail, mon cher Jean-Denis, mais tu ne savais pas à quel point. Xam, Rollin, Losfeld, mon père, l'Idhec* [...] *Le livre est devant moi. C'est cet épais volume aux pages cartonnées qui m'initia à la bande*





dessinée adulte. C'était aussi la seule trace de culture psychédélique à la maison avant mon voyage aux États-Unis en 68. Glissées entre les pages de Saga de Xam, *je découvre les fiches où j'avais recopié les phrases déchiffrées en m'aidant du code pour lire les dialogues cachés du livre.* [...] *Si je reproduis quelques pages du livre, c'est l'ensemble que j'aurais aimé feuilleter avec vous...* »

Ces quelques propos de Birgé susciteront une dizaine de commentaires autour de la personnalité de l'auteur de Xam : « *Superbe BD* [...] *Qui sait ce qu'est devenu Nicolas Devil, le dessinateur ?* » Première réponse en mars 2008 : « *Nicolas est devenu professeur de philosophie. Il a enseigné au Canada dans une petite ville. À Matane, je crois* ». Plus loin, un ultime commentaire daté de février 2011 nous précise que « *Nicolas Deville* (sic) *habite au Québec. Titulaire d'un doctorat, il était encore il y a peu de temps professeur de philosophie au Cegep de Matane. À ma connaissance, il n'a plus touché un crayon depuis des années* ». C'est peu car si Devil est bien au centre du sujet, nous n'apprenons sur lui rien qui ne soit véritablement tangible. De patientes et laborieuses recherches, tant en bibliothèque que sur internet, resteront plutôt infructueuses. L'homme semble avoir totalement disparu des radars, ne laissant derrière lui que des souvenirs flous.

Il en faudrait cependant davantage pour décourager Sherlock Holmes, fut-il en plein cirage. Armé de ces maigres indices, une recherche sur le Cegep permet de retrouver sa trace sous la forme d'un cliché de mauvaise qualité de la promotion 2009 des heureux retraités. Parmi eux, figure au milieu de la rangée du fond un Nicolas Deville méconnaissable d'environ 65 ans, petit, chauve, barbu, au sourire et à l'aspect débonnaires mais très éloignés de l'image de jeune homme « dans le vent » que l'on a pu garder de lui. Quand on rentre « Nicolas Deville-Matane » dans un moteur de recherche, on apprend qu'il milita au sein du parti vert écolo canadien et en fut le candidat en 2004. Plus loin, on le retrouve parmi d'autres « artistes alternatifs » pour une série de conférences dans le cadre de *La Semaine des arts* de Matane. Plusieurs faits peuvent être désormais établis : Nicolas Deville a quitté la France et a totalement refait sa vie au Canada. Il y a entamé une nouvelle carrière dans l'enseignement de la philosophie. Aujourd'hui retraité, il s'est un temps impliqué, en bon ex-soixante-huitard qu'il est resté, dans le mouvement écologiste, portant même un moment l'étendard du Green party of Canada. Il semble que cette itinéraire hors des sentiers artistiques lui ait apporté bonheur, équilibre et plénitude. Mais il faut dès lors tenir pour acquis, qu'en ce qui le concerne, cette aventure dans la bande dessinée n'est plus qu'un lointain souvenir et qu'il a abdiqué depuis fort longtemps de toute prétention ou velléités artistiques. Dans le cas contraire, il se serait sans doute manifesté d'une manière ou d'une autre.

Les choses auraient pu en rester là jusqu'à la parution du numéro 13 de février-avril 2016 du défunt magazine de bande dessinée *Kaboom*. À son sommaire, figurait un copieux dossier ainsi qu'une interview récente et inédite de Nicolas Devil signés Christian Staebler qui avait obtenu ce scoop après avoir été mis en rapport avec Stan Deville, le fils de l'auteur. Complétés de nos propres investigations, ces quelques pages contribuent opportunément à donner un semblant de consistance à une biographie totalement nébuleuse. Alors qu'il le faisait jusque-là avec réticence, Druillet acceptait même en complément de revenir longuement sur son itinéraire aux côtés du « compagnon » de route de ses débuts. [2]

Nicolas Deville est né en 1943 à Hanoï. Son père est banquier à la Banque d'Indochine. Quand ses parents se séparent, sa mère décide de rentrer en France. Son père se remariera quelques temps plus tard, sans plus jamais leur donner de nouvelles. Autodidacte avant tout, Deville suit néanmoins des

cours de dessin d'un niveau suffisant pour pouvoir intégrer le studio de dessin animé publicitaire d'un certain Joudioux. Afin de lui faciliter son arrivée dans la vie active, ses parents lui lèguent un vaste appartement de six pièces rue des Batignolles. Il occupe le quatrième étage où les volets sont clos en permanence. Les lieux deviennent bientôt le refuge d'une communauté d'artistes constituée de dessinateurs, graphistes, mannequins, cinéastes, acteurs ou actrices débutants qui vont et viennent à leur gré. Cela peut faire penser, certes très modestement, à un semblant d'incarnation parisienne de la Factory new-yorkaise d'Andy Warhol.

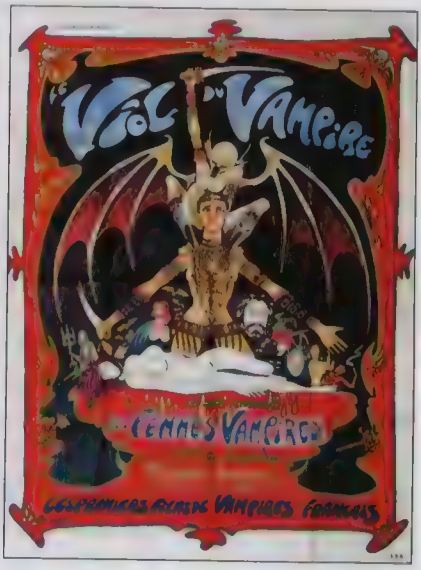
C'est vers 1965 qu'il rencontre sa future femme Catherine, Philippe Druillet et surtout Jean Rollin. Ce dernier, qui amorce une carrière de cinéaste, a déjà à son actif quelques courts-métrages mais n'a pas encore entamé la longue série de films de vampires kitsch, teintés de surréalisme et d'érotisme, qui feront sa « gloire ». Deville participe à son quatrième court-métrage de l'année 65 : *Les Pays loins*, pour lequel il est crédité des décors sous le pseudonyme de Nicolas Devil. L'année suivante, on le retrouve au générique de *Tristesse des anthropophages* de Jean-Denis Bonan, celui-là même évoqué plus haut par Birgé. Cette fable politique et sociale à tendance surréaliste, traversée de scènes « gore » inédites en France à cette époque, est aussitôt interdite par la censure. Le film ne connaîtra que très récemment une parution en DVD. Devil se charge une nouvelle fois des décors et apparaît dans le rôle de *L'Homme à la seringue*, aux côtés de sa femme et de Rollin. [1]

C'est Rollin qui initie, dès 1965, l'argument de *Saga de Nam*. Pendant plusieurs mois, les deux compères amassent les idées. Devil, qui développe seul le canevas ébauché par Rollin, commence, presque en dilettante, à en coucher sur papier les premières esquisses. À la suite de quoi, ils se décident à aller proposer leur projet à Éric Losfeld qui se montre d'emblée séduit, à la fois par ce qui lui est présenté, mais aussi par la personnalité attachante et enthousiaste de Devil. Il insiste bien sûr, on s'en doute, sur l'aspect érotique qui doit prévaloir, ce qui ne pose aucun problème à Rollin. Plus réservé sur cet aspect des choses, Devil accepte toutefois de jouer le jeu.

Rollin connaîtra une très longue carrière dans le cinéma bis. Il s'est d'abord rodé sur quelques courts-métrages ambitieux vaguement surréalistes avant de trouver son public en 1968 avec *Le Viol du vampire* dont découlera toute son œuvre future. Dans ce premier film, on retrouve une bonne partie de « la bande à Devil » dont son épouse qui y tient un petit rôle. Druillet, qui y fait aussi une apparition et arbore de spectaculaires bacchantes, sera choisi pour en dessiner l'affiche au terme d'une sorte de concours initié par le réalisateur auprès de son entourage. Le genre fantastique et vampirique, auquel s'ajoutait un soupçon de surréalisme et surtout d'érotisme, était on ne peut plus marginal, pour ne pas dire inédit, dans le paysage du cinéma français. Tout cela était traité avec

Nicolas Devil et Solange Pradel en 1967 sur le tournage du Viol du vampire.

beaucoup de désinvolture et d'amateurisme, à commencer par le jeu approximatif des acteurs souvent d'un comique involontaire. Rollin réalisera de nombreux autres films essentiellement fantastiques, mais aussi alimentaires, érotiques, parfois même pornographiques, réalisés alors sous pseudonyme. Il continuera à tourner, beaucoup, jusqu'à son décès en 2010.

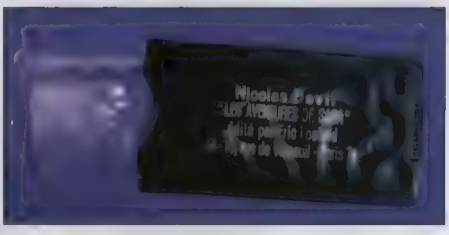


Saga de Xam - le livre

L'histoire évoque le parcours de Saga qui vit sur la planète Xam uniquement peuplée de femmes. La vie sur Xam n'est que paix et amour jusqu'à ce que de belliqueux aliens - les Troggs - décident de l'envahir. Saga est alors envoyée sur terre à diverses époques pour s'y renseigner sur un art de la guerre totalement étranger aux Xamiennes, avec l'espoir d'y trouver le moyen de sauver les siens. Le récit se déroule en plusieurs va-et-vient entre le Moyen Âge, l'époque Viking, la Préhistoire, l'Égypte ancienne, la Chine de 1880 ou les USA de 1967, avant de s'achever, après une séquence horrifique, en une sorte de happening en dehors du temps. Chaque chapitre possède son identité graphique propre. Les auteurs affichaient des ambitions qu'il ne serait pas simple de rendre cohérentes.

Venue sur Terre en toute confiance, la naïve Saga est confrontée aux pires humiliations et violences dans un monde dominé par les hommes qui ne s'en sortent pas ici à leur avantage. Elle ne trouvera un peu de réconfort que dans les amours saphiques. Sous couvert de séquences particulièrement violentes ou érotiques, sont évoqués le viol, le racisme, la guerre, la politique et les combats féministes. Devil se fait l'écho de l'émergence, aux USA, du mouvement « Yippie », emmené par le libertaire, anti-militariste, non-violent et féministe Jerry Rubin qui déblaye alors le terrain pour tous les futurs hippies de la terre. *Saga de Xam*, véritable livre à tiroirs, peut donc aussi être considéré comme la première bande dessinée « engagée » de son histoire.

L'ouvrage s'ouvre sur un générique qui évoque une superproduction cinématographique. Sur la première page, figurent les collaborateurs impliqués dans le projet pour la partie technique, sur une seconde



les « interprètes », amis ou célébrités qui constituent le casting de l'histoire et apparaissent au fil du récit. Deux photos pleine page nous font ensuite découvrir un maître d'œuvre à l'aspect luciférien au milieu de ses disciples dont sont étonnamment absentes les femmes, pourtant fort nombreuses et de position centrale dans le livre. Druillet, qui figure sur les deux clichés, témoigne de cette époque effervescente : « *Nicolas était dans le trip complet des années 1960-1970.* [...] *Il avait une cour. Il jouait au prince.* [...] *On passait des soirées folles. Il y avait constamment du monde chez lui, comme les gens du Living Theatre.* [...] *J'ai ainsi rencontré un tas de personnes là-bas avec qui je suis resté en contact. Nicolas dans sa générosité laissait les copains qui passaient dans son atelier travailler sur* Saga. *N'importe qui pouvait faire un crobard sur une planche. Parfois cela détruisait l'homogénéité de l'univers auquel tenait Rollin...* »[3]

Une fois réceptionné et laissé infuser le synopsis de Rollin (à défaut de véritable scénario), Devil s'attelle à la tâche dès le début de l'année 1966 comme en atteste la préface du livre. Il semble que dans un premier temps il soit seul à la barre, avant de prendre la décision de constituer une équipe « à l'américaine ». En s'appuyant donc sur les « suggestions » de Rollin, il se charge des développements et dialogues sur un ton plutôt improvisé. Rappelons que Devil n'a aucune expérience de la bande dessinée. Pour preuve, il choisit le format « grand aigle » 75 x 106 cm pour y coucher son travail. Seuls quelques illustres dessinateurs tels Caniff, Raymond, Foster, Hogarth ou, plus près de chez nous, Gillon, l'utilisaient. Mais manifestement, Devil a vu trop grand, et il lui faudra plusieurs chapitres pour apprivoiser ce format et surmonter son manque de technique. Dès les premières pages, il est patent que le dessinateur n'a pas prévu que la réduction de ses pages au format de publication rend parfois textes et dessins illisibles. Par endroit le trait, qui a été encré trop finement, disparaît littéralement, victime d'une photogravure et d'une impression inadéquates.

La structure même de l'ouvrage oblige à de longues heures de lecture, ne fut-ce que pour venir à bout des textes codés. Une grille de traduction, placée en fin d'ouvrage, permet de déchiffrer les trois alphabets utilisés par l'auteur qui peut ainsi distiller, avec une gourmandise potache, certains propos assez violents ou des dialogues égrillards voire totalement obscènes. En tout état de cause, il convient de s'armer de patience tant l'exercice se révèle passablement laborieux. Les textes sont d'ailleurs parfois si petits que Losfeld devra se résoudre à adjoindre à l'album la fameuse loupe tant vantée par les publicités ou revues

Version alternative de la page 9 du chapitre 6 présentée en avant-première dans le numéro 1 de Midi-Minuit Fantastique, *en juin 1967. La silhouette de Xam vue de dos, ainsi que le « dallage » du bas de la page, qui en l'état ne devaient pas satisfaire Devil, ont été revus pour la parution en album.*

de presse de l'époque et devenue quasi introuvable aujourd'hui. Comme pour *Le Mystère des abîmes*, il justifie, en bon publicitaire, mais non sans mauvaise foi, les erreurs structurelles de l'ouvrage : « *Pour éviter que certaines parties du texte de cet ouvrage tombent accidentellement sous les yeux d'un lecteur non avertis, celles-ci ont été volontairement imprimées dans un caractère minuscule. La lecture de ces passages extrêmement malaisée - pour ne pas dire impossible - à l'œil nu, pourra se faire au moyen d'une loupe. Cet accessoire "offert par l'éditeur" aux mille premiers souscripteurs, leur permettra en outre d'apprécier l'exceptionnelle qualité du dessin.* » [4] Si le lettrage de l'essentiel du livre a été - erreur de débutant - réalisé sans vraiment tenir compte du taux de réduction des planches originales, il n'est pas impossible que certains textes ostensiblement érotiques aient été intentionnellement écrits en caractères minuscules pour contourner une éventuelle censure toujours aux aguets. En tout état de cause, malgré son contenu visuellement bien plus explicite que celui de *Jodelle* qui avait pourtant eu les honneurs d'une interdiction de vente aux mineurs, l'album passera entre les mailles du filet. À défaut de se résoudre totalement, ce « péché originel » d'illisibilité s'atténuera quelque peu par la suite. Dans le même ordre d'idée, il lui faudra une dizaine de pages avant qu'il ne parvienne à maîtriser et à optimiser son travail sur la couleur. Les aplats criards et étouffants du premier chapitre, inspirées de ceux des comics à l'impression rudimentaire, ajoutaient à la confusion visuelle de l'ensemble. Il s'en rendra compte et rectifiera le tir dès le second. En adoucissant leur intensité, il parviendra à donner à ses couleurs un rôle narratif de premier plan, lui permettant de hiérarchiser et de valoriser l'abondance d'informations graphiques mis en œuvre.

Saga de Xam est le type même du livre-concept qui tient autant de la bande dessinée que du happening graphique ; le premier du genre. Sa lecture implique une immersion totale et exigeante, proche de l'interactivité. Elle suppose que les lecteurs acceptent d'y consacrer un temps qui s'apparente davantage à celui d'un roman que d'une bande dessinée. Peu d'entre eux pourront se targuer d'avoir épuisé d'une traite toutes les facettes de cette expérience d'une richesse inouïe. Pour toutes ces raisons, une place importante lui est accordé dans ce livre .

Xam, chapitre par chapitre

Tenter de résumer un tel ouvrage relèverait de la gageure. Sa lecture représente un tel voyage immersif que vouloir en livrer un compte rendu de lecture s'avérerait aussi laborieux qu'impossible. Nous appréhenderons donc ce court panorama par le prisme du travail graphique foisonnant de Devil. Ce qui n'empêchera nullement de mettre le focus sur tel ou tel aspect de son sens du récit et des multiples innovations ou trouvailles mises en œuvre.

CHAPITRE 1 : Dans ce premier épisode - le plus long - Saga qui a quitté sa planète natale se voit propulsée dans un univers médiéval, peuplé de barbares assoiffés de sang et de sexe. A peine débarquée, des soudards lui arrachent ses vêtements qu'il lui sera dès lors impossible de recouvrer. La couleur bleue de sa peau incite ses agresseurs à s'en moquer, l'humilier, l'emprisonner et la violer. Mais pour naïve qu'elle puisse paraître, sa vengeance s'avérera implacable.

Nous avons déjà évoqué le problème d'échelle et des couleurs. Il convient toutefois de tempérer ici ce propos, en revenant sur le découpage des planches qui s'affranchit dès le début du canon traditionnel

de la bande dessinée franco-belge en trois ou quatre bandes, appelé aussi « gauffrier ». Dans ce premier chapitre, Devil aborde ses planches comme une extension grand format du langage des comics books. Il y joue la profusion de cases de tous formats, tant verticaux qu'horizontaux, faisant fi de toute notion d'échelle. Des cases de toute petite taille côtoient des images d'une demi-page. D'autres pages ne sont constituées que de deux dessins. Plus remarquable encore, des compositions pleine page et déstructurées préfigurent, avec plusieurs années d'avance, le travail de Druillet. Mais on sent bien que Devil, en pleine période d'incubation et de recherches, tâtonne encore. Déterminé à expérimenter, il se débarrasse de toute inhibition graphique, avec la volonté de bousculer les codes en vigueur. Ses prédécesseurs du Terrain Vague, Forest, Peellaert et même le Druillet de cette époque, paraissent bien timorés en comparaison. Fort d'une confiance en lui assez stupéfiante pour un débutant de vingt-quatre ans, Devil ne cessera de peaufiner et d'améliorer ses idées visionnaires tout au long de l'album, sans toujours parvenir à les mener à leur terme. Totalement investi, il ne considère pas son travail comme un boulot à la petite semaine. La préface souligne cet acte de foi : « *...Nicolas, dépositaire "terrestre" du récit de Xam noua ses longs cheveux avec un bandeau et pendant deux ans, entouré de quelques disciples, se consacra entièrement à sa mission...* ». Dans ce premier chapitre, le dessin de Devil apparaît encore très libre et spontané, et l'on n'y décèle nulle trace visible d'emprunts photographiques ou de recours aux modèles vivants. D'où un style encore mal défini, ponctué de maladresses anatomiques, qui hésite constamment entre réalisme et caricature et souffre parfois d'un manque de lisibilité dans l'encrage. L'ensemble augure cependant d'une suite plus que prometteuse.

Dans le « casting » du livre, Devil attribue le « rôle » de Saga à Handa Humbert en lui prêtant progressivement ses traits, quasi photographiquement en fin d'album. Pourquoi ce rôle échut-il à cette jeune femme plutôt qu'à l'épouse de l'auteur qui hériterа de celui de Zo ? Probablement le charme plus moderne d'Handa, joint à une certaine forme de désinhibition, convenaient il davantage à l'idée que Devil se faisait du personnage alors que Catherine d'une beauté plus classique, confessait venir d'un milieu bourgeois, plutôt guindé et coincé. L'une des rares traces laissée par Handa reste sa participation à un

court documentaire télévisé dont elle était le sujet central : « Handa et la sophistication - *Bouton rouge : l'émission du 18 juin 1967 (11 mn) - Réalisation : Philippe Garrel. Garrel n'a que 16 ans quand il réalise en 1967* Handa et la sophistication. *Ce sujet est diffusé dans le cadre de "Bouton Rouge", une émission produite par Michel Taittinger* (qui signera la préface du livre, N.d.A.) *et Alain de Sédouy pour la 2e chaîne. Cette émission mensuelle contribue une année durant (du 16 avril 1967 au 11 mai 1968) à introduire la culture rock à la télé, en propageant les modes de pensée, de comportement et de consommation américains.* Handa et la sophistication *est le portrait d'une jeune femme, sorte de dandy féminin, modèle de l'héroïne de la célèbre bande dessinée de Nicolas Devil et Jean Rollin,* Saga de Xam. *Handa se livre à un monologue hautain et sarcastique face à la caméra. Elle aime ce qui est décadent, compliqué, précieux, ne supporte pas la simplicité et déteste les gens qui regardent la télé...* »[1]

CHAPITRE 2 : Comme pour chacune des ouvertures des chapitres du livre, deux pages de titres d'inspiration pop art introduisent l'histoire proprement dite. Ici un portrait pleine page de Catherine.

L'épisode s'ouvre avec le pillage en règle d'une ville par les Vikings, et se clôt par le rapt de la population féminine dans l'objectif d'en faire des esclaves sexuelles. Saga finira par décapiter le chef, libérera les femmes et entamera une tendre relation avec la belle Zo dans les bras de laquelle elle trouvera un peu de tendresse. Jusque-là, le cahier des charges imposé par Losfeld est respecté à la virgule près.

Graphiquement, on mesure nettement les progrès de lisibilité parcourus par Devil qui a très vite tiré les leçons de ses premiers tâtonnements. Après une superbe grande case inaugurale parfaitement construite, tout paraît ostensiblement mieux agencé et parfaitement découpé. Des couleurs adéquates, toujours vives, pop art oblige, mais bien plus efficacement utilisées renforcent un trait plus maîtrisé et épuré. Le récit est parfaitement rythmé et des pages au découpage audacieux alternent avec d'autres de facture plus classique. Une pleine page muette, d'une grande beauté, renforce ce sentiment d'achèvement. Les textes restent cependant, délibérément ou non, à la limite du lisible. La loupe, que nous avons gardée sous le coude, s'avère donc, une fois encore, d'un précieux secours. À défaut d'un recours à la photographie, la fluidité de certaines attitudes des héroïnes de ce chapitre pourraient bien découler de séances de poses avec l'une ou l'autre des jeunes femmes qui fréquentent son atelier. Avec ce second chapitre, l'auteur se hisse à un niveau bien plus satisfaisant que dans le précédent. Au fur et à mesure que s'accroîtra sa confiance, il ne cessera de nous surprendre.

CHAPITRE 3 : Après le Moyen Âge et les Vikings, voici Saga et sa nouvelle amie expédiées dans le monde inconnu et hostile de la préhistoire dans lequel on les retrouve errantes et épuisées. Si le lesbianisme est un ressort classique de la littérature érotique, Devil y recourt ici avec une inhabituelle délicatesse. Il présente la relation de Saga et Zo comme la conséquence logique et inévitable du combat de deux femmes qui, face à la barbarie et la bestialité masculines, ne peuvent désormais plus compter que sur elles-mêmes. Le saphisme, en réaction à la brutalité des hommes, devient ici symbole de paix et d'amour.

Les pages sont composées avec une habilité accrue et une mise en page aux formats de cases variés, mais toujours d'une grande lisibilité. Le découpage emprunte aux techniques cinématographiques avec de nombreux effets de zooms. L'ensemble est de haute tenue graphique et l'auteur semble avoir résolu en partie les problèmes d'échelle du début. Plusieurs cases reposent, visiblement cette fois, sur des documents

photographiques dont il est peut-être même l'auteur et les hommes des cavernes rappellent par endroits le *Hulk* de Jack Kirby. Faut-il voir dans l'utilisation d'une couleur monochrome, ici vert olive, un clin-d'œil de Devil aux bichromies des albums de ses prédécesseurs ? Dans le cas présent, aidé de ses collaborateurs, il en utilise le procédé avec une absolue maîtrise qui renforce la lisibilité. Sa mise en couleur hiérarchise des plans très variés et permet aux personnages de parfaitement se détacher des décors dans lesquels ils évoluent. Les textes sont dans l'ensemble assez lisibles, mais le lecteur motivé devra tout de même continuer de s'armer de patience pour traduire certains dialogues, souvent drôles par ailleurs mais pas nécessairement indispensables à la compréhension de l'intrigue.

Un mot sur le paraphe qui tient lieu de signature à l'auteur. Composé de plusieurs lettres de l'alphabet xamien, agencées pour le rendre aussi esthétique que mystérieux, il révèle son véritable sens quand Devil l'utilise en tant qu'interjection dans certaines répliques. *« Diable ! »* ponctue ainsi plusieurs dialogues de Xam. Dans certains cas, tracé à l'envers, le paraphe prend le sens de « Dieu ». Les planches sont donc signées « Diable » ; une des nombreuses facéties semées au fil des pages par « Devil ».

CHAPITRE 4 : L'Égypte pharaonique sert de cadre à un quatrième chapitre rendu confus par un ésotérisme passablement verbeux. En manière d'hommage, on y retrouve Barbarella (déjà visible en page dix du premier chapitre) et Jodelle. Le dessin y est majoritairement et volontairement traité de façon plate et stylisée. En effet, les contours très « ligne claire », rehaussés de couleurs traitées en simples aplats aux couleurs chaudes, évoquent les bas-reliefs égyptiens aux figures figées. C'est hélas l'épisode le plus ampoulé et filandreux du livre et Devil, qui ne cache pas des velléités d'écrivain, s'en donne à cœur joie. S'agirait-il d'un clin d'œil au *Mystère de la grande pyramide* et aux pesants récitatifs de Edgar P. Jacobs ? Rien n'est moins sûr, mais Devil n'en est pas à une mystification près. Le dessin, de moindre intérêt, n'en demeure pas moins en parfaite adéquation avec le thème qu'il entend servir. Avec seulement cinq pages, c'est le chapitre le plus court mais aussi le moins palpitant de l'album.

Encre de chine et gouache blanche sur papier. Planche restaurée en 1999. 104,5 x 75 cm. Collection du Musée de la bande dessinée d'Angoulême. Initialement reproduite dans l'ouvrage Astérix, Barbarella & Cie *de Thierry Groensteen.*
Nicolas Devil confesse n'avoir conservé aucun des originaux de Saga de Xam. *Beaucoup ont été offerts à ses nombreux amis et il est extrêmement rare d'en croiser sur le marché.*

MELUSINE !!
CHAM-HOA !!

CHAPITRE 5 : La Chine, et plus particulièrement un Shangaï fantasmé, sert de point de départ à ce qui restera l'un des points d'orgue du livre.

Après une brève introduction qui pastiche la peinture et l'art de l'estampe chinoise, Devil se lance dans un manifeste pop art par le biais de planches composées de petites cases multicolores dans lesquelles il se livre à d'audacieuses innovations chromatiques. Il se risque, tout au long des pages, à des juxtapositions de couleurs complémentaires, en allant plus loin encore sur la voie ouverte par Peellaert dans *Jodelle*. Le contraste entre la peau bleue de Xam et le jaune pâle de celle de Zo en offre un bel exemple. L'usage de la photographie semble s'être systématisé, perceptible notamment dans les attitudes très sensuelles de Saga et de Zo nues sur fond d'estampes curieusement plus japonisantes que chinoises. On reconnait d'ailleurs explicitement les visages de Handa et de Catherine, et l'on peut, sans trop s'avancer, présumer qu'il sut les convaincre de poser nues devant son objectif. Ces quelques pages pop art, œuvres d'un Nicolas Devil en état de grâce, méritent toutes les louanges et démontrent, s'il en était besoin, le niveau élevé de ses ambitions artistiques.

Le seul bémol reste, une fois de plus, imputable au lettrage qui redevient par endroit microscopique et oblige le lecteur à recourir de nouveau à sa loupe. C'est un moindre mal, puisqu'elle lui permettra aussi de zoomer sur tel ou tel détail de ces magnifiques et très originales planches, élaborées avec un art consommé proche de la perfection.

CHAPITRE 6 : Cet épisode radical, traité en un noir et blanc, tranche avec le coloré et paisible récit précédent. Saga s'en est retourné sur sa planète natale qu'elle retrouve envahie par les Troggs, une race de hideux aliens. A peine débarquée, la voici de nouveau dépouillée de sa toute nouvelle combinaison ultra-moulante, avant d'être agressée sexuellement par un Grand Trogg « multi-couillu », aussi repoussant que grotesque, qui veut en faire sa génitrice. Pour sauver les siens, mais prenant aussi conscience qu'elle pourrait bien devenir ainsi « maîtresse de l'univers », elle n'hésite pas à se sacrifier.

Devil renoue ici avec un dessin plus libre et spontané, exempt, comme dans le premier chapitre, du moindre support photographique. Les proportions anatomiques de Saga s'en ressentent donc assez visiblement, parfois jusqu'à la maladresse. Mais la perception d'ensemble n'en est que rarement perturbée, dans la mesure où, littéralement submergée par les sombres monstruosités qui peuplent les pages, Saga passe souvent au second plan. Déstructurées à souhait, ces planches n'ont d'ailleurs rien à envier à celles du Druillet de la grande époque. Cette impression de cauchemar « lovecraftien » se voit renforcée par l'usage d'un noir et blanc charbonneux, obtenu à l'aide de trames grises, d'effets de pinceaux et d'une profusion de hachures à la plume. Si, avec ces visions d'épouvante, il parvient à installer un sentiment de malaise, il ne résiste pas à saupoudrer ce récit halluciné de contrepoints burlesques.

Un psychanalyste aurait beaucoup à dire à la vue de ces compositions qui témoignent d'une grande versatilité graphique. Devil démontre une nouvelle fois ses capacités à changer de style, toujours dans le but de servir son propos. Surtout, on sent bien toute la jubilation qu'il en tire. Revers de la médaille, certains pourraient trouver handicapante cette absence d'un style personnel, immédiatement reconnaissable. Mais la recherche d'une « patte » qui lui serait propre, ne fait pas et ne fera jamais partie de ses préoccupations. Ce qui le motive avant tout, c'est la possibilité que lui offre la bande dessinée pour « s'éclater » dans la plus totale improvisation avec un irrespect total pour la grammaire du genre. Mais nous n'en sommes encore qu'aux prémices d'un happening qui va monter crescendo. Il deviendra dès lors de plus en plus difficile de suivre l'auteur, et de comprendre où il veut nous emmener.

CHAPITRE 7 : Après avoir perdu connaissance sous les coups de boutoir du Grand Trogg, Saga reprend connaissance en 1967 aux USA, avec en toile de fond, le Vietnam, la FAI, les mouvements hippie et provo, les Hells Angels, la rock music, la drogue et les manifestations estudiantines et politiques. Ses premiers mots sont : « *Je m'appelle Handa alias Saga.* » De facto, dans les pages qui suivent, les traits et la personnalité de Handa Humbert se fondent définitivement avec ceux de Saga. Enceinte d'un alien, Saga/Handa se traîne à bout de force. Elle ne se sent plus le courage d'affronter un monde

inhumain et violent, au point de souhaiter entrer en un profond sommeil et même d'envisager la mort comme une délivrance. Commence alors, autant pour elle que pour le lecteur, un long voyage en forme de descente aux enfers, peuplé des figures contemporaines les plus marquantes du panthéon de Nicolas Devil. Les Beatles, les Stones, Frank Zappa, Bob Dylan, James Brown et de nombreuses autres figures de la contre-culture côtoient l'ensemble des collaborateurs et amis cités en début d'ouvrage ainsi que nombre d'anonymes qui lui sont chers. Dans les premières pages, Devil évoque aussi la FAI (Fédération anarchiste ibérique) qui conçoit l'insurrection anticapitaliste comme moyen d'instauration d'un communisme libertaire. Il assume ainsi ouvertement un engagement politique ancré dans une gauche pseudo-révolutionnaire assez répandu dans les milieux underground mais plutôt inédit dans celui de la bande dessinée de l'époque.

Les réflexions de Saga sur le sens de la vie terrestre sont entrecoupées d'un long poème en anglais en forme de calligrammes qui évoquent un Apollinaire sous acide, ainsi que de slogans qui empruntent au lettrisme. Dans la première partie de ce long tourbillon graphique, Devil s'éloigne totalement de la bande dessinée proprement dite. Il élabore de complexes compositions traitées en un noir et blanc contrasté à l'extrême qui s'appuient sur une pléthorique documentation photographique. Cette esthétique s'apparente à toute une imagerie contestataire utilisée par le mouvement « provo » qui anima la vie politico-sociale des Pays-Bas dans les années 1965-1970. Ces gauchistes imaginatifs se réclamaient de l'écologie et leurs actions se teintaient souvent d'humour et de dérision. Mais ces pages évoquent aussi les affiches de propagande anti-guerre du Vietnam et les combats anarcho-révolutionnaires qui agitent alors les campus américains. Elles préfigurent même, par bien des aspects et avec quelques mois d'avance, les évènements de mai 68 qui secoueraient bientôt l'hexagone.

Bien malin en tous cas celui qui pourra prétendre s'y retrouver dans les méandres de ce « trip » en forme de flashs photographiques, symboles d'une époque survoltée dans laquelle, totalement débousso lée, se perd notre héroïne. Et que le lecteur en quête de sens s'en accommode comme bon lui semblera !

Devil livrera un début d'explication en se souvenant que, tout en travaillant avec assiduité, lui et son épouse « fumaient » régulièrement. Sans être particulièrement portés sur le LSD et bien conscients de ses dangers, ils se risquèrent tout de même à quelques « trips » dont le dernier chapitre de Saga serait une tentative de transcription graphique de l'un d'eux.[2]

CHAPITRE 8 : Une manière d'explosion en pleine page nous projette dans un univers bariolé et coloré, dont on ne sait s'il s'agit du paradis ou de l'enfer. Dans ces pages réalisées collectivement et manifestement « sous influence » se mêlent les dessins de Nicolas Kapnist, Barbara Girard, Merri ainsi que Druillet, sous emprise lovecraftienne. Un esprit véritablement collectif souffle sur ces quelques pages dans lesquelles sont réunis, comme à la parade, tous les artistes qui ont assisté l'auteur. Jusque là, Devil circonscrivait les interventions extérieures à des tâches essentiellement d'ordre technique, qui se diluaient anonymement dans le résultat final. À l'issue de longs mois de travail, reconnaissant de leurs efforts, il leur laisse ici les coudées franches en leur offrant la possibilité de s'exprimer en toute liberté. À charge pour lui de tenter de donner forme à leurs délires graphiques. Au détour d'un de ces cadavres-exquis, Devil s'y représente, au milieu de ses sectateurs, sous un jour particulièrement diabolique. Cette séquence onirique ou cauchemardesque au choix et manifestement réalisée sous influence « cannabique », a plutôt mal vieillie. Elle demeure toutefois le reflet édifiant d'une certaine esthétique « Flower Power ».

Après une ultime planche-hommage à la muse qui partageait alors sa vie, Devil, dans un fondu au noir énigmatique de cinq pages, referme le monde de Xam sur les ténèbres. Doit-on y voir une parabole de l'ultime voyage de Saga vers la mort ? Chacun est libre d'aller de sa propre interprétation. Les deux textes codés en forme de sablier proposent ils des clés supposées nous aider à y voir plus clair ? Avec l'aide de la grille de décodage, et en s'armant d'une bonne dose de patience, peut-être le lecteur obtiendra-t-il, en forme de récompense, un semblant de réponse...

La sortie du livre

En décembre 1967, après deux longues années de gestation, paraît enfin *Saga de Xam*. Un temps très inhabituel pour la réalisation d'une bande dessinée à une époque où il n'est pas rare, à l'exception de *Tintin*, que les séries les plus populaires alignent jusqu'à deux ou trois titres chaque année.

Son prix de 60 f. (75 €) le tient d'entrée de jeu à l'écart d'un lectorat traditionnel, peu habitué à consacrer un tel budget à l'achat de « petits mickeys ». À l'instar de *Et on tuera tous les affreux*, le livre se présente comme un épais et lourd volume, imprimé sur papier 300 gr. La jaquette est illustrée, innovation inédite pour une bande dessinée, de deux photos de Tony Frank que l'on peut qualifier de photos d'art. La couverture offre un portrait solarisé et psychédélique de Saga/Handa Humbert, le verso, un cliché plus classique de Catherine Deville.

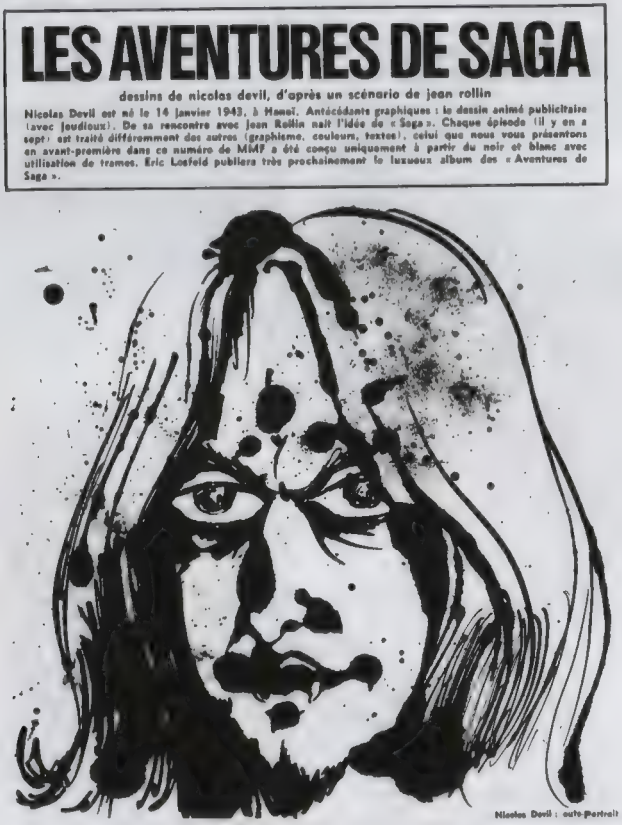
L'ouvrage, d'un aspect extérieur au format hors norme, plus luxueux encore que ceux qui l'ont précédé, et d'un contenu extraordinairement luxuriant, possède toutes les caractéristiques du livre d'artiste. C'est incontestablement l'un des plus beaux livres, tous genres confondus, qu'aura publié Losfeld. Seuls cinq mille exemplaires furent imprimés. À l'exception d'une médiocre réédition partielle en noir et blanc, il ne sera jamais réimprimé dans toute sa majesté, jusqu'à devenir l'objet d'un véritable culte. Avec le retour en grâce des courants pop art et psychédélique, l'ouvrage commencera également par susciter l'intérêt d'amateurs extérieurs au monde de la bande dessinée. C'est dire s'il faut se montrer persévérant et prêt à y consacrer un certain budget si l'on veut envisager mettre la main sur cet objet de convoitise.

Plus encore que *Jodelle*, cette nouvelle (super) production Losfeld fait figure d'événement. Après deux échecs et un succès mitigé, notre homme dut s'en trouver tout ragaillardi. L'ensemble du tirage s'épuisera rapidement, touchant essentiellement l'habituel petit milieu avant gardiste, snob et cultivé, qui constitue le noyau de sa clientèle. Paré de tous les atours du livre d'art, l'imposant album représente un sommet de bande dessinée expérimentale et ambitieuse. Habillé de science-fiction érotique, ce manifeste pop art et psyché brasse diverses tendances artistiques et références culturelles. Le contenu ésotérique, parfois hermétique, s'adresse clairement à un public très éloigné d'un lectorat populaire. Les bandes dessinées d'Éric Losfeld ne parviendront d'ailleurs jamais à fédérer un large public, ce qui aboutira à terme à l'arrêt de la collection. Druillet s'en rendra d'ailleurs vite compte : « *À ce moment là, je savais déjà que les éditions Losfeld ne me correspondaient pas totalement. Ce n'était pas ce que je voulais, ce n'était pas ma vision de la bande dessinée.* |...| *Je ne voulais pas faire de la bande dessinée mondaine.* |...| *Je ne voulais plus de ce ghetto intello-parisien de Losfeld, qui m'a poussé à déserter ce groupe un moment donné. On faisait des tirages de 5000 à 6000 exemplaires réservés à l'intelligentsia branchée.* |...| *À un moment donné, j'ai dit : "Ça suffit le bel album hors*

de prix à petit tirage, il faut faire éclater la bande dessinée dans les supports populaires". Je voulais créer sans prétention, la beauté pour le grand public. » [3]

Comme rarement pour un livre estampillé Losfeld, la presse de l'époque s'en fait largement l'écho. Soulignant, parfois avec complaisance, le caractère érotique de l'album, elle n'omet jamais de mentionner la présence de la loupe qui doit lui apparaître comme le gadget ultime. *Giff-Wiff*, le premier, annonce dès mars 67, une sortie imminente prévue pour le mois de mai. En guise d'annonce, *Midi-Minuit Fantastique* publie en juin un chapitre en avant-première, que Boullet commente aussitôt dans le *Kiosque* : « *À première vue très supérieur à* Barbarella, Jodelle *et* Lone Sloane, *"Les aventures de Saga" seront peut-être le premier livre français comparable à* Prince Vaillant. *En mieux.* » *Le Nouvel Observateur* mentionne dans son numéro du 19 juillet la sortie d'un livre qui fait déjà figure d'événement. *Phénix* en livre une critique détaillée et enthousiaste dans son numéro 5. *Hara-Kiri*, et nombre d'autres titres publient des entrefilets ou publicités, toutes accompagnées d'un bon de commande.

Curieusement, malgré son contenu passablement « épicé », la commission de censure ne mettra pas de veto sur le livre, le jugeant « tolérable » en vertu de son aspect luxueux et d'un prix qui le tenait hors de portée de notre innocente jeunesse.



Nicolas Devil tel qu'il se voit, en introduction du chapitre 6 publié en avant-première dans le numéro 17 de Midi-Minuit Fantastique *- Juin 1967*

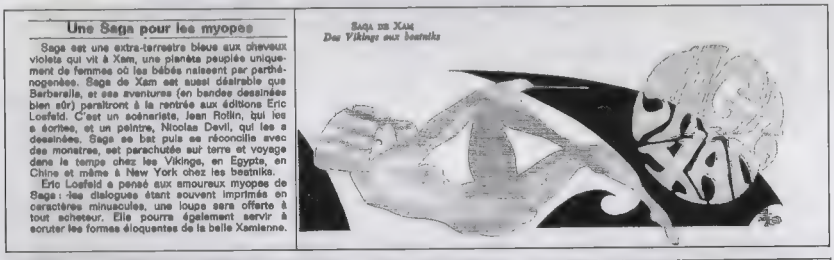
Sorti pour Noël, *Saga de Xam* est devenu le livre à s'offrir ou à offrir. Pour ce que l'on en sait, il se vend d'une traite. À l'occasion de la Foire internationale de Francfort, où il se rend chaque année, Losfeld fait imprimer une affiche annonçant la proche parution de son nouvel album de bande dessinée. Elle connaît un tel succès qu'il a l'idée d'en vendre le visuel à plusieurs compagnies éditrices de posters, une nouvelle mode venue des États-Unis. Cela dut contribuer, une fois n'est pas coutume, à rentabiliser un investissement conséquent, et de mettre en passant un peu de beurre dans les épinards.

Cependant, le succès éclair de *Xam* ne sera qu'un feu de paille qui s'éteindra autour du printemps 68. Une fois les premiers effets de l'album dissipés, on oublia vite le volumineux opus, que l'on rangea soigneusement dans sa bibliothèque. Avec un succès moindre, Losfeld tentera encore de surfer sur la vague du « Summer of Love ». Mais il était déjà trop tard car pop art et psychédélisme avaient fait long feu, balayés par les évènements de mai 68. Venu une fois encore des USA, le mouvement underground, dont Robert Crumb était la figure de proue, fera les beaux jours du magazine *Actuel* qui deviendra chez nous l'organe officiel de la « free press » au début des années 70. On y retrouvera d'ailleurs brièvement la trace, vers 1972-73, d'un certain... Nicolas Devil qui commençait déjà à se faire oublier. Cette revue, qui connaîtra un formidable succès, fera l'apologie du mouvement hippie et d'un psychédélisme tardif en traitant de sexe, de drogue, de contestation, de communautés, de rock, et bien sûr, de bande dessinée. Conquérante, elle portera dans tous les kiosques de France et de Navarre la bonne parole d'une contre-culture populaire à prix démocratique, très loin de l'élitisme de Losfeld.

Affiche de Saga de Xam. *Imprimerie Gros - Paris - Impression Offset - Dim : 105x78 cm*

« La Foire internationale de Francfort a eu un "best-seller" inattendu : l'affiche placardée dans le stand d'Eric Losfeld (l'éditeur de Barbarella*) pour annoncer la sortie d'une bande dessinée de Nicolas Devil :* Saga de Xam *(un voyage extraordinaire qui s'achève en l'an 2000). Losfeld n'a pas encore vendu le livre mais sept pays, dont les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne, ont acheté l'affiche en un temps record pour l'exploiter comme "poster". Le poster est la passion de l'heure. Vous verrez bientôt partout ces sortes d'affiches [...] l'idée vient des États-Unis où l'on en vend chaque semaine un million et demi en noir et en couleur. Les jeunes en tapissent leurs chambres. La variété est infinie. Rêves psychédéliques, polychromes et multiformes, érotisme, protestation contre la guerre du Vietnam, thèmes publicitaire, anniversaire de la Révolution d'Octobre, Superman, Guevara, les sujets sont inépuisables, et il est juste de reconnaître qu'il en est de superbes. » Paule Neuvéglise* - France-Soir

Le Monde étonnant des bandes dessinées de Jacques Marny paraît au tout début de l'année 1968. Sous le titre de *Quatre pas dans l'érotisme*, l'auteur relate l'insolite incursion de Losfeld dans l'édition de bandes dessinées. L'éditeur et Forest y sont évidemment interviewés mais Marny rencontre aussi Nicolas Devil qui évoque sa *Saga de Xam* fraîchement parue. Son témoignage se révèle d'autant plus précieux qu'il propose une grille de lecture digne d'intérêt, quoique parfois confuse, et qu'il se live à chaud à une lucide et pertinente auto critique : « *Dès le bas de l'immeuble où il habite, l'insolite vous attend : les volets du quatrième étage sont*



Une Saga pour les myopes

Saga est une extra-terrestre bleue aux cheveux violets qui vit à Xam, une planète peuplée uniquement de femmes où les bébés naissent par parthénogenèse. Saga de Xam est aussi désirable que Barbarella, et ses aventures (en bandes dessinées bien sûr) paraîtront à la rentrée aux éditions Eric Losfeld. C'est un scénariste, Jean Rollin, qui les a écrites, et un peintre, Nicolas Devil, qui les a dessinées. Saga se bat puis se réconcilie avec des monstres, est parachutée sur terre et voyage dans le temps chez les Vikings, en Egypte, en Chine et même à New York chez les beatniks.

Eric Losfeld a pensé aux amoureux myopes de Saga : les dialogues étant souvent imprimés en caractères minuscules, une loupe sera offerte à tout acheteur. Elle pourra également servir à scruter les formes éloquentes de la belle Xamienne.

SAGA DE XAM
Des Vikings aux beatniks

ERIC LOSFELD, éditeur
présente

SAGA DE XAM

par Nicolas Devil

d'après un scénario de Jean Rollin

Pour recevoir ce sixième titre de la série "Bandes dessinées", il vous suffit de découper (ou de recopier) le bon ci-dessous et de l'adresser, accompagné du règlement à la librairie

LE TERRAIN VAGUE
14-16, rue de Verneuil
Paris 7e

Catalogue sur demande

Un luxueux album 112 planches 4 couleurs relié sous jaquette illustrée 60 f.

M. (nom et prénom)

adresse précise

désire recevoir l'album SAGA DE XAM et verse ce jour 60 F par mandat chèque bancaire, chèque postal au CCP PARIS- 13 312 96 (1)

le

(1) rayer les mentions inutiles

SAGA DE XAM

« Cumulez Einstein, la sagesse hindoue, Wells et le Président Kennedy... et vous aurez une bande dessinée... ».

C'est le pari que Nicolas Devil a fait avec son scénariste Jean Rollin, il y a deux ans. Mais Devil a fait mieux qu'une bande dessinée engagée et érotique. Extrapolant le conventionnel et le schématisé, il visualise le passé, le présent et l'avenir, sans en donner une vision instantanée. Par simple jeu de l'esprit, le lecteur peut donner à l'histoire une dimension nouvelle par rapport à l'espace et au temps, ainsi que rétablir le contexte politique, religieux, scientifique et érotique qu'ils nous est permis d'oublier ou de rajouter. Dans ce temps mathématique, évolue un personnage voltairien qui apprend la violence et le tyrannie tout au long de son voyage interastéral.

Saga est l'une des habitantes de Xam, planète située aux confins de notre galaxie. Son peuple, exclusivement féminin, a atteint un degré de civilisation tel, que sa principale occupation est de penser. C'est un peu Sodome et Gomorrhe, mais c'est aussi les bords du Gange. Xam est menacée d'invasion par les habitants d'une planète voisine : les Trogge, gens d'une épouvantable laideur mais aussi sages de père en fils. Epouvantés par la ruée de ces êtres polyreproductifs et multisexués, les autochtones cherchent un moyen de riposte. Mais ils ne connaissent pas la violence. Tels les Normands d'Astérix, ils vont envoyer un délégué : Saga demande aux Terriens l'apprentissage du mal. Saga, se riant du temps, découvrira notre planète, lors des voyages relatifs dans la préhistoire, dans le Moyen Age, chez les Vikings, en Egypte, en Chine et aux U.S.A. Forte de l'enseignement reçu ici-bas, Saga retournera sur Xam retrouver ses sœurs. Mais « là-haut » l'attend une désagréable surprise. Et Saga se verra forcée d'appliquer ses connaissances en usant de son esprit et en y laissant beaucoup de son corps.

Voilà Saga de Xam. Mais, derrière cette histoire violente, virile et masochiste transparaît — au milieu d'une foule de symboles — l'œuvre de Devil. Sa bande — et il ne veut pas que l'on en doute — est un coup porté au racisme. Les Trogge, êtres sages, doux et bons, sont rejetés par ceux de Xam et traités en sémites partout où ils se trouvent. Tout le scénario est imprégné de cette haine — style nazi — qui fait régner le terreur et persécute. Dans le dernier épisode, Devil cerne impitoyablement les serviteurs du racisme, qu'ils soient politiciens, religieux ou militaires. Il attaque l'Amérique, la guerre au Vietnam, Pie XII et Mussolini. Retranché derrière une documentation solide et une connaissance profonde de l'érotisme, de la politique, de la religion, il jette sur le papier une vision lucide et cruelle du monde. Si la tâche n'est pas nouvelle, elle est ambitieuse.

Les 80 planches du « message » de Devil lui ont demandé deux ans à raison d'une semaine par strip.

Les dessins sont nets, précis, achevés. Si les premières planches font penser au Prince Vaillant de Foster, le style de Devil se dégage peu à peu en passant par Cheval, Bertrad et en sautant Forest et Peellaert. Ses dernières pages éclatent du cadre conventionnel. La planche entière est couverte, inondée de dessins au trait, tirés de photos d'actualité. C'est de l'art figuratif à la manière de Bernard Rancillac. Devil utilise également la méthode dadaïste du « cadavre exquis » qui réunit sur une même planche l'œuvre morcelée de plusieurs dessinateurs, reprenant à l'aveuglette le travail précédent inachevé. Les pages sur la drogue en sont un extravagant exemple. L'ensemble du livre est varié, assuré et inattendu. Le lecteur n'est plus spectateur, il participe à un véritable happening. Il plonge dans une débauche de traits et de couleurs. Le texte prend une place importante d'où il devra extirper la « substantifique moelle » qui fait de Saga de Xam une bande dessinée qu'on « lit ».

Pour les amateurs d'insolite, d'érotisme et de science-fiction, Saga : « Le matin des magiciens », en bandes dessinées

Jean-François POUSSARD.

Dans le sens des aiguilles d'une montre : annonce dans le Nouvel Observateur *du 29 juillet 67. Bon de commande dans* Hara-Kiri *- Critique de l'album dans* Phénix *n° 5 - 4e trimestre 1967*

hermétiquement clos. Le quatrième étage, c'est le domaine de Nicolas Devil ; il y vit dans l'obscurité perpétuelle en compagnie de sa femme, de son enfant, de quatre à cinq amis, d'un chat noir et de deux colombes blanches. Nicolas Devil, longs cheveux flottants et teint blême : "*En fait,* Saga *a été pour moi l'occasion, le moyen de m'exprimer. Je sentais que j'avais des tas de choses à dire. Mais de quelle manière ? Je ne sais pas écrire, restait le dessin.* [...] *On m'a apporté un scénario à partir duquel j'ai développé les thèmes que je portais en moi. Je me suis littéralement défoulé. C'est pour cette raison que l'ensemble paraît confus, qu'il est difficile d'en saisir l'unité. Au fur et à mesure que je réalisais les aventures de Saga, j'apprenais en effet à "parler". L'histoire a donc évolué en même temps que moi.* [...] *Au début, j'étais amoureux de Saga. Mais ce fut un amour raté. Elle est devenue à mon insu un personnage odieux, la caricature du début. Je la considère aujourd'hui comme une anti-héroïne.* [...] *Elle se laisse entraîner et prend le vice des hommes. Elle veut s'emparer du pouvoir, faire de Xam une planète forte et puissante.* [...] *Il y a, dans l'histoire, des tas d'idées, de thèmes qui s'enchevêtrent, en particulier celui de l'impossibilité de la non-violence, du non-engagement.* [...] *Xam est une planète qui ne crée plus rien ; elle vit dans et par la contemplation. J'aime la non-violence, mais cela ne signifie pas s'asseoir et ne rien faire. Il faut agir, combattre, conquérir mais par des critères non-violents. Apprendre à vivre d'autres valeurs.* [...] *Une de celles qui s'imposent le plus est de nous retrouver nous-même, de nous désaliéner par rapports aux objets.* [...] *Nous sommes gavés d'objets, nous en sommes submergés. D'où notre ennui, notre insatisfaction. C'est quand nous aurons atteint le fond du gouffre que nous pourrons songer à nous en tirer. Quand un enfant est dégoûté de la surabondance de ses jouets, il prend deux bouts d'allumettes et reconstruit un autre univers. Toutes ces idées bouillonnent dans ma tête et j'ai essayé de les faire passer dans* Saga, *mais je suis tombé dans un défaut dont je me rends compte maintenant, celui de l'esthétisme. J'ai fait trop de choses gratuites, alors que pour moi c'est l'idée qui est essentielle. Quant à l'érotisme de* Saga, *je n'y attache pas d'importance ou de signification particulières.* [...] *C'est parce qu'on montre une partie des choses et qu'on en cache une autre, que l'érotisme voit le jour. Par ailleurs si j'ai pris le thème de la science-fiction, c'est qu'elle est un support qui permet de dire des choses impossibles autrement. Je ne suis pas satisfait de* Saga. *Mon travail actuel, qui est le second volet de mon œuvre, consiste en un photo-roman, mais alors que* Saga *est pessimiste, ce photo-roman sera au contraire optimiste.* » Losfeld, quant à lui, n'a pas de mots assez forts pour dire tout le bien qu'il pense du livre et de son poulain. Il en profite pour livrer un premier bilan de ses quatre premières années d'activité dans la BD : « *Quand, il y a deux ans, Nicolas est venu me trouver, il ne savait pas dessiner. Il s'est littéralement révélé à lui-même en élaborant son œuvre. Il l'a découverte au fur et à mesure. Le scénario s'est transformé en cours de fabrication. À mon avis,* Saga *constitue un événement dans la BD à bien des titres. C'est d'abord le cas d'une œuvre qui a été créée en équipe, puisque Nicolas vit pratiquement en phalanstère avec ses amis. C'est aussi la première œuvre du genre qui contienne un message de paix et d'amour. C'est enfin la première bande hippie. Devil y regrette même la présence de l'érotisme. Partisan de la non-violence, il considère que l'érotisme est en fait un sentiment violent, et il en est venu aujourd'hui à le répudier.* [...] *Pour moi le problème aujourd'hui est celui du choix. Croyez-moi, il y a pléthore dans le domaine dont nous parlons. Ou le scénario est mauvais, ou le graphisme est dépassé. Les nouvelles bandes dessinées, je les ai toutes lues. J'en écarte beaucoup. Quand Yves Saint-Laurent est venu me présenter sa* Vilaine Lulu, *je lui ai conseillé d'aller trouver Tchou, non en raison du graphisme, mais de la misogynie du personnage. Toutes les bandes que je fais paraître sont en effet à la gloire de la femme.* [...] *Il faut une continuelle escalade dans la novation.* Barbarella *a ouvert une porte ; Peellaert va plus loin, mais son dessin est une fin en soi, il ne peut plus varier.* Saga *a représenté un autre degré d'évolution.* [...] *Je crois qu'une nouvelle forme pourrait consister à photographier des personnages réels et à les faire évoluer dans un univers de bande dessinée. En tout cas, ce que je cherche, c'est de donner ses lettres de noblesse à la bande dessinée. Il me semble que c'est déjà fait en partie avec* Saga. »

*Publicité parue dans le numéro 3 d'*Arcanes *de décembre 1967*

Devil - Druillet : une relation ambiguë

On a longtemps attribué à Philippe Druillet la paternité de la révolution de la BD au début des années 70, de la déstructuration de la page, du bouleversement des codes, de la démesure du format ; pour faire court, de tout un nouveau langage qui rompait avec « la bande dessinée de papa ». Ce n'est pas entièrement faux car il est parvenu à imposer *Lone Sloane*, au style particulier et reconnaissable, dans un hebdomadaire dont les vedettes étaient alors *Astérix*, *Lucky Luke* ou *Tanguy et Laverdure*. Dès lors, on comprend aisément qu'il ne souhaite pas que l'on remette en cause cette thèse. Il convient toutefois de remettre certaines vérités en perspective. Même s'il n'en récolta jamais les fruits, Nicolas Devil avait, bien avant Druillet, largement posé les bases de cette révolution graphique. Hélas pour lui,

faute d'une large diffusion et d'un support populaire qui lui aurait permis de les développer, il ne tirera jamais profit de ses intuitions. Il ne tenait certes qu'à lui de s'accrocher et de mener bataille mais il fit le choix de se retirer. Druillet, qui jamais ne renonça, resta donc seul en lice et sans réelle concurrence.

Quand Devil s'attelle à *Saga de Xam*, fin 65 début 66, il le fait en utilisant d'emblée le format « grand aigle », un peu à l'aveugle car il ne parviendra jamais vraiment à y ajuster son trait. Dès le départ, il s'affranchit des codes narratifs en vigueur en s'inspirant des comics américains qu'il triture pour les accommoder à sa sauce. Pour se faire, il met en œuvre, à l'instinct, des solutions novatrices de mise en page. Son graphisme témoigne d'une relative aisance, même s'il n'est pas toujours exempt de défauts. Druillet, pour l'heure, réalise son *Mystère des abîmes* en format proche du A3, sur un schéma traditionnel de trois bandes et son dessin se montre encore laborieux, très en deçà de ses ambitions. Confrères et amis, il peut être tenu pour certain que l'un et l'autre doivent souvent échanger sur leur travail et partager leurs idées dans un esprit de saine émulation. « *J'habitais à côté de chez lui et on se voyait souvent.* [...] *Nous gravitions dans le cercle de Jean Boullet et tout le monde se mélangeait à l'époque, nous étions dans la même mouvance.* [...] *Un jour, il m'a annoncé qu'il faisait ce bouquin et m'a demandé si je voulais y participer.* [...] *J'ai vu le travail de Nicolas, et lui a senti chez moi une forme de délire complètement dément, et nous avons lancé la collaboration naturellement. J'y ai alors pas mal contribué, c'était le début d'une nouvelle forme de bande dessinée.* [...] *Je ressentais un besoin d'espace sur mes planches. J'avais réalisé* Le Mystère des abîmes *pour Losfeld sur petit format et cela ne me convenait pas. Puis j'ai vu un mec, tout aussi dingue que moi, qui travaillait comme moi sur des grands formats. Je dessinais déjà sur "grand aigle" pour l'adaptation d'*Elric le Nécromancien *de Moorcock.* »[3] Dans cette interview, Druillet évoque, pour la première fois et de façon assez circonstanciée, ses relations avec Devil alors qu'il ne cite son nom qu'une unique fois dans son autobiographie, pour mentionner que c'est lui qui le présente à Losfeld. [5] Mais, en toute bonne foi n'en doutons pas, il se prend passablement les pieds dans le tapis de la chronologie des évènements.

Une comparaison entre la première moitié de *Saga de Xam* et la totalité du *Mystère des abîmes* met cruellement en évidence le fossé qui les sépare alors. En ce début 66, Devil et Druillet travaillent donc tous deux sur leur premier album, le premier, en « grand aigle » avec une structure de page novatrice, le second, en format réduit sur trois bandes traditionnelles. Les faits sont têtus car ce n'est QUE fin 66/début 67 que Druillet passe au « grand aigle » en testant ce format, d'une part sur de nouvelles planches de *Sloane*, d'autre part en s'attaquant à son adaptation d'*Elric*. Un an s'écoulera encore pendant lequel Druillet aura tout le temps de laisser infuser les trouvailles et autres intuitions de Devil.

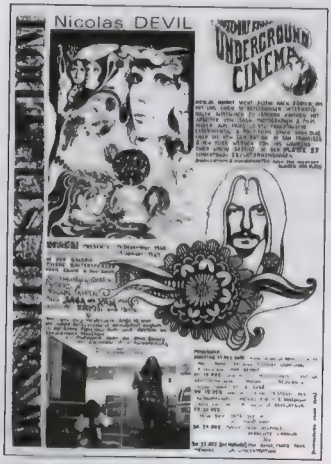
« *À cette époque les dessinateurs commençaient à s'interroger sur leur travail, sur la possibilité d'une nouvelle narration sur des formats différents. Jusque-là, les éditeurs obligeaient les dessinateurs à utiliser des formats standards pour imposer quatre planches sur le banc-titre plutôt que deux ou une seule, tout cela dans un but économique. C'était la préhistoire de la bande dessinée. Nous étions une bande de fous, une de ces générations qui lancent plein d'idées nouvelles et se regroupent en bande.* [...] *On a vu naître des échanges, des convergences, des approches, des similitudes et des passions communes.* [...] *Je n'étais pas d'accord sur certains aspects de* Saga de Xam *mais j'y ai participé, j'ai amené des idées dont certaines de mise en page...* »[3] Qu'en 1967, les deux hommes furent amenés à collaborer ponctuellement ne peut être totalement écarté mais on comprend mal, si tel avait été le cas, que Druillet n'en ait pas aussitôt intégré les bénéfices dans son propre travail. Il est tout aussi difficile de mettre le doigt avec

certitude sur ses apports éventuels dans le travail de Devil. Sans nullement contester ses assertions, il attendra tout de même 1969 pour passer de l'intention à la pratique. En dépit de leur format impressionnant, les planches d'*Elric*, entamées en 1967, ne procèdent pas encore de la déstructuration de la page. Avec le retour choc de *Lone Sloane* dans les pages de *Pilote*, on retrouvera un Druillet métamorphosé et flamboyant, en pleine possession de ses moyens et qui pourra dès lors envisager l'avenir sous les meilleurs auspices. Toutes ses années d'apprentissage étaient maintenant totalement digérées et son style, pourtant nourri de nombreuses sources et emprunts, ne paraissait plus rien devoir à quiconque. « *Je voulais apporter un discours différent, un montage, une mise en scène originale en exploitant les planches comme un visuel cinématographique, un kaléidoscope, en fait comme un jeu de rôle. C'est pour cette raison que j'ai optimisé l'espace des doubles pages et qu'en est sortie la fameuse mise en page Druillet.* »[6]

On pourra ergoter à l'envi sur qui de l'œuf ou de la poule a vu le jour en premier, mais il fallait tout de même reconnaître ici à Nicolas Devil ses perceptions avant gardistes, héritées elles-mêmes des travaux pionniers de McCay et plus généralement des comics books. En dehors de ses incontestables dispositions graphiques, tout chez lui ne devait pas manquer de fasciner un Druillet qui se cherchait encore : son mode de vie, sa personnalité, son look, son assurance ainsi que son indéniable talent. Même s'il s'éloigna assez rapidement du monde de la bande dessinée avant de s'exiler au Canada, ses idées agirent sur Druillet comme un catalyseur. À ce titre, et sans omettre Jean Boullet, il faut le considérer comme l'un des hommes qui eut le plus d'ascendant, inconscient ou non, sur son travail. Cette influence ne saurait en rien remettre en question les nombreuses et incontestables qualités de Druillet parmi lesquelles sa prescience, son intelligence aiguë et sa vision à long terme de l'évolution d'une bande dessinée novatrice autant que POPULAIRE. *Pilote* lui offrira le cadre qui permettra à son génie d'éclore et surtout de s'installer dans la durée. Parallèlement, il s'attachera soigneusement à sculpter lui-même sa propre légende, quitte à en minimiser les points sensibles.

« *La bande dessinée est un travail de bénédictin. Comme pour la peinture, on a besoin d'être seul... Nous n'avions pas la même vision : je voulais que ça pète dans tous les sens mais pas comme ça. Là, on s'installait dans l'anecdote, même si graphiquement, il y a des choses magnifiques.* [...] *Cela peut paraître contradictoire car il y a des moments et des séquences absolument extraordinaires dans* Saga. [...] *J'avais ma vision explosive de la bande dessinée et celle de Nicolas ne me convenait pas.* [...] *Je voulais la faire exploser sur une vie entière, sur un travail et une œuvre de longue durée.* [...] *Nicolas avait ce défaut de s'être laissé emprisonner dans son personnage plus que dans son travail.* [...] *Je me suis barré à cause de cela. On était deux monstres et on n'était pas là pour s'entre-tuer, au contraire, parce qu'on s'aimait. Cette période, ça a été mon moment de passion et ma naissance! Donc tout ce que je dis là, je l'ai vécu passionnément, ardemment.* »[3]

Dans les dernières lignes de cette confession d'une forme de rivalité fraternelle, Druillet fend enfin l'armure. Il reconnait, pour la première fois implicitement et c'est tout à son honneur, tout ce qu'il doit à Devil, même si l'on sent toujours une réticence à y souscrire sans réserve. Malgré toutes ses qualités, Nicolas Devil, n'était pas suffisamment armé pour se hisser au premier rang. Il lui aurait fallu pour cela être animé d'un instinct de conquérant, et d'une certaine agressivité dont il était dépourvu. Druillet, les dents longues, les tripes sur la table et la bave aux lèvres, lui ravirait la couronne au terme d'un combat et d'un travail acharnés, tel un Attila du neuvième art.



*En haut, page tirée d'*Hotcha *- 1968*
*En bas, couverture d'*Orejona *et Catherine en poster - Kesselring 1974*

Nicolas Devil après Xam

Une fois les premiers effets de la sortie de *Xam* dissipés, Devil profite quelques temps des opportunités que son succès lui offre. Assez sollicité, il multiplie et alterne petits travaux lucratifs et collaborations de prestige. Sa participation à une campagne publicitaire pour le compte de la Compagnie générale des produits Cinzano-Dubonnet-Byrrh dut représenter pour lui ce qu'on peut appeler « un bon coup ». Un exemplaire de Xam dut probablement parvenir jusqu'aux bureaux des créatifs, puisqu'on lui demandera, au début de l'année 1968, de narrer sous forme de bande dessinée les aventures de *Dubonnet Cat and his ultimate weapon*. Le style graphique s'apparente aux dernières pages de Xam avec un savant mélange d'emprunts photographiques, de caricature et de dessin décoratif de style Art nouveau. On remarque aussi sa présence dans deux titres de la prestigieuse collection de science-fiction du CLA d'Opta : *À la poursuite des Slans* de A.E Van Vogt en juin 1968 puis *En attendant l'année dernière* de P.K Dick en octobre. Le graphisme se situe là aussi dans le prolongement des dernières pages psychédéliques de *Xam* et du poster qui en a été tiré. On retrouve aussi son nom et sa signature dans le fanzine underground suisse *Hotcha* à partir de 1968. [7] De 68 à 71, soixante-et-un numéros se succéderont. Devil y côtoie tout le gratin de la contre-culture et le magazine sera le premier en Europe à rejoindre l'UPS (Underground press syndicate), devançant en cela *Actuel* dirigé par Jean-François Bizot. Devil fait alors figure d'acteur de premier plan de la culture underground. Pour *Hotcha* mais aussi le fanzine parisien *Le Parapluie*, il réalise des pages qui mêlent textes et illustrations en de savantes mises en page très éloignées de la BD. En parallèle, il travaille sur un ouvrage dont les pages d'*Hotcha* et du *Parapluie* préfigurent la démarche. *Orejona* est conçu comme une bible underground, au sommaire duquel on retrouve les signatures majeures du monde de la « free press », parmi lesquels : Ron Cobb, Giger, Spain Rodrigez, Gilbert Shelton, Vaughn Bodé et bien sûr Robert Crumb. Devil intègre leurs dessins dans des mises en pages alambiquées, lettrées et titrées à la main qu'il

enrichit de nombreux collages, photos ou illustrations originales de son cru. Il a commencé à compiler textes et illustrations entre 1967 et 1972 en les appréhendant comme une anthologie - la première du genre - du mouvement underground. Emprunt de colère et de révolte et en opposition à l'autorité de la société bourgeoise, l'ouvrage témoigne d'une mutation idéologique et culturelle en direction d'une gauche révolutionnaire et radicale amorcée dans le « chapitre américain » de *Xam*. Voici ce qu'en disait l'auteur en guise d'introduction : « *Ce livre n'est rien d'autre que le reflet d'une société en état de décomposition. Il est donc lui-même éclaboussé de toute la puanteur des institutions qui nous dirigent. C'est donc en toute connaissance de cause que je le jette aux charognards de la récupération.* » Mai 68 était passé par là, et il y a fort à parier qu'il dut s'y montrer davantage acteur que spectateur. Losfeld qui concevait pour Devil une sincère affection, avait prévu d'éditer *Orejona* en avril 1972. Paralysé par de graves soucis pécuniaires, il n'avait plus les reins assez solides pour prendre en charge les coûts de fabrication d'un tel livre et dût se résoudre, la mort dans l'âme, à passer son tour. Suite à cette défection, *Orejona* devra encore patienter deux ans, avant d'être publié par l'éditeur suisse Kesselring, après que les modestes Éditions des Egraz, un moment pressenties, y aient renoncé à leur tour.

Au début des années 70, on retrouve son nom dans quelques parutions du magazine *Actuel*. Le numéro 19 d'avril 1972 présente les bonnes feuilles du projet *Orejona* avec un texte de présentation. Pour le numéro 26 de décembre, il illustre en couverture le thème du mois : *Libérez votre corps !!!* Le dessin n'est pas signé mais bien représentatif de sa nouvelle manière qui s'inscrit dans la mouvance des comix underground. À l'intérieur, il signe et illustre dans un style pop art tardif, un article intitulé *Massez-vous les uns les autres* sous le pseudo de Devil Duke. Son ultime (?) bande dessinée en six pages, intitulée *L'Esclave*, paraît dans le numéro 28 de février 73. D'une tonalité très noire au propre comme au figuré, son traitement très underground évoque vaguement Corben que l'on retrouve d'ailleurs au sommaire du même numéro. Auteur de la couverture, il la signe N Devil Duke, et figure aussi dans l'ours, cette fois sous le pseudo de... Devil Canard. Il semblerait que Devil ne prenne plus grand chose au sérieux, et que sa carrière donne tous les signes de la dispersion. La parution d'*Orejona,* en 1974, fera pour lui

Publicité pour Dubonnet - 1968

figure de chant du cygne. On retrouvera pourtant encore le nom de Devil, puis Deville, au sommaire des trois tomes tendance new age du *Livre des possibilités* : *Tout* -1975, *Nu* -1977, *Nous* 1984, parus chez Robert Laffont et cosignés par André Bercoff et Paula Salomon. Dans les deux premiers volumes, il livrera quelques illustrations dans un style encore reconnaissable qui tendra, dans le troisième tome, vers une forme d'abstraction.[8] Toujours mu par une envie d'écriture qu'il porte en lui depuis plusieurs années et que Losfeld avait d'emblée pressentie, il y signera aussi une part importante des textes qui purent intéresser quelques lecteurs en recherche d'une certaine littérature « philosophico planante ».

Après quoi, Nicolas Devil disparaîtra totalement des radars, pour se construire une nouvelle vie au Canada. Plus jamais à notre connaissance, la bande dessinée ne croisera sa route.[9] Son combat actuel contre la maladie d'Alzheimer ne laisse, hélas, aucune chance de le voir un jour y revenir.

Publié chez Eric Losfeld à la fin d'avril, Orejona de Nicolas Devil sera en vente pour 20 F environ, ce qui est presque un cadeau pour un album de 250 pages. A la même époque, Vasco organisera un light-show à partir du livre, avec films intercalés ou superposés, six appareils de projection et un écran de 14 mètres.

Il avait fait Saga de Xam en 1965, un style et un graphisme assez nouveaux pour secouer une bande dessinée française abrutie dans l'enfantillage. Ce n'était selon lui qu'un galop d'essai, une façon de prouver qu'il savait tenir son crayon et sa plume. Mais il n'aime pas jouer les artistes talentueux et solitaires branchés sur leur œuvre. A cette époque, il pensait déjà à autre chose — un vrai livre qui ne serait pas tout à fait le sien, une explosion beaucoup plus large qui rassemblerait les fracas épars de la nouvelle culture.

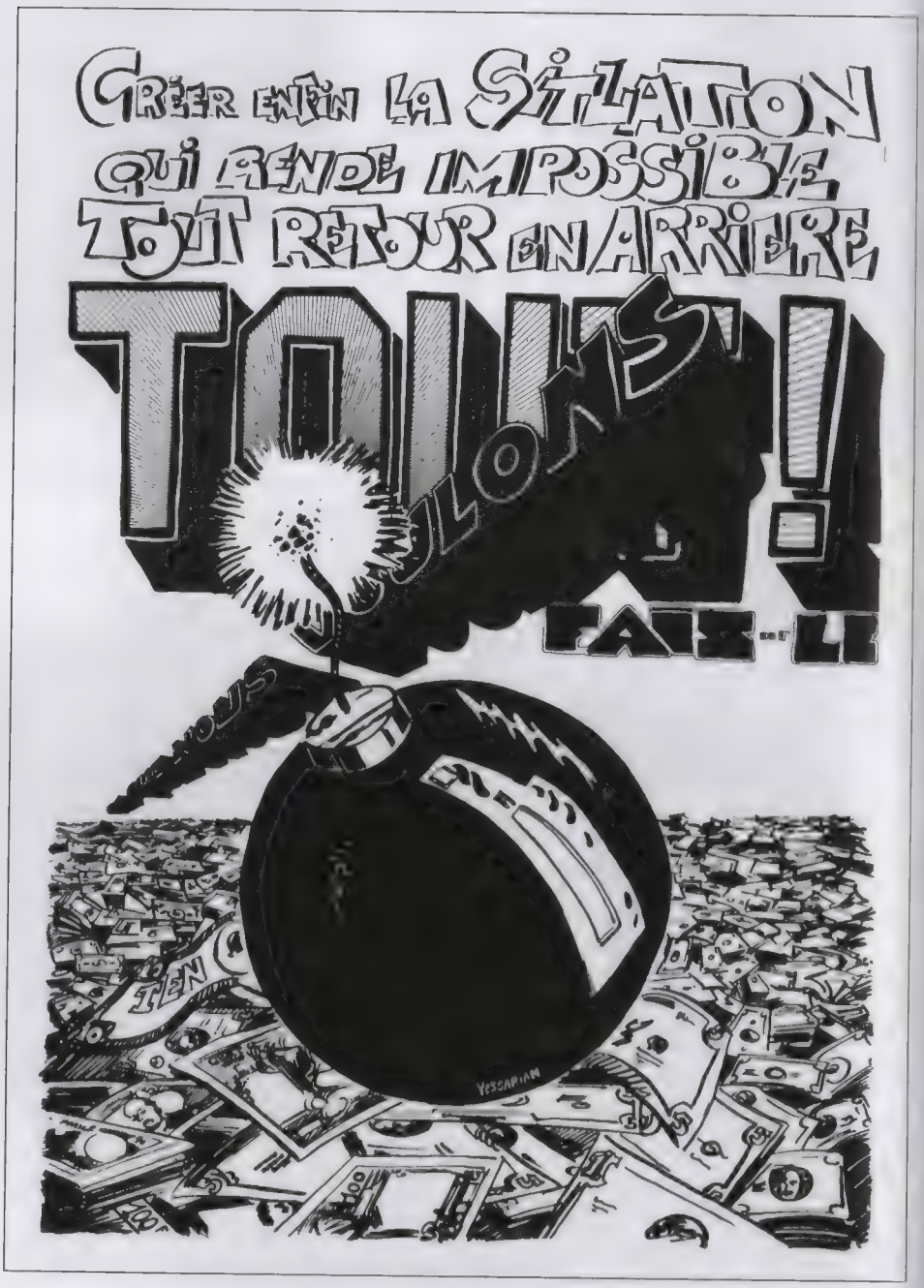
Et voici Orejona, deux cent cinquante pages noires et blanches, papier journal et grand format. C'est une extraordinaire reconstruction de graphisme et de textes, dessins originaux de Devil mêlés à l'ensemble de la production underground, l'Europe-Amérique dans des signes imbriqués et désormais indissociales. Chaque page s'articule autour d'un dessin central avec son décor et ses textes. Peu importe de savoir si les dessins sont inédits, reproduits, retouchés ou redessinés à la manière de l'auteur ; si les textes sont anonymes, détournés ou simplement cités. Tous ont été écrits à la main avec soin ou avec force : un travail de bénédictin qui refuse le luxe et la technologie au profit de l'artisanat. « La typographie était impossible, dit Devil. Et dans un texte écrit à la main on peut tellement plus facilement faire transparaître sa colère ou sa joie. »

Il y a des dizaines de collaborateurs volontaires, des centaines de collaborateurs involontaires : des amis, Crumb, Cobb, Vaughn Bode, Sheridan, Schreier, et puis Rubin, Vanegeim, Hoffman, mais aussi les précurseurs Blake, Tzara, Breton, Brecht, Maïakowsky, indiens, indous ou Rabelais — un incroyable mélange logique. Devil explique : « Pourquoi écrire ou dessiner de sa plume des choses que d'autres ont très bien dit ou très bien vu avant toi. Le problème était de réunir et de tisser des rapports dans l'éclatement, de meubler l'ignorance européenne devant les Etats-Unis. »

C'est un livre slogan : on n'échappe au dessin que pour tomber dans le texte, ou inversement. C'est aussi une histoire en deux parties : l'exposé de l'héritage d'abord, la morale judéo-chrétienne de Moscou à San-Francisco, rendement, consommation, logique, puritanisme et raison ; un historique des années cinquante à mille neuf cent quatre-vingt quatre ensuite, les premiers rockers, le beat generation, nouvelle conscience, nouvelle culture, les hippies, le foisonnement des groupes marginaux et plus radicaux. Impeccable construction : les deux parties se subdivisent en seize chapitres, présentés par les cartes du tarot — le bateleur, la papesse, l'impératrice, la justice, la force, le pendu... avec leur cortège de symboles antiques ou hip. La carte de la température présente tous les mouvements révolutionnaires du monde industriel, black white et red panthers, provos, VLR GP, MLF ; la carte de l'empereur le pouvoir, le pape la démagogie des religions et des idéologies.. .

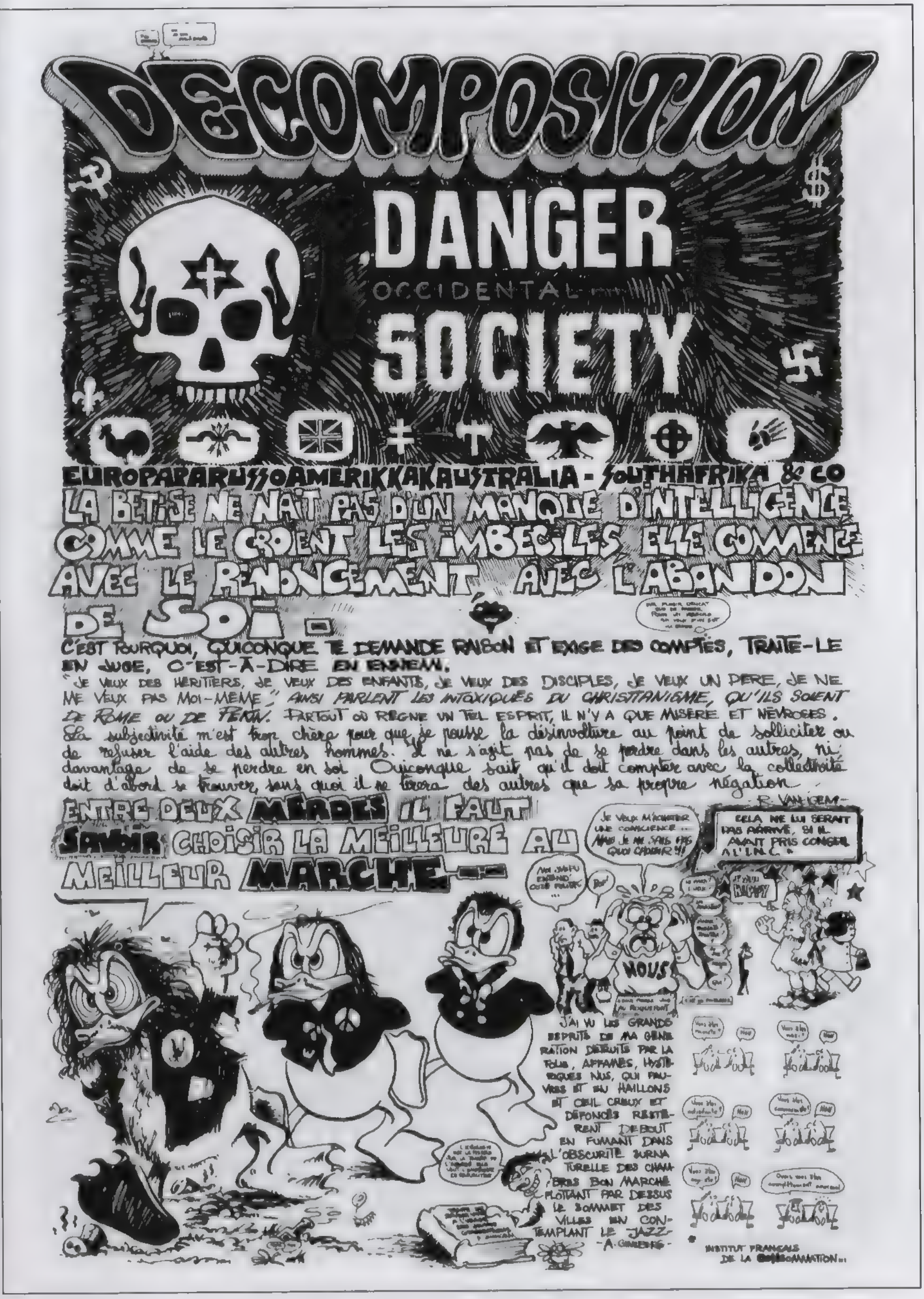
A mi-chemin entre le manifeste et l'Encyclopédie universelle des luttes, avec une stupéfiante violence, Devil a voulu exprimer « la conscience de caste de notre jeunesse et de notre volonté ». Il dit : « Créer un précédent en tentant de rendre compte de tous les précédents... C'est mon trip, faites-en ce que vous voulez, ou faites en autant... Ecrivez dessus ou rajoutez des pages... » Ce trip est aussi le vôtre : en voici cinq pages d'avant-goût. **Mab.**

*Preview d'*Orejona
Actuel *numéro 19 - Avril 1972*


CRÉER ENFIN LA SITUATION
QUI RENDE IMPOSSIBLE
TOUT RETOUR EN ARRIERE
TOUS!
FAIS-LE
YESCARIAN

LE CIEL S'EST ENRICHI DES PHANTASMES DE LA TERRE
QU'ELLES SE GARDENT DE NEGLIGER
COMME LES AUTRES NATURELLEMENT,
LES JEUNES DOIVENT APPRENDRE
AUPRES DES VIEUX ET DES ADULTES
ET S'ASSURER AUTANT QUE POSSIBLE
DE LEUR ACCORD AVANT D'ENTREPRENDRE
TOUTE ACTIVITE UTILE.
DE FOLIE
- R. VANEIGEM -
ON CROIT MOURIR POUR LA PATRIE, ON MEURT POUR LE
ON CROIT LUTTER POUR LE PROLETARIAT, ON MEURT POUR SES DIRIGEANTS
ON CROIT BATIR POUR L'AVENIR, ON RENTRE AVEC L'ACIER
DANS UN PLAN QUINQUENNAL.
ET APRES AVOIR ASSENE SES SLOGANS,
QUE FONT LES JEUNES TURCS DE LA GAUCHE EN REVOLTE?
ILS ENTRENT AU SERVICE D'UNE CAUSE!
LA MEILLEURE DES CAUSES
LEUR TEMPS DE CREATIVITE ILS LE PASSENT A DISTRIBUER DES TRACTS,
A COLLER DES AFFICHES, A MANIFESTER, A PRENDRE A PARTIE
LE PRESIDENT DE L'ASSEMBLEE REGIONALE
IL FAUT BIEN AGIR
PUISQUE LES AUTRES PENSENT POUR EUX
DU SACRIFICE
N'A PAS DE FOND
- R. VANEIGEM -
D'EXPLOITER LA CREDULITE
IL RESULTE QUE TOUT IDEALISME ENGENDRE NECESSAIREMENT L'HYPOCRISIE
L'ESPOIR EST LA LAISSE DE LA SOUMISSION
MANN! V'LA LA PARANOÏA!

LA RELIGION ET LA CÉTADILLE
DANS LAQUELLE IL Y A TRES LONGTEMPS
ON A ENFERMÉ L'IMAGINATION
LE FEU EST LE REMÈDE DU
A CHACUN SELON LA LARGEUR DE SON ESPRIT...
QUI ME PRÉDIRA L'AVENIR?
QUI DÉNOUERA DEMAIN SUR MA POITRINE LE NOEUD DU CHÂLE QUE TU VIENS DE SERRER?..
LA MÉMOIRE FUT PLUS DIRIGÉE VERS LE SOUVENIR DES DEVOIRS QUE VERS CELUI DES PLAISIRS ;
LA MÉMOIRE EST LIÉE À LA MAUVAISE CONSCIENCE, À LA CULPABILITÉ, AU PÉCHÉ
C'EST LE MALHEUR ET LA PUNITION ET NON LE BONHEUR ET LA PROMESSE DE LA LIBERTÉ QUI SUBSISTENT DANS LA MÉMOIRE
ET DÉTERMINENT LES ACTIONS DE LA VIE
AH!! SI J'AVAIS DU!...
OÙ LA FORCE ET LE MENSONGE ÉCHOUENT À BRISER L'HOMME ET À LE DOMESTIQUER, LA SÉDUCTION S'Y EMPLOIE. QU'EST CE QUE LA SÉDUCTION DÉPLOYÉE PAR LE POUVOIR?.. LA CONTRAINTE INTÉRIORISÉE ET DRAPÉE DANS LA BONNE CONSCIENCE DU MENSONGE..!
Le masochisme de l'honnête homme.
IL A BIEN FALLU APPELER DON DE SOI CE QUI N'ÉTAIT QUE CASTRATION, PRENDRE AUX COULEURS DE LIBERTÉ LE CHOIX DE PLUSIEURS SERVITUDES.
LE "SENTIMENT DU DEVOIR ACCOMPLI" FAIT DE CHACUN, L'HONORABLE BOURREAU DE SOI-MÊME.
R. VANEIGEM
JE SUIS LIBRE D'OBÉIR OU DE DÉSOBÉIR.
1 PROTESTANT
2 HISTORIC
3 CATHOLIC
H. COBB


DECOMPOSITION
DANGER
OCCIDENTAL
SOCIETY
EUROPAPARUSSOAMERIKKAKAUSTRALIA - SOUTHAFRIKA & CO
LA BETISE NE NAIT PAS D'UN MANQUE D'INTELLIGENCE COMME LE CROIENT LES IMBECILES ELLE COMMENCE AVEC LE RENONCEMENT, AVEC L'ABANDON DE SOI -
C'EST POURQUOI, QUICONQUE TE DEMANDE RAISON ET EXIGE DES COMPTES, TRAITE-LE EN JUGE, C'EST-À-DIRE
"JE VEUX DES HERITIERS, JE VEUX DES ENFANTS, JE VEUX DES DISCIPLES, JE VEUX UN PERE, JE NE ME VEUX PAS MOI-MEME" AINSI PARLENT LES INTOXIQUÉS DU CHRISTIANISME, QU'ILS SOIENT DE ROME OU DE PEKIN. PARTOUT OÙ RÈGNE UN TEL ESPRIT, IL N'Y A QUE MISÈRE ET NÉVROSES.
La subjectivité m'est trop chère pour que je pousse la désinvolture au point de solliciter ou de refuser l'aide des autres hommes. Il ne s'agit pas de se perdre dans les autres, ni davantage de se perdre en soi. Quiconque sait qu'il doit compter avec la collectivité doit d'abord se trouver, sans quoi il ne tirera des autres que sa propre négation -
- R. VANEIGEM -
ENTRE DEUX MERDES IL FAUT SAVOIR CHOISIR LA MEILLEURE AU MEILLEUR MARCHE ---
JE VEUX M'ACHETER UNE CONSCIENCE ... MAIS JE NE SAIS PAS QUOI CHOISIR !!
CELA NE LUI SERAIT PAS ARRIVÉ, SI IL AVAIT PRIS CONSEIL A L'I.N.C. *
NOUS
J'AI VU LES GRANDS ESPRITS DE MA GÉNÉRATION DÉTRUITS PAR LA FOLIE, AFFAMÉS, HYSTÉRIQUES NUS, QUI PAUVRES ET EN HAILLONS ET OEIL CREUX ET DÉFONCÉS RESTÈRENT DEBOUT EN FUMANT DANS L'OBSCURITÉ SURNATURELLE DES CHAMBRES BON MARCHÉ FLOTTANT PAR DESSUS LE SOMMET DES VILLES EN CONTEMPLANT LE JAZZ -
- A. GINSBERG -
* INSTITUT FRANCAIS DE LA

IL N'Y A PAS D'AVENIR, IL N'Y A JAMAIS EU D'AVENIR. LE VÉRITABLE AVENIR, C'EST AUJOURD'HUI.

MIGUEL DE CHAMUNO

LA VIEILLE CATIN OCCIDENTALE SE CONVULSE MINÉE DANS SES ENTRAILLES PAR LA CROISSANCE DES COLLECTIVITÉS PARASITES ET ASOCIALES QUI PROPAGENT LE VIRUS SUBVERSIF DE LA JOUISSANCE INCONDITIONNELLE, DE LA JOUISSANCE TOTALE. MALGRÉ TOUS SES EFFORTS, LA RUSSO-EUROPAMÉRIK NE PEUT S'EMPÊCHER DE SÉCRÉTER LE PRODUIT DE SA PROPRE ANGOISSE — L'AVANT-GARDE D'UN NOUVEL-ÂGE.

LES MUTANTS ÉCHAPPENT AUX SERGENTS RECRUTEURS DE LA RÉCUPÉRATION CAR ILS PEUVENT SE CAMOUFLER DERRIÈRE LA MEILLEURE DES PROPAGANDES — LA PROPAGANDE DU MOI ABSOLU — DU PLAISIR VÉCU. LA CEINTURE DE CHASTETÉ QUI TORTURAIT L'IMAGINATION EST TOMBÉE. L'UNIVERSALISME SURGIT AU CARREFOUR OÙ LA CIVILISATION A CATALOGUE SON PASSÉ PLANÉTAIRE... LA RAISON, LA LOGIQUE ET LA MORALE APPARAISSENT FOSSILISÉES... LE VERBE ET LE MOT S'ENTENDENT DANS LEUR RÉALITÉ BORGBORIGMIQUE, LE MOUVEMENT EST TRÉMORABLE ET CEUX QUI TENTENT DE L'ENDIGUER SONT ÉCRASÉS SOUS LA RICHESSE SUBJECTIVE DE TOUS CEUX QUI COMPOSENT LE NOUVEAU PEUPLE RÉVOLUTIONNAIRE...

SEUL AU MILIEU DE LA TEMPÊTE, AVEC LA FOULE HURLANTE TU TE DÉMÈNES COMME UN PAUVRE DIABLE... DANS LE TINTAMARRE AU MILIEU DE TOUS CES ZÈBRES QUI GUEULENT À QUI-MIEUX-MIEUX, VA DONC SAVOIR QUI CROIRE ? ILS ONT L'AIR SI VRAI, ET CE QU'ILS DISENT C'EST TELLEMENT CONVAINCANT QUAND ON N'ÉCOUTE QUE ÇA ET QU'ON NE POSE PAS DE QUESTIONS...

OURAGAN SUR LA JUNGLE. IL FAUT PAS METTRE LES DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT, IL FAUT DRÔLEMENT SE MAGNER LE TRAIN... ALLER VITE. PLUS VITE ET, PLUS LONGTEMPS... C'EST LE PREMIER TRUC QU'IL FAUT SAVOIR... C'EST AINSI QU'ON SE RETROUVE LANCÉ PLEIN POT-MIRO SUR DES RAILS DE CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE

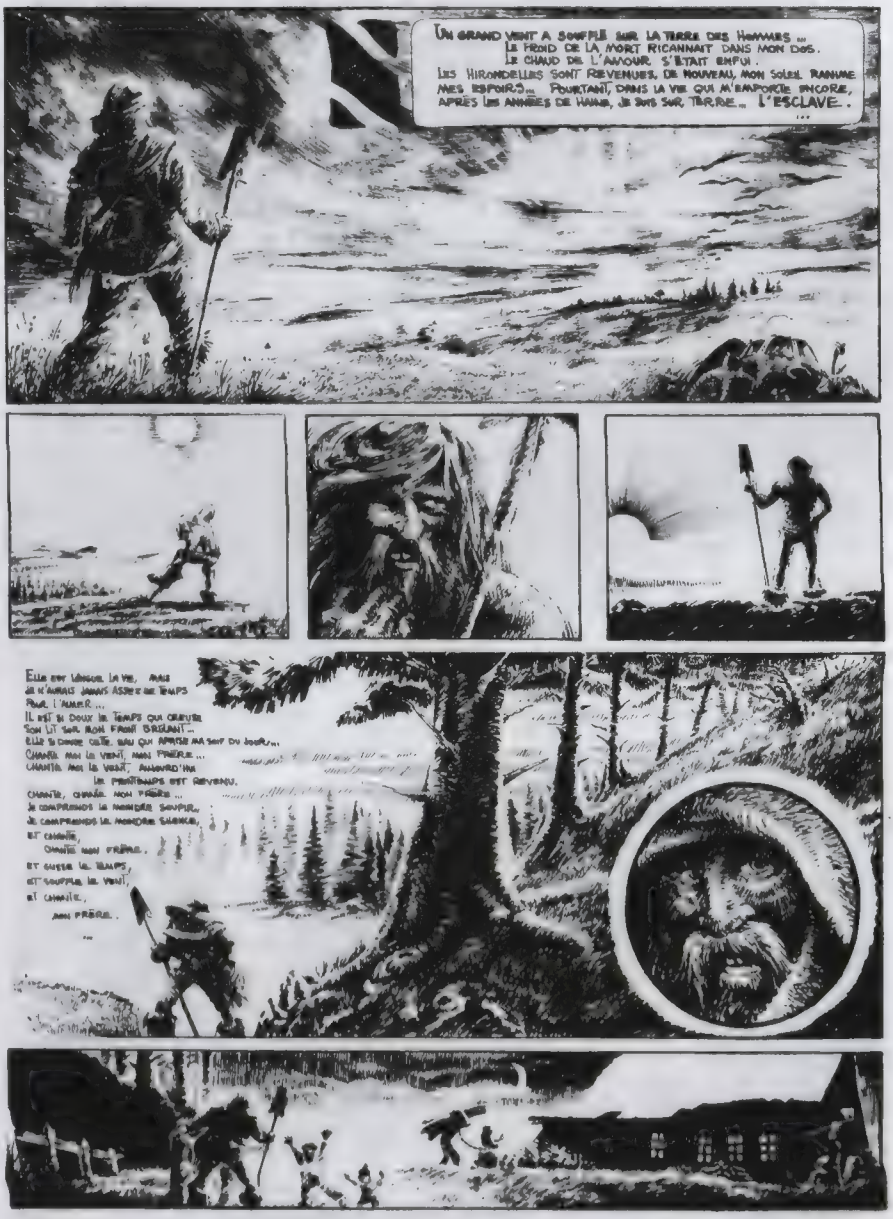
ET C'EST LA COURSE APRÈS LE TRAIN... AVEC LES COPAINS QUI TE MARCHENT SUR LES PIEDS... SANS COMPTER CEUX QUE TU ÉCRABOUILLES — PAS LE MOMENT POUR FAIRE DU SENTIMENT — ET TOUT CE QUE TU BOUFFES COMME POUSSIÈRE, COMME SALETÉ QU'IL TE SOUFFLE DANS LA GUEULE CE FOUTU DE BON-DIEU DE FUMIER DE TRAIN ! VOILÀ LES "PREMIÈRES", DANS UN COIN TU EMPOIGNES UN BON CHEVAL. TU VAS GRIMPER. RATÉ... FAUT REMETTRE TA MISE ET PAS T'ESSOUFLER... PAS UN CADEAU, MAIS AVEC LE BLUFF... USER L'ESSENTIEL : LA CAILLASSE LUISANTE QUI CRÉPITE SOUS LES TALONS ET LES BÂTONS DANS LES ROUES, ET L'OEIL DU VOISIN AUSSI... JUSQU'À TEMPS OÙ. TU TE FOUS LA GUEULE PAR TERRE... OH HEUREUX HOMME TE VOILÀ SUR LE CARREAU P'TIT-PERE. BÉNI TON FLIPP. LÀ-BAS, LE MERDIER, IL FILE, SANS TOI. AVEC LA FOULE DES CLAMPINS QUI LUI COURT LE TRAIN... SALUT LES POTES BON VOYAGE !! ! VIVE LA GLANDOUILLE ! MAIS, QU'EST CE QUE JE FOUTAIS LÀ BAS, NOM D'UN CHIEN À COURIR DERRIÈRE CETTE PUTAIN DE LOCO POURRIE ?

HÉ VOUS LÀ ! CHACUN EZ !!!!

"CHANGER LA VIE !!"

R. CRUMB

A. RIMBAUD & TOUS LA RÉVOLUTION !



L'Esclave, Actuel *n° 28 "Spécial Comix" - Février 73*

FRÈRE!
...
KANIS... KOPA
KANIS!
?
KANIS?
KANIS...
KANIS!
...

PAW
PAW
PAW
PAW
FRÈRE!..

OK…
BOUFFE…
!

LES NUAGES PASSENT...
LA PLUIE OPÈRE...
DANS LE DOUTE... BRÛLE
BRÛLE !!
MON, FRÈRE...
LE VENT A TOURNÉ, ET...
LES COCHONS SONT MORTS...
POUR CHACUN VIENDRA L'HEURE...
SELON SON MÉRITE, SELON SON COURAGE !
SANS SOUVENIRS LE SOLEIL REVIENT...
UN CHAUD SANG D'AMOUR GRONDE DANS LE CALME DE MON ÂME.
SANS REGRETS LES ENFANTS REVIENNENT.
... SANS HAINE, NI REMORDS ...
... L'AMOUR DE LA VIE REVIENT...
VOILÀ L'UNIQUE VICTOIRE,
... TANT QUE L'HERBE POUSSERA SUR LA PRAIRIE ...
... TANT QUE LE VENT CHANTERA DANS LA MONTAGNE ...
... TANT QUE LE CIEL COUVRIRA LE GRAND CERCLE DE LA TERRE ...
... MAINTENANT COMMENCE L'HISTOIRE ...
© 1973

Postérité de Xam

Éric Losfeld n'a jamais voulu, comme il le dit plus haut, rééditer *Saga de Xam* et non « LA » *Saga de Xam*, comme trop fréquemment répandu de manière erronée. En 1980, les éditions Osalides proposeront cependant une réédition partielle imprimée en noir et blanc dont étaient exclus les deux derniers chapitres, ce qui, pour le moins, frisait l'hérésie. Le visuel de la couverture, particulièrement hideux, augurait d'un travail de réédition bâclé, réalisé, en l'absence des films originaux, à partir de simples clichages noir et blanc des pages de l'album. Comment un lecteur de 1980 aurait-il bien pu se faire la moindre idée des qualités d'un ouvrage dont l'intérêt reposait en grande partie sur une utilisation novatrice de la couleur ? Assez rare, du fait d'un tirage réduit, ce bouquin ne pouvait de toutes manières prétendre rassasier la curiosité de quiconque n'avait jamais eu l'opportunité de tenir en main l'album original.

En 1969, paraît chez Marabout, un des premiers ouvrages historiques consacré au neuvième art, intitulé *La Bande dessinée - Histoire des histoires en images de la préhistoire à nos jours*. Comme aurait dit un célèbre général : « Vaste programme ! » Son auteur, Gérard Blanchard, y trouve toutefois la place d'évoquer les principales bandes dessinées de Losfeld, encore bien présentes dans les esprits : « Barbarella *est une aventure érotico-fantastique publiée dans* V Magazine *(1962) et reprise en album par Losfeld (1964).* Bébé Cyanure *(1964), puis* Marie-Math *(1965 à la TV) font de Forest un artiste célèbre et méconnu.* [...] *Guy Pellaert* (sic) *crée* Jodelle *(Losfeld 1966) suivi de* Pravda *(*Hara Kiri *1967) qui apportent dans la bande dessinée française un dessin nouveau, de merveilleuses dissonances de couleurs vives et des histoires "sexy" pleines d'allusions à l'actualité.* Jezabelle *en mensuel de poche ou* Sandra *de Topin dans un journal de jeunes accréditent un "pop styl"* (sic) *très décoratif qu'intensifie la* Saga de Xam *de Devil.* »

Nombreux sont ceux qui tentent encore de s'accrocher au wagon pop art/psyché, toujours présent dans les esprits en cette fin des années soixante et soixante-dix naissantes. Citons les deux albums parodiques de Jean Yanne et Tito Topin pour Casterman, *Les Dossiers du BIDI*: qui, sans faire un bide, ne connaîtront pas le succès escompté. Des réminiscences perdureront dans l'édition, la presse, la publicité ou le design jusqu'au milieu des années soixante-dix. Elles se voient saupoudrées avec parcimonie dans les journaux *Tintin* et *Spirou* et davantage de prodigalité à *Pilote* qui, dans sa grande variété de genres, ne peut ignorer ces évolutions stylistiques. Plus curieusement, *Record*[10], le magazine confessionnel du groupe Bayard, intègre à partir de 1971, mais avec un train de retard, une charte graphique, des illustrations et de nombreuses bandes dessinées fortement marquées par ce style. Citons, entre autres, les nombreux récits complets d'un Didier Convard débutant ou *Nathalie* du pourtant classique Bernard Dufossé. *Le Chevalier inconnu*, la série à suivre la plus typée signée René Botti and partner's,[11] aurait d'ailleurs pu trouver sa place au sein du catalogue Losfeld si ce n'était l'absence notable de la moindre connotation érotique, bien évidement totalement inconcevable (quoique *Nathalie*...) dans le cadre d'une publication catholique vendue sur abonnement dans les écoles catholiques ou dans les églises...

Dans son *Panorama de la bande dessinée* chez J'ai lu, qui date de 1976, Jacques Sadoul n'évoque *Saga de Xam* que par le biais de l'entrée consacrée à *Lone Sloane* dans laquelle il se demande qui se souvient encore de *Saga de Xam* alors que la carrière de Druillet se poursuit avec succès. Ce point de vue assez répandu témoigne d'un temps où les productions Losfeld n'étaient plus vraiment en odeur de sainteté. D'autres évoquent parfois *Saga de Xam* plus positivement mais sans le moindre développement dans l'analyse : « *Nicolas Devil donne* Saga de Xam, *une bande dessinée qui secouera tous les genres.* » [12]

La plupart des études récentes consacrées à l'histoire de la bande dessinée commencent à faire mention du caractère précurseur des premiers albums Losfeld. Moins lacunaires et plus argumentées, quelques-unes d'entre-elles remettent certains albums en perspective comme autant de jalons incontournables de l'évolution vers une bande dessinée adulte mais en insistant surtout sur les deux œuvres-phare que sont *Barbarella* et *Jodelle*. Dans *Les Sixties*,[13] un ouvrage paru en 1996 et qui couvre toutes les facettes de la révolution artistique de cette décennie dorée, Thierry Groensteen se charge de la partie bande dessinée. Ne se contentant pas d'une simple mention, il y souligne l'importance de *Saga de Xam* : « *Nicolas Devil signe* Saga de Xam, *peut-être le premier "concept album" de la BD française. Cette œuvre monumentale qui est un voyage érotique et esthétique à travers l'histoire de l'art de tous les continents est tellement foisonnante que l'édition originale comporte une loupe permettant d'en apprécier tous les détails.* » Il n'oublie pas non plus Losfeld : « *Losfeld* [...]*aura été le premier à permettre aux auteurs de bandes dessinées de s'exprimer sur un nombre de pages sans précédent* [...] *et de travailler directement pour la librairie, sans prépublication dans la presse.* » Planche originale à l'appui (voir p. 124), il développe son analyse avec pertinence dans *Astérix, Barbarella & Co.* [14] « *Première et unique BD d'un auteur de 24 ans,* Saga de Xam *demeure une œuvre sans équivalent. Ce gros album où alternent les séquences en couleurs, en bichromie et en noir et blanc est une traversée de toutes sortes de styles. Une synthèse "post-moderne" avant la lettre. On discerne plus particulièrement les influences de Lovecraft, Druillet et Forest mais aussi du pop art, du lettrisme, de la musique rock et de la photo de presse. L'héroïne est une jeune femme à la peau bleue, appartenant à une civilisation extraterrestre raffinée, celle de Xam. Nombre de personnages réels sont représentés. Le tout forme un fascinant mélange d'audaces formelles et de maladresses, et un album qu'il faut bien qualifier d'illisible. Cette planche présente en outre la particularité d'être la plus grande de la collection.. On sait peu de choses de Nicolas Devil qui signa un album plus politique en 74 :* Orejona *tout en apparaissant dans quelques magazines alternatifs et en illustrant des livres d'André Bercoff ou Paula Salomon.* » On notera qu'il insiste sur l'influence qu'aurait exercée Druillet sur le travail de Devil, alors que nous avons tenté de démontrer l'inverse. Mais ces deux notules, certes encore trop brèves, ont au moins le mérite d'une certaine pertinence et résument assez bien l'ambition de l'auteur et la portée artistique de son œuvre. Même si Groensteen reste réservé sur ses qualités formelles et en pointe certaines faiblesses, il est le premier spécialiste du genre à tirer *Saga de Xam* des oubliettes pour lui restituer sa juste place dans l'histoire de la bande dessinée moderne.

Ces dernières années, plusieurs sites, souvent anglo-saxons, ont évoqué *Xam* avec une curiosité et une acuité d'autant plus surprenante que le livre demeure en leurs contrées quasi introuvable. L'un de ces amateurs confie avoir découvert *Xam* et Devil dans le catalogue de l'exposition *Art nouveau revival*, édité par le Musée d'Orsay (johncoulthart.com/feuilleton/2014/12/08/saga-de-xam-by-nicolas-devil/). Il s'y livre à un décryptage des plus affûtés pour quelqu'un qui dit ne pas posséder le précieux ouvrage. Depuis, les pages de *Xam* ont été numérisées, mises en ligne gratuitement en pdf, commentées, portées aux nues et appréhendées comme pièce

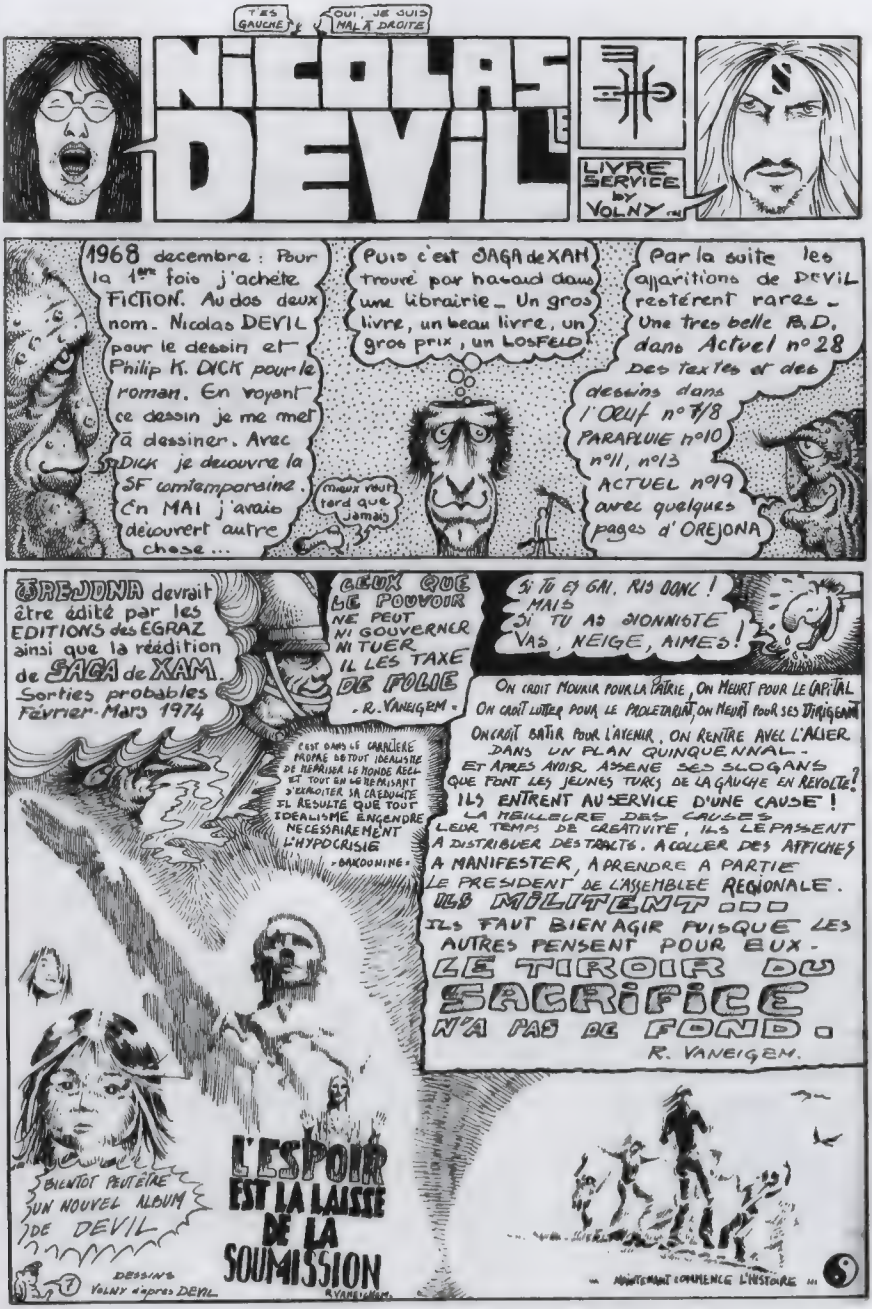


*Planche de Volny qui retrace la carrière du dessinateur dans l'esprit d'*Orejona. Falatoff *n°20/21 - Septembre 73*

essentielle du patrimoine graphique français. On peut dès lors considérer comme totalement incompréhensible qu'aucun éditeur n'ait pris l'initiative d'une réédition patrimoniale de *Saga de Xam*. Certes, la disparition de l'ensemble des planches originales rendent l'entreprise délicate, mais Fantagraphics n'a-t-il pas prouvé, avec *Jodelle*, qu'il est possible d'offrir un travail de grande qualité en surmontant d'indéniables difficultés techniques. Les américains nous coifferont-il, une fois encore, au poteau ? Pour l'heure, tant l'amateur frustré que le collectionneur avide en sont quittes pour casser leur tirelire, à condition toutefois qu'ils parviennent à mettre la main sur un exemplaire pas trop défraîchi. En salle des ventes, l'ouvrage s'envole systématiquement à des prix supérieurs à sa cote *BDM*.[15] Bien complet de sa loupe, et malgré une évaluation déjà élevée, les prix qu'en demandent certains vendeurs ne connaissent parfois plus de limites, atteignant même, comme diraient avec raison nos amis belges, « des prix de sot ! ». Pour l'anecdote, et cela dit beaucoup de son rapport à ce livre, Druillet dit posséder deux exemplaires de *Saga de Xam* dans sa bibliothèque. Malgré sa notoriété, la cote du créateur de *Lone Sloane*, à notre grande surprise mais surtout à la sienne, n'en doutons pas, n'est en regard pas très élevée. Celle de *Xam* doit le laisser songeur, alors même que le premier *Sloane* plafonne, malgré sa relative rareté, à 75 € (+100% à l'état neuf). Faut-il y voir la revanche tardive de celui qui est passé à côté de la gloire ?

Saga de Xam, englobe en son sein toute la nostalgie d'une époque effervescente, décomplexée et triomphante, en total contraste avec le retour des interdits, des normes et d'une certaine pudibonderie qui amidonnent nos sociétés modernes. Les amateurs et collectionneurs les plus pointus ne s'y sont pas trompés, qui ont fini par le hisser au rang de livre-culte. Pris dans sa dimension alchimique et riche de nombreux sens cachés, le « Magnum Opus » de Nicolas Devil – météore surdoué - n'a certainement pas fini de nous livrer tous ses secrets.

Notes

1 - Sources internet, sans plus de précisions quant à leur origine.

2 Plusieurs propos de Devil et Druillet, issus de *Kaboom*, sont soit cités en italique, soit intégrés au texte et parfois complétés d'échanges de mails avec Christian Staebler.

3 - Propos de Druillet dans *Kaboom* n° 13 - Février/avril 2016

4 - Voir la publicité reprise en page 135

5 - *Delirium - Autoportrait* - Philippe Druillet avec David Alliot - Les Arènes - 2014

6 *Itinéraires dans l'univers de la BD* - Pages 244 à 249 - M.-F. Leclerc et C. M. Wahl - Flammarion - 2003

7 Le site *hotchkach* propose plusieurs numéros en pdf avec de nombreuses pages illustrées par Devil.

8 Un mystère subsiste encore sur la raison pour laquelle certains dessins pleine page de *Nous* sont signés C.T. Staebler assure qu'ils sont bien de la main de Devil en se basant sur ceux consignés dans ses carnets de croquis de l'époque dont Stan Deville lui a fait parvenir des reproductions.

9 Plusieurs sources signalent la participation de Devil, dès son arrivée au Canada, à deux magazines underground, *Mainmise* et *Pure Free Press*, sans que l'on ait pu en déterminer la forme.

10 Le magazine *Record* voit le jour en 1962 et connaît plusieurs formules jusqu'à sa disparition en 1976. Figurent au sommaire des premiers numéros coédités par Dargaud, les noms de Will, Paape, Roba, Vance, Gotlib, Tabary et Goscinny. *Mégalithe* d'Érik, *Saboum* de Chakir, *Nathalie* de Bernard Dufosse et surtout *Iznogood* de Goscinny et Tabary en sont les séries vedettes. Bretécher, Binet, Sydney, Jacques Lob et Tardi avec *Blue Jacket* y font leurs premières armes. Curieusement méconnu, cet excellent magazine au riche contenu mérite d'être redécouvert.

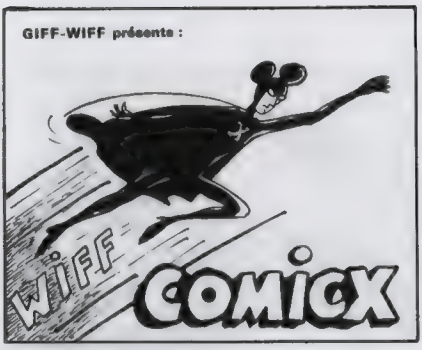
11 René Botti (1941) est un peintre qui débute en 1960 une carrière d'illustrateur avec un collectif d'amis « And partner's », composé de Bailleul, Billebeau et Tosetto. Le récit évoqué semble être leur unique incursion dans la BD.

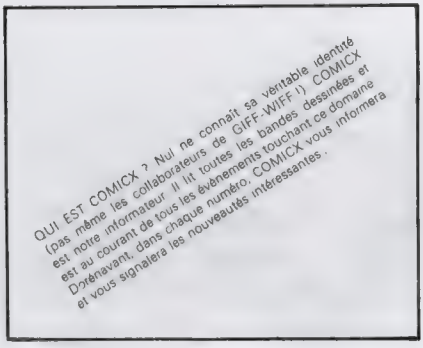
12 - *La Bande dessinée en 10 leçons* - Henri Filippini - Michel Bourgeois - 1976 - Hachette

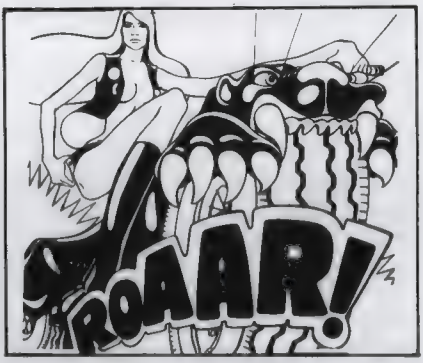
13 - *Les Sixties - Années utopies* - Somogy, éditions d'Art - 1996

14 - *Astérix, Barbarella & Co* - Somogy, éditions d'Art - CNBDI Angoulême - 2000

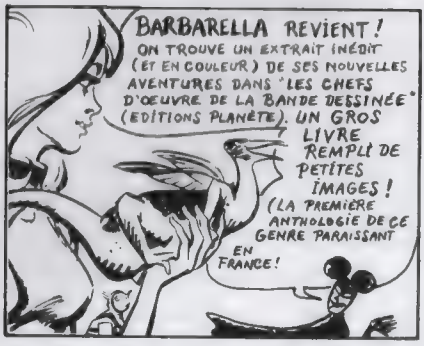
15 *BDM, Trésors de la bande dessinée, 2017 - 2018* - *Saga de Xam* / Dess. Devil. Le triomphe du pop art en BD. EO / Ed. Losfeld (jaquette coul. + loupe) : 250€. Sans la loupe : 150€. Réed. partielle (?) Sans loupe, N&B - Ed. Osalides: 30€







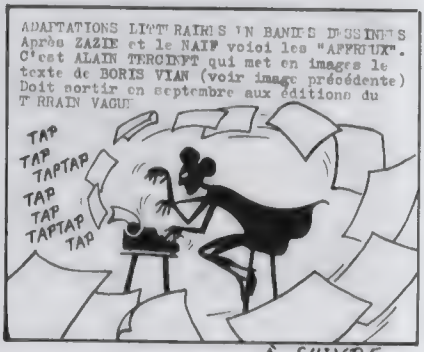
Revue de presse réalisée par Jacques Lob et qui fait la part belle au catalogue Losfeld.
Giff-Wiff *n° 23 - Mars 1967*


BARBARELLA REVIENT !
ON TROUVE UN EXTRAIT INÉDIT (ET EN COULEUR) DE SES NOUVELLES AVENTURES DANS "LES CHEFS D'ŒUVRE DE LA BANDE DESSINÉE" (ÉDITIONS PLANÈTE). UN GROS LIVRE REMPLI DE PETITES IMAGES ! (LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE DE CE GENRE PARAISSANT EN FRANCE !

VOILÀ QUELQUES UNS DES HÉROS DE CETTE ANTHOLOGIE, MAIS IL Y EN A BEAUCOUP D'AUTRES

INTERESSANT : ME SUIS PROCURÉ CHEZ MON KIOSQUISTE ASSERMENTÉ LE NUMÉRO SPÉCIAL DE PÂQUES DU JOURNAL PILOTE. IL COMPORTE UN DICTIONNAIRE COMPLET DE TOUS LES HÉROS DU JOURNAL ET DE TOUS LES COLLABORATEURS DE PILOTE !

PUISQUE NOUS PARLONS DE CE JOURNAL, MENTIONNONS L'EXCELLENT "CHEVAL DE FER" DE JEAN-MICHEL CHARLIER ET JEAN GIRAUD, L'UN DES MEILLEURS WESTERNS DESSINÉS...
HA OUI ?!!


ADAPTATIONS LITTÉRAIRES EN BANDES DESSINÉES
Après ZAZIE et le NAIF voici les "AFFREUX".
C'est ALAIN TERCINET qui met en images le texte de BORIS VIAN (voir image précédente)
Doit sortir en septembre aux éditions du TERRAIN VAGUE
TAP
TAP
TAPTAP
TAP
TAP
TAPTAP
TAP

À SUIVRE

7 Les filles de Mai

Sur le papier du moins, le projet *Epoxy* avait de nombreux atouts propres à séduire un large public. Le grand Paul Cuvelier désertait, pour la première et dernière fois, les pages du *Journal de Tintin* et son éditeur historique pour signer avec un éditeur français. Pas n'importe lequel de surcroit, puisqu'il s'agissait ni plus ni moins que du sulfureux Éric Losfeld. Quand on est dessinateur, on sait ce que cela sous-entend, mais cela n'effrayait pas Cuvelier qui n'attendait au contraire que ça. L'initiative de ce mariage audacieux revenait à un jeune scénariste, alors totalement inconnu, Jean Van Hamme. Epoxy aurait pu être l'une des plus grandes réussites éditoriales de Losfeld, mais les événements de mai en décidèrent autrement.

Paul Cuvelier

Jean Van Hamme a raconté l'histoire à plusieurs reprises.[1] Sa petite amie de l'époque, qui pose régulièrement pour Cuvelier, fait en sorte qu'ils soient invités tous deux à passer prendre un verre à son atelier. C'est ainsi que les deux hommes se rencontrent un soir de mars 1966. Ils parlent peinture, bande dessinée bien sûr, et de là finissent par évoquer *Barbarella*, cet éditeur parisien nommé Losfeld et surtout le retentissement que la parution de cet album a eu dans les médias et chez les amateurs de BD. Cuvelier a tout de suite senti qu'il y avait là une forme d'échappatoire qui pourrait lui permettre de sortir du carcan que lui impose alors *Tintin*. Il aspire à ce qu'il appelle une « bande libre », ne souhaitant rien d'autre que magnifier le nu féminin, dessein incompatible, on le comprendra sans peine, avec la réalisation des aventures en bande dessinée de *Corentin* ou de *Line* qu'il considère comme alimentaire et lui pèsent de plus en plus. Sa véritable passion, sa vocation ; c'est la peinture. Tant qu'à faire de la bande dessinée, autant y prendre du plaisir, en mettant en avant ce qu'il connaît et apprécie le plus au monde : le corps féminin ! Nu de préférence ! Il avait déjà fait part de ses desiderata à l'un des scénaristes de *Corentin* qui n'avait rien trouvé de mieux que de lui proposer une histoire d'amour contrariée entre une plante exotique et une jeune femme ; ce qui laissa Cuvelier plutôt perplexe.[2]

Ce soir là, il évoque une idée de scénario où deux femmes se rencontreraient dans un train avant de se déshabiller dans un compartiment, etc... Stimulé par l'ingestion de plusieurs vodkas-orange, Van Hamme lui propose alors de lui en fournir un bien plus original. Le lendemain matin, dégrisé, il se demande comment offrir à Cuvelier un scénario dans lequel l'artiste pourrait projeter sa quête du nu sensuel sans que cela ne tombe dans le graveleux ou l'érotisme de pacotille. Il pense alors à un récit mythologique dans lequel tous les protagonistes y seraient constamment nus. Cuvelier pourrait laisser

s'épanouir son immense talent, sans se contraindre cette fois. Van Hamme travaille alors pour une multinationale américaine de l'industrie chimique qui commercialise un revêtement anti-corrosion à base de résine « epoxy ». Il en retient le nom pour baptiser son héroïne. Les autres protagonistes hériteront eux-aussi de patronymes issus de termes ou de noms de produits chimiques : Loltar, Iso, Mole, Delcaïne, Radon, etc... Cuvelier se montre d'emblée enthousiaste. Il voit, dans le projet de ce jeune scénariste inconnu, l'occasion rêvée de dédier sa vision particulière du corps féminin sur toile de fond d'art grec antique. Il multiplie sans attendre les croquis, souvent sans rapport direct avec le scénario mais avec un enthousiasme régénéré et juvénile. Comme souvent chez lui, cet emballement connaîtra, au fil de la réalisation de ces soixante-huit pages, des hauts et des bas, avant de finir par s'émousser.

Paul Cuvelier est né en 1923 à Lens, Belgique. Dès l'âge de tenir un crayon venu, il fait montre de dispositions exceptionnelles pour le dessin et intègre l'Académie des Beaux-Arts de Mons pour y faire ses humanités auprès du peintre Louis G. Cambier. Il décide rapidement de consacrer sa vie à la peinture. Du moins jusqu'à ce qu'il croise la route de Hergé en 1946 qui, époustouflé par son talent, lui propose de rentrer au tout nouveau *Journal de Tintin*. Il y crée *Corentin* avec l'aide successive de Jacques Van Melkebeke, Greg, Acar et Van Hamme pour le scénario. Dès le début, il fait montre d'éblouissantes dispositions. Pour s'en convaincre, il n'est que d'apprécier la façon dont sont campés personnages et animaux aux contours sensuels d'une grande pureté et d'un irréprochable classicisme. Son trait est alors sans équivalent dans la BD franco-belge, et il s'attire rapidement l'admiration des lecteurs et de ses pairs, en collectionnant des prix dont il n'a cure. À ses yeux, seules la peinture et la sculpture méritent sérieux et attention. « *N'étant pas attiré par la BD, je m'y sens vraiment peu d'influences : mes maîtres à moi sont les peintres.* »[3] Sans jamais y renoncer, il crée d'autres séries : *Vlamme d'argent*, *Wapi* et reprend la série pour filles *Line*. Mais cela ne se fait pas sans difficultés. Déchiré entre l'envie de se consacrer exclusivement à la peinture et les réalités alimentaires que représentent pour lui la bande dessinée, il cède fréquemment au découragement, à de nombreux coups de blues voire à la dépression. En proie au doute permanent, jamais il ne se montre satisfait de son travail. « *La forme bande dessinée me gêne, le découpage en bande me limite, la couleur aussi. Je suis en définitive très contracté pour travailler, donc limité.* |...| *Je me considère comme un dessinateur académique en ce que je n'ai pas la veine créatrice. Mon style vient plus de l'intelligence que de l'instinct. Je ne crée rien, j'ai beaucoup de peine à imaginer des formes.* |...| *Je ne suis pas coloriste, le noir et blanc est mon domaine de prédilection.*|...| *Il me faut beaucoup d'esquisses d'après modèle ou photo avant d'obtenir un résultat satisfaisant. J'ai du mal à créer des compositions et je ne parviens à creuser une voie qu'au prix d'un labeur acharné. Le résultat de tout cela est une espèce de dilettantisme stérile.*|...| *Ce qui m'attire en dessin, ce sont les formes "animales", celles qui ont un aspect de sensualité, quel que soit celui-ci.* |...| *La couleur ne m'inspire pas. Le corps seul est mon sujet fondamental.* |...| *Et ce n'est évidemment pas la bande dessinée qui peut favoriser mon étude.* »

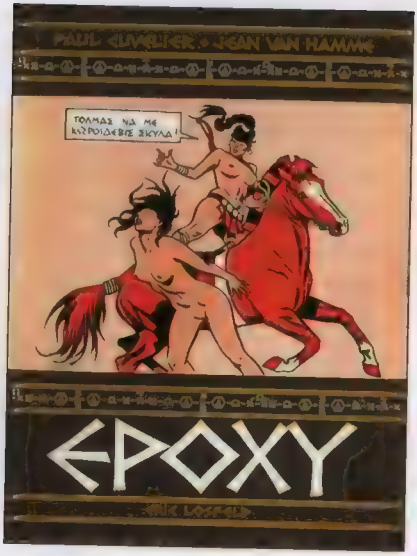
D'un caractère ombrageux, il envoie plus d'une fois promener ce monde de la BD qu'il méprise avant d'y revenir contraint et forcé pour des raisons purement économiques : « *Je manque de temps, de locaux, de matériel, de modèles, il faut les payer, et chers. J'ai un besoin d'argent permanent, depuis longtemps. Comme il faut quand même bouffer, je suis obligé de me rabattre sur la BD* |...| *sans conviction, sans enthousiasme !* »

Entrepris dans l'euphorie, *l'Epoxy* fait les frais de ses sautes d'humeur. Il interrompt plus d'une fois l'album, toujours freiné par son maladif et inexplicable manque de confiance et par un désintérêt qui

invariablement le prend chaque fois qu'il entame un travail. Croyant se faire de l'argent facile, il livre des illustrations de « nus esthétiques » aux magazines *Privé* et *Absolu* dirigé par Claude François, avant de se rendre compte que le monde de la presse de charme, pas plus que celui de la BD, n'est fait pour lui. Vivant dans le plus total dénuement, dormant à même le sol de son atelier, le peu d'argent qu'il gagne lui sert prioritairement à se payer des modèles, s'acheter du tabac et nourrir sa chatte Nana. Après avoir épuisé ses maigres économies et s'être consacré pleinement à la peinture (des centaines de toile entamées, dont peu seront achevées), il déposera les armes pour s'en remettre une fois de plus aux bons soins de *Corentin* ou de *Line*, dont les deux derniers albums, *Le Royaume des eaux noires* et *La Caravane de la colère*, demeurent la plus grande manifestation d'érotisme refoulé, jamais parue dans un journal pour la jeunesse. Quand Cuvelier consentait à livrer des planches, la direction lui passait ses quelques audaces ou caprices, trop effrayée à l'idée qu'il pourrait très bien, sur un coup de sang, les laisser en plan.

Usé par une existence tourmentée qu'il considérait comme un échec, un manque de reconnaissance envers sa peinture, les tracas quotidiens, la solitude, mais aussi par une absence d'aptitude au bonheur, Paul Cuvelier, qui n'a pas cinquante ans, s'éteint le 5 juillet 1978, rongé par la maladie et entouré des membres de sa famille. « *J'en arrive à me dire que j'ai tout perdu, tout raté : je ne suis pas peintre car je ne m'y consacre pas assez, et je ne suis pas auteur de BD, car ce n'est pas mon idéal.* »

Croquis de mise en place pour une case de la planche 19 - Fondation Paul Cuvelier



Epoxy

Van Hamme fait parvenir à Cuvelier un premier synopsis d'*Epoxy* en novembre 1966 alors même qu'il vient d'arracher un contrat au Lombard pour un futur *Corentin*. Cuvelier se jette immédiatement sur cette fable qui, mêlant fantastique et mythologie, évoque une *Alice aux pays des merveilles* érotisée pour lecteur averti et cultivé. Le récit s'articule autour des péripéties initiatiques d'une jeune fille, dénudée de bout en bout, qui se voit parachutée dans un monde peuplé de dieux, de déesses et autres figures mythologiques passablement portés sur « la chose ». Aux yeux de Cuvelier, le projet *Corentin* ne fait pas le poids en comparaison. Van Hamme est donc sommé de le mettre entre parenthèse, et de lui livrer rapidement un début de scénario sur la base duquel il réalise deux planches-tests à la plume rehaussées de lavis. Seule la première, d'une grande beauté et qui a souvent été reproduite[2], nous est parvenue. Au printemps 67, muni de ces deux pages et de son scénario, Van Hamme se rend à Paris pour jouer les VRP. Il enlève sans difficultés la signature d'un contrat avec un Losfeld trop heureux d'attirer à lui un dessinateur jouissant d'un tel respect. Cuvelier le contresigne huit jours plus tard. Sous la pression du dessinateur, Van Hamme remise donc en mai 67 le scénario de *Corentin et le prince des sables* pour se consacrer à celui d'*Epoxy*. Stimulé par cette nouvelle collaboration, Cuvelier livre les premières planches au cours de l'été. Mais avec lui les choses ne sont jamais, ni simples, ni rectilignes et rapidement de nombreuses périodes d'interruption se font jour. Une certaine lassitude entache peu à peu *Epoxy* et chaque reprise de son travail s'accompagne de ruptures graphiques. Il passe alors de la plume au pinceau puis au « pinceau sec » et rehausse parfois certains dessins d'ombres à la mine de plomb. En fin d'album, il encre même certaines planches avec le manche de son pinceau dans l'espoir de renouer avec le ludisme. Souvent, il réalise de nombreux petits dessins en marge du récit pour retrouver le plaisir du premier jet. Même si l'homogénéité de l'album souffre de ces ruptures d'exécution, le résultat est remarquable. Il eut été époustouflant si Cuvelier s'était investi sur la durée avec le même niveau d'exigence et de fougue qu'au début de l'aventure. Passées les premières planches, il finit progressivement par perdre le feu sacré, au point que Losfeld doit faire pression sur lui pour qu'il livre les dernières pages.

Van Hamme considère le fruit de cette association d'« *œuvre morganatique, alliance d'un scénariste débutant et d'un artiste dans la pleine maturité de son talent* ». On ne saurait dire mieux et le résultat est somptueux. *Epoxy* forme un véritable catalogue des obsessions de Cuvelier pour la beauté des corps qui s'épanouissent tout au long des pages en une véritable « *fête charnelle* ».[4] Quand on soupçonnait que son talent anatomique hors norme, puisse s'asseoir sur l'utilisation de modèles ou de photographies, il assurait, vexé, être tout à fait capable de le faire « de chic ». Cuvelier parut au final relativement satisfait

En haut, croquis d'étude pour la couverture.
Quatre recherches pour le dessin du verso qui témoigne, s'il en était besoin,
du soin apporté à la composition de chaque image.
Fondation Paul Cuvelier

de son travail sur *Epoxy*. Par contre, il disait à qui voulait l'entendre ne pas avoir aimé le scénario de Van Hamme. Ce dernier le lui rendait bien, le dépeignant en solitaire bourru et caractériel rendu amer par le peu d'intérêt que l'on témoignait pour sa peinture et son mépris absolu pour la BD qui pourtant le faisait vivre. « *Aucune histoire ne parvient à me séduire. L'idée d'avoir à illustrer un récit (donc de prostituer mon art, en quelque sorte) me rebute et me limite. Je ne lis jamais les scénarios que l'on fait pour moi de peur d'être découragé avant même de commencer.* [...] *Aucun scénario ne m'a vraiment plu jusqu'à maintenant, pas même* Epoxy. *Surtout pas l'histoire policière pour le dernier* Line *et encore moins cette aventure délirante pour le dernier* Corentin *ou plus rien ne ressemble à* Corentin, *précisément.* » Pourtant, l'album, d'une indéniable ambition artistique, tient parfaitement la route et n'accuse en rien le passage du temps. En dépit de ce qu'en pensait Cuvelier, le scénario est plutôt réussi, surtout quand on considère qu'il est l'œuvre d'un débutant. Les ressorts de l'intrigue sont variés et l'imagination Mai 68 oblige - au pouvoir. Les dialogues sont enlevés, parfois brillants et l'humour y est distillé à bon escient. Surtout, les scènes sensuelles s'enchaînent avec un naturel tel que l'on finit par les appréhender davantage par un prisme purement esthétique plutôt que par celui d'une excitation érotique. Aucune trace de la moindre vulgarité, aucun effet trop appuyé. On peut vraiment considérer *Epoxy* comme la première bande dessinée intégralement érotique et conçue comme telle dès le début. Van Hamme dit l'avoir rédigé d'instinct pour complaire à Cuvelier mais considère « *le début de l'histoire assez lourd et la fin un peu légère* ». Cette autocritique l'honore et l'on aurait aimé que Moliterni fit montre d'autant de « lourdeur et de légèreté » dans *Scarlett Dream*.

Physiquement, ce beau livre s'inscrit dans la lignée des précédents. Solidement relié, il est imprimé sur beau papier par Gros à Paris. La jaquette évoque l'art grec classique. Van Hamme a demandé à Cuvelier de reproduire dans une frise la formule chimique de l'epoxy, en remplaçant toutefois les symboles du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène par des caractères grecs de fantaisie. Sur l'un des rabats figurent les titres disponibles, à l'exclusion de *Saga de Xam* qui devait possiblement, preuve de son succès, être épuisé cinq mois après sa sortie. N'ayant hélas pas retenu le principe des planches au lavis d'une reproduction trop coûteuse, Losfeld opte de nouveau pour les monotones bichromies-maison. Si elles ne parviennent pas à étouffer la qualité irréprochable des dessins, elles empêchent tout de même l'album d'accéder au rang de chef-d'œuvre.

Losfeld éditait pour la première fois un auteur à la notoriété solidement installée depuis plus de vingt ans dans le monde de la bande dessinée. Contrairement aux autres auteurs qu'il avait déjà publié, Cuvelier comptait de nombreux albums à son actif. Quand à Van Hamme, il démontrait, dès le départ, d'incontestables dispositions d'écriture. Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître, mais sa carrière mettrait encore quelques années avant de rencontrer un succès international. Losfeld a souvent eu la réputation d'omettre de payer ses auteurs. Peu d'entre eux s'en sont ouvertement plaints, à l'exception de Druillet qui évoquera, dès que l'occasion lui en sera donné, ses difficultés à se faire payer. On imagine mal que Devil ou Caza aient pu gardé pour lui autant de respect et d'affection s'il s'était montré indélicat à leur égard. Mais on peut aussi supposer qu'il ne devait pas toujours se montrer totalement scrupuleux sur l'aspect pécuniaire. Van Hamme évoque dans une interview qu'il s'étonna un jour de ne recevoir aucun règlement, et s'en plaignit par courrier à Losfeld. Ce dernier lui retourna tous les justificatifs, en précisant que l'ensemble

Planche originale
Page 23

des droits d'auteur avaient été versés dans leur totalité à Cuvelier; à charge pour lui d'en rétrocéder la part qui devait lui échoir. Bien sûr, l'artiste, toujours fauché, et à qui ce genre de considération devait apparaître comme médiocre, avait purement et simplement négligé de régler son dû au jeune scénariste...

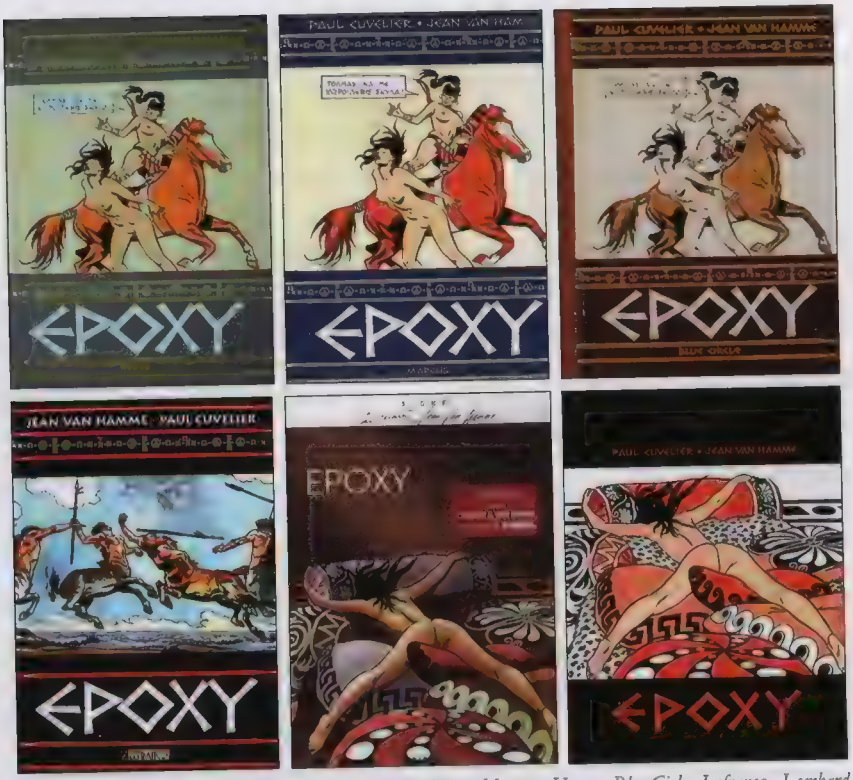
L'album sortit en plein mois de mai 1968. Rien ne pouvait lui arriver de pire. Paris était alors agité des soubresauts que l'on connaît, et la presse avait d'autres chats à fouetter que de rendre compte de la parution de la nouvelle bande dessinée d'Éric Losfeld. Les libraires, quand ils proposaient l'ouvrage, devaient cruellement manquer de clients susceptibles de s'intéresser à de la mythologie érotique dessinée. Même la censure, commençant peut-être à se sentir passablement ébranlée dans ses certitudes, considéra que le prix élevé de l'ouvrage en réduisait considérablement la nocivité pour les adolescents, et renonça à toute poursuite. Cette décision dessinait désormais une nouvelle géographie sociale des lecteurs qui faisait enfin la distinction entre érotisme d'esthète et pornographie populaire.

Contrairement à l'essentiel des titres de Losfeld, *Epoxy* connaîtra plusieurs rééditions successives. À l'image du traitement infligé à *Barbarella*, l'œuvre sera passablement maltraitée. De son vivant, Cuvelier, que cela ne manquait pas de mortifier, déplorait déjà le traitement que Le Lombard infligeait aux rééditions successives de *Corentin* : dessins tronqués, rongés ou empâtés, mises en couleur intempestives réalisées à la truelle. Pourtant, les deux premiers titres réalisés et imprimés en lavis étaient de pures merveilles en dépit des limites des techniques d'impression de l'époque. Une réédition des *Aventures extraordinaires de Corentin Feldoé,* réalisée sur la base des planches originales restaurées avec soin, sera conjointement publiée par La Crypte Tonique et la Fondation Cuvelier à mille exemplaires en 2014. Ce travail patrimonial exemplaire devrait aujourd'hui être la norme quant il s'agit de rééditer une œuvre-clé mais une telle démarche reste, hélas, encore exceptionnelle. En tous cas, *Epoxy* n'a pas encore à ce jour bénéficié de telles prévenances. Dès la version originale chez Losfeld, il était déjà manifeste que le trait délicat de Cuvelier avait fait les frais d'une photogravure approximative, incapable d'en restituer toutes les nuances et la subtilité. Certains effets, de pinceau sec, de rehauts de crayon avaient disparu ou s'étaient bouchés lors du clichage. Les scanners capables de numériser les moindres nuances n'existaient pas, et la bande dessinée ne faisait que très rarement l'objet d'une attention et d'un soin davantage réservés aux livres d'art. Les choses ne cessèrent de se dégrader au fil des rééditions.

La première paraît en 1977 chez Horus. L'album d'un format et d'une présentation identiques à l'original présente les pages en noir et blanc avec un résultat satisfaisant mais sans reprendre les planches originales pour point de départ. Peut être même les films noirs d'origine ont-ils été utilisés.

La seconde, éditée par Marcus en 1981, reprend *Epoxy* en un format plus petit, avec un trait plus gras comme si on s'était contenté de clicher médiocrement les pages de la précédente édition.

En 1985, Blue Circle offre une coédition de luxe avec Marcus en grand format 35 x 46 cm et limitée à mille cinq cents exemplaires. Entièrement mise en couleurs en bichromie marron et ocre, l'éditeur tente de simuler, en pure perte cela va sans dire, le travail de lavis des pages d'essai de Cuvelier. Le trait, agrandi à partir d'on ne sait quelle source, n'est toujours que l'ombre de celui de son auteur. Malgré un dos toilé qui donne à l'ouvrage un bel aspect général, le papier utilisé, beaucoup trop fin pour le format proposé, rend l'ouvrage peu agréable à feuilleter.



Rééditions, Marcus - Horus - Blue Cirle - Lefrancq - Lombard

L'hérésie ultime est imputable aux éditions Claude Lefrancq en 1997. Ce sympathique éditeur bruxellois publie alors, depuis plusieurs années et avec des moyens réduits, des rééditions de BD inédites ou introuvables d'auteurs belges oubliés ou en perte de vitesse. Son idée est de proposer une nouvelle réédition, en couleur cette fois. On confie cette mission impossible à François Craenhals qui s'acquitte de la tâche avec professionnalisme à défaut de goût. On aurait apprécié que l'artiste eut la main moins lourde. La couverture et son verso présentent deux dessins plus consensuels que ceux de l'édition originale, dans le but probable de ne pas trop effaroucher la clientèle familiale de l'éditeur. Le petit format standard achève de donner une désagréable impression de produit bon marché que ne parvient pas à sauver un excellent dossier de Numa Sadoul, préfacé par Van Hamme en personne.

Le titre passe ensuite dans les mains du Lombard, éditeur historique de Cuvelier qui en profite pour tenter une option jusqu'ici écartée : remettre en couleur l'album, en utilisant avec le maximum de fidélité possible, la technique de lavis de Cuvelier. Le résultat, paru en 2003 dans la collection *Signé*, est de loin supérieur à la malheureuse tentative de Blue Circle. Le dessin, qui apparaissait à l'origine au verso de l'album, tient ici lieu de couverture et un sticker qui met en avant le succès du « scénariste de *Thorgal* » a été apposé en guise d'appât marketing. De toutes les rééditions d'*Epoxy*, celle-ci est la meilleure.

En 2009, l'exposition *Sexties* présentée à Bruxelles remet en lumière Peellaert, Forest, Crepax et Cuvelier. Le focus mis sur *Epoxy* incite Le Lombard à publier dans la foulée de cet évènement une

pseudo-édition de luxe au dos toilé mais d'une médiocre impression en noir et blanc. On l'aura compris, tout comme pour *Barbarella*, la meilleure édition d'*Epoxy* reste celle de Losfeld.

Cependant la réputation d'*Epoxy* prit dès sa parution une tournure que l'on n'aurait jamais imaginé a priori. Nous devons à Bernard Joubert, encore lui, l'édition d'un petit opuscule, édité par la Fondation Cuvelier en septembre 2016 et intitulé *Polyepoxy - La Case la plus copiée*. Cuvelier n'est certes pas le premier dessinateur à avoir été pillé par les tâcherons et Foster, Raymond et Hogarth se hissent, à ce titre, aux toutes premières marches du podium. Mais son cas est ici tout à fait exceptionnel dans la mesure où les plagiaires qui sévissaient au sein des pockets érotiques italiens avaient tous pris pour cible la même image. De quel étrange phénomène pouvait bien procéder une telle focalisation ? L'édition originale d'*Epoxy* ne traversa pas les Alpes. En revanche la couverture de deux ouvrages historiques parus en Italie : l'*Enciclopedia dei fumetti* (1970) et de *Supersexy del fumetto* (1971) - traduction des *Filles de papier* de Jacques Sadoul - en reprenait une vignette. En professionnels aguerris, ces galériens de la « bédé de cul » étaient tout à fait capables de représenter des femmes nues dans toutes les positions possibles et inimaginables. C'est même pour ça qu'on les payait ! Mais ce dessin de Cuvelier, de par sa qualité intrinsèque, dut retenir leur attention. Plus qu'un simple nu, il s'agissait là d'un nu d'une telle sensualité, qu'il n'avait pu être réalisé, à l'évidence, qu'au terme d'une étude poussée. Tout ce que les Italiens n'avaient pas le temps de faire. Aussi ne se privèrent-ils pas de l'utiliser sans vergogne, parfois plusieurs fois dans le même récit : inversé, habillé, drapé, la tête tournée dans un autre sens ou la position du bras droit modifié. Ignorant tout de l'origine et de l'auteur du dessin en question, les copieurs durent même probablement se copier entre eux. Joubert a répertorié plus de quarante reprises, uniquement relevées dans des traductions françaises de titres italiens. Gageons qu'il doit s'en trouver nombre d'autres, si l'envie prenait à quelqu'un de passer au crible la production des *Fumetti per adulti*.

Pravda la Survireuse

Après douze livraisons dans les pages de *Hara-Kiri*, la prépublication de *Pravda la Survireuse* s'achève en décembre 1967. En matière de bande dessinée pour adultes, Le Terrain Vague est toujours le seul à occuper ce créneau, et Peellaert doit avoir suffisamment apprécié le travail fait sur *Jodelle* pour lui renouveler sa confiance. Qui d'autre que Losfeld aurait pu prétendre en publier la version album ?

Pour la première fois, il opte pour un nouveau format, plus proche des standards de la BD de consommation courante : format 23 x 29 cm, pas de jaquette, une couverture pelliculé, un papier moins qualitatif. Après une publication en feuilleton dans un mensuel populaire qui avait le vent en poupe, Losfeld escomptait-il élargir sa cible d'acheteurs avec cet album moins onéreux à l'achat ? Signe de cette époque troublée ou d'un certain relâchement des institutions, *Pravda* échappera à la censure alors même que son contenu « Sex, drugs and rock'n'roll » était largement plus explicite que celui de *Jodelle*. Mais nous verrons plus loin que, tapie dans l'ombre, « Dame Anastasie » n'avait pas dit son dernier mot et que Losfeld restait bel et bien dans son collimateur.

On note plusieurs changements notables entre les pages parues dans *Hara-Kiri* et leur reprise en album. La suppression des titres de chaque épisode a nécessité des aménagements, prolongements de cases et création de nouvelles images. De plus, on constate par endroit, à commencer par la page inaugurale, certains redécoupages, de nouvelles dispositions de textes et de minimes altérités ou variantes de dessin. Mais les disparités les plus flagrantes concernent les couleurs. Éclatantes et fraiches dans *Hara-Kiri*, elles paraissent éteintes ou alourdies dans les pages de l'album. Les verts pâles ont viré au vert émeraude, les orangés au marron, les jaunes à l'orange, les carnations rosées se sont saumonées... Suite aux quelques transformations de dessins, certaines couleurs ont bien sûr dû être refaites mais il est plus que probable que pour des raisons de coût la majorité des films d'origine aient été réutilisés pour l'album. *Hara-Kiri* était imprimé en héliogravure sur papier brillant par Van Cortenbergh (en charge également du journal *Tintin* et des mythiques albums de la collection du Lombard de la grande époque). À cette époque, l'hélio était un procédé très onéreux mais qui offrait en retour un rendu optimal. Plus répandu et moins coûteux, l'offset offrait, en ces temps pré-numériques, un résultat moindre. Bien sûr, les albums Losfeld étaient, comme la grande majorité des albums de BD, imprimés en offset. On peut donc penser que pour éviter d'avoir à refaire toute la mise en couleur, quelqu'un ait pris la décision de « convertir » les films hélios en films offset, ce qui entraîna de sévères altérations. Le papier mat et un peu jaune de l'album, qui aurait davantage convenu à un ouvrage en noir et blanc, amplifie le phénomène d'affadissement des couleurs d'origine et corrompt en grande partie le résultat final.

Planche originale
Page 50

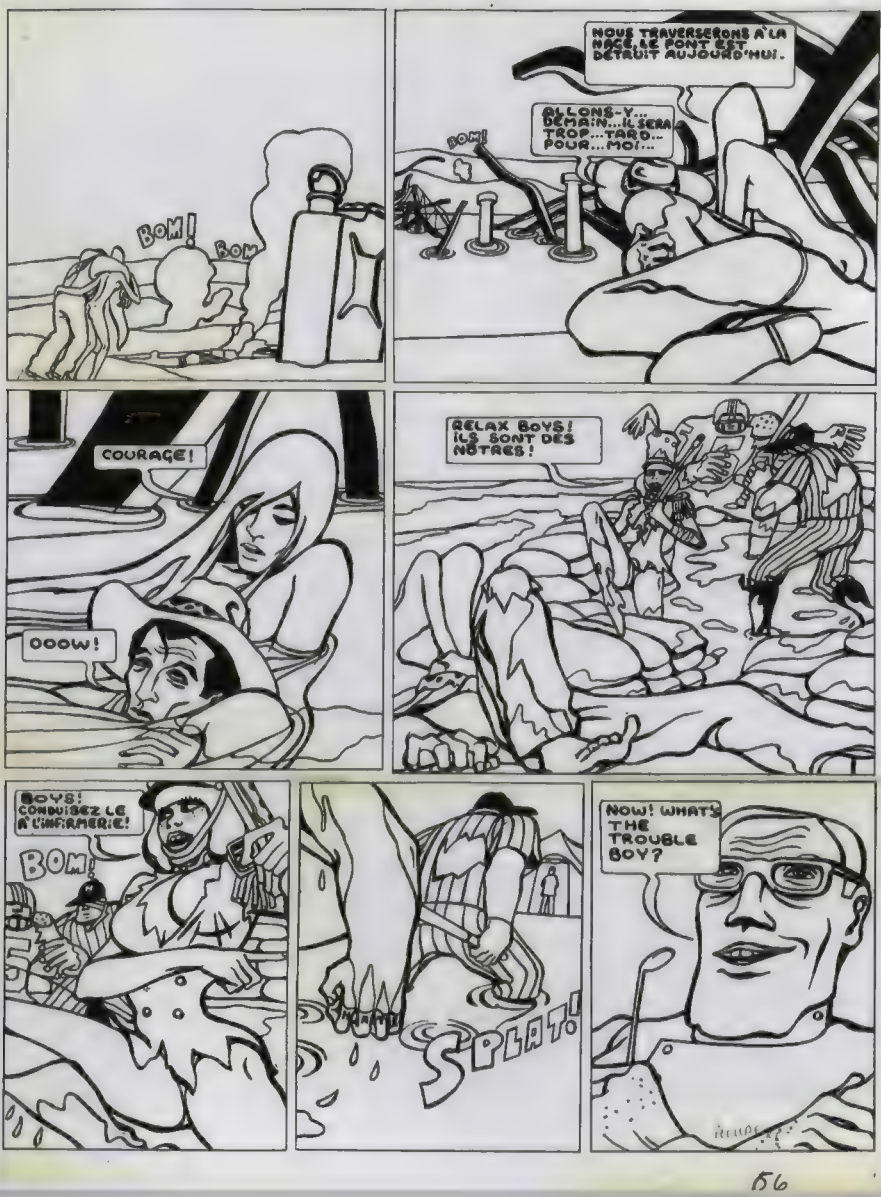


Planche originale
Page 56

Les efforts de Peellaert auraient mérité plus d'attention, surtout quand on considère son utilisation de la couleur comme consubstantielle de son dessin. *Jodelle*, prévue dès le départ pour l'offset, affichait en comparaison des couleurs bien plus chaudes et lumineuses. Peut-être convient-il de voir dans ces quelques carences, les premiers signes de restrictions budgétaires qui allaient désormais impacter plusieurs des prochains ouvrages de Losfeld ?

Malgré ces défauts, somme toute secondaires, *Pravda* s'inscrit dans la continuité de *Jodelle*. Cette fois, Françoise Hardy, visage anguleux, regard sombre et silhouette longiligne, prend le relais de la sémillante Sylvie Vartan. « *Une ville... Une rue... Une moto... Une fille...* » Par ces mots débutent les aventures de cette amazone qui chevauche une moto qui peut, au gré des péripéties, se transformer en panthère noire. Pravda, libre, solitaire et armée de sa seule ceinture d'airain, parcourt une mégapole hallucinée et cauchemardesque, provoquant sur son passage désir, fascination ou chaos. Dans un monde dominé par les femmes, les hommes sont considérés comme des marionnettes. Parmi eux, on peut reconnaître Brian Jones ou Robert Mitchum. D'autres s'épilent les jambes avec un demi-siècle d'avance ou offrent des fleurs dans les rues. Comme dans *Jodelle*, Peellaert dépeint un univers totalement soumis à la société de consommation, poussée cette fois à son paroxysme. Ses produits les plus iconiques, et qui firent la fortune d'Andy Warhol, y sont omniprésents : le Coca Cola, les soupes Campbell, les corn-flakes Kellogg's, les Lucky Strike, *Life*, les flippers Gottlieb, les Rolls Royce et autres belles carrosseries, le Bibendum Michelin, le football américain, les supérettes... Pravda fréquente les drugstores, les piscines en plein air, les bars et les boîtes de nuit qui diffusent la musique des Beatles. Encore passablement stylisée dans *Jodelle*, la violence se montre ici sous un jour plus âpre. Qu'il s'agisse des machines devenues folles, de la police, de l'armée ou de gangs de motardes, le péril surgit à chaque coin de rues et Pravda ne doit sa survie qu'à une absence totale de compassion. Pour conserver sa liberté, elle n'hésitera pas, impitoyable, à sacrifier le seul homme qui l'ait jamais fait sourire, avant d'enfourcher sa moto-panthère pour reprendre le cours de son destin solitaire. « *Une ville... Une moto... Une fille...* »

De par sa personnalité sans entrave ni tabou, Pravda s'inscrit parfaitement dans la mouvance des combats féministes émergents. Sous une forme pop art plus affirmée encore que dans *Jodelle*, les auteurs se confrontent ici aux utopies de leur temps, parmi lesquelles : la culture rock, la contestation, le mouvement hippie, l'émancipation des femmes, l'ambivalence sexuelle, les guerres urbaines, la montée des communautarismes sans oublier la drogue, abordée ici de manière frontale. De quel genre de coke s'agit-il quand une motarde torse nu affirme qu'il doit y avoir « *plein de cokes* » au Jimmy's Bar, tandis que le pseudo Brian Jones avoue « *planer* » ? Les auteurs se livrent à la satire d'un monde en pleine déliquescence qui préfigure celui de nos sociétés modernes en perte de repères.

On ne trouve ici aucune scène érotique dans le sens où on l'entend généralement et les auteurs ne se livrent à aucune figure imposée pour complaire au lecteur. Comme si tout cela était la norme, les femmes évoluent en toute liberté, nues ou demi nues avec un absolu naturel, au point que l'on finit par ne plus par y prêter vraiment attention. L'extrême stylisation du dessin permet à Peellaert d'éviter tous les pièges de la vulgarité. Corps et décors, machines et onomatopées forment un ensemble graphique cohérent où chaque élément est à sa place. Rien ne peut en être retranché. *Pravda* est une bande dessinée érotique où l'érotisme ne tient aucune place dans le sens où on l'entend généralement.

Gris de coloriage original
Page 19

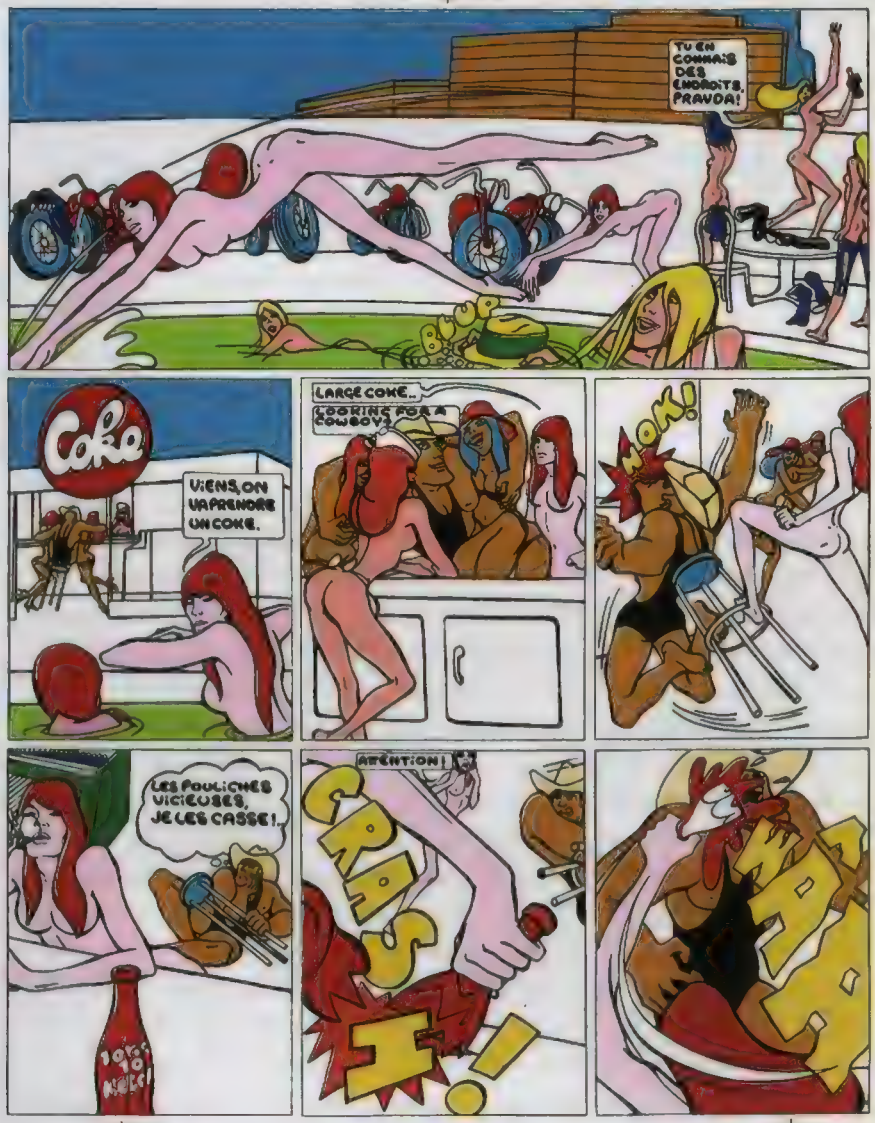
Affichette publicitaire pour Hara-Kiri.

Peellaert réussit l'exploit de respecter, en apparence, le cahier des charges de Losfeld, tout en le pervertissant et en le sublimant. Par son accomplissement, *Pravda* peut être vue comme la première bande dessinée adulte à destination de lecteurs adultes.

C'est Pascal Thomas (1945), pas encore réalisateur de cinéma, qui prend le relais de Bartier au scénario. Peellaert, dont le nom commence à s'imposer dans les médias, accorde une fois encore sa confiance à un débutant. Il fait ce choix à dessein et avec raison car les idées non encore formatées qu'un jeune scénariste est supposé lui apporter ne peuvent que le pousser dans ses ultimes retranchements. Peu à peu cependant, Thomas finira par abandonner le scénario au fur et à mesure que Peellaert s'en éloigne en donnant libre cours à ses délires, souvent sous l'effet des psychotropes : « *À l'époque, j'étais "sous influence". Quand je découvrais le matin, les planches que j'avais faites la veille, je devais souvent tout recommencer, car quand je prenais certaines substances, mon dessin avait tendance à s'allonger.* »[6]

Bien sûr, on imagine que le scénario intégrait au départ envies et desiderata d'un artiste qui ne pouvait se contenter de mettre servilement en image une histoire livrée clefs en main. Les nombreux ressorts humoristiques présents, tant dans les dialogues que dans nombre de péripéties, sont à mettre à l'actif de Thomas. Ils permettent de désamorcer plusieurs situations qui sans cela auraient pu s'avérer trop crues ou violentes. Malgré la noirceur ambiante, Pravda traverse le récit avec une certaine distance qui confine parfois à la désinvolture. Ce second degré et cette ironie corrosive permettent aux auteurs d'éviter les pièges d'un terrain passablement miné. Mais que l'on ne s'y trompe pas ; leur intention n'était pas de réaliser une simple et innocente bande dessinée de plus. Sous couvert d'un récit aussi coloré que distrayant, le but était bel et bien de faire passer un message. En pleines retombées des évènements de mai, Henri Chapier, qui signe la préface de l'album, met le doigt dessus et relève avec pertinence que *Pravda* explique « *la rébellion de la jeunesse actuelle, la soif de détruire pour créer autre chose sans en avoir encore projeté dans l'avenir l'exacte image.* »

Dans les pages de *Hara-Kiri*, Peellaert poursuivra seul son exploration des travers de notre époque, de façon encore plus expérimentale et radicale, mettant en œuvre des récits plus courts et graphiquement différents à chaque nouvelle tentative. Ces ultimes bandes dessinées ne seront regroupées et publiées de



Gris de coloriage original
Page 20

fort belle manière qu'en 2018, aux éditions Prairial, sous le titre *The Game*. Orson Peellaert, le fils de l'auteur décédé en 2008, en supervisera l'édition, agrémentée d'un copieux dossier introductif et de fac-similés de dessins originaux.

Davantage plasticien - dans son sens le plus large - que simple dessinateur, Peellaert abandonnera définitivement la bande dessinée au milieu de l'année 1970 pour se consacrer à de nouvelles recherches qui mêleront peinture et collage. Elles se concrétiseront avec les remarquables *Rock Dreams*, *The Big Room* ou *Rêves du 20e siècle*. Alors que de nombreuses images, devenues iconiques, seront exploitées sous forme de posters ou reprises pour illustrer tel ou tel article ou ouvrage évoquant la fin des sixties, *Pravda la Survireuse*, œuvre emblématique de la pop culture des années 66-70, ne sera jamais rééditée. Et pourtant, plus encore que *Jodelle*, elle restera comme la plus aboutie des bandes dessinées de Peellaert.

En comprimant les frais de fabrication, en doublant voire en triplant le tirage, en élargissant la mise en place et en proposant *Pravda* à un prix plus démocratique que celui de ses prédécesseurs, Losfeld espérait surement en faire un best-seller. L'album se tailla certes un joli succès d'estime, mais en aucun cas ne connut l'issue escomptée. On pouvait encore le trouver aisément dans le circuit des soldeurs au milieu des années 80. Losfeld n'avait pas la force de vente d'un gros éditeur, ce qui compromettait toute idée de résultats spectaculaires. De surcroît, sorti de son lectorat habituel de cinq mille âmes, il lui était très difficile de s'attirer de nouveaux lecteurs qui ne consacraient à la BD qu'un budget minimal réservé prioritairement à des séries bien plus populaires. Cela n'explique toutefois en rien qu'aucun éditeur n'ait jugé bon de rééditer une bande dessinée devenue avec le temps classique parmi les classiques du genre. L'année 1968 s'acheva pour Losfeld avec une troisième édition de *Barbarella*, consécutive à la sortie du film de Vadim. Il ne pouvait passer à côté de cet événement qui connut, comme on l'a vu dans le chapitre consacré à l'héroïne de Forest, un petit succès cinématographique en dépit des réserves qu'on pouvait concevoir à son égard. Pour éviter tout problème avec la censure et finir, sur ce plan du moins, l'année avec quiétude, il demanda à Forest d'en gommer pudiquement tous les points litigieux. L'album, format A4, sortit sous une présentation petit budget, brochée et à tirage conséquent, à destination d'un public le plus large possible. Mais qui aurait bien pu trouver le moindre intérêt à ce *Barbarella* édulcoré, alors même que sa réputation reposait essentiellement sur son contenu prétendument sulfureux ? À l'instar de *Pravda*, cette version se verra soldée pendant plusieurs années.

Notes

1 - Les renseignements et propos de Jean Van Hamme proviennent essentiellement de la préface à *Epoxy* - Claude Lefrancq - 1997, et de *Van Hamme, itinéraire d'un enfant doué* - Entretiens avec Frédéric Niffle - Niffle - 2002

2 - Philippe Goddin - *Corentin et les chemins du merveilleux* - Le Lombard - 1984

3 - Propos de Cuvelier extraits de *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* n° 8 - 1973 - Entretiens avec Numa Sadoul et Jacques Glénat-Guttin.

4 - Dans le même numéro : *La Fête charnelle et la beauté*, étude de Numa Sadoul.

5 - François Craenhals (1926-2004) Dessinateur et créateur, entre autres, de *Pom et Teddy*, puis de *Chevalier Ardent* pour le journal *Tintin* mais aussi des *4 As* pour Casterman.

6 - Propos sans source repris dans l'article *Faites l'amour et dessinez-le* - Benjamin Roure - *Bodoï* n° 118 - 2008

8 69, année érotique

Cinq ans s'étaient écoulés depuis les débuts de Losfeld dans l'édition de bande dessinée. Parallèlement, il continuait bien sûr son activité d'« éditeur traditionnel » qui lui permettait de financer, partiellement du moins, des entreprises plus hasardeuses au rang desquelles il plaçait la bande dessinée. Depuis ses débuts, cette activité avait connu des hauts et des bas, mais au final son nom était parvenu à s'imposer dans ce créneau éditorial spécifique avec quelques belles réussites et la révélation de plusieurs auteurs débutants. Pour plusieurs d'entre-eux, la publication de leur premier album au Terrain Vague eut un effet de tremplin pour la suite de leur carrière. C'est dire l'importance et l'influence de ces productions dans l'émergence d'une nouvelle forme de BD adulte. Mais après des débuts en fanfare, il lui fallait conforter ses positions, ce qui ne se faisait pas sans l'apparition de difficultés croissantes qu'il peinait à anticiper. Il devenait donc crucial pour lui de faire émerger de nouveaux projets avec des dessinateurs suffisamment expérimentés pour lui garantir une prise de risque minimale, sans renoncer toutefois à la mise en lumière d'éventuels jeunes talents originaux, même s'il avait parfaitement conscience que ce type de pari pouvait à tout moment lui être fatal. Difficulté supplémentaire, il convenait que le thème en soit toujours érotique. Les dessinateurs de qualité qui se positionnaient sur ce créneau ne couraient pas les rues à l'époque, et il n'était pas question pour lui de solliciter à nouveau Forest, Gigi ou Peellaert qui développaient ailleurs leur carrière. De toute façon, c'eut été se priver de l'effet de surprise que représente la parution d'un premier album. Losfeld était donc condamné à continuer de « faire des coups » pour que l'on parle de lui. Trois nouveaux albums, assez différents, verront le jour cette année-là.

Guido Crepax

C'est en avril 1965 que parait en Italie le premier numéro de *Linus*, créé par Giovanni Gandini. Dans le numéro 2, le lecteur peut découvrir la première bande dessinée d'un certain Guido Crepax (1933-2003), intitulée *Neutron*. Le héros, Philip Rembrandt alias Neutron, est un critique d'art au regard magnétique. Mais c'est dans le numéro 3 de juillet qu'apparaît la véritable protagoniste qui finira par donner son nom à cette série, à ses débuts ouvertement connotée science-fiction. « *L'Incarnation de Louise Brooks, la Rêveuse Masochiste, la Photographe Dominatrice, l'Exhibitionniste Romantique, l'Androgyne Superbe, la Fille aux Fesses les plus Belles du Monde ; l'incomparable Valentina était née.* »[1]

Architecte de formation, Crepax ne pratiquera presque jamais son art et choisit plutôt de se consacrer à l'illustration, avec une prédilection pour les pochettes de disques de jazz. Il réalise aussi quelques

Page publiée dans Linus *en 1965.*
À l'époque la série encore intitulée Neutron *présente Philip Rembrandt comme le héros principal. Valentina n'y est encore qu'un personnage marginal.*
Cette planche résume parfaitement les intentions initiales de Crepax : un justicier à la Mandrake doté de pouvoirs hypnotiques et mâtiné de James Bond, gadgets et laboratoires secrets inclus.

courtes bandes dessinées mais c'est la publicité qui lui permet vraiment de gagner sa vie et de roder un style déjà reconnaissable. En 1968, paraît son premier album de BD chez Milano Libri Edizioni : *L'Astronef pirate*. C'est à la fin de la même année que sort chez le même éditeur, le premier album de *Valentina*, préfacé par Oreste Del Buono. Écrivain, traducteur, journaliste et critique littéraire italien, ce dernier dirige la revue *Linus* dont il a emprunté le nom à un personnage du *Peanuts* de Charles Schulz. *Linus*, qui se présente comme « *la revue de la bande dessinée et de l'illustration* », est un mensuel ambitieux qui tire à cinquante mille exemplaires et dont l'objectif est d'offrir au lecteur une « littérature graphique » de qualité, divertissante, vivante et actuelle. Son sommaire, très varié, propose des reprises américaines comme *Peanuts* bien sûr, mais aussi *Dick Tracy*, *Li'l Abner*, *Popeye*, *Krazy Kat* ou *Pogo*. Mais ce sont de nouveaux auteurs tels Hugo Pratt avec *Corto Maltese* ou Alberto Breccia avec *L'Eternaute* qui marquent les esprits, avant de devenir rapidement les valeurs sûres et vedettes que l'on sait. Progressivement, les pages s'ouvrent à la contre-culture américaine mais également au mouvement Panique de Fernando Arrabal, Roland Topor et Copi. On peut y croiser aussi la signature d'Umberto Ecco. C'est dire la haute tenue de cette revue dont formule et maquette inspireront directement le futur *Charlie Mensuel* que dirigera Georges Wolinski en 1969.

Il est difficile aujourd'hui d'avoir quelque certitude que ce soit sur les circonstances qui virent se croiser les routes de Losfeld et de *Valentina*. On sait que l'éditeur ne s'intéressait que très modérément à la bande dessinée et qu'elle « *excitait peu sa curiosité* ». Dès lors, il est peu probable qu'il ait eu vent de l'existence de *Linus*, marginalement distribué en France, sans que quelqu'un lui en glisse un exemplaire entre les mains. Il n'est pas exclu qu'on puisse attribuer cette initiative à Claude Moliterni, connaisseur avisé de la bande dessinée italienne et coanimateur du festival italien de Lucca. Moliterni prendra d'ailleurs l'habitude d'y emmener chaque année la crème de la BD hexagonale, parmi lesquels Druillet, Gigi, Loro ou Giraud qui accroîtront ainsi leur audience internationale. Il nouera en outre de nombreux contacts avec les dessinateurs italiens, dont Hugo Pratt et, bien sûr, Crepax. À l'origine de *Phénix*, il créera aussi *Pogo/Poco* en avril 1969 qui connaîtra neuf numéros et dont le contenu s'inspirait directement de celui de *Linus*. Moliterni connaissait donc très bien la revue italienne et les dessinateurs qui y firent leurs débuts. Il ne pouvait avoir manqué de repérer le caractère à la fois original et érotique de *Valentina*. Aucun éditeur en France, à l'exception de Losfeld, n'était alors susceptible d'accueillir une série aussi esthétisante, difficile et audacieuse. Ayant conservé avec l'éditeur de *Scarlett Dream* les rapports les plus amicaux, il put possiblement jouer auprès de lui les intermédiaires en lui faisant découvrir une nouvelle bande dessinée qui pourrait retenir son attention.

Valentina

On retiendra incontestablement *Valentina* comme l'une des premières, sinon la première, bande dessinée « intellectuelle » de son histoire. Auteur autodidacte, les goûts de Crepax témoignent d'une grande curiosité doublée d'une solide culture générale. Il cite pêle-mêle, parmi ses principales influences : Kafka, Thomas Mann, Edgar Poe, Melville, l'Art nouveau, les Encyclopédistes, Horta, Egon Schiele, Arthur Rackam, la Renaissance italienne, Titien, Bellini, Carpaccio, Yves Klein, Wagner et le

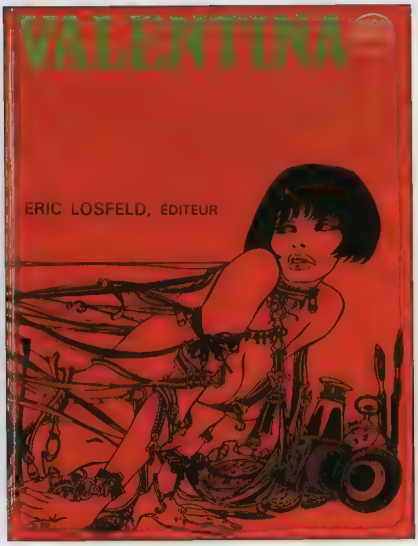
jazz. Mais on y décèle aussi l'empreinte du Nouveau Roman, de l'op art, du cinéma de la Nouvelle Vague, de Bergman, Antonioni ou Eisenstein... S'il nous prenait l'idée de commenter chacune de ces sources d'inspiration, cela prendrait l'épaisseur d'un chapitre. Toutes contribueront à nourrir et forger son imaginaire, à structurer récits et mises en scène et à le pousser à innover sans relâche en matière de cadrage et de mise en page : « *C'est ma préoccupation principale. Lorsque je me suis mis à faire de la bande dessinée, c'était avec la volonté de montrer qu'on pouvait encore faire du neuf, qu'on était loin d'avoir exploré toutes les possibilités. C'est pourquoi j'ai cherché des idées au cinéma, dans la publicité, enfin partout où il y avait quelque chose à prendre.* »[2]

Curieusement, et de son propre aveu, ses influences en matière de bande dessinées restent limitées. Son dessin n'emprunte aucune des voies déjà explorées par ses pairs, quoiqu'il lui soit parfois arrivé de citer graphiquement *Little Nemo*, *Le Fantôme* ou *Mandrake*. *Valentina* naquit trois ans après *Barbarella*, seulement une petite année après sa publication en livre et un an avant *Jodelle*. Quand on lui demandait si *Barbarella* avait été pour lui une influence, Crepax répondait toujours par la négative : « *Dès le départ, ma préférence allait vers les personnages féminins et Valentina m'est venue spontanément, sans référence à aucune autre bande. Tout en appréciant beaucoup l'œuvre de Forest, je crois que la différence essentielle entre Valentina et un personnage comme Barbarella (ou Pravda de Peellaert) c'est que Valentina est davantage ancrée dans la réalité. Elle a un métier et une famille, elle est donc plus proche des lecteurs qu'une aventurière sans attaches.* »[2]

L'album se déploie, avec une inhabituelle densité, sur plus de 110 pages, datées de 1968 pour l'essentiel. Sa structure se révèle complexe, sophistiquée et foncièrement originale. Une trentaine de pages remontant aux années 65/66 y ont été intégrées, essentiellement des séquences relatives au monde souterrain. Une planche dépliante en quatre volets rehaussés de bistre en dessine d'ailleurs la géographie. Plusieurs raccords de cases, voire de pages, ont été rendus nécessaires pour structurer l'ensemble et assurer la continuité d'un récit morcelé lors de sa prépublication dans *Linus*.

En sus de toutes ces innovations techniques, Crepax complexifie un peu plus encore son récit en créant une langue, celle des habitants des profondeurs nommés « Souterrains ». Ayant toutes les apparences d'un volapük, cet idiome peut néanmoins être traduit. Son lexique et sa structure grammaticale dérivent du gothique et des évangiles de Wulfila et c'est à Luisa, son épouse, licenciée en lettres, que l'on doit cette initiative philologique. Un glossaire de deux pages en fin d'album aidera le lecteur à en saisir le sens. On a beaucoup glosé sur l'origine graphique de *Valentina*. Qui, de Luisa ou de Louise Brooks, pouvait bien en être le modèle ? La coiffure à la garçonne de

Luisa, la femme de l'auteur prend la pose de Valentina dans l'exercice de son art.



l'héroïne puise bien sûr son origine dans celle de l'actrice du muet avec qui l'auteur finira d'ailleurs par entretenir une longue correspondance. Même si elle arbore la même coupe durant les années soixante, et qu'il lui arrive parfois de poser pour son mari, Luisa s'avère surtout être pour son mari une précieuse et exigeante collaboratrice littéraire.

Mais c'est le caractère violemment érotique si particulier qui marque *Valentina* de son empreinte indélébile. Dans ce domaine aussi, on nage dans de toutes autres eaux que celles de *Barbarella, Epoxy* ou *Jodelle.* On se rapproche davantage de l'univers libertin du Divin Marquis ou malsain d'Egon Schiele que de ceux pleins de vie de Forest ou Cuvelier. Le graphisme tend chez Crepax à l'ascèse et les femmes au regard triste y ont un aspect lascif autant que maladif. Le rythme narratif est lent, pesant et oscille constamment entre réalité et fantasme en une mise en scène onirique et organique. La jouissance est omniprésente, alors même qu'elle passe souvent par une forme de soumission et de sadomasochisme d'un jour constamment sophistiquée mais jamais joyeuse. Toute une panoplie d'accessoires, jusqu'alors réservés à la littérature vendue sous le manteau, sont utilisés sans modération : menottes, chaînes, fouets, corsets, bas, jarretelles, bottes, lacets... Mais aux dires de son épouse, les fantasmes décrits par Crepax ne correspondent en rien à la réalité de sa vie privée. Croisant souvent la route de redoutables pervers, souvent outranciers et caricaturaux, Valentina, objet de fantasmes, se montre toujours ouverte à toutes les expériences, fussent-elles les plus extrêmes. Crepax emmènera Valentina de plus en plus loin sur la voie de la pornographie au fur et à mesure que se relâcheront les mœurs et la censure, mais toujours avec un raffinement extrême.

Dans ce premier *Valentina*, il se contente encore de jouer avec les limites, sans jamais en franchir aucune. La mise en page complexe, le dessin esthétisant et la fragilité du trait contiennent Valentina dans un onirisme trouble, au plus loin de la moindre vulgarité, rendant ainsi acceptables des situations plus qu'équivoques. Crepax connut-il pour autant des problèmes de censure ? « *Jamais. Gardini, mon éditeur, a souvent eu des craintes à ce sujet. Nous en avons fréquemment discuté, et je me suis imposé une certaine auto-censure, surtout au temps des premiers* Valentina. *Je tiens à préciser que je suis évidemment contre toute forme de censure. Si l'on admet que certaines choses doivent être censurées, alors il y a une foule de choses qui méritent de l'être, à commencer par toutes les œuvres médiocres.* »[2] Losfeld n'aurait pas dit mieux et dut se montrer totalement en phase avec son auteur. En revanche, l'ouvrage eut à subir chez nous l'ire de la censure qui interdit à l'unanimité l'ouvrage aux mineurs de moins de dix huit ans en novembre 69. S'il avait pu croire un seul instant s'être fait oublier du ministère de l'Intérieur, cette décision tombait tel un couperet pour l'en détromper. Mais qu'importe, il avait eu le temps de s'habituer à ces tracasseries et en concevait même, non sans coquetterie, une certaine fierté.

Poster Valentina - 1968

Valentina est le second ouvrage de Losfeld à sortir sans jaquette et sous couverture pelliculée. Le dépôt légal mentionne la date de juin 69. Le format réduit de 27 x 20,5 cm, le visuel de couverture, de son verso ainsi que le contenu, planche dépliante incluse, se calquent sur l'édition italienne, parue courant 68 chez Milano Libri Edizioni. Première adaptation d'une bande dessinée en provenance de l'étranger, l'ouvrage nécessita l'apport d'un traducteur que Losfeld recruta dans son entourage, en la personne de Paul-Louis Thirard (1932-2018). Collaborateur à *Positif, Midi-Minuit Fantastique, Présence du cinéma* et spécialiste de Michelangelo Antonioni à qui il consacra deux ouvrages, Thirard est aussi l'auteur de la préface dans laquelle il présente au lecteur français la genèse de *Valentina*. Plus dense, celle de l'édition transalpine revenait en quatre pages sur le parcours, peu connu en Italie, de Losfeld et de ses héroïnes de papier. On ne sait trop quel fut l'accueil réservé à cet ouvrage très inhabituel, mais il dut trouver son public et lança la carrière de Crepax qui ne connut plus aucune éclipse chez nous. C'est en grande partie à Losfeld, qui une fois encore prit son risque, qu'il le doit. Le livre ne sera jamais réédité en son état d'origine. *Valentina* connaîtra ensuite plusieurs éditeurs qui jamais n'en respecteront la chronologie et préféreront privilégier les recueils thématiques ; détestable travers éditorial s'il en est.

Dans *Plexus* en octobre 69, Jacques Sternberg passe en revue les dernières parutions émanant du Terrain Vague : « *Avalanche de bandes dessinées fantastico-érotiques, toujours chez Eric Losfeld qui aura vraiment donné à la BD ses lettres de noblesse. On retrouve* Barbarella, *légèrement plus habillée dans une édition moins coûteuse, et l'éblouissante* Pravda la Survireuse *de Peellaert. Losfeld annonce l'édition imminente de* Phoebe Zeit-Geist, *propriété privée de la revue américaine* Evergreen *et il vient de publier* Valentina *de Guido Crepax, génial dessinateur italien découvert par* Linus *qu'anime à Milan le signor Giandini, un des grands défricheurs de l'insolite. Comme Forest et Peellaert, Crepax est un dessinateur amoureux de la femme, du corps féminin, nu de préférence, évidemment. Il a été tellement plagié en Italie et même en France qu'on a l'impression d'avoir déjà vu ça quelque part. Mais les imitateurs n'ont ni la patte, ni l'invention, ni la dynamique de ce grand de la BD.* »

Dans les années qui suivront, plusieurs revues se relaieront pour s'attacher la collaboration de Crepax, parmi lesquelles : *Charlie Mensuel, Phénix, Pilote* ou *Circus*. Dans la foulée de *Valentina, Anita, Bianca*, des adaptations de classiques de la littérature érotique (dont une *Justine* d'exception) ou fantastique (*Dr Jekyll, Dracula* ou *Frankenstein*) ainsi que plusieurs « one-shot » se succéderont chez différents éditeurs, dont les Éditions du Square, Albin Michel, Dargaud, Glénat, Futuropolis, Delcourt, Larousse ou Actes Sud. Dans chacun de ces travaux, parfois à la limite de l'alimentaire, on retrouvera toujours son style fiévreux, habité d'une qualité esthétique incontestable.

Auteur clivant et déconcertant que l'on ne saurait qualifier de « grand public », Crepax compte autant de thuriféraires que de détracteurs peu sensibles à son art. Atteint de sclérose en plaques, il achèvera dans la douleur une adaptation de *Frankenstein* dans laquelle transparaît toutes les difficultés qu'il éprouvait alors à tenir un crayon. Son dessin, jadis si élégant, se tord en de maladroites anatomies qui traduisent une grande souffrance. Réduites par endroit à de douloureuses esquisses désertées par sa virtuosité passée, ces dernières pages n'en restent pas moins extrêmement touchantes. À l'instar d'Hugo Pratt, Crepax convenait avoir toujours reçu un meilleur accueil en France qu'en Italie. Nul n'est prophète en son pays.

Les Aventures de Phoebe Zeit-Geist

« Le Zeitgeist est une notion empruntée à la philosophie allemande signifiant littéralement "l'esprit du temps", au sens d'"esprit de l'époque", utilisée notamment dans la philosophie de l'histoire et la psychologie. Il désigne le climat intellectuel et culturel, les jugements, les habitudes de pensée d'une époque. » [3]

Une nouvelle fois, Losfeld se tourne vers l'étranger pour dénicher sa seconde production BD de l'année qu'il fait paraître coup sur coup dans la foulée de *Valentina*. Compte tenu de la géographie éditoriale de l'époque, lui seul est à même d'en envisager la publication puisqu'il s'agit d'une bande dessinée parodique ET érotique qui présente, sous un prétexte assez intello, un inventaire presque exhaustif des perversions et autres déviances humaines parmi lesquelles : le sadisme, la nécrophilie, le fétichisme et le sadomasochisme. On imagine bien notre éditeur érotomane s'en frotter les mains de ravissement !

Cette série, prépubliée outre-atlantique à partir de janvier 1965 dans la revue d'avant-garde *Evergreen Review*, est reprise sous forme d'album en 1968 chez Grove Press. Reliure cartonnée protégée d'une jaquette couleur, impression noir et blanc, bichromie et couleur ; si ce n'est un format plus petit, la présentation se rapproche du luxe des premiers albums Losfeld. Le public américain, essentiellement consommateur de comics, n'a pas encore pris l'habitude d'acheter des ouvrages à leurs yeux aussi ostentatoires que coûteux. Aussi le livre sera-t-il réédité en 1969 en noir et blanc, sous reliure brochée et à prix plus démocratique. En France, *Plexus*, « *la revue qui décomplexe* » publie les deux premiers chapitres dans une traduction de Michel Caen avant d'être contrainte, victime d'une interdiction, d'en suspendre la publication.[4] Cette revue du groupe Planète, dirigé par Louis Pauwels et Jacques Bergier, a pour conseiller littéraire Jacques Sternberg et conseiller artistique Lo Duca, tous deux intimes de Losfeld. Sur les probables conseils avisés de Sternberg, Losfeld met dès que possible une option sur l'achat des droits de *Phoebe Zeit-Geist*. Peut-être même négocie-t-il un petit arrangement, sous forme d'échange de droits, avec Evergreen et Grove Press - famille d'adoption américaine de *Barbarella*.

Le scénariste Michael O'Donoghue (1940-1994) est surtout connu pour son humour noir et destructeur qu'il mettra au service du cinéma, du magazine satirique *National Lampoon* et du show télévisé *Saturday Night Live* dont il est le premier rédacteur en chef. Mais son premier travail marquant reste la création des *Aventures de Phoebe Zeit-Geist* avec le dessinateur Frank Springer (1929-2009).

D'abord assistant de George Wunder sur *Terry and the Pirates*, Springer participe à de nombreux strips de moindre importance avant d'entrer chez DC Comics puis Marvel au début des années 60. Dessinateur et encreur, il travaille successivement pendant une vingtaine d'années sur *Our Army At War, Spiderman, Spider-Woman, Incredible Hulk, Nick Fury, Batman*, etc... Il participe également au *National*

Lampoon de 1971 à 1988. Malgré cette carrière bien remplie, Springer ne sera jamais reconnu comme dessinateur de premier plan et son nom restera essentiellement associé à *Phoebe Zeit-Geist.*

Les Aventures de Phoebe Zeit-Geist se présente comme une parodie de comic book, dont il emprunte la présentation et les codes. Il relate les aventures picaresques d'une riche héritière qui, kidnappée dès le premier chapitre par un Nazi, se verra ensuite harcelée sans répit par une faune de ravisseurs, de

Jaquette de l'édition américaine originale de 1968 - Réédition brochée de 1969 - Réédition de 1986
Page suivante, " splash page" en couleur pour le quatrième chapitre.

tortionnaires et de dépravés de tout poil : chinois fétichiste, tatoueur psychopathe, lesbiennes tueuses, proxénètes nécrophiles, mycologue dément, sous-mariniers homosexuels, réducteurs de pieds, varans atteints de priapisme, etc...

Phoebe est une naïve jeune fille sans expérience de la vie qui, face aux assauts répétés à son corps défendant, se montre totalement passive, à la limite de l'hébétude. En comparaison, les précédentes héroïnes publiées par Losfeld pourraient passer pour de véritables viragos. Tuée dès le troisième épisode, elle ne participera aux suivants que dans un état de décomposition plus ou moins avancé avant d'être ressuscitée dans le dernier dans une condition que l'on imagine aisément pitoyable. Treize épisodes sont réunis qui conservent toutefois leurs ressorts feuilletonesques. Chaque récit se clôt par un suspense « insoutenable » au texte emphatique. Au chapitre suivant, sa résolution en est toujours volontairement absurde voire purement et simplement idiote. Le rythme est trépidant et la structure débridée en diable mais, sous couvert de péripéties souvent sans queue ni tête, les auteurs brossent un tableau sans concession de leur époque et de leur pays. L'histoire évoque en creux la situation de la femme, malmenée par les phallocrates qui forment le noyau dur de la société américaine. Le féminisme, la naissance du mouvement lesbien ou la religion ne trouvent pas davantage grâce aux yeux des auteurs et sont présentés comme des théories aussi dévoyées que ce qu'elles entendent dénoncer. Comme on peut le voir, le « zeitgeist » décrit ici par O'Donoghue et Springer n'a rien du paradis terrestre.

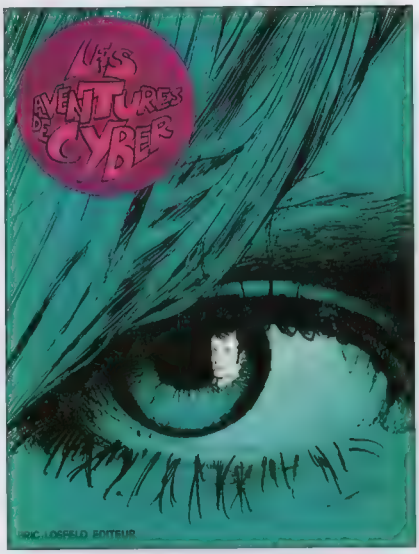
Le dessin de Springer a toutes les caractéristiques d'un style solide et réaliste hérité d'Alex Raymond, fruit de son expérience dans les comics d'aventure. Il y glisse néanmoins de nombreuses références ou citations graphiques qui viennent pervertir une facture parfois impersonnelle, en l'ancrant dans un registre plus parodique qui n'est pas sans rappeler le *Mad* de la grande époque. Se glissent au fil des pages des caricatures dans le style de Mort Drucker, des emprunts au *Spirit* de Will Eisner et surtout de nombreux clins-d'œil aux *Tales from the Crypt* de EC Comics, avec une prédilection pour Jack Davis ou Wallace Wood. Le lecteur pourra aussi s'amuser à tenter d'identifier plusieurs figures du monde politique ou du show business, peu connues chez nous, qui croisent la route de l'ingénue.

La traduction française est confiée à Jean-Louis Brau (1930-1985). Poète lettriste, écrivain et plasticien à qui l'on doit *Le Voyage de Beryl Marquees*, roman-photo d'un voyage sous LSD paru chez Losfeld

en 1968. Aux dires de certains lecteurs qui ont pu faire la comparaison avec la version américaine, cette traduction ne restitue que très partiellement le sel du texte original nourri de nombreux jeux de mots, de formules argotiques et de « nonsense » difficilement traduisibles. Le lettrage n'a pas non plus fait l'objet d'une grande attention et son manque d'assurance dessert sensiblement l'esthétique des pages. D'ailleurs, l'aspect général de l'ouvrage proposé par Losfeld, même s'il se rapproche de celui de *Valentina*, reste très en deçà du niveau d'exigence dont il avait fait preuve par le passé. Il fait même pâle figure en regard du soin dont avait bénéficié l'édition américaine. Le choix de le faire imprimer en noir et blanc, l'absence de bichromies, de couleur et de jaquette montrent que Losfeld n'a pas voulu mettre sur ce livre les moyens qu'il réservait probablement à un autre de ses projets en cours. Les problèmes de trésorerie commençant à se faire sentir, il se résolvait progressivement à revoir à la baisse sa politique d'« objet-livre », du moins en ce qui concernait la bande dessinée.

Losfeld choisit de renoncer à la composition en forme de fresque de l'édition originale au profit d'une couverture plus provocante, conçue à partir d'un agrandissement d'une case du troisième épisode et sur laquelle figure une Phoebe mise en croix. Elle ne manquera pas d'attirer l'attention, ce qui était bien sûr le but escompté. Sans surprise, la commission de censure interdira le titre en novembre 69, au cours de la séance qui sanctionnera aussi *Valentina*. Le livre ne sera jamais réédité en France, ce qui peut paraître curieux pour une BD qualifiée, avec raison, de chef-d'œuvre par François Rivière.

Les Aventures de Cyber



À la vue de ce beau livre à la couverture particulièrement réussie, on peut deviner que c'est à son endroit que Losfeld avait décidé d'investir la plus grosse part de son budget BD de l'année. Sa présentation renouait avec celle de ses titres les plus emblématiques : grand format, reliure cartonnée imitation cuir grainé, jaquette couleur, papier haut de gamme, bichromies. Pourtant il ne s'agissait pas à proprement parlé d'une création originale, comme nous le verrons. De plus, son concept s'avérait pour le moins surprenant, hybride et pour tout dire bancal. Conscient qu'il ne s'agissait pas là d'une véritable bande dessinée, Losfeld la qualifiera de « roman dessiné » dans une des publicités du Terrain Vague. En cela, la forme expérimentale peut se rapprocher de *Et on tuera tous les affreux*. Là s'arrête la comparaison, car le livre est beaucoup plus réussi. Il affiche encore aujourd'hui un charme élégant très « swinging sixties ». Singulièrement plaisant et divertissant, il mérite d'être redécouvert.

En 1950, Paul Gordeaux (1891-1974), journaliste, historien, critique dramatique, homme de lettres et humoriste propose à son patron Pierre Lazareff (1907-1972) qui dirige *France-Soir*, de publier des

bandes dessinées didactiques. Naissent ainsi *Le crime ne paie pas* puis *Les Amours célèbres* ; des bandes dessinées verticales dans lesquelles s'illustrent Bellus, Jean Ache, Sennep, Jean Effel et même un certain Albert Uderzo. Le succès est considérable et permet au journal d'accroître son audience. Après quatorze ans d'une formule qu'il juge usé, Lazareff décide de les remplacer par des bandes horizontales dites « à l'américaine », mais de fiction cette fois. On pourra ainsi découvrir *Juliette de mon cœur* de Stan Drake, l'adaptation du succès radiophonique *Signé Furax* par Henry Blanc, *Agent X9* par Al Williamson, *Mandrake* de Lee Falk, *Flash Gordon* par Dan Barry, etc... Comme on le voit, la qualité est au rendez-vous car la rédaction du prestigieux quotidien ne considère pas l'inclusion de la bande dessinée dans le journal comme un simple bouche-trou. Elle accueillera même fréquemment des créations originales de qualité : *13, rue de l'Espoir* de Gillon, *Blanche Épiphanie* de Lob et Pichard ou *Hypocrite* de Forest. Toutes n'accéderont pas à la même postérité. *Mr Cyber* est l'une d'entre elles. Deux récits, en 315 bandes pour l'un, et 320 pour le second paraîtront entre 1966 et 1967. Les auteurs en étaient Gérard Nery pour le texte et Jacques Poirier pour le dessin.

Jacques Poirier (1928-2002) fréquente l'école des Beaux Arts et organise sa première et dernière exposition en 1946. À partir de 1950, il entame une longue carrière d'illustrateur qui assoit sa réputation. Il travaille essentiellement pour la jeunesse au sein des éditions Hachette pour les collections Bibliothèque Verte (*Les Trois Jeunes Détectives, Chris Cool...*), Bibliothèque de la jeunesse, Bibliothèque Rose (*Anne, Domino, Quatre Diables...*) Idéal-Bibliothèques (*Trois Jeunes Détectives* d'Alfred Hitchcock, *Deux Jumelles* d'Enid Blyton), Les Grands Livres Hachette, etc.

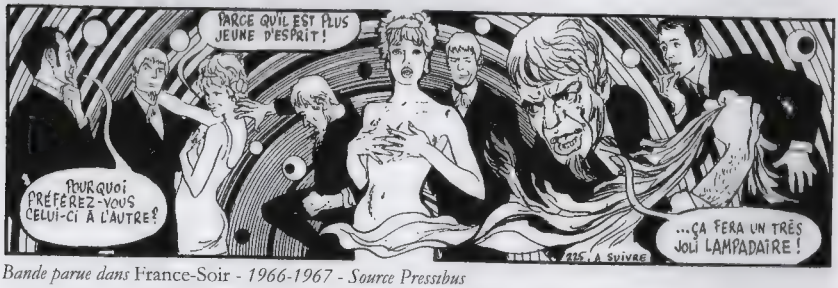
Deux bandes originales parues dans France-Soir - *1966-1967*
Source Librairie Fantasmak - Paris

Sa bibliographie en matière de bande dessinée est particulièrement lacunaire. Aucun titre, même pas celui de *Mr Cyber*, n'est mentionné dans une fiche Wikipedia pourtant très détaillée quant à ses travaux d'illustrateur. En creusant un peu, on découvre qu'il participe en 1964 à la courte aventure du magazine *Chouchou* [5] en signant une histoire intitulée *Les Compagnons du silence* sous le pseudonyme de Francis Lorrain. En 1972, il signe pour Hachette une adaptation de *L'Île au trésor* puis, de 1983 à 1984, plusieurs récits dans la collection *La Vie privée des hommes*. Si l'on en croit certaines sources, il semblerait aussi qu'il ait livré, sous les pseudonymes de J. Visconti et Philippe Marçais, d'autres séries à *France-Soir* : *Troun le gardian*, *Du rififi au Proche-Orient* en 1963 et *La Dernière des Sheridan* en 1970-71. Dans ce cas, si *Les Aventures de Cyber* est bien son premier album, ce ne serait donc pas, loin de là, sa première incursion dans la bande dessinée. Après la cessation de sa carrière d'illustrateur, il se consacrera jusqu'à sa mort à la peinture. Spécialisé dans le trompe-l'œil, il prendra l'habitude de dissimuler sa signature au sein de ses toiles, parfois sous forme de rébus.

Concernant Gérard Nery (1922 2010), les renseignements sont encore moins fournis. On le présente comme acteur et assistant-metteur en scène entre 1945 et 1952. Après vérification, il semblerait qu'il n'ait laissé son empreinte dans l'histoire du septième art qu'en collaborant à des longs métrages de troisième division. Il entame ensuite une modeste et anonyme carrière de scénariste et dialoguiste pour la radio et la télévision. Il se consacre aussi à l'écriture de quelques pièces de théâtre de boulevard, avant de connaître un certain succès de librairie avec la série romantique des *Julie Crèvecœur* chez J'ai lu. Les rachituques informations de la biographie que l'on trouve en quatrième de couverture de ces ouvrages sont reprises en boucle dans les rares fiches qui lui sont dédiés sur la toile. Aucune ne lui attribue la paternité de *Mr Cyber*.

L'origine de ce curieux bouquin a quelques raisons objectives de rendre perplexe. En tête d'ouvrage, une dédicace mentionne que « *l'auteur et l'éditeur remercient monsieur Pierre Lazareff, premier éditeur dans* France-Soir *de cette bande dessinée.* » On ne sait qui, de Nery ou de Poirier, est l'auteur qui remercie Lazareff. Optons pour Nery qui pourrait, de par ses modestes connexions dans les médias, être à l'origine de la création de la bande pour *France-Soir*. La dédicace sous-entend également que « *cette bande dessinée* » y a déjà été publiée. Parle-t-il alors de la série dans son ensemble ou juste de l'histoire proposée dans l'album ? Sans avoir accès à une collection complète des années 1966/1967 du quotidien, il est difficile d'affirmer quoique ce soit. Dans son volumineux *Catalogue encyclopédique des bandes horizontales françaises dans la presse adulte de 1946 à 1975 de Lariflette à Janique Aimée* publié en 1995 par Pressibus, Alain Beyrand présente deux strips quotidiens de *Mr Cyber*. Il précise que « *cette bande eut un bon succès, puisqu'elle fut reprise en album avec un très mauvais remontage des cases* ». Effectivement on sent distinctement dans le livre un assemblage de dessins d'échelles - parfois même de facture - notablement disparates. Pourtant le graphisme de Poirier dans l'album s'avère assez différent de celui des deux bandes reproduites page ci-contre dans lesquelles son trait, d'essence assez classique mais riche de nombreux détails maniéristes, y est traité avec souplesse et rondeur. On notera par ailleurs que découpage et cadrages se montrent assez originaux, ce qui constitue une certaine prouesse quand on ne dispose que de deux ou trois cases par jour. Les ballons y tiennent leur rôle traditionnel. Dans l'album en revanche, son dessin se rapproche davantage de la manière plus

tardive de ses illustrations réalisées pour Hachette, encrées à la plume dans un style vif et dépouillé souvent proche du croquis. En outre, une habile utilisation des noirs tire l'ensemble vers un certain réalisme photographique assez éloigné des trois exemples présentés dans ces pages. L'apparente sécheresse de trait de l'album peut en grande partie être imputée à une photogravure et une impression désinvoltes. On notera aussi qu'aucune des trois bandes présentées dans ces pages ne figure dans le livre. En l'absence de preuves tangibles, on ne peut donc totalement exclure un recyclage qui aurait d'ailleurs représenté pour Losfeld un investissement moindre et bienvenu alors qu'il commençait à s'imposer de sérieuses restrictions budgétaires. Création originale ou non, toujours est-il que le livre tente d'innover sur sa forme en donnant naissance à ce « roman dessiné ».



Bande parue dans France-Soir *- 1966-1967 - Source Pressibus*

Adaptation d'une ancienne histoire ou scénario inédit, Nery trousse, en tout état de cause, un alerte récit d'espionnage, prétexte aux mésaventures loufoques du cybernéticien Cyber, concepteur d'un robot humain féminin nommé Cléo. Plusieurs espions et scientifiques peu recommandables cherchent à s'emparer du prototype et de son brevet en mettant sur sa route plusieurs créatures de charme censées l'amadouer. Cyber, qui collectionne les conquêtes féminines - l'une d'elles a seize ans !!! - n'échappe à leurs manœuvres que grâce à la vigilance de la psychiatre Agate (sans h) Filius et au dévouement du cyber chien Electron. Don Juan compulsif « *qui embrasse comme il respire* », Cyber, dont le prénom n'est jamais cité, cherche LA femme à travers toutes les femmes qu'il séduit, sans se rendre compte qu'il l'a sous les yeux en la personne d'Agate. Reflet d'une époque au doux parfum des sixties, l'action se déroule entre Paris, Rome, Londres et Hambourg. Toujours entouré de jolies jeunes femmes, Cyber mène la dolce vita sur le Tibre, danse le jerk dans les boîtes de Soho au son des groupes pop, embarque en mer du nord à bord d'une radio pirate et s'encanaille sur la Reeperbahn. Les garçons portent les cheveux longs, les filles de courtes robes et pour neutraliser l'ennemi, on n'hésite pas à recourir aux bons offices du haschisch, de la marijuana ou du LSD.

La forme du récit s'apparente à un court roman, plaisant à défaut d'être passionnant. Les dessins y tiennent une place davantage illustrative que narrative. Parfois, des séquences illustrées développent une situation à peine esquissée dans le texte, d'autres fois elles la complètent, l'introduisent ou la prolongent. Certains dialogues, absents du texte, s'intègrent sous formes de bulles de BD pour souligner un point particulier. Les nombreux traits d'humour rappellent l'esprit des chansonniers aux jeux de mots un peu démodés et nombre de situations empruntent aux ressorts du théâtre de boulevard. La plupart des scènes dessinées s'agencent différemment selon les pages, en fonction des nécessités du récit et parfois sans aucun liens entre elles. Certaines autres utilisent franchement les codes de la bande

dessinée quand il s'agit de relater une action dans sa continuité. Mais elles restent des cas isolées et il est impossible de suivre l'intrigue en continu sans avoir recours au texte. Les cases sont de tailles variables, certaines ont été visiblement agrandies, d'autres réduites afin d'en faciliter l'organisation et d'éviter la présence de trous dans la mise en page. Plusieurs dessins portent d'ailleurs la trace de prolongements afin qu'ils puissent parfaitement s'ajuster entre eux, telles les pièces d'un puzzle. Texte, illustrations et bandes dessinées se mêlent avec imagination et sophistication. À première vue, chaque page paraît donc parfaitement homogène mais l'action pâtit d'une mécanique qui manque d'huile et l'on peine parfois à la suivre. Contrairement à la lecture d'une BD où textes et dessins s'apprécient

Publicité-maison qui témoigne de l'intérêt de Losfeld pour les formes les plus variées de "récits en images", avec une totale absence de préjugés pour des genres que l'on considère souvent comme mineurs, comparés à la littérature.

simultanément, il convient pour s'y retrouver de se livrer à une gymnastique qui impose de lire d'abord le texte avant de chercher les dessins qui s'y rapportent. Inévitablement, cette structure brouillonne et inaboutie du livre induit un manque de fluidité dans sa lecture. C'est d'autant plus dommage qu'en dehors de ce péché originel, il contient en germe de nombreuses idées formelles qui posent les bases d'un genre s'inscrivant entre roman et bande dessinée. Certaines tentatives d'essence similaire, développées dans les années suivantes, aboutiront à la fin des années 70 au genre, aujourd'hui très répandu, de « roman graphique ». L'utilisation optimale des bichromies d'orientation pop art s'inscrivent en parfaite adéquation avec le récit. Récit plaisant et enlevé, planches dynamiques, dessin élégant, vivant et érotisme distillé en touches légères en font un livre tout sauf désagréable, à condition toutefois de ne pas l'aborder en tant que bande dessinée. C'est la raison probable pour laquelle *Les Aventures de Cyber* peinera, au grand dam de Losfeld, à trouver son public. La fin de l'album ouvrait pourtant la porte à une possible suite : « *À Chimeria, la ville souterraine* », sous forme d'une courte bande dessinée dont le graphisme et le lettrage sont similaires au style des trois bandes présentées pp. 188 et 190. De là à penser que Losfeld ait un moment envisagé de donner une suite à ce livre serait hasardeux. Il faut plutôt y voir un clin-d'œil des auteurs à une aventure antérieure de *Mr Cyber*, sinon la reprise pure et simple d'une poignée de bandes issues de *France-Soir*. *Mr Cyber* restera donc un coup d'épée dans l'eau. On notera enfin que de par son caractère relativement anodin, et malgré plusieurs allusions aux stupéfiants qui auraient pu jouer en sa défaveur, il passera sans dommage le tamis de la censure. En dépit de ses nombreuses qualités, le livre finira pourtant par être soldé dans les années qui suivront. On le trouve encore sans trop de difficultés aujourd'hui et il serait dès lors regrettable de s'en priver.

Cela faisait maintenant six ans que Losfeld éditait de la bande dessinée, sans parvenir à réellement prospérer. On continuait à le voir comme un dilettante sympathique et à considérer ses tentatives, selon les cas, d'un œil bienveillant, circonspect ou dubitatif. Tous ces livres lui coûtaient fort cher, lui rapportaient peu et, même s'ils faisaient parler d'eux, ne lui permettaient pas de s'inscrire solidement dans le paysage éditorial. En outre, il éprouvait les pires difficultés à se renouveler et à trouver des auteurs du calibre de Forest et Peellaert, ou des débutants aussi prometteurs que Nicolas Devil. Cinq projets très inégaux, dont seulement deux dignes d'intérêt, verront encore le jour, mais il amorçait déjà une lente et inexorable descente en donnant le sentiment qu'il n'y croyait plus vraiment.

Notes

1 - *Crepax - Le Portrait fragmenté* - Aedena - 1986
2 - *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* - n° 52 Spécial Crepax - 1982
3 - Source Wikipedia, à défaut d'une autre.
4 - Le lettrage a été effectué par Dominique Gillain, la propre fille de Jijé. On ne sait si le dessinateur biographe de *Don Bosco*, *Emmanuel* ou *Charles de Foucault* fut jamais au courant que sa fille se faisait de l'argent de poche en travaillant sur une « BD pornographique », lui qui conspuait cette nouvelle tendance à l'érotisme dans la bande dessinée.
5 - *Chouchou* représentait une tentative ambitieuse de magazine BD au contenu qualitatif orienté vers un public plus mature. De très grand format, il ne connut, faute de succès, que neuf numéros à partir de fin 1964. Forest en était le rédacteur en chef et y créa *Bébé Cyanure* et *Les Naufragés du temps* pour Paul Gillon. On y trouvait aussi entre autre : *Ténébrax* de Jacques Lob et Georges Pichard, *P'tit Gus et les mystères* de Raymond Poivet et Remo Forlani ainsi que des series de Guy Mouminoux ou Robert Gigi. Cinq numéros supplémentaires de plus petit format, sous la houlette de Remo Forlani, n'en permettront pas le sauvetage.

9 La queue de la comète

Une fois la tornade de Mai 68 éloignée, les choses finirent par reprendre leur cours normal. Néanmoins, rien ne serait jamais plus comme avant. La société gaulliste, sérieusement ébranlée, fut contrainte de lâcher du leste et les effets d'un certain assouplissement se fit ressentir avec soulagement dans toutes les strates de la société. Le monde de la bande dessinée ne se tint pas à l'écart de ces changements sociétaux. Le journal *Tintin*, sous la houlette de Greg, ou *Spirou*, sous celle de Thierry Martens desserrèrent l'étau qui bridait jusqu'alors le sommaire des magazines un peu vieillots dont ils avaient désormais la responsabilité. Ils y introduisirent par touches des thèmes plus actuels, d'un tempo plus « musclé » à l'image du cinéma et des séries télévisées d'origine américaine alors en vogue. Surtout, ils imposèrent la présence de véritables caractères féminins qui ne manquèrent pas d'exciter la libido des jeunes adolescents qui en avaient été privés jusqu'alors. Que l'on feuillette, *Bruno Brazil*, *Comanche*, *Archie Cash* ou *Natacha* pour s'en persuader.

C'est cependant dans les pages de *Pilote* que cette évolution se montrerait la plus ostensiblement novatrice. Goscinny, mis en cause par des auteurs qui lui devaient tout mais s'estimaient brimés, eut l'intelligence de se remettre en question en renouvelant en profondeur la formule de l'hebdomadaire. Sans renoncer aux séries qui en constituaient encore l'ossature, il introduisit l'idée de « pages d'actualités » qui devaient permettre à de jeunes auteurs de se rôder sur de courts récits d'une tonalité plus adulte et parfois expérimentale. Les iconoclastes Reiser et Gébé venus de *Hara-Kiri*, *Le Grand Duduche*, *Le Concombre masqué*, *La Rubrique-à-brac*, *Philémon*, *Timoléon*, *Submerman* ou *Cellulite* cohabitèrent alors en une improbable harmonie avec *Astérix*, *Iznogoud*, *Lucky Luke*, *Blueberry*, *Achille Talon*, *Tanguy et Laverdure*, *Barbe-Rouge* ou *Tony Laflamme*. Tandis que *Valérian et Laureline* offraient une version tout public de *Barbarella*, Druillet imposait avec fracas un *Lone Sloane* transfiguré. Sous la houlette de son génial animateur, le *« journal qui s'amuse à réfléchir »* rayonnait à son zénith. Losfeld avait de quoi se faire du souci. Tout se qu'il avait semé depuis plusieurs années, avec toutes les difficultés que cela sous-entendait, se voyait récolté chaque semaine à plus de 140 000 exemplaires par *Pilote* dont le succès avait de quoi le faire rêver. Par dessus le marché, et même s'il lui apportait un soutien publicitaire non négligeable, *Actuel*, dirigé par Jean-François Bizot, marchait aussi sur ses plates-bandes en faisant ses choux gras de culture alternative et de sexualité avec une totale liberté de ton. Chantre de la BD underground américaine, le titre ouvrait aussi ses pages à de jeunes auteurs hexagonaux qu'il aurait certainement préféré voir venir chez lui. Lui restait l'érotisme, cette étiquette qui lui collait à la peau et sur laquelle

il était condamné à prospérer autant que faire se peut car, en ce début des années soixante-dix, le mot érotisme était sur toutes les lèvres. Goscinny détestait cela, estimant ce créneau « BD-incompatible » avec son éthique. À terme, Gotlib, Mandryka et Bretécher déserteront *Pilote* pour fonder *L'Écho des savanes* dont il réprouvera sans réserve un contenu qu'il considérait comme vulgaire et pornographique.

Losfeld poursuivra donc, presque en solitaire, la publication de bandes dessinées pour adultes avec l'idée qu'il restait le seul représentant d'un érotisme de qualité. Mais les diverses difficultés auxquelles il était confronté devenaient tellement préoccupantes qu'elles écorneraient insidieusement tout intérêt pour un médium qu'il avait pourtant contribué à renouveler.

Xiris

Serge San Juan, vingt ans, devait attendre la parution de son premier album avec les espérances et la fébrilité du débutant. Losfeld, sur la foi d'un maigre synopsis et de quelques planches, n'avait certainement pas manqué de lui promettre monts et merveilles. Aussi mit-il les petits plats dans les grands en lui offrant le grand jeu : beau cartonnage, jaquette, papier épais, utilisation de la couleur directe, impression quadrichromie. *Xiris* restera la dernière « fille du Terrain Vague » à bénéficier d'un tel traitement. Pourtant, avec le recul, cet album cristallise tous les reproches qui entacheront durablement l'image des productions Losfeld. On peut se demander pourquoi il prit la décision de mobiliser un tel luxe au service d'un livre à l'issue d'évidence incertaine, d'un auteur au talent encore immature, d'un scénario discutable et d'une esthétique au kitsch envahissant ? Plus seul que jamais aux commandes, il croit probablement mordicus en la viabilité d'une entreprise qui témoigne surtout de son impéritie à opérer les bons choix. Hélas pour lui, si *Xiris* fit jamais la fortune de quelqu'un, ce fut bien celle des soldeurs. Il est même devenu un classique du genre. Les exemplaires qui nous sont parvenus portent d'ailleurs souvent la marque infamante du jet de peinture rouge vif sur la partie supérieure de la tranche.

Serge San Juan (1949) suit un cursus au sein des Arts appliqués de Paris. *Xiris* est son premier boulot professionnel mais cette expérience dans la bande dessinée restera sans suite. Il se tourne alors vers le monde de la publicité où il effectue toute sa carrière. Il y occupe tous les postes auxquels peut prétendre un graphiste d'agence et de studio de création : roughman, illustrateur, directeur artistique, directeur de création, jusqu'à son départ en retraite en 2010. Il revient alors à ses premières amours : la peinture et la photographie. Plusieurs de ses travaux sont accessibles sur le blog humericbox.com. En réponse à un internaute qui lui demande s'il est bien l'auteur de *Xiris*, il confirme laconiquement

que oui mais qu'il a abandonné depuis longtemps la bande dessinée. L'homme reste peu disert sur sa courte incursion dans la bande dessinée, comme s'il n'en avait pas gardé le meilleur des souvenirs.

Xiris n'est pourtant pas dénué de qualités. L'album a belle allure et les premières pages datées d'octobre 1968 sont même assez séduisantes. L'auteur y montre de réelles dispositions en matière d'utilisation de la couleur et de techniques variées : encre, aquarelle, gouache, pastel ou crayons témoignent d'une indéniable versatilité. À y regarder de près, on peut pourtant se demander si ce n'est pas pour lui une façon de masquer des lacunes en matière de représentations anatomiques, dans l'ensemble assez maladroitement campées sauf quand elles découlent visiblement de documents photographiques. Au détour d'une case, un « *maman regardant les femmes nues que je dessine* » suggère aussi qu'il puisse recourir aux modèles vivants. Si certaines silhouettes peuvent par endroit se montrer plaisantes, elles restent dans l'ensemble assez raides et figées. Le découpage et la mise en page, assez maîtrisée en début d'album, se délitent au fur et à mesure du déroulement de l'histoire. On sent bien qu'il cherche à innover et à trouver des solutions originales pour illustrer son propos sans que rien ne fonctionne vraiment. L'ensemble souffre d'une absence de rigueur dans les agencements et les enchaînements, au point qu'il faut parfois revenir plusieurs fois en arrière pour comprendre ce qu'il a voulu décrire. Plus on se rapproche de la fin de l'album, plus ces défauts structurels s'amplifient. Après avoir passé un an sur une bande dessinée, un auteur inexpérimenté se trouve inévitablement confronté au « syndrome de fin d'album » et ne peut s'empêcher de vouloir en finir au plus vite. En accélérant le rythme, et sans s'en rendre compte, s'opère un relâchement inconscient mais toujours périlleux. Druillet, avec son *Mystère des abîmes*, se heurta au même obstacle. L'expérience venant, un dessinateur apprendra qu'il convient au contraire d'accroître, à ce stade final, son niveau de vigilance et d'exigence et de mobiliser les grands moyens s'il veut emporter l'adhésion du lecteur.

San Juan ne ménage pourtant aucun effort dans sa volonté de nous séduire. On peut même lui accorder une grande générosité graphique. Il se montre juste débordé par l'ampleur de la tâche, à son corps défendant n'en doutons pas. C'est une erreur inexcusable de la part d'un éditeur que d'avoir laissé, dans le cadre d'un premier album, carte blanche à un jeune auteur encore fragile, sans exercer sur lui le moindre contrôle. Probablement, Losfeld suivit-il d'un œil bienveillant mais distrait l'évolution du projet car il n'était pas armé pour évaluer le travail du dessinateur, et encore moins, pallier à ses éventuelles carences ou défaillances graphiques. C'eut été le rôle d'un directeur artistique, dont le Terrain Vague était cruellement dépourvu. Mais s'il est un point sur lequel Losfeld aurait dû se montrer impitoyable parce qu'il relevait pleinement de ses compétences, c'est bien celui de l'aspect littéraire. Éditeur

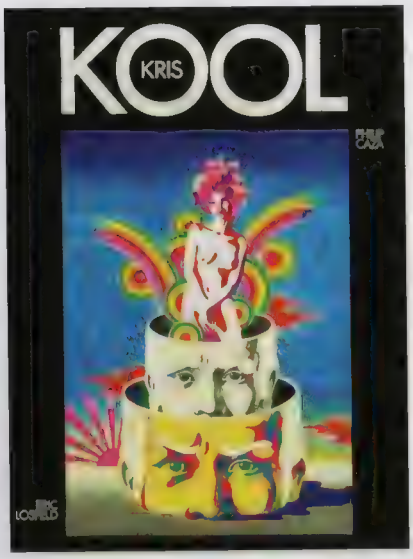
Autoportraits de 1981 et 2015 - Blog de l'auteur - humerichoux.com

de romans, écrivain lui-même et amoureux des belles-lettres, on ne comprend pas qu'il ait pu laisser passer un scénario et des dialogues aussi mal ficelés et abscons. L'idée d'une jeune femme venue d'on ne sait d'où et qui décide, on ne sait trop pourquoi, de se dresser contre un dictateur à la tête d'un régime d'une rare violence, en vaut bien une autre. Son développement, par contre, se révèle affligeant de lieux communs et de platitude. Xiris s'y balade à poil à partir de la page onze, tant mieux pour nous ! Mais la suite n'est qu'une succession, souvent totalement gratuite, de scènes de torture, de viol, de massacre et de sadisme dont elle sort sans la moindre égratignure. San Juan, visiblement toujours marqué et animé par l'esprit révolutionnaire de Mai 68, se risque à un parallèle entre le combat de Xiris contre l'oppresseur Amoul Ground et les luttes émancipatrices, encore présentes dans toutes les mémoires, qui ont fait vaciller le pouvoir du général de Gaulle. La police chargée de l'ordre porte d'ailleurs les mêmes uniformes que les CRS de l'époque et se livre à une répression digne d'un pouvoir totalitaire avec une complaisance malsaine. Le peuple, mi-esclave, mi-zombi, tente mollement de recouvrer sa liberté, cornaqué par Xiris, pasionaria sans scrupules qui n'a pas une minute éprouvé la nécessité d'aller enfiler le moindre vêtement. Sur ce plan au moins, Losfeld et les lecteurs durent se montrer comblés au delà de leurs espérances. Au détour de deux cases en forme de « private joke », et peut être aussi pour tempérer des scènes qui flirtent avec le gore, De Gaulle, son premier ministre Georges Pompidou et le ministre des finances Valéry Giscard d'Estaing se désolidarisent de la cruauté des forces de l'ordre sous le regard désabusé et dubitatif de l'auteur. C'est peu, mais c'est aussi l'un des rares moments de distanciation assumée de l'album dans lequel dialogues et récitatifs ne brillent, ni par leur subtilité, ni par leur modération et encore moins par leur valeur littéraire. L'improvisation semble avoir été le moteur principal de leur rédaction, mais San Juan, à sa décharge encore très jeune, reste manifestement imprégné d'un certain esprit estudiantin et fanzinesque.

Losfeld a-t-il seulement mis le doigt sur ces faiblesses et pensé relire, fait relire ou, pourquoi pas, faire rewriter l'album pendant qu'il en était encore temps ? On peut en douter. Probablement se refusa-t-il aussi à endosser en sus de son rôle d'éditeur, celui de père castrateur. Le Terrain Vague a toujours eu pour ambition de ne jamais avoir à galvauder le mot de liberté, on peut même dans son cas parler de combat. Mais l'éditeur aurait toutefois rendu un fier service à San Juan en l'aidant à gommer naïveté, complaisance et théâtralité ridicule. Lui-même en aurait tiré un profit certain en donnant à son livre quelque chance d'exister. Seuls les amateurs de second degré seront sensibles au comique involontaire qui atteint ici des sommets insoupçonnés. Ces saillies accidentelles n'arracheront pas le moindre sourire aux membres du ministère de l'intérieur qui, bien entendu, firent interdire l'album aux mineurs de moins de 18 ans dès le mois de juillet. Est-il nécessaire aussi de préciser que jamais ce livre ne sera réédité ? Probablement échaudé mais lucide, Serge San Juan ne persistera pas dans la bande dessinée. Il dut apprendre, à ses dépends, que la BD est avant tout un art de conteur et que son aboutissement procède autant sinon plus du fond que de la forme. Il semble avoir aujourd'hui trouvé dans la peinture une forme d'accomplissement et y prendre beaucoup de plaisir. C'est tout le bien qu'on lui souhaite.

Acteur oublié de la saga des *Villes du Terrain Vague*, il reste aussi l'un des représentants d'un courant pictural kitsch caractéristique d'une certaine époque. Pour tout cela, il mérite qu'on se souvienne de lui et de son unique bande dessinée avec respect.

Kris Kool



« *La BD commençait à déborder le domaine enfantin. Il y a eu* Barbarella *qui m'a fait penser : "si on peux faire ce genre de scénario, la BD va commencer à m'intéresser". Sur le plan du dessin, je ne me sentais toujours pas à la hauteur.Et puis il y a eu* Jodelle, *et là je me suis dit "Si maintenant on peut faire ce genre de dessin, alors là, je vais pouvoir y aller !"*[...] *Et soudain : Mai 68. La révélation !* [...] *Il fallait absolument que je me laisse pousser les cheveux et la barbe !!! Et que je mette mon talent au service de trucs pas pourris : la BD pop-érotique-de-SF-et-de-luxe, par exemple. J'ai donc attaqué une BD, ne comptant pas du tout la pousser à son terme, juste faire une dizaine de pages, pour montrer... et obtenir peut-être des commandes. Et puis Yves Losfeld m'a conseillé de continuer ainsi. Pendant mes soirées et mes week-ends, j'ai dessiné les 69 pages de* Kris Kool, *que Losfeld a donc publié en 1970. Mais j'avais mis beaucoup trop longtemps à faire ça : quand c'est sorti, la mode Pop était un peu dépassée au bénéfice de l'underground... Et puis l'album tout en couleurs, sur papier de luxe, était trop cher... Sans compter que certains ennuis légaux ont fait qu'il n'en a été mis sur le marché que 1000 ou 2000...C'est donc devenu une pièce rare...* »[1]

Avec une mère professeur de dessin et un père caricaturiste sportif, Philippe Cazaumayou (1941) naît sous une bonne étoile. Dès ses douze ans, il tombe dans la marmite de la SF, et lit tout ce qui lui tombe sous la main : les titres du Fleuve noir et ses superbes couvertures de Brantonne qui le marquent, Le Rayon fantastique, l'anthologie de G.H Gallet, *Escales dans l'infini* sans oublier *Fiction* et *Galaxie* dès les premiers numéros. La BD ne recueille que moyennement ses faveurs, mais il ne déteste pas *Météor* publié par Artima et reconnaît à Franquin un talent éblouissant. Il passe son bac avant de se diriger vers la publicité alors même qu'il n'a aucune formation. Il y travaillera pourtant une dizaine d'années, essentiellement comme graphiste, maquettiste, metteur en page et concepteur mais n'y dessinera au final que très peu. Il se marie et compte bien poursuivre une petite vie bien rangée et confortable quand éclatent les évènements de mai 68 qui lui donnent le « coup de pied au cul » salvateur. Sur les conseils de Moliterni, il se rend en fin d'année à la librairie du Terrain Vague présenter la dizaine de planches d'un projet de bande dessinée qu'il mûrit depuis plusieurs mois sous le pseudonyme de Caza, plus prononçable et mémorisable que son véritable patronyme. « *Losfeld est un monsieur très accessible. On entre dans sa boutique et il est derrière son bureau. Il n'y a pas de barrage de secrétaire. On lui dit bonjour Monsieur Losfeld, je viens vous montrer une BD et il la regarde, assez rapidement. Il m'a d'abord prévenu : "Vous savez les BD, je commence à en avoir marre, cela ne marche plus très bien, je ne sais pas si je vais continuer à en faire.* [...] *Mais j'aime bien ça, continuez". Sans me faire de promesses plus précises, si bien que j'ai continué pendant plus de deux ans. Beaucoup dessinaient aussi bien sinon mieux que moi. Disons que j'ai eu le mérite de m'attaquer à un truc de 70 pages et d'aller jusqu'au bout.* [...] *Je me suis obstiné. Je suis revenu le voir quelques mois plus tard avec cinq ou dix planches*

de plus. Il ne m'a pas découragé. Arrivé vers la trente-cinquième page, je lui ai remis le scénario complet, pour la suite. Il a vu que j'étais prêt à aller jusqu'au bout et m'a fait un contrat avec avances sur droits d'auteurs : 5000 F par tranches de 1000, chaque fois que je lui apportait de nouvelles planches. J'ai pu m'arranger avec mon studio pour y travailler à mi-temps. J'avais bien un peu envie de m'en aller complètement, mais je devais continuer à gagner du pognon. » [2]

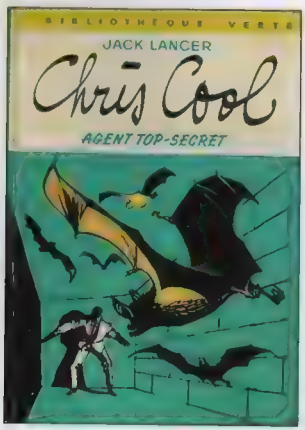
Après la désillusion de *Xiris*, Losfeld sait donc pouvoir compter sur l'album du jeune Caza. Toutefois, chat échaudé craignant l'eau froide, il laisse la bride sur le cou du jeune homme avec une prudence de vieux renard, pour ne s'engager financièrement qu'une fois le projet bien avancé. Caza, tout aussi sagement, garde un pied dans la pub sans aucune intention de quitter la proie pour l'ombre, même si l'idée de vivre de son art commence à le titiller. Plutôt lent dans l'exécution, puisqu'il le dessine pendant ses heures de loisirs, il fait bénéficier son récit de toute l'expérience acquise dans la publicité.

Jubilatoire et bluffant de professionnalisme, de la conception de la première page à celle de l'impeccable maquette du livre, *Kris Kool* est une excellente surprise ! Découpage, mise en page et cadrages bourrés d'idées sont au rendez-vous. Les couleurs chatoyantes (sous-traitées, mais fidèlement réalisées d'après les indications méticuleuses de l'auteur) rayonnent de mille feux par la grâce d'un superbe papier d'un blanc aussi immaculé que brillant. Le récit ne déçoit pas car, si l'idée de base ne casse pas trois pattes à un canard, il est rondement mené et se laisse suivre très agréablement. Les péripéties se succèdent à un rythme soutenu et accrocheur. Les dialogues sont enlevés, dans l'ensemble plutôt bien écrits et souvent drôles. Pour le reste, *Kris Kool* est un festival psyché et hallucinogène qui propulse le lecteur dans un trip graphique particulièrement réjouissant fleurant bon son époque. Caza, à l'instar de Peellaert, « fumait-il lui aussi la moquette » ? Il nous assure que non ! [3] En tout état de cause, il parvient, avec une aisance stupéfiante pour une première expérience, à éviter tous les écueils sur lesquels s'était fracassé San Juan. Bien sûr, l'album, pour excitant qu'il soit, n'est pas exempt de défauts ponctuels et on peut, ici ou là, pointer quelques faiblesses de récit ou de dialogues, de minimes problèmes de lisibilité ainsi que certaines maladresses dans le rendu anatomiques des personnages ou de raideurs dans le mouvement. Mais la profusion graphique mise en œuvre tout au long des pages lui permet de les diluer sans que cela n'en perturbe en quoi que ce soit la lecture.

Quelques crans en dessous de *Jodelle*, mais largement plusieurs au dessus de *Sloane* et de *Xiris*, Caza réussit avec *Kris Kool* un « presque parfait » premier album dépourvu de toute prétention. C'est aussi sa qualité première car à aucun moment il ne cherche à nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Il a mené son album à terme avec méthode, compétence, une apparente simplicité rafraîchissante et une bonne dose de second degré. « *Malgré l'aspect "mode", la conception de* Kris Kool *est classique. J'étais nourri de BD classique, et j'ai voulu autant que possible faire une "bonne BD" avant de faire du délire graphique. Il me fallait une histoire relativement solide, linéaire avec un début et une fin.* [...] *J'y ai en outre versé un tas de clichés de la SF et du space opera, parfois en les parodiant, parfois au premier degré. Par certains côtés, c'est assez naïf. Je voulais l'histoire plutôt drôle et je me suis rendu compte que ça ne l'était pas tellement. Et puis, j'y ai quand même mis des choses assez personnelles. Je ne veux pas aller trop loin, mais il y a un côté psychanalytique, des références freudiennes, telle la Mamontagne, symbole maternel bien évident. D'autres part, au point de vue texte, dans l'ensemble, ce n'est pas bien bon, c'est assez plat, et quand il y a des jeux de mots, ils sont un peu bêtes. Il ne m'avait pas semblé tellement nécessaire, à cette époque et pour cette histoire, de faire un texte extraordinaire.* [...] *On m'a justement reproché d'avoir fait un texte tout à fait débile. Le problème vient*

Kris Kool - *Planche 1 - 1967*
Version noir et blanc non retenue.

de la commercialisation de cet album. Dans mon esprit, j'aurai touché plus volontiers un public jeune. Des gens de 17 à 25 ans auraient bien mieux apprécié la chose, mais du fait de son prix (60 F), l'album ne pouvait toucher que des adultes fortunés et snobs qui attendaient une histoire plus sérieuse, plus intellectuelle, ou plus poussée dans la recherche graphique. »[2]



Personne ne semble avoir jamais relevé que le nom de Kris Kool évoquait celui de *Chris Cool, teen agent*, une série de romans pour la jeunesse signés Jack Lancer (pseudonyme de Jim Lawrence), publiés en Bibliothèque Verte par Hachette de 69 à 73 et illustrés, autre concours de circonstances, par Poirier, dessinateur de *Mr Cyber*. On peut considérer cette coïncidence trop belle pour être vraie, et pourtant Caza affirme que tel fut bien le cas. Quand la maison Hachette, très contrariée, apprit l'existence de *Kris Kool,* Losfeld et l'auteur tombèrent des nues mais il était déjà bien trop tard pour changer de nom. L'éditeur fut alors contraint de faire apposer, de mauvaise grâce, un autocollant sur les albums déjà mis en circulation : « *Monsieur Philippe Casa* (sic), *Monsieur Éric Losfeld, la société Éditions du Terrain Vague ont utilisé fortuitement avec une orthographe différente, le nom et le titre* Chris Cool, *titre et nom originaux appartenant à Jack Lancer et à la librairie Hachette.* »[3]

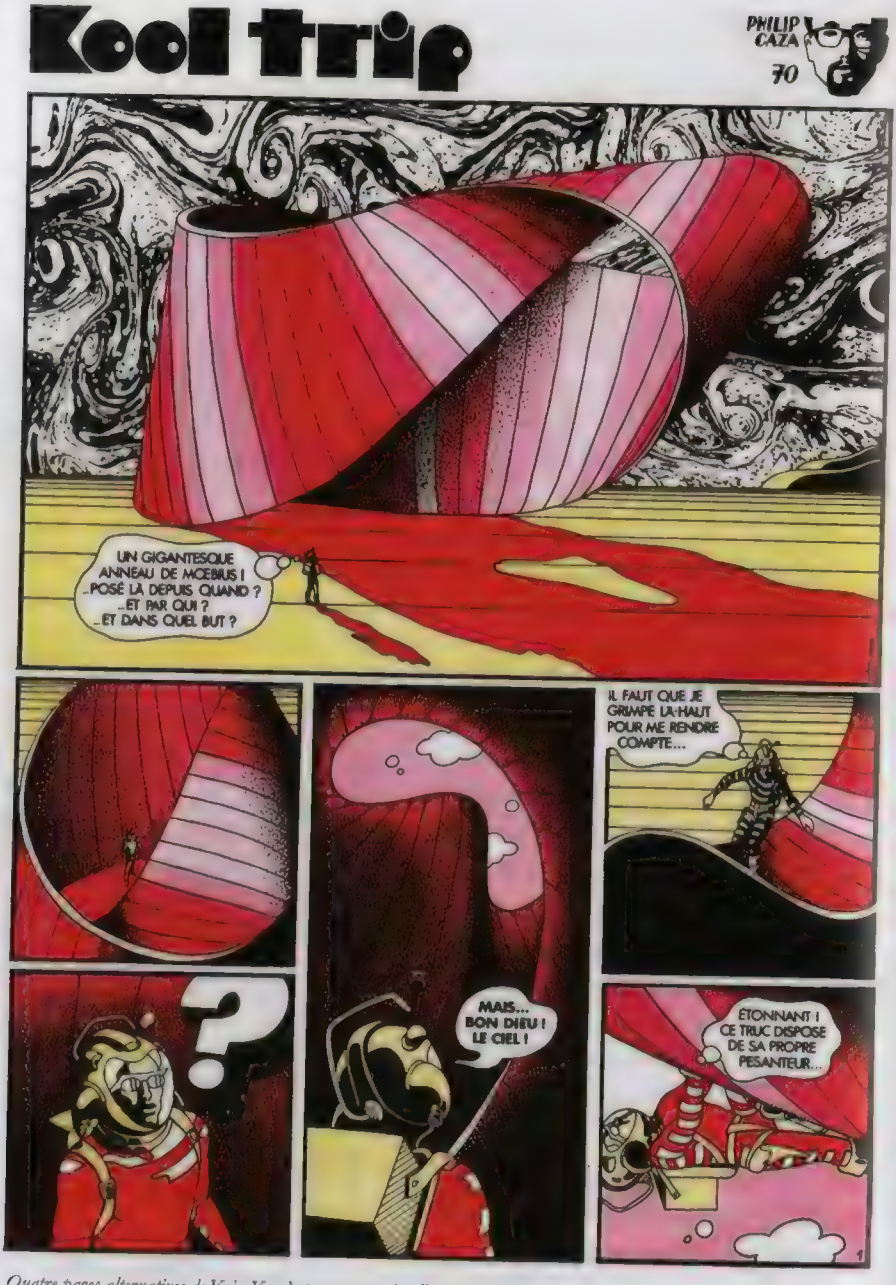
Kris Kool avec deux K n'est pas un « agent top-secret », encore moins adolescent, mais un aventurier désabusé et désœuvré. Dès l'ouverture, on le trouve au lit dans les bras d'une jeune femme avec qui il semble avoir passé un moment fort agréable. Caza annonce d'emblée la couleur en proposant une bande dessinée « pour public averti » estampillée Losfeld et dont certaines saillies, un tantinet machistes, provoqueraient aujourd'hui une éruption d'urticaire à la plus modérée des féministes. On retrouve ensuite notre héros dans un bar mal famé où l'un de ses contacts le met en relation avec une Gween (sic). Cette mercurienne, sans visage ni scrupules, lui propose un boulot dans ses cordes, à savoir revendre au meilleur prix une femme-fleur vénusienne, denrée très recherchée sur le marché de la prostitution. Après y avoir « goûté », il en tombe follement amoureux et décide de s'enfuir avec elle, doublant en cela sa commanditaire. La suite est une succession de péripéties échevelées et oniriques proches d'un trip sous acide et peuplées de créatures systématiquement dénudées. Un certain maniérisme dans le dessin rend possible l'affrontement de Kris avec une Gween pourvue d'un sexe carnivore ou la « pénétration » d'un vagin géant... Graphiquement, on navigue en plein psychédélisme. Le dessin, stylisé, parfaitement cerné et rehaussé de couleurs en aplats « flashy » témoignent d'une belle assurance. Le découpage, tarabiscoté comme il convient, reste toujours lisible. On y trouve de nombreuses citations graphiques, parmi lesquelles *Pravda*, comme un hommage au « maître », *Le Bain turc* d'Ingres, *L'Homme au chapeau melon* et les *Nuages* de Magritte, les gravures d'Aubrey Beardsley, jusqu'à l'auteur qui s'y autoportraiture pour la première fois de sa carrière. Le traitement délirant de cette histoire pleine de surprises n'est pas sans évoquer l'univers à venir d'un Mœbius qui, n'ayant pas encore opéré sa mue, inaugurait alors timidement une carrière d'illustrateur de science fiction chez Opta. Une séquence tourne même autour de « l'anneau de Mœbius », totalement fortuite bien sûr, encore que dans l'espace-temps, aucune coïncidence ne peut être totalement écartée...

Kris Kool paraît à la fin de l'année 1970. L'album, de grand format, ne bénéficie pas du luxe de nombre de ses prédécesseurs et doit se contenter d'une simple couverture pelliculée fragile en diable alors qu'il aurait largement mérité mieux. Le sort s'acharnera sur lui puisque, aux dires de Caza et sans plus de précisions, « certains problèmes légaux » feront qu'a priori moins de deux mille exemplaires seront finalement mis en circulation.[1] Une partie conséquente du tirage aurait été mise au pilon alors que Losfeld en sauvegardait quelques cartons chez des amis, dans l'attente de jours meilleurs.[3] Au début des années 80, la librairie parisienne Temps futurs mettra la main sur un stock de rescapés qui intéresseront peu les amateurs de l'époque pour qui cet ouvrage représentait un sommet de mauvais goût hors d'âge. Avec une belle clairvoyance, *Le Collectionneur de bandes dessinées* n° 28 releva que "*quand les stocks de Temps futurs seront épuisés, tout le monde pleurera d'avoir oublié cet album inconnu de Caza*". Oublié, certes, mais surtout négligé à tort ! Ce petit bijou finira par devenir l'une des plus rares, sinon LA plus rare, des BD éditées par Losfeld. Compte tenu d'une mise en place réduite et de son extrême fragilité, sa cote actuelle de 60 € sur le marché de la collection ne reflète nullement la difficulté à se procurer un exemplaire du livre en bon état et à prix raisonnable. Mais fi de ces considérations épicières !, l'album, en dépit de sa rareté, n'a jamais été réédité en France. L'auteur en propose un pdf restauré sur son site *bdebookcaza.com*, accompagné de plusieurs bonus tirés de ses archives et en 2019, la maison d'édition italienne Passenger Press en offrira une belle version papier brochée dont on ne saurait toutefois se satisfaire totalement. On attend donc de pied ferme une réédition française aussi complète et alléchante.

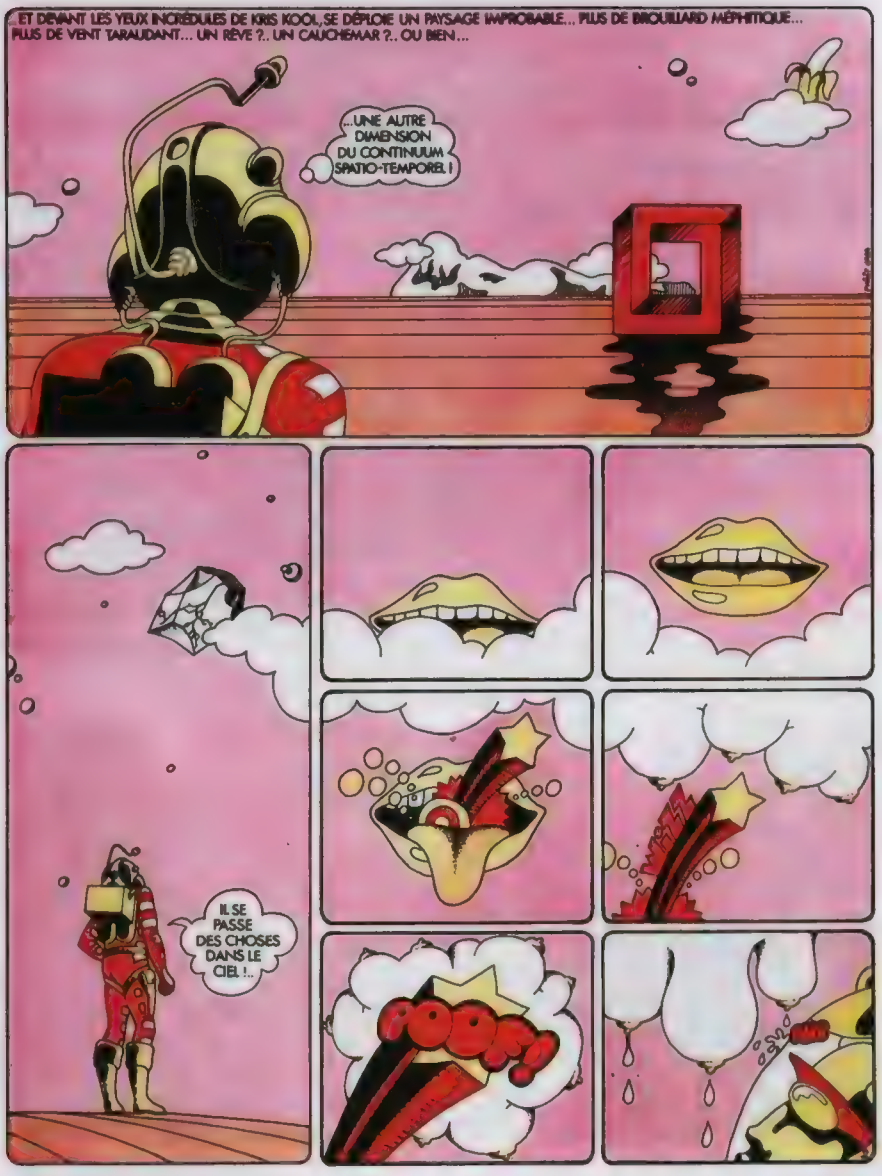
Son *Kris Kool* fraîchement sorti des presses dans le dernier trimestre de l'année 1970, Caza se précipita sans tarder à la rédaction de *Pilote*. Goscinny, toujours à l'affût de sang neuf et séduit par cette carte de visite qu'il dut juger suffisamment professionnelle, l'engagea sans tarder. Il s'imposera rapidement comme l'un des piliers du magazine devenu mensuel et se verra tout aussi régulièrement sollicité par *Métal Hurlant*. Parallèlement, il entamera une prolifique carrière d'illustrateur de SF, pour la collection du Club du livre d'anticipation chez Opta mais aussi *Fiction*, *Galaxie* et J'ai lu. Tous ces travaux ont été recueillis dans le magnifique bouquin monographique que les *Humanoïdes associés* lui consacreront en 1979.

Publicité Arcanes.

De la même famille graphique que Mœbius, Druillet ou Bilal, Caza n'est jamais parvenu à atteindre leur niveau de notoriété. Il faut néanmoins le considérer comme l'un des acteurs majeurs de la science-fiction dessinée française. Il le doit à Losfeld qui le premier lui fit confiance. Contrairement à d'autres, il continue aujourd'hui, avec reconnaissance de dire tout le bien qu'il pense toujours de lui.



Quatre pages alternatives de Kris Kool, *parues en guise d'avant-première dans le numéro 3 du mensuel* Actuel - *Décembre 1970*


...ET DEVANT LES YEUX INCRÉDULES DE KRIS KOOL, SE DÉPLOIE UN PAYSAGE IMPROBABLE... PLUS DE BROUILLARD MÉPHITIQUE... PLUS DE VENT TARAUDANT... UN RÊVE ?.. UN CAUCHEMAR ?.. OU BIEN...
...UNE AUTRE DIMENSION DU CONTINUUM SPATIO-TEMPOREL !
IL SE PASSE DES CHOSES DANS LE CIEL !..
POOOF

JE GARDE LE PROPULSEUR, LE PISTOLET, QUELQUES CONCENTRÉS ET EN ROUTE !
EXCUSEZ-MOI, MAIS J'AI FAIM !
MERCI !
HUM MONSIEUR MAGRITTE, JE SUPPOSE
...ET LE LONG VOYAGE DE KRIS KOOL REPREND... TOUJOURS PLUS LOIN... VERS QUOI ?..
TIENS ! VOILA DU MONDE !

REVUE ET CORRIGÉE POUR ACTUEL, C'ÉTAIT UN ÉPISODE [illegible] ÉDITIONS ÉRIC LOSFELD

Escalade

En 1970, Losfeld n'aura sorti QUE deux livres de bande dessinée. C'est dire que le rythme de parution s'était considérablement ralenti. En outre, on peut raisonnablement penser que le fruit de leur vente ne lui permit pas, une fois de plus, de rentrer dans ses frais. Habitué depuis longtemps à jouer les équilibristes, toujours sur la corde raide et au bord de la faillite, il voit maintenant les comptes du Terrain Vague s'enfoncer dramatiquement dans le rouge. La BD n'en est bien sûr pas la seule responsable car il continue de publier de nombreux ouvrages à fréquence soutenue. Acculé en permanence à faire patienter imprimeurs et fournisseurs, il lui faut en sus régler les nombreuses amendes qui s'accumulent et, à défaut des auteurs, payer les avocats. Malgré cette situation précaire, mais en indécrottable optimiste, il continue encore à croire en sa bonne étoile.

Quand Losfeld s'engage sur la parution d'un bouquin, il respecte généralement les termes du contrat. Probablement en chantier depuis plusieurs mois, *Escalade* se devait donc de paraître. En revanche, son auteur, Jean-Marie Ruffieux, dut probablement se montrer compréhensif quant au montant et au règlement de ses émoluments, sinon faire une croix dessus, car tel pouvait être le prix à payer par un auteur débutant s'il voulait voir son premier album publié par le toujours renommé Terrain Vague.

Jean-Marie Ruffieux (1936-2002) suivit d'abord des études d'architecture à l'École des métiers d'art. Il exerça quelques courtes années avant d'aborder la bande dessinée sur le tard. *Escalade* est donc son premier album. Il en signe textes et dessins. Dans la foulée de sa sortie, il publiera en 1972 deux bandes dans *France-Soir* et sa première BD historique, une biographie de *Nasser*, en 1973 chez Jeune Afrique. Il œuvrera dès lors dans ce créneau spécifique chez Hatier-Fayolles, Dargaud, Atlas, Lavauzelle, Soleil, Hachette L'École des loisirs, etc... En 1980, Futuropolis, éditera *Violence à Blue River*, un western sur scénario de Jacques Prévot qui demeurera sa seule bande dessinée de fiction après *Escalade*. Il poursuivra parallèlement, et ce jusqu'à son décès, une carrière d'illustrateur pour divers supports d'édition. Carrière très modeste donc que celle de Ruffieux ; l'un de ces nombreux artisans anonymes qui alignèrent dans l'ombre planches ou albums sans en recevoir la moindre reconnaissance. Ultime « découverte » de Losfeld, son unique titre de gloire, parce qu'édité par le Terrain Vague, reste *Escalade*.

Escalade échappe à toute analyse et même après plusieurs lectures, d'aucun se perdrait à tenter d'en cerner clairement le propos. Sans aller jusqu'à l'assimiler à l'œuvre de quelque « fou littéraire » égaré dans la bande dessinée, l'ouvrage nous expose toutefois à « *un tissu d'inconséquences et d'incohérences* ».[4]

Que l'on en juge plutôt : une course automobile - les 24 h de Croumagne, le professeur Labouilli, un malfrat nommé Jo Malpoli, une histoire d'espionnage, une poule, un soldat viking, un enzyme glouton, un escargot philosophe, Napoléon, Serge Gainsbourg, Frankenstein/Boris Karloff, Dracula, une journaliste sexy nommée Myrtille, des hommes masqués appelés cagoules noires, Myrtille kidnappée, un laboratoire secret, Myrtille droguée, nue et enchaînée, Myrtille qui fait l'amour, Myrtille qui se demande ce qu'elle fait dans cette histoire (le lecteur itou !), Myrtille qui se baigne nue dans un étang, des poursuites, des fusillades, des corps à corps à mains nues en forêt, façon *Délivrance*[5], des fusillades, l'antisémitisme utilisé comme une arme, des juifs qui enlèvent les femmes dans des boutiques[6], leur or qui achète tout, l'escargot qui poursuit ses interventions philosophiques, la poule qui réapparaît de temps en temps, des gauchistes, des sales flics, des notables corrompus, la révolution, des slogans contestataires, le lynchage d'un juif qui regardait une femme bizarrement, l'assassinat du président de la République, le chaos, un bain de sang, la mort, l'escargot qui commente avec philosophie la fin de l'histoire et en livre une possible clé : « *Ne prenez jamais la vie trop au sérieux... Vous n'en sortirez pas vivant...* ». Cet « inventaire à la Prévert », qui se hisse à des sommets rarement atteints en matière de loufoquerie débridée, donne une idée - très approximative - des évènements sans queue ni tête qui s'enchaînent tel un cauchemar éveillé. Les protagonistes et le lecteur embarqués dans cette histoire progressent page après page au cœur d'une aberration en forme d' « escalade » chaotique.

Inévitablement, plusieurs questions pourront légitimement venir à l'esprit d'un lecteur qui, dans une tentative désespérée de rationalisme, chercherait malgré tout à y voir clair. Cet « OVNI » reflète-t-il les véritables intentions de l'auteur ? Cherchait-il en conscience à déstabiliser son lecteur ? Savait-il où il allait ou se laissait-il guider - à la manière des surréalistes - par la seule improvisation, l'automatisme, le rêve et l'inconscient ? Tentait-il de nous transmettre un message subliminaire ? Et dans ce cas, une grille de lecture permet-elle d'en saisir le sens ? L'auteur avait-il dépassé une dose raisonnable de dérivés opiacés ? Sommes-nous en présence d'un type de récit précurseur, volontairement sans scénario, qui prévaudra dans le *Métal Hurlant* de la grande époque ? Convient-il en fin de compte de s'escrimer à essayer d'y comprendre quoique ce soit ? À chacun d'apporter ses propres réponses.

Contrairement à San Juan qui bénéficiera de circonstances atténuantes eu égard à son jeune âge, l'auteur d'*Escalade* avait déjà dépassé la trentaine. On aurait dès lors pu s'attendre à davantage de maturité, tant dans le propos que dans la forme. Le scénario, d'une apparente et désarmante incohérence, repose sur un argument anodin qu'une progressive montée en tension fait évoluer vers une forme de récit parabolique et foutraque. Il semblerait que Ruffieux, avec beaucoup de maladresses et de confusion, ait cherché à y dénoncer plusieurs dérives sociétales de l'époque, comme la révolution, le gauchisme, la corruption, la violence, le sexe, le racisme, la bêtise, le populisme, la société de consommation ou la publicité ; sujets qui restent d'ailleurs, cinquante ans plus tard, d'une cuisante actualité. De là à considérer Ruffieux comme un prophète... Le gastéropode philosophe tient ici le rôle d'un « Jiminy Cricket » sensé désamorcer d'un trait d'humour ou d'une saillie philosophique de pacotille, les points

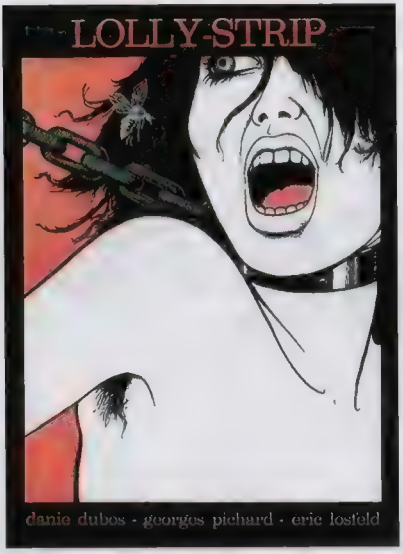
de tension. Que chacun se débrouille aussi de la présence surréaliste de la poule et s'accommode de toutes les chausse-trappes et autres incohérences qui ne manquent pas de désorienter. Le dessin possède toutes les compétences d'un bon faiseur à défaut de celles d'un véritable artiste, surtout quand il est soutenu par l'usage de la photographie. On sent très bien dans plusieurs visages, silhouettes ou positions érotiques, le recours à des romans-photos italiens dans le genre de *Satanik* ou *Vatalik*. En l'absence de ces béquilles, l'auteur se montre plus maladroit, à la limite de l'amateurisme. On retrouvera d'ailleurs ce type d'histoires et de dessins, souvent inconsistants, au sein des innombrables fanzines qui fleuriront dans la première moitié des années 70. Plusieurs dessinateurs, aujourd'hui reconnus, y feront d'ailleurs leurs premières armes, y trouvant un refuge éphémère que Losfeld n'était alors plus en mesure de leurs offrir. La plupart d'entre eux resteront sur le bord du chemin.

Abordé dans un style pop art tardif en un noir et blanc contrasté, l'album, au fur et à mesure que l'action se durcit, opère une mutation vers un style plus réaliste « à l'américaine ». La mise en page alambiquée, bien ancrée dans les recherches narratives de l'époque, atteste de la volonté de l'auteur de s'y montrer imaginatif. Mais son absence de limpidité ralentit cruellement la lecture du récit. Le traitement de cette histoire, à la base déjà mal fichue, oscille constamment entre parodie, premier degré, violence ou comédie. Elle témoigne nettement de l'incapacité de l'auteur à opérer des choix clairs. Il semble se satisfaire de son humeur du jour pour seul moteur, sans que l'on ne sache jamais si le second degré ressenti est assumé ou inconscient. Toujours en déséquilibre et assailli d'interrogations, le lecteur ne sait jamais sur quel pied danser. Difficile donc, parvenu au terme de cet album, d'en donner un sentiment tranché. Ni inintéressant, ni ennuyeux, mais totalement déroutant et d'un comique souvent involontaire, il ne dépasse jamais le stade des intentions et demeure en l'état plus qu'imparfait, pour ne pas dire raté. Il ne retiendra pas plus l'attention de la commission de censure qui, nonobstant de nombreuses scènes violentes et érotiques, fut peut-être rassurée par la présence d'un gallinacé et d'un gastéropode...

Escalade a été dessiné sur 36 pages. Présenté en demi-planches, la pagination passe à 72 pages imprimées. Losfeld fait le choix, peut-être parce que son imprimeur ne lui propose pas d'autre alternative, de faire imprimer l'ouvrage dans un inhabituel format broché 24 x 37 cm « à la française » plutôt que « à l'italienne ». Pour le lire, il faut donc le faire pivoter de 90° vers la droite, ce qui en rend le maniement très inconfortable. Hélas, en isolant la première moitié de la planche 1 de la seconde, toute la mise en page s'en trouve décalée (1B en vis-à-vis de 2A, etc..) et aucune planche n'est restituée dans son état de conception, ce qui achève de renforcer un sentiment de confusion. Impression noir et blanc et reliure souple simplement collée laissent à penser que Losfeld chercha à diminuer les coûts d'impression et de façonnage au maximum. S'il s'était écouté, il aurait tout aussi bien pu s'abstenir de le publier.

Le livre ne se vendra pas davantage que *Xiris*. Il rejoindra les stocks d'arrière-boutique avant d'être ventilé vers les librairies de seconde main dans la foulée de la faillite du Terrain Vague. Avant-dernière véritable création BD de Losfeld, *Escalade*, en dépit de son incohérence désarmante, ne méritait pas plus que *Xiris* la dédaigneuse trace rouge qui l'écarterait pour toujours d'une bibliothèque BD idéale. Difficile toutefois d'affirmer que, faute d'opiniâtreté, quiconque ait pu passer à côté d'un chef-d'œuvre incompris.

Lolly-Strip

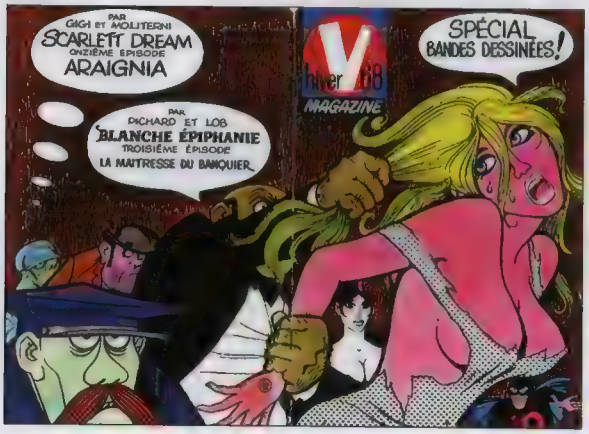


Cachez cette aisselle que je ne saurais voir ! Les membres de la commission de censure durent s'en étrangler d'indignation. Ajoutons à cela ce visage effrayé, ce cou entravé d'une chaîne à connotation sadomasochiste et le nom d'Éric Losfeld pour couronner le tout et la messe était dite ! Même pas besoin d'ouvrir « cette horreur » ! Il était hors de question pour eux de laisser passer cette nouvelle provocation. De fait, jamais Losfeld n'avait aussi ouvertement mis en avant le contenu érotique d'une de ses bandes dessinées. Même Forum, son distributeur attitré, refusa de prendre en charge le livre. « *Pourquoi celle-là et pas une autre ?* » [7] s'interrogera avec ingénuité l'éditeur. La couverture, Éric ! la couverture ! Résultat des courses : une interdiction aux mineurs et à l'affichage en mars 1973 et un reclassement en 1975 en interdiction aux moins de 18 ans. On ne sait trop combien de mois avaient bien pu s'écouler entre la sortie d'*Escalade*, au milieu de l'année 71 et celle de *Lolly-Strip* en 1972, car le livre est dépourvu de date de dépôt légal. Si l'on se base sur la date d'interdiction, on peut raisonnablement situer sa publication fin 72.

Cet ouvrage, à l'érotisme affiché cette fois sans retenue, ne jouit plus du lustre d'objet-livre auquel nous avait habitué Losfeld : reliure souple et collée, papier standard, couverture mate (tout de même plus chic qu'un vulgaire pelliculage), impression noir et blanc, à l'exclusion de quelques hors-texte et culs-de-lampe rehaussés d'un rose saumoné. À l'exception du dessin de couverture, rien qui ne permette à ce livre de se faire remarquer. Pichard avait à l'époque le vent en poupe, et Losfeld, qui avait étonnamment fait l'impasse sur *Blanche Épiphanie* (pourtant pré-publiée dans *L'Magazine* dès 1967), comptait probablement se rattraper de cette bourde en publiant in extremis *Lolly-Strip*. Même si dans son esprit cela prenait presque la forme d'un baroud d'honneur, il prit là sa dernière bonne décision.

Après des années d'anonymat dans la presse populaire, Pichard était parvenu, au prix d'un travail acharné, à s'imposer dans des supports plus prestigieux, tels le défunt *Chouchou* avec *Ténébrax*, *Charlie* où paraissait *Paulette* et *Pilote* avec *Submerman*. Losfeld considérait probablement *Blanche Épiphanie*, parodie des romans populaires du début du XXe siècle, comme pas assez moderne et trop éloignée de sa marque de fabrique. On peut penser qu'il commit en l'espèce une énorme erreur de jugement car cette série, avec son double niveau de lecture, fait aujourd'hui figure de classique. Forte d'un excellent scénario de Lob et servie par un Pichard à son meilleur, cette héroïne n'aurait en rien dépareillé auprès de ses consœurs du *Terrain Vague*. Bien au contraire, elle aurait sans doute pu compter parmi les réussites éditoriales de Losfeld. C'est la Serg qui en livrera donc la première édition en 1972, tandis que *Paulette* était reprise en album dès 1971 aux Éditions du Square dans la Collection Bête et Méchante. Totalement dépourvu d'érotisme, *Ténébrax*, qui sera édité par la Serg en 1973, ne retint pas davantage l'attention de Losfeld.

Désireux néanmoins d'accrocher Pichard à son tableau de chasse, il ira repêcher *Lolly-Strip* dans les pages du *Rire* qui la publiait depuis 1966 à raison de deux pages par numéro. Cette histoire scénarisée par Danie Dubos réunissait plusieurs critères de fiction érotique, onirique et fantastique "Losfeld-compatibles".



Couverture V Magazine - *Hiver 1968.*

George Pichard (1920-2003) n'est pas ce qu'on appelle un perdreau de l'année. Après avoir suivi les cours des Arts Appliqués (il y enseignera entre 1945 et 1975), il se tourne vers la publicité pharmaceutique et offre ses services à la société Ullman en 1937 avant de fonder sa propre agence. Après guerre, alors qu'il poursuit sa carrière de dessinateur publicitaire, on le retrouve dans la presse humoristique qu'édite La Jarre d'or, dont *Le Rire* ou *Fou-Rire*. Les nombreux dessins coquins - à l'esprit très « parisien » - qu'il y livre sont toujours peuplés de créatures plus ou moins dénudées, mais toujours de formes généreuses, qui feront bientôt sa réputation. Entre 1946 et 1975, il entame une longue collaboration avec *Les Veillées des chaumières* de Gautier-Languereau pour qui il réalise des bandes verticales. *La Semaine de Suzette* publie ses premières bandes dessinées, tant en récits complets qu'à suivre, ainsi que de nombreuses illustrations entre 1956 et 1960. Il multiplie alors les participations et on retrouve son nom dans *Oxygène Hebdo, Englebert Magazine* et *Line*. En 1964, il participe avec Lob à l'aventure avortée de *Chouchou* avec *Ténébrax*, avant d'entrer à *Pilote* avec *Submerman* en 67 et d'entamer *Blanche Epiphanie* dans *V Magazine*. L'histoire se poursuivra dans *France-Soir* à partir de 1974, y acquérant une grande popularité. En 1969, toujours avec Lob, il publie *Ulysse*, conjointement dans *Linus* en Italie et dans *Charlie* chez nous. L'histoire figurera ensuite au sommaire de *Phénix* avant d'être réunie en deux albums chez Dargaud en 74 et 75.

Félix Juven fonde *Le Rire* en 1894. Si *L'assiette au beurre* est imprégnée d'idées anarchistes ou socialistes, *Le Rire* s'assigne la mission de s'en prendre aux faux-culs, et plus généralement à la « pignouferie universelle ». Le journal bénéficie, pour ne citer que les plus célèbres, des signatures prestigieuses de Toulouse-Lautrec, Valloton, Steinlein, Forain, Wilette, Cappiello, Caran d'Ache, Léandre, Poulbot ou Benjamin Rabier. Plusieurs formules se succèdent avec un immense succès jusqu'à la débâcle de 1940. Une nouvelle formule plus populaire est lancée après la libération sous la houlette de Victor - dit Vita - de Valence. Alors que Pichard y fait ses premières armes, l'aventure tourne court en 1949. Un nouveau démarrage du titre en 1951 prendra définitivement fin en 1971, après la parution de 235 numéros au sommaire desquels on peut trouver : Peynet, Dubout, Bellus, Sempé, Topor et bien sûr Pichard dont les pulpeuses créatures figurent souvent en couverture. À partir de 1966, paraissent dans les numéros 185 à 212, les 52 pages de la série *Lolly-Strip*.

Danielle Dubos - dite Danie ou Dany - (1940) est une scénariste et coloriste, très proche de Jean-Claude Forest qui l'introduit dans le monde de la bande dessinée, Elle ne travaillera cependant que peu avec lui, et réservera l'essentiel de ses efforts à Pichard et Daniel Billon. C'est auprès de Jacques Lob qu'elle apprend les ficelles du métier, en collaborant avec lui sur *Cactus Papa* dans *Record*. Ce magazine lui donne aussi l'occasion de se rôder sur de courts récits pour Morchoisne, Vance ou Poirier (homonyme de l'auteur de *Mr Cyber*). Elle poursuit cet écolage au sein de *Pilote*, en faisant de rares apparitions auprès de Loro et Forest. Plus tard, on la retrouve à l'origine des séries *Caroline Choléra* et *Bornéo Joe*, toutes deux dessinées par Pichard. *Lolly-Strip* est son véritable premier fait d'arme. Pichard considère cette histoire comme « originale et personnelle »,[9] sans que l'on ne sache très bien ce que sous-entendent ces qualificatifs. Un parfum de mystère continue donc de planer sur la personnalité de la très discrète Danie Dubos. « *Quand je faisais des histoires pour* Record, *je n'avais aucun problème de débouchés. Je n'arrêtais pas de travailler, chaque histoire que je proposais était acceptée. À partir du moment où j'ai raconté des choses qui m'importaient, on s'est mis à me les refuser. En fait les histoires conventionnelles intéressent davantage les éditeurs que les idées originales. En outre, je ne pense pas que ce soit spécifique à la bande dessinée.* »[9] Ceci explique sûrement la faible quantité de ses scénarios en regard de leur grande originalité. Qu'une femme œuvre dans un style d'histoire aussi connotée érotiquement, en y dévoilant des fantasmes considérés jusqu'alors comme l'apanage des seuls hommes, dut passer à l'époque pour une grande première que nombre de ses confrères purent même considérer comme incongrue.

Lolly-Strip est la première incursion de Pichard dans la bande dessinée érotique et le scénario de Dubos sert parfaitement cette ambition. Néanmoins, on sent tout au long du récit l'influence de son mentor Jacques Lob, à tel point que l'on peut supputer qu'il dut à minima superviser le travail de son élève. Graphiquement, on y retrouve d'emblée la touche reconnaissable entre toutes de Pichard. Au départ, son trait, sobre, proche du croquis et à la limite de la ligne claire reste assez proche de celui dont il use alors dans ses dessins d'humour. Au fil des pages, son dessin évolue vers une forme plus travaillée et réaliste. Le ton, constamment débridé, oscille entre le feuilleton populaire, l'humour et l'aventure fantastique. L'album réunit deux parties presque distinctes, découpées par tranches de deux pages. La première moitié reste la plus intéressante, alors que la seconde dans laquelle se fait sentir l'influence très nette de Forest, souffre d'un manque de rigueur. Sans véritable ligne directrice, elle se perd parfois dans une forme d'absurdité qui peine à convaincre. Le début de l'histoire, où l'on découvre Lolly en proie à de libidineux admirateurs amateurs de strip-tease, s'annonce plutôt prometteur. Mais Pichard, considérant probablement le ton trop proche de celui de *Blanche Épiphanie* qu'il prépare alors avec Lob, décide d'orienter le récit dans une autre direction moins ancrée dans le réel. Le crédit du scénario, attribué à Danie, apparaît pour la première fois en page trois, avant de se muer en fin d'album en Danie Dubos. La première moitié nous est narrée sous le titre de *Lolly-Strip*, la seconde

Planche originale
Page 20 (31 dans l'album)

sous celui de *Lolly-Strip-Goreme* (orthographié parfois Gorème, Gorëme, ou Gorême). Neuf hors-texte, réalisés a posteriori spécialement pour le livre, ponctuent l'album. Leur style est d'un caractère ostensiblement plus érotique que celui de l'album, laissant même clairement apparaître les futures obsessions sadomasochistes de leur auteur.

Lolly est « la reine du strip ». Sa plastique déchaîne la passion de vieux messieurs obsédés mais inoffensifs, toutefois Lolly est une jeune femme qui a des principes. À un innocent client qui lui demande si elle accepterait de faire un strip-tease à domicile, elle répond que « *se déshabiller devant un seul homme a vraiment quelque chose de malsain.* » Un jour Goreme, la reine des roses au crâne rasé et ancienne strip-teaseuse à Hambourg, l'enlève pour l'emmener à Istanbul. Lolly découvre alors qu'elle est la mère supérieure d'une communauté d'anciennes strip-teaseuses travaillant à la récolte du miel de roses. Lolly, qui ne possède pas l'âme d'une esclave, se bat pour recouvrer sa liberté et se heurte tant à Goreme qu'à son complice, le comte Lecomte. Catch féminin mâtiné de lesbianisme et supplices divers se succèdent jusqu'à leur arrivée dans la cité sous-marine de Dyspnée. Lolly y fait connaissance de ses habitants - les Kooples - et participe au sauvetage de la « cryptomauve », une plante nécessaire à leur survie. Réconciliées, Lolly et Goreme sont rejointes dans leur quête par Foster et Dyspnée, les jumeaux sosies de Forest (Foster en étant le transparent anagramme). Ensemble, ils contribueront à faire recouvrer aux Kooples un goût de l'existence qu'ils avaient jusque là refoulé.

Malgré un récit parfois confus, inhérent à sa structure feuilletonesque, cet album marque pour Losfeld le retour d'un certain professionnalisme après l'amateurisme gênant de *Xiris* et *Escalade*. Dommage que l'état de ses finances ne lui ait pas permis d'en soigner davantage la forme. La couverture, très belle en dépit de son caractère érotiquement agressif, est un modèle d'efficacité en matière de cadrage. L'image vous saute littéralement au visage, sans aucune concession. Le contenu du livre, pour érotique qu'il soit, reste toutefois assez gentillet. Si le visuel de couverture en avait été le reflet, il ne fait aucun doute que le livre serait passé comme une lettre à la poste. Mais l'éditeur est alors dans un état d'esprit davantage revanchard que conciliant. Aucune des quinze autres couvertures de ses publications BD, même celle de *Phoebe Zeit-Geist*, ne peuvent en effet rivaliser en manière d'agression licencieuse avec celle de Pichard. Estimant probablement qu'au point où il en est il n'a plus rien à perdre, il ne résiste pas à se livrer à cette ultime provocation et se fend d'un majestueux bras d'honneur à l'adresse de tous les pisse-froids qui n'ont eu de cesse de lui mettre des bâtons dans les roues depuis la publication de *Barbarella*. Après lui le déluge !

Comment décoder l'Etircopyh - une aventure d'Hypocrite dont Forest était l'auteur - parut dans le cours du second trimestre 1973 chez Dargaud. L'album était dédié « *à Lolly Strip* », et *Les Colères du Mange-Minutes* annoncé comme à paraître chez Éric Losfeld. Si tel avait été le cas, Barbarella aurait bouclé la boucle d'une aventure éditoriale qu'elle avait inauguré dix ans auparavant... C'est Kesselring qui éditera finalement l'album l'année suivante. Mais pour Losfeld, le pire était encore à venir.

On pourra certes estimer qu'au cours de ces quatre dernières années, Losfeld a souvent manqué de discernement dans la hiérarchisation de ses choix. *Xiris* ne méritait ostensiblement pas un tel luxe de moyens. Aucun des cinq derniers ouvrages qu'il publia ne méritait d'être traité en tant que livre d'art. Losfeld aurait été mieux inspiré d'opter pour une présentation intermédiaire, à l'exemple de

celle de *Pravda*, en tendant vers un certain esprit de collection. Il était encore temps pour lui d'adopter un nouveau standard de présentation plus démocratique, populaire et surtout moins onéreux pour tout le monde. Pour son malheur, il avait pris la mauvaise habitude de naviguer à vue, sans véritable vision à long terme ni réelle politique d'édition. Ses bandes dessinées, dont la forme des débuts se démarquaient franchement de celle de la concurrence, avaient fini par se fondre dans la masse jusqu'à en devenir transparentes. Cet amateurisme ne pouvait que se retourner contre lui comme en témoigne son ultime production avec laquelle il touchera le fond.

Confiture de tropiques

La légende du Terrain Vague aurait beaucoup gagné à ce que son incursion dans la bande dessinée s'achève avec *Lolly-Strip*. Pourtant, malgré la faillite qui se profilait, Losfeld crut bon remettre une dernière fois le couvert avec cette chose intitulée *Confiture de tropiques*.[10] Cette publication rend plus pathétique encore l'agonie d'une maison qui fit tant pour le renouvellement du neuvième art. Dire que cette « *Confiture* » s'avère moins savoureuse encore qu'*Escalade* ou *Xiris* serait un euphémisme. Qu'elle n'ait laissé aucune empreinte ni souvenir notables n'a donc rien de surprenant. D'une navrante médiocrité, tant sur le fond que sur la forme, on ne peut qu'une fois de plus se demander quelle raison impérieuse à pu pousser Losfeld à éditer cette ultime BD, alors même que plus personne ne pariait un kopeck sur son avenir d'éditeur, encore moins d'éditeur de bande dessinée. On ne peut que répéter ce qui a déjà été évoqué plus haut : incapacité à faire des choix pertinents, manque de culture BD, emballements irréfléchis, etc... On pourra aussi expliquer son acharnement malheureux à exister à tout prix par une volonté farouche, en dépit des dettes qui s'accumulaient, de PUBLIER. Fut-ce n'importe quoi. Ses activités d'éditeur restaient sa principale - sinon sa seule - raison de vivre. Il n'exagérait en rien cette « *Passion d'éditer* » qu'il affichait fièrement en couverture de ses mémoires. Pour lui, éditer était aussi vital que respirer.

Qui sont donc Eduardo Catinari et Micheline Bondi, respectivement dessinateur et scénariste de cette « Déconfiture de tropiques » ? Catinari est un artiste-peintre argentin né en 1938, aujourd'hui installé en Patagonie. Il pratique une peinture surréaliste et colorée fortement imprégnée des courants picturaux d'Amérique latine. Chacun pourra s'en faire une idée en consultant son compte facebook. Son travail semble jouir d'une certaine notoriété puisqu'il fit l'objet de plusieurs reportages sur Arte. Cette exposition médiatique laisse donc à penser qu'il n'est pas n'importe qui. Au début des années soixante-dix, sa route croise, dans des circonstances qui restent inconnues, celle de Losfeld qui doit éprouver pour son travail l'un de ces coups de cœur que l'on renoncera à expliquer. Peut-être même a-t-il déjà fait appel à ses talents en d'autres occasions. Toujours est-il qu'il juge les capacités de l'artiste propre à la réalisation

de cette BD, la seule de sa carrière, semble-t-il. Pourtant Catinari apporte la preuve irréfutable qu'un bon peintre ne fait pas systématiquement un bon dessinateur de bande dessinée (l'inverse est d'ailleurs souvent vrai également). Il n'en maîtrise aucun code à commencer par le sens narratif qui lui est totalement étranger, alors même qu'il constitue le socle d'une BD réussie. Les cases (dont certaines prises isolément peuvent séduire) s'agencent avec une totale absence de rythme dans la mise en page ou de rigueur dans les cadrages et la hiérarchie des plans. Perspectives, anatomies et mouvements des personnages sont d'un amateurisme crasse ; un comble s'agissant de bande dessinée érotique ! Le style, souvent naïf, souffre d'un manque de parti-pris embarrassant et navigue constamment entre réalisme, caricature et grotesque. Pourtant le traitement assez original en noir et blanc, posé directement à la gouache et derrière lequel affleure souvent sa patte de peintre, aurait pu séduire si ce n'était son incurie à tous les stades de réalisation, à commencer par un lettrage traité par dessus la jambe. En comparaison San Juan et Ruffieux n'ont nullement démérité. *Xiris* et *Escalade* lui sont haut-la-main, et sans plaisanter, largement supérieurs.

Micheline Bondi, égarée, en toute vraisemblance pour cet unique album, dans le monde de la bande dessinée érotique, n'a laissé aucune trace, ni sur sa personne, ni sur sa carrière Et pour cause pourrait-on dire à la lecture de cette histoire qui ne brille ni par la subtilité de l'intrigue, ni par celle des dialogues. En comparaison, Moliterni pourrait presque passer pour dialoguiste d'exception. *Confiture de tropiques* - titre inclus - évoque ces petites comédies érotiques, voire gentiment pornos, qui pullulent dans les années 70 et dont les allemands, avec leur coutumier sens de la finesse, se sont faits une spécialité. On ne s'étendra pas sur cette fable loufoque qui se déroule à Pacabanana (vous saisissez le jeu de mot ?) dans un décor qui évoque, chacun l'aura compris, Rio de Janeiro, sa baie, son carnaval et ses bidonvilles. Avec une vulgarité digne des « comédies » de Max Pécas, elle entend dénoncer les dérives du capitalisme américain, la corruption, l'oppression des régimes dictatoriaux d'Amérique du sud et le sort misérable de sa population. Au terme d'éprouvantes péripéties ponctuées de scènes d'un érotisme lénifiant, les Pacabananiens parviendront à reprendre leur destin en main en installant à la tête du pays... un hippopotame ! Le traitement vaguement surréaliste de cette histoire est tellement affligeant que, gagné par l'ennui dès la quatrième page, on n'aspire qu'à en écourter la lecture.

De format 24 x 30 cm, le livre paraît début 1973 (dépôt légal 2/73) en 66 pages sur papier couché. Les cahiers sont cousus sous couverture pelliculée. La maquette de couverture semble avoir été conçue sur un coin de table et le dessin qui y figure est ce qu'il y a de plus réussi. En dépit de son format et des efforts de l'imprimeur, son contenu bâclé ne vaut guère mieux que ces petites « BD de cul » au format de poche sur vilain papier qui envahissent alors les kiosques à journaux. Combien d'exemplaires de ce livre ont bien pu être imprimés ? Surtout, combien Losfeld comptait-il et parvint-il à en vendre ? Ces questions n'appellent même pas de réponse. Pas plus que *Suzanne, Confiture des tropiques* n'est digne de figurer aux côtés des quinze autres albums dont il a été question tout au long de ces pages. Pourtant, ce livre fait bel et bien partie de l'aventure des *Filles du Terrain Vague*, même si l'on eut préféré qu'elle ne tourna pas en eau de boudin. Il n'intéressa personne, pas même la censure, c'est dire ! Qui diable aurait bien pu consentir à débourser une somme conséquente (tirage réduit oblige) pour un tel ouvrage, alors que l'on pouvait trouver son équivalent bon marché vite lu, vite oublié ! - pour deux francs chez Elvifrance ?

En 1973, le glas sonne pour le Terrain Vague dont les comptes sont bloqués par le Trésor public. Losfeld confie au journaliste Hervé Muller les circonstances de sa débâcle, et désigne ouvertement la censure comme principale responsable de sa chute : « *Il est bien évident que les dettes viennent de ce que je suis en état de cessation de règlement puisque le Trésor public a fait bloquer mon compte. Les dettes que je dois au Trésor public sont de trois origines : il y a d'une part les amendes pénales et les amendes fiscales, et d'autre part les saisies qui ne m'ont absolument pas rapporté d'argent, et il a fallu quand même que je paye mes fournisseurs, les imprimeurs, les marchands de papier, etc... En gros, avec les fournisseurs et les amendes, je dois environ 120 millions* (d'anciens francs). » La bagatelle d'environ 1 100 000 de nos euros actuels ! On notera qu'il n'évoque même pas les auteurs, souvent considérés comme variable d'ajustement, au nombre de ses créanciers... Suite à sa faillite, Daniel Filipacchi proposera à Losfeld, pour les deux années qui suivront, un poste de directeur littéraire dans son groupe de presse. Cette opportunité lui permettra d'apurer en partie ses finances et d'envisager en 1977 un redémarrage du Terrain Vague avec le soutien des éditions Plasma qui assureront aussi, sous l'égide de la collection *Merdre,* la diffusion de ses nouvelles parutions. Dans le même temps, Dargaud, Le Lombard ou Dupuis structuraient et développaient leur politique d'albums, méthodiquement, comme l'araignée tisse sa toile et sans oublier de se mettre au goût du jour. De surcroît, ils bénéficiaient de moyens de distribution sans commune mesure avec ceux du Terrain Vague. *Charlie* se positionnait clairement sur le créneau érotique de qualité en récupérant Pichard qui avait créé pour eux *Paulette* sur scénarios de Wolinski. Une brèche avait fini par s'ouvrir sur ce terrain qui ne laissait plus à Losfeld l'exclusivité de la « BD cochonne » et provocatrice. Peu à peu, plusieurs éditeurs, parfois modestes mais plus rigoureux dans leur gestion, prirent la relève. Dans les années qui suivront, les Éditions du Square récupéreront Pichard et Crepax. De présentation plus humble mais d'un contenu exigeant, leurs livres toucheront rapidement un lectorat plus large que celui du Terrain Vague, favorisés en cela par un assouplissement de la censure avec l'arrivée au pouvoir de Giscard. Plus jamais Losfeld ne se risquera dans l'édition de bandes dessinées. De guerre lasse, il finira même par se résoudre à déposer les armes définitivement. La société coopérative d'édition Le Dernier Terrain Vague dont il participera à la création lui octroiera, pour services rendus, le titre honorifique d'associé et conseiller.

En guise de post-scriptum à ce chapitre, il reste à mentionner que si, au final, il ne publia que seize albums de BD, Losfeld vit défiler, dans le sein de sa librairie, plusieurs jeunes auteurs en mal de publication qui n'eurent pas l'heur de retenir son attention. On ne dénombrera jamais la liste exacte des projets qu'il rejeta. Même si certains d'entre eux ne devaient pas être dénués d'intérêt, il est peu probable que leur publication aurait modifié en quoique ce soit la trajectoire déclinante du Terrain Vague. Cependant, au détour d'interviews ou de monographies qui leur ont été consacrées, Philippe Druillet, Jacques Tardi et Alex Varenne ont révélé avoir, à des degrés divers, soumis à Losfeld des projets plus ou moins aboutis, mais dont aucun ne vit finalement le jour.

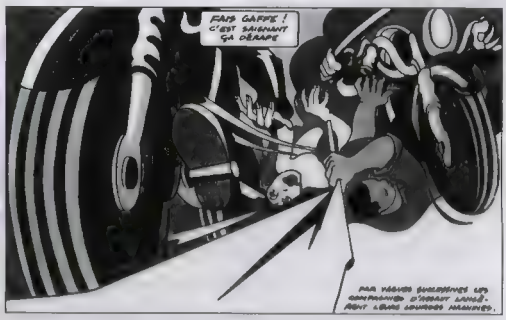
En ce qui concerne Druillet (voir pp. 233 à 259), cela n'ira pas plus loin qu'une vague et extrêmement prudente éventualité. Dans la première moitié de l'année 1967, il amena à Losfeld, tel un défi, quelques planches d'*Elric le Nécromancien,* histoire de lui prouver qu'il pouvait faire beaucoup mieux que l'album raté de 1966 que Losfeld avait comparé à quelque production italienne de hall de gare. Il n'est pas exclu

qu'ils évoquèrent brièvement une possible édition, dans un avenir toutefois plus éloigné que proche dans la mesure où *Elric* n'en était encore, à ce stade, qu'à l'état d'embryon. Leurs relations, comme on a pu le voir, se détériorèrent tellement rapidement que les choses en restèrent là, aucune des deux parties n'étant prête à prendre le moindre risque.

« Ma première idée, c'était ça : développer un projet de bande dessinée dans l'esprit de ce qu'éditait Eric Losfeld. Son catalogue m'apparaissait comme ce qui se faisait de mieux à l'époque. Pour moi, il incarnait l'avenir de la bande dessinée. » [11] Thierry Groensteen, dans sa monographie consacrée à Tardi, publiée en 1980 par Magic Strip, lève le voile sur ce projet intitulé *Stranger in the night,* concocté en 1968 avec la complicité de Jean-Michel Nicollet. L'album, entièrement achevé, à l'exception des textes, se présentait au format à l'italienne, en un noir et blanc austère et torturé qui évoquait les incursions pionnières de Frans Maseerel (1889-1972) dans le roman graphique, parues dans le premier quart du siècle précédent. [12] Si l'extrait reproduit ci-dessus évoque sensiblement le style des bois gravés de Maseerel, ce rapprochement peut toutefois s'avérer totalement fortuit dans la mesure où Tardi n'a, à notre connaissance, jamais évoqué l'influence de Maseerel. Cette histoire très sombre, pour ne pas dire morbide, fut proposée clés en mains à Losfeld. Il dut toutefois juger la chose si éloignée de l'univers érotico-fantastique et coloré qui prévalait alors au Terrain Vague qu'il rejeta purement et simplement le projet.

« Quand on a fait notre premier album en 70, il n'y avait pas beaucoup d'éditeurs pour les BD adultes, il n'y avait qu'Éric Losfeld qui nous avait pris sous contrat. Il avait commencé la photogravure, engagé pas mal de millions dans une BD sur la contestation des années 60. Puis ses ennuis ont commencé et ça n'a jamais paru. C'est un peu pop, ça correspond au climat de ces années-là, l'influence de Peellaert... » [13] Si l'on s'en tient aux dires d'Alex Varenne, ce projet intitulé *Dio* et plus canoniquement « Losfeldien » que celui de Tardi aurait pu succéder à *Kris Kool,* en perpétuant le concept de pop art érotique, alors même que le genre était en passe de s'éteindre.

Après plusieurs années consacrées à la peinture abstraite dans la lignée de Soulages, sa découverte croisée du pop art et des premières BD du Terrain Vague le conduisent à la réalisation d'une bande dessinée censée synthétiser l'ensemble de ces influences. Entre janvier 1968 et juillet 1970, sous l'emprise manifeste de Peellaert et sur un scénario de son frère Daniel, il dessine les cinquante-trois pages de *Dio*. « *Il était cinq heures quand trois gracieuses créatures entrèrent dans Tébis, la rougeoyante métropole du couchant. C'était Dio nu et incognito qui s'insinuait dans la ville comme une mélodie enivrante.* » [14] Ainsi démarrait cette histoire à l'esthétique résolument pop dans la lignée de *Pravda*. Elle contenait intrinsèquement tout ce qui était susceptible de séduire Losfeld : toile de fond mythologique, esprit dionysiaque, révolution par l'orgie, hymne à la vie, femmes libératrices autant que libérées, érotisme omniprésent. Dans l'incapacité chronique d'opérer des choix pertinents, Losfeld prit la malheureuse décision d'abandonner *Dio* en rase campagne, au profit d'*Escalade*, de moindre investissement financier. C'est d'autant plus dommage qu'en écartant à la fois *Xiris* ET *Escalade*, au potentiel improbable, il aurait pu avec *Dio* clôturer en beauté cette aventure éditoriale, s'épargnant de surcroît d'inutiles déboires...



Notes

1 - *Caza 30 x 30* - Humanoïdes associés - 1979
2 - *Fulatoff* - N° 14/15 - Janvier/février 1973
3 - Échanges de mails avec Caza.
4 - Les fous littéraires sont des écrivains qui n'ont jamais obtenu la moindre reconnaissance littéraire, critique et encore moins populaire, puisqu'ils publient souvent à compte d'auteur. Leurs sujets de prédilection, qu'ils estiment toujours de haute portée artistique, intellectuelle ou philosophique, sont en fait considérés à juste titre comme totalement loufoques et souvent désopilants, à leur corps défendant, bien sûr. L'expression en italique est de Baudelaire.
5 - Chef-d'œuvre cinématographique haletant et terrifiant de John Boorman - 1972
6 - Allusion directe à un fait divers nauséabond de l'époque qui empoisonna l'opinion publique. Une partie de la population s'était alors persuadée que des femmes étaient enlevées dans les cabines d'essayage de boutiques tenues par des commerçants juifs sensés alimenter les réseaux de traite des Blanches.
7 - *Endetté comme une mule ou la passion d'éditer* - Éric Losfeld - Belfond - 1979
8 - *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* - N° 27 spécial Pichard - 2e trimestre 1975
9 - *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* - N° 26 spécial Forest - 1er trimestre 1975
10 - Existence relevée dans *Losfeld, le chaînon manquant* par Philippe Morin - *Circus* N° 102 - Octobre 1986
11 - *Le Livre d'Adèle* - Nicolas Finet - Casterman - 2010
12 - *Le Roman graphique des origines aux années 1950* - David A. Beronä - Éditions de la Martinière - 2009
13 - Interview de juin 81 in *Les Nouveaux Petits-Miquets* - Yves Frémion - Le Citron hallucinogène - 1982
14 - *Alex Varenne, itinéraire d'un libertin* - Luc Duthil - PLG - 2007

10 Losfeld au purgatoire

Losfeld n'aurait publié que *Barbarella* que son nom était assuré de figurer en bonne place de l'histoire de la bande dessinée, tant son importance dans l'évolution et la reconnaissance du genre est fondamentale. Dans la foulée de ce succès inespéré, il sortira quinze autres ouvrages de qualité inégale mais qui auront tous, à leur façon, œuvré pour que la BD puisse se hisser au rang d'art à part entière. En à peine six petites années, il a permis à onze auteurs de publier leur premier album. Plusieurs sont devenus des vedettes incontournables du neuvième art et certains reconnus comme artistes internationaux. Six albums ont atteint le statut envié de « classique » : *Barbarella, Jodelle, Saga de Nam, Epoxy, Pravda* et *Valentina*. Beaucoup de ses confrères auraient certainement aimé s'assurer d'aussi belles découvertes. Peu importent en regard de ce bilan toutes les critiques que l'on a pu lui faire : manque de discernement, goût parfois discutable, esprit boutiquier, mauvais payeur. Il a eu l'intuition et le courage de se lancer sur le créneau, « casse-gueule » pour l'époque, d'un « érotisme de qualité pour adultes » où nul n'avait eu le courage de s'aventurer jusqu'alors. Longtemps victimes de désintérêt, de dédain, de mépris quand ce n'était pas de moquerie, la postérité ne sera pas tendre avec les bandes dessinées d'Éric Losfeld. Avant qu'on ne finisse par les redécouvrir, les réévaluer et leur restituer leur juste place, elles seront condamnées à subir plusieurs décennies de purgatoire...

Un nouveau paysage éditorial

Après des années de succès sans partage, *Pilote*, moribond, vidé de sa substance et de ses meilleurs auteurs, renonce à sa parution hebdomadaire et devient mensuel en juin 1974. Ce sont d'abord les départs conjoints et peu élégants de Gébé, Reiser, Cabu, qui regagnent le giron originel de *Hara-Kiri* après avoir profité de l'accueil et des largesses de Goscinny pendant les périodes d'interdictions et de vaches maigres. En mai 1972, Gotlib, Mandryka et Claire Bretécher, désireux de s'émanciper, quittent à leur tour le navire pour fonder avec succès *L'Écho des savanes*. En mars 1974, Mulatier, Morchoisne et Rampal reprennent leur liberté pour créer *Mormoil* dont l'expérience tourne court au bout de sept numéros. L'inexorable hémorragie ne stoppera que début 1975, après que Gir/Mœbius, Druillet et Dionnet aient donné l'estocade en lançant *Métal Hurlant*.

En mai, Gotlib quittera *L'Écho des savanes* pour accoucher de son propre mensuel : *Fluide Glacial*.

Pauvre Goscinny, qui avait découvert, fait éclore et paternellement couvé toute cette génération d'auteurs qui - ingratitude de la jeunesse - le lâchaient, désireux de voler de leurs propres ailes, loin du nid et sans aucun état d'âme. Mais il en est souvent ainsi, même dans les meilleures familles. Mortifié par ces départs, il n'en montrera rien. En 1975, il se retirera sur la pointe des pieds du journal qu'il avait créé, pour se consacrer à ses séries best-seller et à la création, avec Uderzo, des Studios Idéfix. Cet homme brillant et délicieux décédera d'une crise cardiaque le 5 novembre 1977.

Pilote avait certes évolué, innové et permis à la bande dessinée de connaître un grand saut qualitatif en la sortant du monde de l'enfance et de l'adolescence. Mais de part la nature profonde de Goscinny - épaulé par le très conservateur Charlier - et de l'idée qu'il se faisait d'un hebdomadaire de BD tout public, cette évolution se fit toujours dans un cadre assez strict et acceptable pour le plus grand nombre. L'érotisme y était distillé avec prudence et parcimonie, presque à l'insu de l'éditeur. *Métal Hurlant* n'avait pas les mêmes pudeurs. Il affichait franchement ses ambitions de science-fiction érotique à destination d'un public adulte, ce qui lui vaudrait d'ailleurs plusieurs interdictions dans ses premières années de parution. Certains albums publiés sous le label des Humanoïdes associés peuvent d'ailleurs être considérés comme des enfants naturels du Terrain Vague. Citons par exemple : *Captain Futur* de Serge Clerc et Philippe Manœuvre, *Menace diabolique* de Denis Sire, *Ogre* ou *Rolf* de Richard Corben, *Carapaces* de Luc et François Schuiten ou *Champakou* de Jeronaton (alias Jean Torton). Si Losfeld avait persévéré dans la BD, il aurait pu sans problème inscrire ces titres à son catalogue. À l'instar de Losfeld, les Humanos avaient débuté avec modestie et peu de moyens, ne se risquant pas tout de suite à des tirages conséquents. Mais contrairement à leur aîné, ils pouvaient désormais compter sur un vaste réseau de librairies spécialisées censées diffuser leurs productions dans les moindres recoins de l'Hexagone. En outre, ils faisaient montre d'un dynamisme rafraîchissant. Ils étaient jeunes, modernes et plein d'ambition. Dans leurs albums, le graphisme primait certes sur l'histoire, mais ils imposaient un style de bande dessinée à destination de véritables amateurs de dessin, sans oublier les aficionados de « mauvais genres » : science-fiction, fantastique, littérature de marge, cinéma bis, polar, érotisme et rock. À côté d'eux, la concurrence passait pour conservatrice, pour ne pas dire dépassée. Même le pourtant excellent *A suivre* lancé par Casterman qui tentait alors d'imposer auprès d'un lectorat plus littéraire, voire intello, le concept de « roman dessiné » d'un élitiste noir et blanc, peinait à rester dans la course.

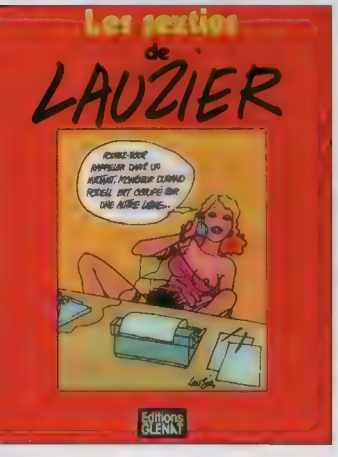
Dès lors, la désaffection pour les albums Losfeld avec ses bichromies hors d'âge ou bariolages de bazar, ses scénarios post-soixante-huitards et ses audaces érotiques passées de mode, devenait inéluctable. L'heure n'était pas encore, ni aux analyses, ni aux bilans, car la bande dessinée moderne était en marche et son histoire en train de se faire sous nos yeux. Le tamis du temps mettrait encore quelques années à séparer le bon grain de l'ivraie. Plusieurs albums estampillés Humanoïdes associés, qui avaient ringardisé la vague précédente, se verraient à leur tour balayés par de nouvelles tendances. La roue tourne, inexorablement, et rien ne se démode plus vite que ce qui fut un jour à la mode ou plébiscité. On peut d'ailleurs parier qu'avec le phénomène de saturation que connaît aujourd'hui l'édition, nombre de récents succès de librairie tomberont rapidement à leur tour dans les oubliettes. Ces mises à l'écart ne sont heureusement pas toutes gravées dans le marbre et certaines initiatives patrimoniales, mises en chantier par plusieurs maisons d'édition, nous laissent encore espérer de belles redécouvertes.

Vers une timide réhabilitation

Même si la vocation de libraire-éditeur s'est aujourd'hui raréfiée, le Terrain Vague a vu naître dans son sillage de nombreux et parfois prestigieux héritiers. Rolf Kesselring propriétaire de la librairie La Marge à Lausanne, fut l'un des premiers à réinvestir les terres laissées vacantes après la faillite de Losfeld. Il récupérera Forest, qui publiera chez lui le second *Barbarella* ainsi qu'*Orejona*, dernier ouvrage de Nicolas Devil. La librairie parisienne Futuropolis développera un ambitieux catalogue de rééditions et de créations de jeunes auteurs qui marquèrent durablement le monde de l'édition. Ces libraires-éditeurs fleuriront littéralement à Bruxelles au seuil des années 80, parmi lesquels : le pionnier Curiosity de Michel Deligne suivi de Pepperland, Magic-Strip, Jonas ou Chlorophyle, pour ne citer que les plus connus.[1] Peu d'entre-eux laisseront une empreinte aussi déterminante que celle du Terrain Vague.

Constamment en mouvement, la bande dessinée poursuivait son évolution. Losfeld appartenait déjà au passé, alors qu'il avait grandement contribué à la reconnaissance du genre en tant qu'art à part entière. En dehors de quelques fanzines, plusieurs études historiques post-Losfeld ne manquèrent toutefois pas de faire état de ses productions, fut-ce brièvement. On peut citer : *La Bande dessinée - Histoire des histoires en images de la préhistoire à nos jours* de Gérard Blanchard Marabout - 1969, *La Bande dessinée aujourd'hui* dans *Le Magazine littéraire* n° 95 de 1974, *Panorama de la bande dessinée* de Jacques Sadoul chez J'ai lu en 1976. La même année, *La Littérature de bande dessinée* chez Grammont/Robert Laffont, petit ouvrage assez confus d'origine espagnole, revenait abondamment sur l'importance et l'influence des héroïnes initiées par Losfeld. Plusieurs passages soulignaient que « Barbarella *poussa* |...| *Losfeld sur la voie des comics fantaérotiques* |...| *dans lesquels le caractère permissif des comics pour adultes vient se greffer sur une évidente expérimentation sémiologique du langages des comics.* » En dépit de l'anonymat de l'opuscule, il nous semble reconnaitre à travers cette prose amphigourique, mais dont il convient toutefois de saluer l'à-propos, le style particulier de Claude Moliterni, « personnalité invitée » et probable rewriter de la traduction, sinon auteur du livre.

Certains titres s'inscriront presque instantanément et de façon indélébile dans l'histoire : *Barbarella*, jouissant inévitablement de son statut de livre fondateur, *Jodelle* et *Pravda*, forts de la notoriété acquise par Peellaert dans les milieux artistiques et le *Sloane*, associé à la popularité grandissante de Druillet (sa réédition de 1977 gomme d'ailleurs toute allusion à Losfeld...). Mais *Scarlett Dream*, *Xam*, *Epoxy*, *Kris Kool*, *Valentina* ou *Phoebe Zeit-Geist*, n'ont pas eu la même chance et séjournent toujours au purgatoire des bandes dessinées. Quant aux autres, ils ont fini par disparaître purement et simplement, définitivement oubliés sinon voués aux gémonies.



À partir de la fin des années 70, les ambitions encyclopédiques s'accroîtront et engendreront une longue série d'ouvrages historiques, monographiques et autres dictionnaires. Devenu rapidement un genre en soi, ce pan éditorial attirera de nombreux éditeurs, spécialisés ou non, qui proposeront régulièrement de nombreux ouvrages aux qualités variables.

Déjà, dans son numéro de décembre 1974, le très sérieux *Magazine littéraire* se penchait sur le phénomène de la bande dessinée, en lui consacrant, rare reconnaissance des milieux littéraires, un épais dossier intitulé *La Bande dessinée aujourd'hui*. Francis Lacassin, Jacques Sadoul, Yves Frémion, Pierre Fresnault-Desruelles et Marc Duveau s'y relayaient pour en aborder toutes les facettes, dans les limites imposées par la pagination mais avec la volonté de la présenter sous son jour le plus sérieux et complet possible. L'apport de Losfeld y était clairement souligné, ainsi que celui des ouvrages de Forest, Caza, Peellaert, Druillet, Crepax. À plusieurs reprises apparaissait aussi le nom de Nicolas Devil.

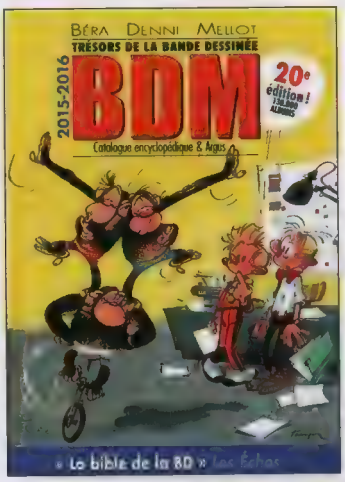
En 1979, paraissait une *Histoire de la bande dessinée en France et en Belgique, des origines à nos jours* chez Glénat. Henri Filippini y mentionnait le rôle déterminant de Losfeld et de *V Magazine*. La même notice sera d'ailleurs reprise dans la volumineuse mais décevante *Histoire mondiale de la bande dessinée* parue chez Pierre Horay l'année suivante. Coordonnée par Moliterni, elle s'avère d'ailleurs au final bourrée d'erreurs, d'approximations et d'oublis en tous genre. Par la suite, ce sont essentiellement ces informations de Filippini qui se verront reprises à droite et à gauche, sans apport personnel ni la moindre mise en perspective. Il faudra attendre pour cela les articles et ouvrages de Thierry Groensteen qui livrera un éclairage plus circonstancié sur l'importance des BD publiées au Terrain Vague et sera l'un des principaux artisans de la redécouverte de *Saga de Xam*.

L'exposition *Sexties* représentera le point d'orgue de ce timide début de réhabilitation. Elle se tint avec un grand retentissement du 25 septembre 2009 au 3 janvier 2010, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, dans le cadre du Brussels 2009 BD Comics Strip et installera quasi officiellement l'importance des *filles du Terrain Vague*, tant dans le monde de la bande dessinée que dans celui de l'art. Le focus était mis sur quatre auteurs emblématiques de cette période : Crepax, Cuvelier, Forest et Peellaert. On déplorera l'absence de Nicolas Devil, dont le nom oublié du grand public et du monde de l'édition, l'absence d'un fond d'archives et de renseignements biographiques clairement établis, durent apparaître aux organisateurs comme un motif suffisant pour l'écarter. Un élégant, quoiqu'un peu léger, catalogue, témoigne aujourd'hui de cet événement. Curieusement, alors même qu'il était belge d'origine, Losfeld en est totalement et scandaleusement absent. Plusieurs approximations ou erreurs entachent chacune des présentations dévolues aux quatre auteurs. Pierre Sterckx, qui nous avait par le passé habitué à

plus de rigueur, attribue par exemple la paternité, souvent reprise mais erronée, de la prépublication de *Jodelle* à *Hara-Kiri*. Il mentionne juste la parution de *Barbarella* dans *Ô Magazine* et ne dit rien d'*Epoxy* ni de *Valentina*, publiés par l'interception du Saint Esprit. Pas une seule fois il ne cite le nom de l'éditeur qui n'apparaît furtivement qu'au détour de propos de Peellaert recueillis en 2008. On comprend mal cette volonté de nier son intervention déterminante dans la carrière de chacun de ces quatre artistes, sans compter son incontestable importance dans l'évolution d'une bande dessinée adulte, érotique mais de grande qualité, qui était le sujet même de cette exposition. Peut-être a-t-on jugé déplacé la présence, fut-elle nominale, de ce pornographe patenté dans l'enceinte de la prestigieuse et académique institution bruxelloise ? Peut-être des problèmes légaux ont-ils prévalu ? On peut se permettre d'en douter. En tout état de cause, si le but - louable et nécessaire - de cette rétrospective était de remettre en lumière l'art de ces quatre artistes dans un écrin digne de leur talent, l'éditeur-pionnier, qu'une certaine élite culturelle devait considérer comme un vulgaire commerçant, pouvait bien continuer à mariner dans son purgatoire. Cette injuste et peu élégante « mise à l'index », relevait de surcroît d'un contresens historique, comme autant de pierres dans le jardin des commissaires de l'exposition.

Nous n'avons pas retrouvé l'origine du néologisme « Sexties ». Si l'on s'en tient au domaine de la BD, les éditions Glénat l'avait déjà utilisé en 1980 pour un recueil de dessins intitulé *Les Sexties de Lauzier* qui regroupait des illustrations réalisées pour *Lui, Playboy, Réalités* et *Paris Match* durant cette décennie décidément réputée pour son libertinage.

Le marché des albums du Terrain Vague



S'il est une fratrie qui fit beaucoup pour la réhabilitation des ouvrages d'Éric Losfeld, orientée en cela par les diverses exégètes du neuvième art, ce fut bien celle des collectionneurs de bandes dessinées. Les petits hors-série ronéotypés du *Kiosque* de Jean Boullet avaient ouvert la voie à la parution d'argus ou catalogues encyclopédiques, à l'instar de ce qui existait depuis longtemps aux États Unis pour les comics books. Le premier d'entre eux, proposé en 1978 fut le catalogue *Castera*, du nom d'un libraire de Bordeaux. Mais, même si la BD y était majoritairement représentée, ses pages s'ouvraient aussi au polar ou la S-F. Le guide *Horus* - premier véritable argus de bandes dessinées - le suivit de près, l'année suivante, sans toutefois parvenir à s'installer dans la durée. Le plus connu d'entre eux, tant par la longévité que par son contenu quasi-exhaustif, vit le jour en 1979. Il s'agit bien sûr du fameux *BDM - Trésors de la bande dessinée*, du nom de ses créateurs Michel Béra, Michel Denni et Philippe Mellot.[3] Très rapidement, cet argus fera figure d'autorité auprès des libraires, bouquinistes, collectionneurs, maisons de vente aux enchères et autres sites de vente sur internet. Les cotes du *BDM* sont établies suivant les lois de l'offre et de la demande par des professionnels patentés. Dans la plupart des cas, elles

reflètent donc la réalité du marché. Elles s'entendent pour des albums complets et en bon état. Pour le très bon état ou l'état neuf, une surcote, variable suivant la rareté de l'ouvrage, s'applique. À l'inverse, la présence d'imperfections et de défauts en font, suivant leurs caractères plus ou moins rédhibitoires, baisser le prix, parfois drastiquement. Le *BDM* s'avère aussi un excellent moyen de se faire une idée sur les titres plébiscités par les amateurs et collectionneurs, permettant d'établir ainsi leur degré réel ou présumé de rareté. Certains amateurs, parmi les plus affûtés, pourront parfois constater des surévaluations suspectes, abus ou incongruités. Dans tous les cas, il convient de faire la distinction entre les prix pratiqués en boutique par les professionnels et ceux demandés par les vendeurs en chambre que l'on rencontre dans les bourses, les festivals ou sur le web. Un prix raisonnable se situe souvent à 50% de la cote affichée, parfois moins selon l'état, mais des vendeurs gourmands (surtout sur le web) peuvent exiger des sommes sans aucun rapport avec la réalité. Certains regretteront la marchandisation à outrance d'un innocent plaisir et la spéculation qui en a découlé de fait. Mais en structurant ce marché, aujourd'hui prospère, le *BDM* a aussi permis de recenser et d'ordonner une production qui remontait à la fin du XIXe siècle en tirant de l'oubli moult chefs d'œuvre méconnus. Si on laisse de côté son aspect mercantile, cet outil, incontournable pour tous les amateurs et chercheurs, reste avant tout une inépuisable mine de renseignements fiable à 98%.

Dans la mesure où elles permettent de mesurer une évolution visible des cotes des quinze albums Losfeld, nous avons choisi huit années de référence entre 1981 et 2017 afin d'établir le tableau synoptique présenté ci-contre. Pour la période 1981 2000, les prix en francs ont été convertis en euros constants qui tiennent compte de l'évolution du coût de la vie.

Plusieurs remarques s'imposent s'agissant de ces évaluations et donc de l'intérêt suscité par tel ou tel album. Plusieurs critères doivent être pris en considération, parmi lesquels la disponibilité ou la raréfaction d'un ouvrage sur le marché, les effets de mode, la réévaluation d'un auteur ou, à l'inverse, sa disgrâce, son décès, la redécouverte d'un stock d'invendus, une réédition, l'épuisement d'un livre longtemps soldé mais devenu rare, sans oublier l'intérêt croissant pour l'ensemble des titres BD publiés par Losfeld, même les moins bons. Parallèlement à leur réévaluation critique, la réputation de ces albums en tant qu'objets de bibliophilie n'ont cessé de progresser. La mode des portfolios, tirages de tête, de luxe et autres « collectors » à tirage limité, avait profondément transformé les goûts des collectionneurs dans le courant des années 80. Nombre d'entre eux privilégiaient alors, souvent sans discernement, la forme sur le fond. Toujours est-il qu'à défaut d'être tous bons, les premiers albums du Terrain Vague étaient suffisamment beaux pour attirer la convoitise des collectionneurs qui commencèrent, si l'on se réfère au tableau, à s'intéresser de près aux titres les plus emblématiques vers 2005, avant d'en pourchasser la totalité. Aucune réelle surprise à la vue de ce palmarès qui s'articule autour de trois figures qui se détachent nettement : *Barbarella, Jodelle* et *Xam*. Suit un peloton où figurent sans déméríter, *Pravda, Lone Sloane, Scarlett Dream, Epoxy, Kris Kool*, et, plus curieusement, *Et on tuera tous les affreux*. Loin derrière, on retrouve *Les Aventures de Cyber, Escalade, Xiris* puis sans surprise *Confiture de tropiques* (à égalité avec le *Barbarella 68*). Avec une certaine incompréhension, on s'étonne surtout d'y voir figurer *Valentina, Phoebe Zeit-Geist* et *Lolly-Strip*. Suite à la faillite du Terrain Vague, le stock de

	1981	1983-84	1991- 92	99-2000	2003- 04	2007- 08	2015-16	2017-18
BARBARELLA 64	60	75	70	100	90	120	120	120
BARBARELLA 66	45	60	60	60	80	100	100	100
BARBARELLA 68	–	6	6	6	11	15	15	15
JODELLE 66	–	15	20	50	60	100	150	150
JODELLE 67	–	–	–	40	55	80	130	120
LONE SLOANE	45	60	40	60	50	60	75	75
SCARLETT DREAM	–	25	35	30	20	30	60	60
AFFREUX	6	–	–	40	30	40	60	60
SAGA DE XAM	180	180	80	60	80	150	150 +loupe 250	150 +loupe 250
EPOXY	240	240	120	100	60	60	60	60
PRAVDA	5	–	5	15	50	80	80	80
VALENTINA	–	–	10	15	12	15	25	25
PHOEBE	15	–	15	20	20	30	40	40
Mr CYBER	5	15	6	15	20	35	35	35
XIRIS	5	15	10	15	18	20	30	30
KRIS KOOL	18	15	60	60	40	40	60	60
ESCALADE	–	–	–	15	11	15	30	30
LOLLY - STRIP	6	12	10	12	30	30	30	30
CONFITURE	–	–	–	10	9	10	10	15

bandes dessinées restant fut écoulé dans le circuit des soldeurs jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Il était alors courant de trouver *Barbarella 68*, *Pravda*, *Xiris* et *Escalade*, sans oublier les quelques rescapés de *Kris Kool*. Pour tenter de cerner les raisons de l'intérêt ou du désintérêt des collectionneurs pour tel ou tel album, arrêtons-nous une dernière fois sur la chronologie de leur parution.

À tout seigneur, tout honneur et à *Barbarella* d'ouvrir le bal ! Depuis le début des cotations *BDM*, on remarque que les première et seconde éditions sont assez collectionnées. Elles connaissent une évolution constante avant de se stabiliser au milieu des années 2000. L'ensemble des deux tirages doit avoisiner les 8/10 000 exemplaires. Ce montant conséquent explique que nombre d'entre-eux se voient régulièrement mis en circulation. L'album se trouve donc sans trop de difficultés - dans des états variables - pour qui souhaite l'acquérir dans son édition originale. Les multiples rééditions qui se sont succédées depuis tempèrent en partie une cote qui reste raisonnable au regard de l'importance historique de ce titre. L'édition brochée de 1968, au tirage important et longtemps soldée, ne suscite pas, on le voit, l'intérêt des collectionneurs qui se le procureront sans difficulté à vil prix.

Arrêtons-nous un instant sur l'état des jaquettes pour les neuf titres concernés et qui constituent souvent un point névralgique pour les collectionneurs. S'ils parviennent sans trop de difficultés à trouver tel ou tel ouvrage en bon état, la jaquette, souvent déchirée, cornée, incomplète, frottée ou insolée, quand elle n'est pas totalement absente, ne se montre que rarement à la hauteur de leurs exigences et s'avère donc être un critère fondamental dans le calcul du prix de vente.

Le cas de *Jodelle* est plus intéressant car, dans un premier temps du moins, on peut constater pour ses deux éditions successives une stupéfiante indifférence longue d'une vingtaine d'années. Il faudra attendre le début des années deux mille pour voir l'album amorcer un décollage. Probablement doit-on

l'imputer au décès de l'artiste, concomitant à « l'effet Sexties » de l'exposition bruxelloise. Finalement, la cote des deux éditions de l'album finira par se stabiliser à un niveau sensiblement plus élevé que celui de *Barbarella*. Que *Jodelle* n'ait jamais fait l'objet d'une réédition l'explique bien sûr en grande partie. En revanche *Pravda,* que l'on peut considérer comme une œuvre plus aboutie, lambinera longtemps en queue de peloton. Elle faillit un moment rattraper sa petite sœur au début des années deux mille avant de terminer sa course en seconde position. *Jodelle* est sans conteste un très beau bouquin alors que *Pravda,* à la mise en place plus importante, se rapproche davantage d'un produit plus classique et de moindre intérêt bibliophilique. Longtemps soldé, il devient toutefois de plus en plus recherché alors que la réputation de Peellaert ne cesse de progresser .

Le cas du *Lone Sloane* est plus difficile à comprendre. Druillet lui-même s'étonne et se désole de la modestie de la cote de ses livres au regard de sa notoriété. Un noyau de fans irréductibles lui est pourtant inconditionnellement acquis, mais il reste toutefois assez restreint. Hors tirages de luxe, son album le plus recherché reste *Delirius* qui plafonne à 80 €. Cela peut paraître surprenant, mais les réalités du marché sont indiscutables. La réédition du *Mystère des abîmes* des Humanoïdes associés de 1977, malgré un tirage assez faible, dut s'avérer suffisante pour rassasier les amateurs du « chien aux yeux rouge ». L'édition originale, qui mit longtemps à s'écouler en dépit de son modeste tirage, est tout de même devenue assez rare. Quand on vise le très bon état, la cote peut doubler.

Lentement mais sûrement, *Scarlett Dream* - un beau livre incontestablement - a fini par creuser son petit sillon avant de se stabiliser à une cote plutôt flatteuse pour un sujet de moindre intérêt mais à l'incontestable réussite esthétique. Gigi compte nombre de fidèles et ce n'est que justice.

Si l'on se risque à évoquer certains mystères de la « collectionnite », *Et on tuera tous les affreux* fait figure d'exemple. Au début de l'ère des cotations, aucun amateur de BD ne s'y intéresse, et pour cause. Sa cote finira pourtant par décoller à la fin des années quatre-vingt-dix pour se maintenir depuis à un niveau assez surprenant. L'œuvre intégrale de Boris Vian, éditée par Christian Bourgois avant d'être reprise chez 10/18, a séduit une nouvelle génération de lecteurs qui, rejoints par quelques « complétistes losdfeldiens », a suscité un intérêt certain pour l'album de Tercinet. En cherchant bien, il reste très facile de l'acquérir à un prix largement inférieur à sa cote, parfois à l'état neuf car ce n'est pas le genre de bande dessinée qui a été régulièrement lue et relue une tartine de confiture à la main.

Saga de Xam remporte la palme, haut la main, de l'ouvrage le plus recherché et ce depuis toujours. Jamais réédité et figurant systématiquement en bonne place dans les ouvrages consacrés au neuvième art, son aura quelque peu mythique continue d'attirer curiosité et convoitise. On notera juste une baisse d'intérêt dans les années quatre-vint dix alors que la réputation très surestimée d'une certaine bande dessinée « chic et moderne » tenait le haut du pavé. Cet effet de mode passé, *Xam* reprendra du poil de la bête au milieu des années deux mille avant de devenir « le must absolu » du catalogue Losfeld. L'apparition sur le marché d'exemplaires « bien complets de leur loupe » l'a hissé au statut de pièce ultime de bibliophilie pour bédéphiles exigeants. Malgré la barrière de la langue, les amateurs anglo-saxons, comme pour *Jodelle*, firent aussi beaucoup pour sa redécouverte. Ce livre au faible tirage et qui jouit aujourd'hui d'une réputation internationale est donc devenu TRÈS difficile à dénicher. Les prix peuvent se voir monstrueusement gonflés si la loupe est présente. Les sites marchands du web proposent régulièrement

des exemplaires en état discutable (certains dépourvus de jaquette) et souvent sans loupe, entre 200 et 600 €... Mais encore faut-il qu'ils trouvent preneur... Surcote de la part de vendeurs en chambre trop gourmands ou sous-cote de la part des professionnels du *BDM* qui espèrent encore pouvoir, à bon prix acquérir ce rarescent ouvrage et effectuer une belle bascule à la revente ? Les deux hypothèses sont recevables. Bonne chasse !

À l'inverse, *Epoxy* eut à souffrir peu à peu de la désaffection des amateurs de bande dessinée. Cuvelier, artiste respecté en son temps et parfois même adulé, vit au fil des années sa réputation s'effriter. Une des raisons mise en avant serait que son style, certes classique, aurait terriblement vieilli. Mais la carrière de Cuvelier se vit surtout pénalisée par le manque d'intérêt croissant de son éditeur qui ne réédita ses albums que du bout des doigts, soit en utilisant des films arrivés en fin de vie, soit en les remettant en couleur à la truelle ou par ordinateur, sans le moindre respect pour son dessin. Le traitement que l'on fera subir à *Epoxy* n'est pas plus glorieux. La plupart de ces rééditions, souvent médiocres, n'ont pas joué en sa faveur. Pire, elles ont desservi ce que l'on peut tout de même considérer comme un apex en matière de dessin. Des seize albums qu'édita Losfeld, on peut même affirmer qu'*Epoxy* demeure sur la forme le plus « professionnel » du lot. Très recherché par les fans de Cuvelier alors que son nom brillait encore au firmament de la bande dessinée franco-belge, l'ouvrage, victime d'une progressive indifférence, finira par perdre le quart de sa cote en vingt ans. La loi de l'offre et de la demande est impitoyable, même avec les chefs-d'œuvre. Laissons la roue du temps poursuivre sa rotation. Nous ne doutons pas qu'*Epoxy* retrouvera un jour la place qu'il mérite et que le *BDM* classe aujourd'hui au niveau de *Scarlett Dream*, des *Affreux* de Tercinet ou de *Kris Kool*.

Vingt-cinq malheureux euros pour *Valentina* ! Un montant totalement ridicule pour un livre pourtant extrêmement difficile à trouver en bon état : coiffes et coins souvent écrasés, fragile pelliculage de la reliure éclaté, dos insolé. Il n'empêche, Crepax n'a pas la cote chez les collectionneurs qui le jugent trop clivant, hermétique, intello, malsain, bref, pas assez populaire. Avouons notre totale incompréhension si ce n'est que l'album n'est pas un « beau livre » et que pour une majorité d'amateurs de BD, « Crepax, c'est chiant ! » On notera d'ailleurs que ce sont parfois les mêmes qui portent au pinacle certaines « merdes franco-belges » stéréotypées et souvent dépourvues de la moindre ambition artistique.

Sous une forme comparable à celle de *Valentina*, *Phoebe-Zeit-Geist* souffre des mêmes symptômes de fragilité et d'absence d'attrait bibliophilique. Ses auteurs restent trop méconnus chez nous pour espérer attirer sur leurs seuls noms des collectionneurs majoritairement centrés sur la BD franco-belge. La critique fait pourtant régulièrement écho des nombreuses qualités de ce livre atypique et original qui lui valent aujourd'hui d'être assez recherché. Une fois n'est pas coutume dans le monde de la collection, voilà l'occasion d'acquérir à prix raisonnable un petit chef-d'œuvre qui reste à redécouvrir.

Contrairement à ses deux prédécesseurs, *Les Aventures de Cyber* renouent avec les exigences d'objet-livre prônées par Losfeld. C'est la raison principale pour laquelle il a fait son petit bonhomme de chemin, tranquillement, pour finir par s'afficher à un prix raisonnable pour qui souhaite compléter sa collection. En tous cas, sa cote actuelle se situe très en deçà de son prix de vente initial. Ce bel ouvrage de collection, qui rappelons-le n'est pas non plus un mauvais livre, se négocie aujourd'hui au prix d'un volume d'une quelconque intégrale. Raison suffisante pour ne pas s'en priver.

Xiris a, lui aussi, bénéficié des bons soins du docteur Losfeld. L'ouvrage reste par contre largement plus beau que bon. Même si sa cote dépasse à peine le prix de vente d'un gros roman, il y a peu de chance qu'il devienne un jour avidement recherché. Il n'intéresserait d'ailleurs probablement personne s'il n'avait pas été édité sous le label Éric Losfeld. À moins d'avoir, comme d'aucuns, l'idée saugrenue d'écrire un bouquin sur le sujet...

Kris Kool est un album d'une insigne rareté que ne reflète en rien une évaluation plutôt basse. Si Caza n'a pas atteint la réputation de Peellaert ou Druillet, son livre vaut beaucoup mieux que sa cote en demi-teinte, surtout quand on s'accorde à le reconnaître comme très bon. Victime d'une distribution

Les seize albums de bande dessinée du Terrain Vague *dans leur ordre de parution de 1964 à 1973*

avortée, il reste exceptionnel de le croiser chez un libraire ou dans une bourse de collectionneurs et n'est que rarement - pour ne pas dire jamais - proposé sur le web. Sa cote apparaît dès lors comme très inférieure au prix qu'un éventuel vendeur pourrait en demander. Les amateurs de Caza, de Losfeld et de BD en général sont en embuscade, les sens en éveil, prêts si nécessaire à débourser largement plus, à la condition toutefois que l'état soit irréprochable. Après avoir été bringuebalés avant de séjourner plusieurs années on ne sait où, peu d'exemplaires du stock retrouvé à l'aube des années 80 nous sont parvenus sans dommage. À défaut d'avoir eu l'occasion de saisir cette opportunité à l'époque et dans l'attente de jours meilleurs, il ne reste plus au malheureux collectionneurs de 2020 qu'à faire sienne cette morale de La Fontaine pour qui « *patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.* »

À l'instar de *Xiris* ; désintérêt total pendant plusieurs décennies pour *Escalade,* d'un tirage que l'on devine modeste et qui ne doit son récent et honorable score que par la grâce de collectionneurs complétistes. En dépit du fait qu'il fut longtemps soldé, son format inhabituel et sa relative fragilité en font néanmoins un album assez difficile à trouver en bon état.

L'estimation de *Lolly-Strip* se situe dans la moyenne de l'ensemble des albums de Pichard. Auteur collectionné sans excès, il bénéficie toutefois de la cote d'amour d'un public fidèle et amateur de rotondités féminines. L'album n'a plus rien à voir avec le luxe des éditions Losfeld « haute époque » et sa facture ne le rend pas particulièrement désirable, d'où son prix relativement modeste.

Confiture de tropiques clôture ce tour d'horizon que certains non-collectionneurs auront pu juger rébarbatif et mercantile. Sa cote *BDM* de 15 € (10 € il y a dix ans) est le juste reflet de l'indifférence des collectionneurs. On s'étonne même qu'une cote lui ait été attribuée.

Collectionneurs et experts ont parlé. Un classement récapitulatif qui tient compte de la cote de l'auteur, de l'intérêt des collectionneurs, de l'esthétique des livres, de leur place dans l'histoire de la bande dessinée et de leur rareté peut maintenant être établi. Les cotes s'échelonnent entre 15 et 150 €, soit un ratio de 1 à 10. Si l'on tient compte du *Xam* complet de sa loupe, il passe de 1 à 17. Mais dans ce cas précis, on se situe dans la très étroite niche des « collectionneurs premium ». Voici donc le palmarès :

1 - Saga de Xam - Jodelle

2 - Barbarella

3 - Pravda la Survireuse

4 - Le Mystère des abîmes

5 - Scarlett Dream, Et on tuera tous les affreux, Epoxy, Kris Kool

6 - Phoebe Zeit-Geist

7 - Mr Cyber

8 - Xiris, Escalade, Lolly-Strip

9 - Valentina

10 - Confiture de tropiques

Si certains albums se voient curieusement sous-évalués, ce classement, quoi qu'on puisse en penser, reflète plutôt objectivement la réalité du marché. En revanche, il ne faut en aucun cas y voir un jugement

de valeur, forcément subjectif cette fois, quant à leur portée artistique réelle ou supposée. Certes, on comprend bien que *Xam* et *Jodelle*, qui n'ont jamais connu de rééditions, soient plus recherchées que *Barbarella*, disponible aujourd'hui dans toutes les bonnes librairies. Pour le reste, il n'est pas interdit de se poser plusieurs questions. *Valentina* est-il dix fois moins bon que *Saga de Xam* ? Considère-t-on l'œuvre de San Juan ou Ruffieux supérieure à celle de Crepax ? En ce qui concerne Cuvelier, on a que l'embarras du choix. L'intérêt d'*Epoxy* est-il comparable à celui de *Et on tuera tous les affreux* ou *Kris Kool* ? Le livre est-il moins beau que *Pravda* ? Est-il historiquement moins important que *Le Mystère des abîmes* ? La carrière de Cuvelier serait-elle plus anecdotique que celle de Druillet ? Au lecteur de cet ouvrage de se faire sa propre idée. Il est à parier qu'en tenant compte des goûts de chacun, ces questions donneraient lieu à des réponses contrastées. Par ailleurs, s'il lui prenait l'envie d'acquérir l'un ou l'autre de ces ouvrages, il pourrait rapidement constater que ce « classement officiel » n'a parfois strictement rien à voir avec les difficultés qu'il rencontrerait dans sa quête de tel ou tel titre. Mais si, d'aventure, l'un d'eux croisait un jour la route de *Valentina*, ou de *Kris Kool*, en bon état et à leur cote actuelle, qu'il se jette dessus sans réfléchir !

Le Dernier Terrain Vague

Après avoir survolé la postérité critique et l'évolution du marché de la collection, on ne peut que s'étonner du manque d'intérêt dont témoigne, toujours et encore, le monde de l'édition à l'égard des ouvrages estampillés Losfeld. En cinquante ans, seuls *Barbarella, Epoxy* et, dans une moindre mesure, *Le Mystère des abîmes* ont bénéficié de rééditions dans leur pays d'origine. Et encore peut-on les voir comme des initiatives à minima ou bâclées, indignes de leur statut iconique. Seule *Jodelle* aura eu les honneurs d'une réédition d'exception, mais elle est le fait d'une maison d'édition américaine. Des seize titres que publia Éric Losfeld, tous ne méritent certes pas une nouvelle parution, loin s'en faut. Mais qu'attend-t-on pour offrir à *Barbarella, Jodelle, Lone Sloane, Saga de Xam, Epoxy, Pravda* ou *Kris Kool*, une réédition digne de ce nom, enrichie d'un appareil critique devenu incontournable pour tout ouvrage patrimonial ? Certains objecteront qu'il s'agit là de créneaux éditoriaux de niche et que les éditeurs jugent souvent les investissements nécessaires insuffisamment rentables au regard du lectorat potentiel. Certes, la modestie des tirages pour des ouvrages de ce type sous-entend un prix de vente significativement élevé. Mais cela ne constitue en rien un frein pour la frange la plus inconditionnelle ou érudite des amateurs de BD, prêts à consacrer un budget conséquent pour de telles initiatives, pour peu qu'elles soient de qualité. En ce qui concerne les bandes dessinées du Terrain Vague, le chantier est immense et plus que jamais nécessaire.

Notre voyage en compagnie d'Éric Losfeld, libraire-éditeur de bande dessinée, est en passe de s'achever. Les seize albums qu'il nous aura offert ne représentent qu'une goutte d'eau dans l'océan des bandes dessinées parues en France depuis plus d'un siècle ! On a pu voir l'influence et la fascination que certains d'entre-eux ont su exercer dès leur parution et à quel point, iconoclastes en leur temps, ils sont aujourd'hui considérés comme des classiques. Au milieu des années soixante, l'alliance contre nature d'*Astérix* et de *Barbarella* aura permis à la bande dessinée de faire un bond en avant historique et de s'inscrire durablement en tant que marqueur culturel. Avec l'esprit surréaliste qui l'a toujours animé, Losfeld, « *dynamiteur de l'ordre et du bon goût* »,[5] lui aura offert quelques-uns de ses premiers titres de gloire, en la faisant accéder à un niveau de maturité à l'écart duquel on la tenait jusqu'alors. Si tout cela commence à être reconnu et souligné aujourd'hui, on continue en revanche de passer sous silence le soin qu'il accordait à ses ouvrages, à l'instar de Pauvert pour qui un livre se devait d'être, quel qu'en soit le genre, un objet de désir. Etienne Robial n'oubliera pas cet axiome quand il prendra la décision de créer Futuropolis ; librairie-éditrice et label éponyme d'exception : « *Jean-Jacques Pauvert et Éric Losfeld étaient aussi tous deux des libraires. J'aimais leur manière d'aborder leur métier d'éditeur, ils innovaient, ils surprenaient, voire agressaient. Et ils se préoccupaient toujours de l'aspect physique de leurs livres. J'aimais l'éclectisme de leurs catalogues. Tout le monde sait que ce sont les deux meilleurs de cette époque-là, les plus étonnants.* »[6]

Les Filles Du Terrain Vague, parées d'atours taillés sur mesure par Éric Losfeld - éditeur et couturier pour dames de papier - auront écrit, avec panache et insolence, l'une des plus belles pages de l'histoire de la bande dessinée moderne.

À Serge Gainsbourg, qui semble décidément sensible aux « *filles de papier* », le mot de la fin. Début 1967, la télé française proposait aux téléspectateurs, qui en restèrent d'ailleurs pour la plupart circonspects, la comédie musicale avant-gardiste et pop, *Anna*, à l'esthétique sixties millésimée. C'est Anna Karina qui chante avec conviction le très rock *Roller Girl.*

« Je suis la fille des bulles
La lolita des comics
Une des plus dangereuses
Des bandes dessinées. »

Benoît Bonte
Croix, avril 2019 - juin 2020

Notes

1 - *Du chaos au cosmos* - n°0 de *La Crypte Tonique* - Bruxelles - 2011 - Philippe Capart revient en détail sur l'aventure des librairies de bande dessinée à Bruxelles.

Voir aussi *Publier la bande dessinee : les éditeurs franco-belges et l'album, 1950-1990* Sylvain Lesage Enssib 2019 Ce livre assez dense, d'origine universitaire, recèle de nombreux renseignements passionnants. On doit toutefois déplorer de (trop) nombreuses erreurs pour qui connait bien le sujet. Concernant Losfeld, l'auteur cite par exemple le nombre de 13 albums et relaye, une fois de plus, la prépublication de *Jodelle* dans *Hara Kiri*. On trouvera en pdf sur le web la deuxième partie de sa thèse universitaire, intitulée *L'Effet codex,* qui revient longuement et de manière très documentée sur les rapports de Losfeld avec la censure et les activités du Kiosque de Jean Boullet.

2 Pierre Sterckx (1936 2015) est un écrivain, critique d'art et enseignant belge. Grand spécialiste de l'œuvre d'Hergé, il a signé la préface de l'édition américaine de *Jodelle* chez Fantagraphics en 2013 ainsi que de nombreux ouvrages sur le monde de l'art, dont *Vraoum - Bande dessinée et art contemporain* chez Fage en 2009.

3 Michel Béra, qui a accepté de répondre par mail à mes questions, possède un CV long comme le bras. Pour faire court, il est agrégé de mathématiques et docteur ès sciences, ce qui ne l'empêche pas d'aimer la BD. Il dirigera *Le Collectionneur de bandes dessinées* pendant trente ans. Le *BDM* fait suite à une demande du directeur de la *Gazette de Drouot* qui déplorait l'absence d'un outil encyclopédique fiable sur le sujet. Béra est à l'origine du recensement des deuxièmes plats des albums *Tintin* et *Lombard* qui fait toujours autorité aujourd'hui. En charge de la frappe de l'ouvrage, il finira par en connaître le contenu par cœur avant de se retirer au début des années 90.

Michel Denni (1936) est l'animateur de la librairie Lutèce qui, à l'origine, s'intéresse à la littérature de genre : littérature populaire, polar, fantastique, science fiction, ésotérisme, cinéma et BD. La librairie se spécialise définitivement en BD de collection en 1976. On le connait aussi en tant que rédacteur en chef du *Collectionneur de bandes dessinées.*

- Philippe Mellot (1959) devient à 23 ans secrétaire de rédaction du nouveau *Charlie Mensuel* en 1982. L'année suivante, il en prend la rédaction-en-chef jusqu'en 1986. La même année, le magazine fusionne avec *Pilote* et devient *Pilote & Charlie*. Philippe Mellot reste en fonction jusqu'en 1988, année où *Pilote* reparaît sous son nom d'origine, avant son arrêt définitif en octobre 1989. Il signe, entre autres, de nombreux ouvrages autour de la bande dessinée, du roman populaire, de Jules Verne, du livre illustré d'enfants et de jeunesse de 1840 à 1940 ou du Paris disparu.

4 - Le *BDM* compte à ce jour 21 éditions. La plus complète reste pour l'instant celle de l'année 2015 2016. L'édition 2017-2018 ayant, pour des raisons de place, été amputée de tous les titres non cotés, a perdu en grande partie sa destination encyclopédique initiale.

5 - Cité par Laurent Chollet dans *Mai 68, la révolte en images* - Hors Collection - 2007.

6 - *Canal + de bande dessinée avec Étienne Robial* - *Canal+* - 1996

Annexes

1 Elric, le Nécromancien

Une petite remarque de Druillet, déjà citée en page 89, justifie ce focus proposé en annexe : « *Ce qui est fou c'est que Losfeld a eu en mains ce qui devait être plus tard* Yragaël *et qu'il aurait pu miser sur une carrière.* »

Il parle bien sûr de l'inachevé, mythique *Elric le Nécromancien*, toujours inédit à ce jour. De toutes les mains dans lesquelles sont passées les planches de cette œuvre avortée en quête de publication, celles de Losfeld nous interpellent au premier chef. Il y a en effet tout lieu de penser que Losfeld a pu envisager la possibilité de l'éditer. Un bref moment du moins, car comme on a pu le voir, les relations entre les deux hommes s'étaient rapidement détériorées suite à la parution du premier Lone Sloane. Druillet n'avait aucune envie de revivre le cauchemar de ce qu'il considérait alors comme une forme de mendicité et d'humiliation. Losfeld quant à lui, devait considérer le jeune artiste - certes un peu vif de caractère - ingérable, si ce n'est psychopathe. Les choses en restèrent donc là. C'est d'autant plus dommage que jamais *Elric* ne verra le jour sous sa forme originellement conçue, et qu'il eut mieux valu pour Druillet un bel album chez Losfeld, avec ce que cela sous-entendait de positif et de négatif, que pas d'album du tout. Persuadé qu'il trouverait un meilleur accueil ailleurs, mais aussi par fierté tel qu'on le connaît, Druillet préféra passer son chemin. Sorti à la bonne époque - avant les restrictions budgétaires s'entend - *Elric* au Terrain Vague aurait pu avoir fière allure ainsi que de réelles chances de se positionner comme l'un des fleurons de son catalogue BD. On peut penser que cette parution n'aurait vraisemblablement eut au final que peu d'incidence sur la trajectoire amorcée par Druillet, mais probablement lui aurait-elle épargné une douloureuse traversée du désert. Quant à Losfeld, il est d'évidence passé à côté d'une œuvre qui , n'en doutons pas, aurait fait pour lui figure d'événement..

Histoire d'un livre qui jamais n'exista en tant que tel.

La Saga d'Elric

Remontons le temps, celui de la rencontre, au début des années soixante, de Druillet avec deux jeunes gens de son âge, férus comme lui de fantastique, de SF et d'érotisme : Michel Demuth et Maxim Jakubowski.

« Pour la première fois en 1964, j'entendis le mot fabuleux "Heroic Fantasy", ma tête explosa ; moi qui n'avait jamais lu l'anglais, ce fut Maxim Jakubowski, un fou, un mythomane, merveilleux, qui me l'expliqua. Il parlait aussi de "Pop Music", de noms inconnus. Les Beatles existaient depuis peu, le premier disque des Yardbirds, Michael Moorcock rencontré chez Maxim dans une cosmique soirée. Puis je connus plus tard, autre fou, Michel Demuth, le diaphane Michel, grand espoir de la littérature de SF française. Elric, *ma première bande, en même temps que* Sloane, *est née à cette époque.* [1] *[...] L'histoire d'*Elric *est très simple. J'ai seize-dix-sept ans et ne parle pas anglais. Je suis copain à l'époque avec Michel Demuth et Maxim Jakubowski. Gérard Klein faisait aussi partie de la bande. [...] J'étais dans Lovecraft jusqu'aux yeux et, un jour, ces deux barjos se pointent chez moi avec la première édition d'*Elric le Nécromancien (The Stealer of Souls - Neville Spearman 1963 - N.D.A.). *Je ne l'oublierai jamais ! Maxime Jackubowski, dans ma chambre du sixième, là où ma grand-mère était concierge, qui me traduit les premières pages. [...] Et là, je découvre une chose que j'attendais, que j'espérais comme le Messie et qui s'appelle "L'Heroic Fantasy". Ce fut un bouleversement absolument incroyable !»* [2]

Sloane représentera la première incarnation de ce bouleversement, mais c'est Jakubowski qui initiera, fin 1966, le premier projet d'une adaptation d'*Elric* en bande dessinée. Cette aventure épousera en dents de scie la vie de Druillet, une dizaine d'années durant. Sa genèse en est extrêmement complexe et chaotique tant l'œuvre a été fragmentée, plusieurs fois abandonnée, profondément remaniée, partiellement publiée avant d'être totalement dispersée. Hélas pour nous, Druillet finira au fil du temps par en vendre le moindre dessin et ne conservera de ces années que des souvenirs flous et parfois contradictoires, comme à son habitude.

Ces années restent fort peu documentées. Le point de départ de cette étude découle d'informations parcellaires glanées dans plusieurs interviews données par Druillet fin 1960/début 1970 à la presse fanzine, alors fort abondante mais souvent difficile à se procurer, ainsi qu'aux reproductions éparses de quelques dessins ou planches qui les accompagnaient parfois. Il parlait alors d'*Elric* comme d'une danseuse qu'il ne parvenait pas à abandonner vraiment et préférait plutôt s'étendre sur *Sloane* qui était alors LA priorité du moment, car publié dans l'hebdomadaire *Pilote*, « Rolls » des magazines BD de l'époque. Bref, ce true d'*Elric le Nécromancien* par Druillet avait fini par devenir pour ses fans une véritable « Arlésienne ». Au final, peu de personnes en avaient eu vraiment connaissance, mis à part les quelques heureux possesseurs du coûteux et rarissime portfolio *Pellucidar*.

La parution en 1981 du recueil d'illustrations *Druillet 30x30* aux Humanoïdes associés levait en partie le voile sur la genèse de *La Saga d'Elric*, dans un chapitre conséquent de la très détaillée bibliographie qui clôturait l'ouvrage.[3] En dépit de son ancienneté et de certaines erreurs ou imprécisions, elle continue aujourd'hui de faire autorité.

Au sortir du *Mystère des abîmes*, Druillet travaille donc seul à une suite à *Sloane*. Il réalise parallèlement, une histoire avec Demuth et s'attaque aussi à une adaptation BD d'*Elric* avec Jakubowski. Seules deux pages en couleur verront le jour dans l'unique numéro du magazine *Moi aussi* sous le titre de *La Saga d'Elric* (voir pp. 91 à 94). Faute d'une visibilité suffisante et de soutien financier, l'aventure *Moi aussi* en restera là. Comme l'évoque Jakubowski dans ce propos relevé sur le net : « *Les deux premières pages de cette bande sont apparus dans le défunt mensuel français* Moi Aussi *que j'éditais, scénarisées par moi-même en suivant plus ou moins l'histoire de Mike.* » [4] Conscient de ses limites graphiques, ses deux pages spectaculaires attestaient bien des nouvelles

ambitions de Druillet, jointes à une décision mûrement réfléchie de travailler en grand format, le fameux « grand aigle ». Déjà, dans le courant des années trente, les Américains Harold Foster, Alex Raymond, Milton Caniff et Burne Hogarth en avaient systématisé l'emploi pour les planches qu'ils destinaient aux suppléments dominicaux « comics » de la grande presse. En France, Jean-Claude Forest, Paul Gillon et Raymond Poïvet deviendront à leur tour coutumiers de ce format qui facilite l'encrage au pinceau en permettant de ne pas retenir son geste. Pourtant, quelques années plus tard, c'est à Druillet (qui se gardera bien de les contredire) que certains exégètes de la bande dessinée attribueront souvent la paternité de cet usage eu égard à ses recherches spectaculaires sur la mise en page. « *Quand j'ai commencé à travailler dans "ma chambre du sixième", lorsque j'avais une planche à dessin ridicule et que je faisais mon premier album pour Losfeld, j'avais 2 ou 3 reproductions devant moi dont une de Hogarth et une de Foster. Et je me suis dit : "Pauvre merde, il faut absolument que tu atteignes au moins le dixième de ce talent-là pour y arriver !" C'est pas des blagues, j'avais mes repères. Ensuite petit à petit, j'ai installé mon truc.* [...] *J'avais aussi, j'insiste, un profond amour pour l'école belge : les Jijé, les Franquin... Des forces de dessin monstrueuses.* [...] *Amoureux de* Tintin, *je me disais : "Il doit y avoir un autre moyen que de la case à la case, il doit y avoir un autre truc !" Et j'ai inventé ce langage.* [...] *Ceci dit, j'ai quand même eu un précurseur dans ce domaine qui n'était pas mal : Winsor McCay.* [5] (Pas un mot, sciemment ou non, sur Nicolas Devil. Voir pp. 135 à 137 - N.D.A.) *Je n'avais pas encore eu les chocs esthétiques nécessaires à l'éclatement de la mise en page.* [...] *J'ai aimé la bande dessinée classique, mais je me suis aperçu qu'elle n'évoluait pas. Le langage restait le même de gauche à droite. Cette constatation a coïncidé avec un besoin de dessiner de grandes images et de les orchestrer d'une certaine manière. Je ne savais pas très bien comment m'y prendre, mais la transformation est née du dessin.* [...] *Le scénario l'exigeant, la nécessité d'un autre graphisme s'est fait sentir. Je devais dessiner de grandes cités et j'ai eu besoin d'espace. Le* Sloane *de chez Losfeld était très mal dessiné et il m'a fallu bosser comme un hystérique pour montrer que Druillet, ce n'était pas que ça.* » [6]

Une gestation chaotique

Les deux planches de *Moi aussi*, publiées en 66, font la démonstration éclatante d'un Druillet en pleine mutation, comme métamorphosé et qui affiche ses nouvelles ambitions. S'il n'a pas encore atteint le stade de la démesure et des visions hallucinées des années qui vont suivre, on sent bien qu'il a franchi un cap et que le dessinateur parfois « bâcleur » du *Mystère des abîmes* appartient désormais au passé. Ces deux planches, seulement composées de trois cases, démontrent la pertinence de son choix de travailler en grand format. Il peut ainsi déployer son jeune savoir-faire en brossant de larges décors balayés de vents aux masques grimaçants. Druillet devient, pour la première fois de sa carrière, véritablement lui-même. Si le lettrage, titre inclus, s'apparente encore à celui du *Mystère des abîmes*, le travail sur la couleur apparaît bluffant de maîtrise pour un coup d'essai. Probablement exécuté en « Benday » par un photograveur compétent sur des indications précises de Druillet, on y retrouve déjà ces audacieuses et caractéristiques juxtapositions de gammes de vert, de mauve et d'orange qu'il affectionnera toujours ainsi que le type d'ambiance et de lumière qui préfigurent son œuvre future.

Il est évidemment difficile de savoir quelles étaient à ce stade les intentions des auteurs quant au nombre de pages qu'ils comptaient consacrer à ce prélude censé évoquer l'histoire de la grandeur et de la décadence de l'empire de Melniboné, telle que décrite par Moorcock dans une courte introduction

au premier récit de son recueil d'*Elric*. Probablement cet avant-propos était-il prévu pour se dérouler sur un ensemble de pages conséquent, mais peu d'entre-elles nous sont parvenues. Certains dessins publiés ultérieurement peuvent, de par leur facture graphique, s'y rattacher, telle la planche finale de la destruction de Melniboné publiée dans *Spirits*. Jakubowski connaissait bien Moorcock et, à l'occasion d'un de ses passages à Paris, organisa une rencontre avec Druillet. L'écrivain leur donna son accord verbal pour qu'ils poursuivent librement leur adaptation. Les quelques pages réalisées dans la foulée sont probablement celles que Losfeld eut entre les mains au premier semestre de l'année 1967.

L'année 67 qui s'ouvre inaugure une longue et chaotique période de vaches maigres pour le dessinateur. L'arrêt brutal de *Moi aussi* le laisse artistiquement frustré et financièrement démuni. Il lui faut donc trouver dans l'urgence d'autres sources de revenus. « *Je vis minablement.* [...] *Je dessine à gauche et à droite pour bouffer. Je cours le cacheton.* [...] *J'arpente les rédactions avec mes crobards sous le bras. Je n'ai pas encore de nom, je n'ai pas encore de talent. Mais j'en veux, j'ai la rage, et une capacité de travail surhumaine. Je force les portes. On me fiche dehors, mais je reviens. J'insiste. Je persévère. Petit à petit, on me confie du travail...* »[7] Il intègre le giron des éditions Opta grâce à Jacques Sadoul (1934-2013, écrivain, directeur de collection et anthologiste de science-fiction) et collabore, le plus régulièrement possible, aux magazines *Fiction* et *Galaxie*, ce qui semble couler de source, mais aussi de manière plus surprenante à *Mystère Magazine* et *Hitchcock Magazine*. Il livre aux deux premiers titres quelques belles couvertures, notamment pour *Galaxie* qui les imprime en couleur. En revanche, les illustrations intérieures pour ce même titre se révèlent sensiblement moins inspirées. Dans les pages des publications policières, elles s'avèrent juste indigentes et strictement alimentaires. Il intégrera, un peu plus tard et de façon convaincante cette fois, la mythique collection du Club du livre d'anticipation à qui il livrera de superbes créations, tel un *Dracula* d'exception qui constitue probablement la plus belle édition en langue française de ce titre. À la même époque, il réalise trois affiches pour les films vampiriques de Jean Rollin. Pistonné par son fidèle ami Claude Moliterni, il se charge même du lettrage de la première édition française de *Little Nemo* pour le compte des éditions Pierre Horay. Comme on le voit, tout est bon pour faire bouillir la marmite, mais c'est tout de même son épouse Nicole qui reste la principale contributrice aux besoins du jeune ménage, permettant ainsi à son artiste de mari de poursuivre ses expérimentations sur *Elric*.

Début 67, Jakubowski s'en est définitivement retourné à Londres. Dans un premier temps, Druillet compte poursuivre seul l'aventure. « *On m'a raconté l'histoire d'*Elric. [...] *J'ai trouvé ça tellement beau.* [...] *On m'a lu une fois l'histoire, et puis j'ai eu un synopsis des trois premières planches.* [...] *Eh bien, j'ai reconstitué complètement l'histoire uniquement parce que l'histoire me plaisait.* [...] *Après, j'ai continué l'histoire (seul).* [...] *Ce qui est intéressant, c'est que lorsque j'ai commencé* Elric,[...] *je n'avais lu que le synopsis des trois premières planches.* [...] *J'ai écris tout le scénario, et c'est l'année dernière* (1969 - N.D.A.) *lorsque j'ai illustré le C.L.A que j'ai pu lire enfin toute l'histoire. Je ne lis pas l'anglais. J'avais entièrement reconstitué l'intrigue.* [...] *les mêmes thèmes.* [...] *J'avais défini le personnage qui m'avait terriblement accroché...* »[8] Il ressent cependant rapidement le besoin d'un nouveau collaborateur, autant pour booster son imagination que pour lui permettre de se consacrer exclusivement au dessin. Michel Demuth (1939-2006, écrivain, traducteur et éditeur de science-fiction), avec qui il a déjà travaillé en 66 et qu'il recroise à *Galaxie*, s'impose alors comme l' homme de la situation. Entamée courant 67, leur

collaboration s'étalera jusqu'en 1973 pour s'achever avec la publication d'*Yragaël*. Demuth y reviendra brièvement en 2001, dans les pages de la revue *Bifrost* : « *Ce fut une expérience particulière. C'est d'abord parti d'une nouvelle de Moorcock appartenant à la saga d'*Elric. *Druillet avait au départ commencé à travailler là-dessus avec Maxim Jakubowski et j'ai pris le train en marche. On est partis dans une direction différente et au final, ça n'a plus grand chose à voir avec* Elric. [...] *Ensuite, il s'agissait d'une collaboration-divorce: il dessinait dans son coin, j'écrivais mes textes dans le mien.* [...] (Il évoque ici la période *Yragaël* - N.D.A.) *Pour brouiller les cartes un peu plus, il a fallu qu'il engage le lettreur Dom qui a fait de très beaux caractères qui ont rendus les textes illisibles,* [...] *certaines planches sont superbement construites et magnifiques. De véritables œuvres d'art !* »

Dans un premier temps, les deux hommes poursuivent les quelques pages initiées par Jakubowski. Réalisées au format grand aigle 90 x 70 cm, leur structure reste plutôt classique mais le nombre réduit de cases permet tout de même à Druillet de donner plus de respiration à ses images, d'en soigner les cadrages et de rentrer dans de minutieux détails ornementaux que lui interdisait un plus petit format. Il se sent désormais moins à l'étroit et peut enfin déverser son trop-plein de fougue dans un nouveau cadre qui lui facilite ampleur du geste et nervosité du trait. Sur le plan du style à proprement parlé, son dessin a certes progressé mais les anatomies et les drapés restent encore mal assurés. Il compense alors ces lacunes académiques par force détails sur les costumes, armures, armements et donne aux décors une présence et un soin accrus. Rapidement, et encouragé en cela par Demuth, il rompt avec une forme de découpage encore néoclassique et privilégie des compositions plus aérées, voire des images pleine page. Il amorce ainsi un nouveau type de narration - plus proche du livre illustré que de la bande dessinée classique - liée à la découverte libératrice d'un plaisir presque physique pour le dessin. L'effet pervers de cette nouvelle approche de son travail impacte sa productivité car il passe de plus en plus de temps sur ses pages, n'hésitant pas à peaufiner, améliorer, retoucher, rustiner, gouacher et parfois même tout recommencer. Druillet devient d'une impitoyable exigence, cherchant une forme de perfection dans sa quête d'un nouveau format narratif.

Mener à son terme un tel projet requiert le soutien de la part d'un éditeur et, quand tel est le cas, le respect des délais impartis. Si l'on veut avancer efficacement, une discipline de travail s'impose. Ce n'est pas le cas pour Druillet qui navigue à vue, seul devant sa table à dessin, sans véritable cadre et mû uniquement par sa fougue et ses envies. D'où souvent son sentiment de découragement et l'impression de « faire du surplace ». En proie au doute, il interrompt plusieurs fois son travail, le reprend à d'autres endroits, déchire les dessins dont il n'est pas satisfait, les recommence et malgré son opiniâtreté, pense plusieurs fois abandonner. « *Le véritable renouveau, c'est un éditeur "Offenstadt" que j'avais été voir et qui fut intéressé par l'idée d'éditer la BD* Elric le Nécromancien. *Je lui avais demandé de me donner quelques centaines de francs par mois ! Cela devait me suffire pour terminer la bande. Il donna l'argent durant un an et demi, après quoi l'idée ne l'a plus intéressé. Mais cela m'avait permis de faire un certain nombre de pages qui m'ont servi de dossier à montrer à Goscinny en 1969.* » [9] Il parle là des pages mythiques qui constituent le long prélude qui sera publié par *Spirits* et dans lequel figurent en effet quelques unes de ses compositions les plus abouties. Druillet et Demuth furent bien inspirés de remettre le compteur à zéro car ces planches, puissantes et évocatrices, firent forte impression sur les dessinateurs les plus en vue de *Pilote* et influeront sur la suite de sa carrière. En 1968,

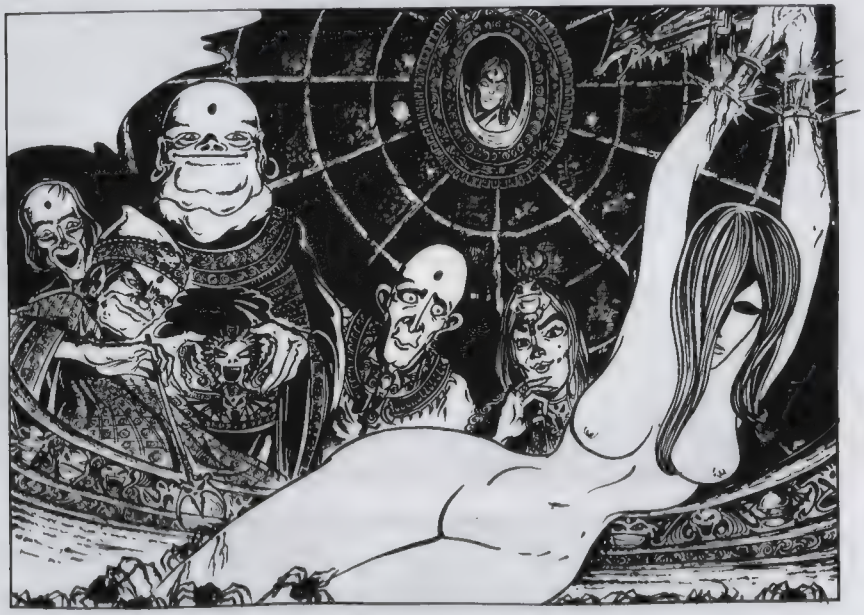
au musée des Arts décoratifs, elles feront même l'objet d'un montage spectaculaire audio-visuel conçu avec Demuth et supervisé par Moliterni qui fera sensation dans la profession.

Druillet rencontre une première fois René Goscinny en 1964 : « *Pendant l'armée, avec mon culot et mes planches pour seuls bagages, je me suis présenté au journal* Pilote. *À l'époque, je dessinais des personnages inspirés de* Flash Gordon. *Je me suis retrouvé dans un bureau, face à René Goscinny. J'étais terrorisé. Il a examiné longuement mes planches et m'a dit : "C'est très intéressant votre travail, je ne comprends pas très bien ce que vous faites. Actuellement je ne suis pas prêt. Mais revenez plus tard, j'ai un projet pour* Pilote. [7] [...] *Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Giraud, Mézières et autres. Elle avait lieu lors d'un cocktail près de la Mutualité . J'avais apporté une dizaine de planches d'*Yragaël (sic). *Auclair me présente à Mézières ; j'étale mes dessins sur le capot d'une voiture et je les lui montre. Il les regarde, tire une gueule pas possible, va chercher Giraud. Jean - grand patron - dit : "Oui, non, non !", puis : "Oh là là, quel truc pas possible !" pour la première page. Puis il regarde les suivantes et c'est du "Putain, c'est fabuleux !". Après, il a fallu se mettre à quatre pour le tenir parce qu'il n'avait rien vu d'aussi beau depuis la tapisserie de Bayeux ou Michel-Ange. J'étais terrorisé.* [6] [...] *Un jour, Mubius (Giraud) me demande : "Tu bosses chez Opta, j'aimerais bien travailler pour eux.". Je le branche sur Opta, mais lui pour me brancher sur* Pilote, *bonjour !* [...] *Il fait le sourd, je ré-insiste et il finit par m'amener chez* Pilote. [10] *Comme tous les jeunes de cette époque, j'étais un peu fou, les cheveux longs, un bandeau sur le front, un jean pattes d'éléphant, une veste en cuir.* [...] *René, qui se rappelait parfaitement de notre premier rendez-vous de 1964, est en face de moi, toujours très calme, très posé. Le choc des mondes. Il examine longuement mes planches et finit par me dire : "Je ne comprends pas bien votre travail, mais je sens qu'il y a quelque chose, qu'il y a une valeur". Goscinny avait compris qu'il y avait un monde qui émergeait de ces planches. Seul Jean-Michel Charlier ergotait. Il trouvait que je faisais des bras trop longs par rapport à la taille des genoux.* » [7]
Toujours est-il que, lors de cette dernière rencontre, Goscinny lui donne sa bénédiction pour une reprise de *Lone Sloane*, sous forme de récits complets dans un premier temps. Dans son esprit, cela doit permettre à sa jeune recrue de se roder, mais aussi de voir comment réagissent les lecteurs et s'intègre - coincé entre *Astérix* et *Tanguy et Laverdure* - cet univers auquel il ne comprend pas grand chose, mais dont il flaire tout le potentiel. Le premier récit des *6 Voyages de Lone Sloane* paraît dans le numéro 538 de *Pilote* du 26-2-1970. Mais même si désormais, les ambitions de Druillet se circonscrivent prioritairement au sein de *Pilote*, il ne peut toujours pas se résoudre à l'abandon d'*Elric*.

Publications partielles

Deux dessins inédits, l'un extrait des *Nouvelles Aventures de Lone Sloane*, l'autre d'*Elric* figurent au sommaire de *L'Enfer des bulles* paru en mai 68. L'ouvrage dirigé par « l'ami » Jacques Sadoul et publié chez Pauvert présente pour la première fois un panorama de *L'Érotisme dans la bande dessinée* ; un sujet sulfureux et risqué dans la toujours pudibonde France gaulliste mais qui ne doit guère effrayer outre mesure l'éditeur de Sade et d'*Histoire d'O*. La place de Druillet parmi ce florilège de cases qui, de *Flash Gordon* à *Barbarella*, balaye le sujet, relève bien sûr du coup de pouce amical car sa réputation ne dépasse toujours pas le petit cercle de ses aficionados parisiens. Le dessin extrait d'*Elric* occupe presque la double page alors que celui de *Sloane* est relégué en plus petit en bas à droite. Intitulé *Usephryl* (on ne sait d'ailleurs pourquoi, car ce

prénom n'apparaît pas chez Moorcock), il présente une jeune femme, dénudée et enchaînée, livrée aux regards concupiscents de quelques vicieux messieurs tandis que le Melnibonéen assiste à la scène d'un œil indifférent. Pour peu qu'il l'ait eu un jour sous les yeux, cette séquence ne dut pas manquer de ravir Losfeld. Il s'agit manifestement d'un fragment de planche aujourd'hui disparue, dont le style s'apparente encore à celui des *Nouvelles Aventures de Lone Sloane* réalisées fin 1966 - début 1967.



"Ilsephryl" - L'Enfer des bulles - *Jean-Jacques Pauvert éditeur - 1968*

Le numéro 11 du *Nouveau Planète* d'octobre 1969 propose un premier florilège de dix planches. Fruits de la collaboration Demuth-Druillet, ces quelques pages, curieusement exemptes de textes, sont publiées sous le seul nom du dessinateur. Quelques-unes sont présentées dans leur entièreté, mais l'essentiel de cet échantillon se voit le plus souvent recadré ou zoomé. L'ensemble est imprimé en deux tons noir et saumon. L'introduction - titrée « *À Melniboné, dessins de Philippe Druillet* » - nous confirme bien qu'à cette date il n'a toujours pas renoncé à faire paraître son « grand œuvre » : « *Cette séquence est composée de quelques planches d'une bande dessinée à paraître début 1970. Il s'agit d'une expérience graphique tant par son aboutissement esthétique que par ses apports visionnaires. Le personnage central de l'histoire, "Elric" (inspiré d'une série de nouvelles de Michael Moorcock) tire sa force de son épée et il partira à la conquête de son royaume ; à "Melnibone".* » Nous n'en saurons pas plus ; pas de mention de Demuth en qualité de scénariste et encore moins de l'éventuel éditeur qui aurait pu accueillir l'ouvrage. Druillet pensait-il à *Pilote* ? Ce n'est pas impossible. Il put même en être question un moment avant d'abandonner l'idée au profit de *Sloane* qui se prêtait davantage à la structure de récits courts préconisés par Goscinny. Ce qui par contre peut être tenu pour certain, c'est qu'une grande partie de ces pages devait alors circuler dans les mains de tout éditeur parisien susceptible de faire aboutir le projet.

*Pages de garde pour l'édition Opta d'*Elric le Nécromancien - *1969*

En novembre de la même année, sort enfin LA traduction française de l'œuvre de Moorcock au CLA chez Opta. C'est tout naturellement à Druillet que l'on confie le soin d'illustrer le livre. Ce hors-série n°5, connaît un tirage initial limité à 3850 exemplaires, prolongé ultérieurement vu son succès à 6500 exemplaires. À l'image de l'ensemble de la collection, l'ouvrage est un petit bijou : couverture toilée ambrée sous rhodoïd, décor au fer argenté, tranchefile et signet cousu. Il renferme deux superbes compositions aux teintes bleutées en pages de garde, une page de titre, sept têtes de chapitre, un cahier de huit planches tirées de la bande dessinée et, cerise sur le gâteau, une carte volante de l'empire de Melniboné. Aujourd'hui, le prix de cet ouvrage, très recherché mais encore accessible en regard d'un tirage relativement important, peut très vite flamber si l'exemplaire est proposé en parfait état et bien complet de sa carte souvent absente.

« *Il me reste 30 planches à dessiner et ce sont les plus belles.* [...] *Mais je voudrais travailler pour* Pilote *et être suivi par des milliers de lecteurs et finir* Elric *en même temps.* [...](Sur les anciennes planches d'*Elric - N.D.A.*) [...] *Quelques corrections.* [...] *Il y a pas mal de choses à refaire. Toute l'anatomie,* [...] *par contre l'architecture ça reste,* [...] *j'ai eu des visions que je tiens à conserver.* [...] *D'autres, il faudra refaire les drapés,* [...] *mais ce n'est pas grave,* [...] *je crois beaucoup à* Elric *et je veux le terminer. Si ma situation financière me l'avait permis, je l'aurais terminé depuis longtemps. Au lieu de le boucler en dix-huit mois, j'ai mis quatre ans presque cinq maintenant. En six mois avec* Pilote, *j'ai fait beaucoup plus de progrès qu'en quatre ans.* » [8] Alors qu'il se livre à ce qui ressemble à un premier bilan, il n'est manifestement toujours pas question pour lui de laisser *Elric* sur le bord du chemin. Pourtant, le projet peine à voir le jour et il faudra attendre 1971 pour en retrouver la trace.

Druillet a maintenant conforté sa position au sein de *Pilote*. Malgré les réticences, voire l'hostilité de certains lecteurs encore majoritairement amateurs d'une bande dessinée bien ancrée dans la tradition, il a réussi à conquérir un noyau d'irréductibles qui inondent la rédaction de courriers enthousiastes et confortent Goscinny dans son choix d'avoir misé sur ce jeune cheval fou. Druillet est alors en passe de clôturer le dernier des *6 Voyages* et commence à préparer *Delirius* avec « son pote » Jacques Lob. Intitulé *Terre*, ce dernier récit complet de *Sloane* - publié en avril 1971 dans le numéro 598 de *Pilote* - fait ostensiblement référence à l'univers d'*Elric*, tant par le thème de l'histoire que par son traitement graphique. Son nom est même cité planche six. Manifestement, Druillet conserve encore dans un coin de sa tête l'idée de reprendre *Elric*, même si cela fait maintenant presque deux ans qu'il n'en a pas touché la moindre planche.

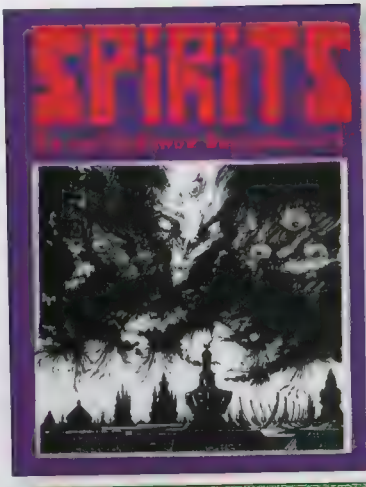
L'initiative d'une forme de réactivation viendra de la librairie Pellucidar, sise dans le 1er arrondissement de Paris et spécialisée dans la science-fiction. Coéditée par Publicness - premier éditeur de *Corto Maltese* en édition de luxe - la revue *Spirits* propose au sommaire de ses deux uniques numéros (couverture du n°1: Druillet, n°2: Mœbius), deux fois six planches, souvent pliées en deux, format 29 x 43 cm. Elles sont parfois vendues directement par la librairie sous forme de douze planches volantes. Dès lors, on peut comprendre pourquoi elles restent si difficiles à dénicher aujourd'hui. Parallèlement, Pellucidar propose à ses clients le désormais historique « premier portfolio de l'histoire de la bande dessinée » : *La Saga d'Elric le Nécromancien.*

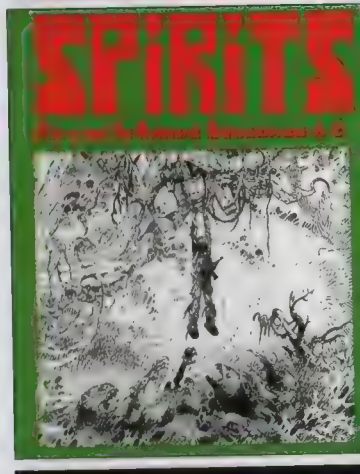
Selon le *BDM - Trésors de la bande dessinée*, il se décline en deux versions : une « version normale » de 21 planches, tirées à 200 exemplaires, non numérotée ni signée, et une « version luxe » limitée à 80 exemplaires sur papier gaufré avec une planche supplémentaire datée de 1971. Cette planche, qui fait office de justificatif de tirage, est censée être numérotée, parfois signée, mais très rarement numérotée ET signée. L'éditeur l'aurait incluse de façon aléatoire dans certains exemplaires, « à la tête du client » dixit Druillet. Aujourd'hui, de rares exemplaires circulent la plupart du temps non numérotés et non signés, parfois même incomplets. Malgré les tentatives du *BDM* d'éclaircir les choses,[11] on continue de nager en pleine confusion, la rigueur n'étant manifestement pas le maître mot de cette époque pionnière. Ce portfolio ne court pas les rues et la très fragile pochette des rares exemplaires en circulation porte souvent les stigmates des outrages du temps. Des interrogations demeurent qui font toujours planer le doute sur la réalité du tirage. Les 80 exemplaires de luxe n'étant pas systématiquement numérotés, et les 200 dits normaux ne l'étant pas du tout ; on peut s'interroger sur ces justifications de tirages péremptoires et arbitraires.

Les planches publiées dans *Spirits* figurent alors parmi les plus récentes et datent pour l'essentiel de 1968-1969, avec une exception pour la dernière des 12 planches que Druillet redessinera pour *Yragael* et dont l'origine remonte ostensiblement à fin 66-début 67. On y retrouve aussi deux cases de *Moi aussi* (les première et troisième) remontées avec de nouvelles enluminures et un texte de Demuth. Cette planche, entièrement redessinée pour *Yragael*, connaîtra donc au fil du temps, trois incarnations. Les compositions les plus récentes sont de toute beauté et Druillet les réutilisera d'ailleurs quasi telles quelles pour *Yragael*. Ce sont celles qui recueilleront, de la part de ses pairs – Giraud et Mézières en tête - des compliments dithyrambiques et attireront l'œil affûté de Goscinny. Elles développent et remplacent probablement la première mouture du prélude, dont la double page de *Moi aussi* et la planche *Spirits* de 66 restent les rares rescapées. Proposées sans ordre précis puisque non foliotées, les planches ne retrouveront ordre logique et sens qu'à la publication d'*Yragaël*.

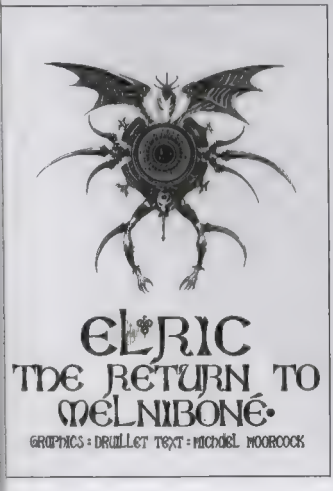
Le portfolio propose un ensemble de pages réalisées entre 1967 à 1969 comme en atteste l'une d'elle datée du Dimanche 20 juillet 1969 ; preuve que Druillet continua longtemps à travailler sur *Elric*, du moins jusqu'à ce que *Sloane* ne l'accapare totalement. Elles ne reprennent au final qu'une courte partie de la nouvelle de Moorcock en occultant le début du récit pour se concentrer sur l'arrivée d'Elric dans la cité d'Imrryr et ses retrouvailles avec son cousin Yyrkoon et la mystérieuse Cymoril. La longue séquence du « banquet orgiaque » ne figure pas dans le texte original, mais permet aux deux auteurs de suggérer, en une suite d'images d'une rare audace truffées de détails pornographiques plus ou moins

dissimulés, la débauche qui règne alors dans l'empire de Melniboné en pleine déliquescence. Losfeld aurait adoré et la frange la plus cultivée de sa clientèle aurait certainement validé cette adaptation au parfum décadent qui emprunte beaucoup aux artistes de la fin du XIXe siècle : Moreau, Beardsley, Blake, Böcklin, Khnopff, Redon, mais aussi aux courants préraphaélite et symboliste. S'y ajoute un goût prononcé pour une forme d'affectation ornementale ou décorative héritée de l'Art nouveau en général et de Mucha en particulier. Druillet commence à se forger un style qui n'appartient qu'à lui et dans lequel s'intègrent toutes les images accumulées au fil de ses vagabondages adolescents dans les musées parisiens ou aux puces. Avec ce portfolio pionnier, l'éditeur et l'auteur prennent la décision de livrer ce recueil d'images vierge de tout texte, considérant que de par la seule puissance qu'elles dégagent, elles peuvent parfaitement se suffire à elles-mêmes. La planche datée de 1971, réservée au tirage de luxe, a été dessinée alors que Druillet a commencé à travailler à *Delirius*. Elle nous offre donc, en quelque sorte, une représentation intermédiaire de l'albinos située entre le Elric primitif et son ultime incarnation en Yragaël.





En 1973, Unicorn Bookshop Brighton, dirigé par Bill Butler, un jeune libraire-éditeur indépendant anglais, décide de rééditer l'ouvrage sans tenir Druillet au courant mais en demandant à Moorcock d'en rétablir l'ordre et surtout de lui adjoindre un texte censé lui restituer son sens. Titrée *Elric the return to Melnibone* (sic) cette édition pirate - car c'est ainsi qu'il convient de la nommer - reprend 20 des 22 planches, cette fois reliées et imprimées en ton violet, à l'exclusion de la page de 1971 et d'une planche que Moorcock ne parvient pas, ce que l'on peut le comprendre, à relier à l'histoire. La première case de la page en question représente une flotte d'astronefs totalement étrangers à l'univers d' *Elric*. Les deux autres nous montrent des visages de soldats ou gardes à l'aspect reptilien dont le harnachement et le style graphique s'apparentent davantage à l'univers de *Sloane* qu'à celui d'*Elric*. D'un style soigné, l'ensemble évoque une version tardive des *Nouvelles Aventures de Lone Sloane*. Probablement mène-t-il toujours, en parallèle d'*Elric*, les aventures de son personnage fétiche. Mais comment expliquer sa présence dans le portfolio ? Mystère ! Les archives de Druillet n'étaient sûrement pas un modèle d'ordre. Dans ses cartons devaient dormir pêle-mêle d'anciennes planches d'*Elric* première période mélangées à de nombreux inédits des *Nouvelles Aventures de Lone Sloane* de facture similaire. Au moment de sélectionner le contenu du portfolio, personne ne dut se rendre compte de ce qui de toute façon ne devait relever à leurs yeux que du point de détail.



Quand Druillet finira par avoir vent de cette édition, et en dépit du fait qu'il ne demanda jamais non plus d'autorisation auprès de Moorcock, il se résoudra à attaquer Butler en justice. Dans une interview donnée en 1983 à la revue *Orbit 6*, Moorcock évoque laconiquement « l'affaire Elric » : « Elric, the return to Melniboné *fut d'abord une œuvre pirate de l'artiste Druillet, sans accord de ma part. Bill Butler le pirata à son tour ce qui entraîna un procès en France qui dura longtemps entre lui, Druillet et moi. Finalement, il a été convenu que personne ne devait jamais le republier et c'est comme ça que cela s'est terminé.* » Druillet revient en 2012 sur les faits, dans une longue interview en trois parties, donnée au site BD Zoom : « *Ce procès ne regarde en rien Moorcock... Un jour, un éditeur dont j'ai oublié le nom s'est simplement permis de sortir la première version d'*Elric le Nécromancien, *sans autorisation et sans payer ! Et en plus, c'était diffusé en France, tu imagines ? Le procès n'était absolument pas contre Moorcock, qui n'y pouvait strictement rien ! C'était contre l'autre à qui j'ai serré les boulons, parce que c'était un peu lourd... Après, il y a eu une réédition identique qui est sortie à Londres. Cette réédition est magnifique, au même format que l'époque, sous couverture blanche (la première édition avait une couverture violette).* [...] *Je l'ai ici, mais pour la trouver, bonjour ! Ce n'est pas possible.* [...] *Les éditeurs ont demandé mon accord. J'ai touché un petit peu de sous. Pas grand chose, mais ce n'était pas grave... C'était tellement affectif et amical par rapport à ma jeunesse et à celle de Michael... C'était cool, tu vois... Ils m'ont dit qu'ils allaient diffuser sur la France, mais ils ont tout vendu en Angleterre ! Moi, je n'ai eu que dix exemplaires. Tu vois que c'est un collector ! Ce n'était pas un gros tirage. On ne parle pas d'*Astérix... *Donc, il y a eu un procès contre le premier éditeur, mais jamais contre Moorcock. Pour sa défense,* [l'éditeur] *a dit que si Druillet et Demuth s'étaient bien permis d'adapter* Elric le Nécromancien, *dans le fond, il avait bien le droit de le sortir. Mais, Demuth et moi, nous avions des accords avec Moorcock, pas forcément des accords contractuels mais plutôt des accords amicaux... C'étaient nos débuts, nous étions des mômes... C'était cool... On n'a jamais fait un rond là-dessus. C'est pourquoi j'ai trouvé dégueulasse qu'un mec se permette de piquer ce boulot.* [...] *C'était vraiment un truc de gamin, sans aucune portée. J'adore Moorcock. C'est un sacré bonhomme et on a passé un bout de vie ensemble.* [...] *J'ai rencontré plusieurs fois Michael Moorcock, on s'en doute, notamment au festival de Saint-Malo, il y a quatre ou cinq ans. C'était quand même un grand "barjot" ! On se bourrait le pif comme des malades et on fumait comme des fous. Maintenant, ce qui me navre, c'est que j'apprends qu'il ne boit plus, qu'il ne fait plus rien et que l'odeur de la cigarette le perturbe à cinquante mètres de distance... Ça me fait de la peine pour lui.* (Rires) » [2]

Le site Moorcock's Miscellany offre une version plus pittoresque de l'affaire, de la main même du principal intéressé. « [...] *Bill Butler voulut éditer cette première version anglaise. Je lui ai dit de contacter Druillet pour obtenir la permission, mais cet idiot ne le fit pas. La seconde chose dont je me souviens est qu'il me montra environ cinq cents pages d'un document juridique typiquement français dans lequel Philippe lui signifiait qu'il le poursuivait.*[...] *J'ai revu Druillet il y a quelques années à St Malo.* [...] *Je suggérai à Butler d'inviter Philippe et un*

ami à dîner pour discuter de la question et essayer de trouver un règlement à l'amiable. [...] De fil en aiguille, plusieurs autres personnes s'invitèrent au dîner, tant et si bien que je finis par payer plus que ce que Bill aurait dû régler à P.D. J'appris plus tard que certaines âmes hostiles, dont Michel Demuth qui avait écrit, je crois, le texte français et semblait assez heureux de dîner ce soir-là, m'accusèrent de "vulgarité" pour avoir réglé le repas. Étant donné qu'ils n'avaient pas été invités, et n'avaient pas offert non plus de contribuer, je n'ai pas, pour le moins, trouvé cela particulièrement cool. Ils finirent par exposer leur point de vue à Hilary (mon ex-épouse) pensant sans doute, qu'avec elle, ils parviendraient plus facilement à leurs fins. Elle se souvenait bien de la soirée et les traita d'une manière à laquelle ils ne s'attendaient pas. Je crois que le mot "resquilleurs" passa sur ses lèvres. Quoi qu'il en soit, ce fut une folle soirée et Bill, sous l'influence de la coke la majeure partie du temps, n'a pas aidé en minimisant la juste rancœur de Philippe, suggérant même de publier davantage de ses travaux. Je parvins finalement à trouver un compromis dans lequel nous avons convenu, d'un commun accord, de ne plus publier l'histoire sous quelque forme que ce soit, Philippe pendant un délai raisonnable, Bill plus jamais. Philippe et moi sommes restés plutôt en bons termes tandis que le pauvre Bill décéda d'une overdose dans son sommeil, alors qu'il avait pourtant "tout arrêté" pour écrire son dernier livre : The Hero. *Je subodore que l'influence d'une certaine poudre d'Amérique du Sud plana sur l'essentiel des tractations comme en témoignait l'air défoncé qu'affichait la plupart des parties impliquées à l'époque ... Une leçon pour tous les jeunes... Demuth a par la suite appelé son magnifique briard noir "Moorcock" afin d'avoir le plaisir de lui mettre de temps en temps des coups de pied au cul. Plus tard, j'entendis dire qu'il était accro aux amphétamines et avait désespérément besoin d'argent. J'ai alors dit que je lui donnerais cinq mille francs...Pour le chien... »*

En 1981, une édition pirate sobrement intitulée *Elric Le Nécromancien* reprend une nouvelle fois, sous forme d'album de petit format et de TRÈS médiocre qualité de reproduction, les 20 planches de l'édition anglaise pour un tirage ultra-limité de 50 exemplaires numérotés, plus un tirage de tête de 10 exemplaires hors commerce.

Enfin, 1997 voit une nouvelle, et ultime édition de *The Return To Melniboné*. Le titre a cette fois été corrigé et *Melniboné* retrouve son accent. Le sobre et élégant ouvrage en noir et blanc est cette fois autorisé par Moorcock et Druillet mais publié, à leur demande, en « tirage limité » par Jayde Design London. Impossible d'être plus précis sur un tirage qui ne dut pas être si limité que ça puisqu'en cherchant bien, on peut encore, contrairement aux dires de l'auteur, le dénicher en quelques clics. Figurent cette fois leur copyright respectif. Après toutes les péripéties qui viennent d'être évoquées, ce détail revêt toute son importance. De format identique à la première édition, cet ouvrage souple, très fin et donc extrêmement fragile est imprimé sur un beau papier couché et agrafé sous couverture pelliculée.

D'Elric à Yragaël et Urm le fou

Fin 1972, alors qu'il achève *Delirius*, Druillet, toujours épaulé par Demuth, entreprend de réunir les planches d'*Elric* afin d'en établir une nouvelle version intitulée, *Yragaël ou la fin des temps*. Pourtant, à l'exception du prélude, ce récit n'offre plus que de très éloignés points communs avec celui de Moorcock. Tout au plus en retrouvons nous, très vaguement, la toile de fond ainsi que la présence de Stormbringer. Mais ici, l'épée magique a perdu son rôle crucial pour n'en conserver que l'aspect purement décoratif. Suivra *Urm le fou*, avec le seul Druillet aux commandes suite à une probable incompatibilité d'humeur avec Demuth. « *On a commencé* Elric le Nécromancien *avec Demuth et, petit à petit, nous nous*

sommes complètement écartés de Moorcock, avec Yragaël *et* Urm. *J'avais fait quinze ou vingt planches à l'époque.* [...] *Il y en avait que j'aimais beaucoup et dont j'étais plutôt fier.* »[2]

La mise en chantier de *Yragaël* et de *Urm* met, une fois pour toute, un point final à toutes velléités de Druillet de voir un jour *Elric* édité dans sa conception d'origine. De toutes façons, son caractère inachevé et parsemé de nombreux trous rendait impossible toute publication en l'état. En outre, son style graphique avait trop évolué pour ne pas dire vieilli pour reprendre les choses là où il les avait laissées quelques années plus tôt. « [...] *Je les ai donc remontées. J'ai amélioré certaines, j'en ai enlevé d'autres. Certaines n'ont donc jamais été éditées ailleurs que dans le portfolio noir sorti chez "Pellucidar" en 1972* (sic), *un ouvrage confidentiel que je n'ai même pas moi-même à ce jour et dont il existe deux versions : une normale et une de luxe, avec la même jaquette noire mais un papier à grain moche un peu plus épais. C'est vraiment rare car les pages ne sont pas reliées et peuvent être perdues.* [...] *J'ai donc ressorti les meilleures pages d'*Elric le Nécromancien *parce que je ne voulais pas qu'elles disparaissent. Il fallait qu'elles existent à travers un album. Ce n'était donc pas pour gagner du temps. Je voulais simplement qu'elles existent à travers la pérennité d'un album couleur.* »[2]

Yragaël ou la fin des temps est prépublié dans *Pilote* de mars 1973 à mars 1974 et édité cette dernière année en album chez Dargaud. Pour ce faire, Druillet réutilise les douze pages parues dans *Spirits*, deux autres issues du portfolio Pellucidar, deux hors-textes réalisés pour Opta et un dessin inédit de 1967. Le reste de l'album est entièrement nouveau. Dans le processus de refonte des anciennes planches, il conserve, sans en changer une virgule, les textes du prologue de Demuth mais fait exécuter un nouveau lettrage par Dom (alias Dominique Amiat), déjà responsable de celui plus classique de *Delirius*. Grâce à la confiance que lui témoigne le maître d'œuvre, il peut, avec une liberté totale, créer un alphabet spécifique en accord avec le style de dessin de Druillet et broder à loisir sur de multiples variations. Il se voit aussi confier plusieurs pleines pages de textes traitées dans l'esprit de vieux grimoires dont les enluminures contribuent à donner à l'ouvrage un caractère exceptionnel, quoique leur extrême sophistication ralentisse souvent le rythme de lecture.

En ce qui concerne la réutilisation du matériel ancien, Druillet ne ménage pas sa peine, usant impitoyablement de ciseaux, colle, encre et sueur. Ici, il retouche des personnages en profondeur - plus rarement les décors - afin d'en réactualiser le style pour mieux les fondre dans les nouvelles pages. Là, il ajoute encadrements et frises ou redessine purement et simplement des séquences qu'il juge trop datées. Malgré un indéniable impact visuel spectaculaire, quelques unes des pages parmi ses plus abouties, et un travail sur la couleur de grande qualité, l'album peine à convaincre. Le texte, trop littéraire et souvent abscons, rend la lecture malaisée et, en définitif, l'ensemble ne fonctionne pas vraiment. Contrairement à *Delirius*, il s'éloigne trop de cette forme de bande dessinée, moderne, novatrice mais surtout populaire, dont il se voulait le porte-étendard. Sans s'en rendre compte, il retombe dans les travers d'un certain élitisme qu'il reprochait pourtant aux productions d'Éric Losfeld. En dépit de leur lifting, les planches en provenance d'*Elric* restent néanmoins parmi les plus réussies de l'ouvrage ; preuve que les visions du jeune Druillet n'avaient rien perdu de leur fantastique pouvoir évocateur.

Par la suite, il tentera de rectifier le tir avec *Urm le fou* qui paraîtra dans *Pilote Mensuel* entre septembre 1974 et avril 1976. Il sera publié en album, pour la dernière fois chez Dargaud, avant la fin de la prépublication et dans une version augmentée de trois planches.

« *Avec Michel Demuth, c'était formidable, une aventure à deux, une sorte de couple ; mais il y a des moments où je veux travailler seul.* » [12] Exit donc Demuth ! Par désir de liberté ou suite à une forme de mésentente, il reprend seul les rênes et fait en sorte de livrer un récit qui, pour déjanté qu'il soit, s'avère sensiblement plus structuré et conforme à l'idée que l'on se fait d'une BD, fût-elle signée Druillet. Cette fois, il reprend l'essentiel de la longue séquence du retour à Imrryr et celle du banquet, issues du portfolio Pellucidar, qu'il réorganise entièrement en y incorporant de nouvelles scènes. Sur l'ensemble de l'album, il récupère ainsi six planches, un hors-texte Opta et huit dessins totalement inédits de 1968 ainsi que divers fragments qu'il mêle à de nouvelles pages et dessins. Pour parachever ce grand nettoyage, Elric est bien sûr effacé au profit d'Urm le bossu, mais le reste des dessins ne subit que peu de modifications. Moins de chichis décoratifs et de lettrages tarabiscotés cette fois, et ce n'est pas plus mal car on retrouve avec soulagement une certaine fluidité dans le récit. On identifie aussi par endroit plusieurs cases muettes rescapées, mais dépourvues de la moindre utilité narrative. La seule justification de leur présence semble être l'attachement de l'auteur pour d'anciens dessins qu'à l'évidence il souhaitait voir figurer dans le livre.

Avec ce diptyque, le passé d'Elric se voyait en quelque sorte définitivement soldé. Plusieurs années d'efforts, d'acharnement et beaucoup d'espoirs déçus eurent raison de son enthousiasme. Le plaisir s'émoussant peu à peu, le feu sacré avait fini par s'éteindre. Ainsi, après avoir utilisé l'essentiel du matériel disponible réalisé dans les années 67/69 et qu'il jugeait encore à la hauteur de sa réputation, Druillet prit la décision d'abdiquer. Plus jamais il ne reviendra à *Elric*. Ses fans les plus fidèles continuent aujourd'hui encore de rêver à ce qu'il serait advenu de *La Saga d'Elric le Nécromancien* si un éditeur courageux avait fait confiance à un jeune artiste enthousiaste de vingt-trois ans aux visions pionnières.

L'histoire aurait pu s'arrêter là mais, comme nous avons pu le voir, certaines pages incluses dans le portfolio et *Spirits* n'avaient pas été reprises au sein des deux albums. En outre, plusieurs planches totalement inédites qui suivaient celles publiées dans *Moi aussi* et dataient de la période Jakubowski commencèrent à refaire surface lors de ventes aux enchères. Elles contribuent aujourd'hui à alimenter, dans l'esprit de quelques fans irréductibles, des fantasmes d'édition d'*Elric* dans sa version originelle.

Aidés en cela par les progrès constant en matière de micro-édition et pour le coût d'un ouvrage de luxe, il est aujourd'hui possible de faire imprimer - à titre privé cela va sans dire - un ou plusieurs exemplaires. Éric Hillenmayer est l'un des premiers à s'y être attelé en proposant, dans un ouvrage cartonné de belle facture, une version composée de l'essentiel des planches disponibles. En optant pour l'ordre chronologique, mais anarchique, de leurs parutions initiales, associé à sa volonté de les laisser « dans leur jus », il commet plusieurs erreurs structurelles qui nuisent à la cohérence de la démarche. Malgré l'inclusion des textes de Moorcock traduits à partir de l'édition anglaise, l'ensemble du livre ne respecte pas la continuité du récit qui en devient totalement incompréhensible. De plus, la présentation de l'œuvre, qui se borne à compiler plusieurs textes préexistants, reste par trop sommaire pour nous apprendre quoique ce soit que nous ne sachions déjà. L'ouvrage est consultable en ligne sous le pseudonyme d'Hillen661.

Parallèlement, Frédéric Piètre et l'auteur de ces lignes travaillaient sans le savoir sur deux ouvrages plus ambitieux, à partir d'un matériel de base plus conséquent. Dans une véritable encyclopédie richement

illustrée de plus de 296 pages brochées, Pietre revient avec une précision et une exhaustivité maniaques sur TOUS les angles possibles de la « saga » d'*Elric*, au propre comme au figuré. Son ouvrage contient une profusion de renseignements et de documents passionnants. Il propose une reconstruction de l'histoire bien plus complète que la précédente, cette fois dans sa continuité mais encore imparfaite. Les planches muettes sont présentées telles qu'elles nous sont parvenues par le biais de leurs différents supports de publication avec, hélas, une qualité de reproduction parfois insuffisante. En ce qu'elle élude l'idée même de récit qui devrait prévaloir, cette reconstruction ne peut être considérée comme définitive. Tout cela n'enlève rien aux qualités de cet ouvrage et des remarquables recherches qu'il synthétise. Enrichies au fil des ses trouvailles - sans fin semble-t-il - huit éditions [13] se sont pour l'heure succédées, passant de 178 à 296 pages. À l'exception de Druillet et de votre serviteur, personne n'a encore eu officiellement accès à ce monument jalousement gardé.

Notre propre version, toujours à compte d'auteur, date de janvier 2019.[14] Elle propose une reconstruction scénarisée d'*Elric* de quarante-deux pages à la restauration optimale. Elle s'accompagne d'un dossier qui en évoque la genèse, éclairée en cela de nombreux documents inédits. Le présent chapitre en offre une version abrégée. L'ensemble des planches du portfolio, celles de *Spirits*, cinq planches inédites, ainsi que divers fragments disséminés dans *Yragaël* et *Urm* ont été ré-agencés dans une tentative, forcément perfectible, de restituer l'histoire dans sa continuité. Les pages muettes ont bénéficié de nouveaux textes, établis à partir de la traduction de Frank Straschitz pour le CLA. Traduit de l'anglais, ceux de Moorcock, manifestement en service minimum, ont été enrichis à partir de l'édition susdite. Certains aménagements ont en outre nécessité la création de dialogues additionnels et, dans quelques rares cas, d'indispensables retouches. En forme de mise en bouche, nous proposons dans les pages suivantes une séquence de dix planches représentatives, dont cinq inédites qui font suite aux deux parues dans *Moi aussi* (voir pp. 92-93).

Toutes ces initiatives privées, et peut-être y en a-t-il d'autres qui nous sont inconnues, témoignent d'une profonde attente de la part de nombreux inconditionnels de Druillet. Elles démontrent aussi qu'une publication officielle - fût-elle partielle - du « chaînon manquant » entre *Le Mystère des abîmes* et *Les Six Voyages de Lone Sloane* comblerait un trou laissé béant depuis plus de cinquante ans dans la bibliographie de l'auteur. À n'en pas douter, ceux qui détiennent aujourd'hui ensemble ou partie des éléments que requerrait un tel projet, n'hésiteraient pas une seconde à les mettre à disposition d'un éditeur prêt à se lancer dans l'aventure, sous réserve bien sûr de la bénédiction du principal intéressé.

Insuffisamment armé à l'époque pour venir à bout d'un projet d'une telle envergure, Druillet finit par s'y noyer. Dès lors, toute tentative de restitution du rêve grandiose qu'il caressa longtemps de nous offrir ne pourrait prétendre à autre chose qu'à être le pâle reflet de cette œuvre avortée, maudite, mais devenue culte.

Notes

1 - *Métal Hurlant* No 3 - 1975 - Texte autobiographique : *De Verdun à 2001,* illustré de 21 photos rares ou inédites.
2 - Bdzoom.com - Propos recueillis par Jean Depelley - Janvier 2012
3 - *Druillet 30 x 30* - Bibliographie établie par Christian Bataille - Les Humanoïdes associés - Mars 1981
4 - Source Internet - Origine non retrouvée
5 - *Swof* n° 30 - Hiver 2002 - Entretien réalisé par Florian Rubis.
6 - *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée* - n° 42 Spécial Druillet - Glénat 1979. Entretien mené par Jean Léturgie
7 - *Delirium - Autoportrait* - Druillet avec David Alliot - Les Arènes - 2014
8 - *Phénix* n° 13 - Février - avril 1970 - Interview par Claude Moliterni
9 - Cité dans le *Druillet 30 x 30* - Humanoïdes associés - 1981. Claude Offenstadt descend de la célèbre dynastie des frères Offenstadt qui fondèrent la maison d'édition éponyme en 1899, et créèrent en 1908, *L'Épatant* dans lequel paraîtront les célèbres aventures des *Pieds nickelés*. Beaucoup plus tard, Claude dirigera les éditions Azur et publiera, entre-autres, trois luxueuses rééditions patrimoniales et pionnières des *Pieds nickelés* de 1965 à 1969, accompagnées chacune d'un tirage de tête.
10 - *Goscinny et moi - Témoignages* - Propos recueillis par José-Louis Bocquet - Flammarion - 2007
11 - *BDM - Trésors de la bande dessinée 2017 - 2018* - P. 212 - Éditions de l'Amateur - 2016
« - P.Folio. 200 ex non N&S - 21 pl : 300 €
- P.Folio de luxe sur papier gaufré - 80 ex non N&S, 21 pl : 500 €
- Il existe 1 page de justificatif n° non S, parfois n° & S, incluse par l'éditeur de façon aléatoire dans certains exemplaires. Avec la page de justificatif signée : +50%.
- 12 pl volantes/Ed. Pellucidar : 100 € (certaines planches ne sont pas reprises dans le portfolio - Parfois vendues avec la revue *Spirits* n°1). »
Notons que contrairement à ce que mentionné, AUCUNE de ces planches n'était censée - sauf erreur - être reprise dans le portfolio. Cependant cela a pu, dans de rares cas, se produire. Certaines planches du portfolio ont aussi pu être vendues séparément. Dans la notice consacrée plus loin à *Spirits*, il est précisé : « N° 1 : 20 €. Avec 6 planches d'*Elric le Nécromancien* de Druillet : 100 € - N° 2 : 20 €. » Sans mention des six autres planches, mais on peut supposer qu'en leur présence, la cote de 100 € s'applique pareillement. Pour avoir pu le constater de visu, et vérification faite auprès d'autres collectionneurs, on peut affirmer que deux séries de six planches différentes de celles proposées dans le portfolio étaient bien glissées dans chacun des deux numéros de *Spirits*.
12 - *Futurs* n° 3 Sept 1978 - Propos recueillis par Anne-Marie Pajot-Borne.
13 - Depuis sa huitième édition, l'ouvrage s'accompagne de deux tirés à part. Le premier propose un index illustré de l'ensemble des planches disponibles, le second, une composition de l'auteur réalisée à partir d'extraits de planches.
14 - Ce tirage de luxe, cartonné, format 24 x 32 cm, a été tiré en vingt exemplaires dont dix numérotés, accompagnés d'une carte de l'empire de Melniboné, et dix numérotés sans carte.

LA SAGA D'ELRIC LE NÉCROMANCIEN DRUILLET - DEMUTH - MOORCOCK

Et la cité devint océan, devint nécropole de crevasses d'or de pierres et d'idoles sous le soleil voilé de nuages et de nuées...
Et la caravane vague d'emblèmes de visages, d'armes et de totems répandit sur le désert ce qui restait de vie et de haine dans Melniboné.
Nuages et nuées... Ultime et blanc, l'épée levée sur le désert de Melniboné Elric, dernier des princes dernier de la cité chemine entre les idoles foudroyées

Entre les murailles des rues inversées, entre les bouches des dieux renversés, il gagna la porte nouvelle du désert mêlé à la ville mêlée au désert et se perdit...

Les nuits, les feux passèrent...
Une nuit, auprès d'un feu
Les Seigneurs de la Mer attendirent...

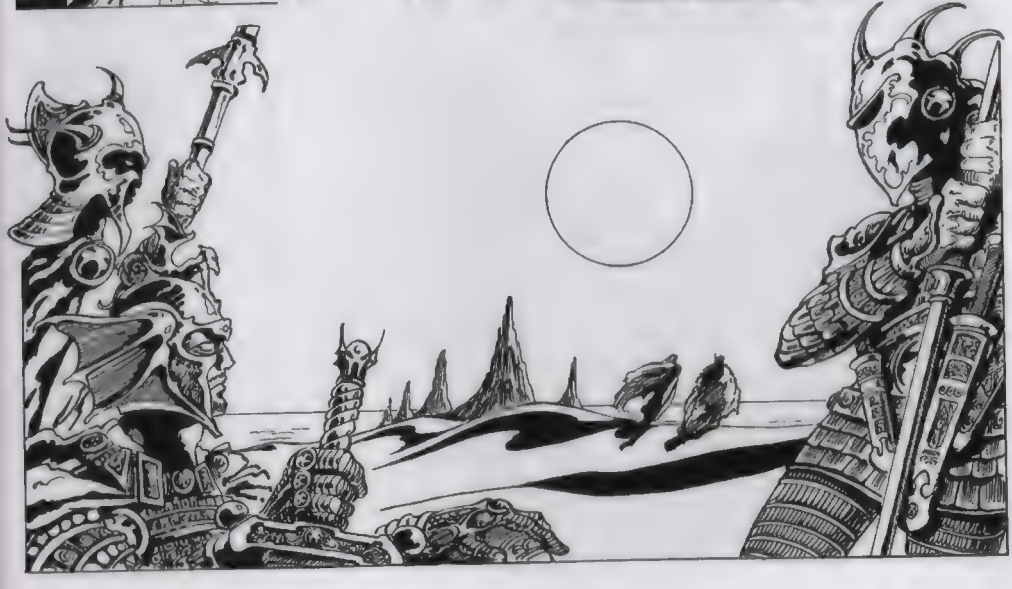
—La nuit vient de franchir son sommet, Smiorgan. Il ne viendra plus.— Il viendra, Yaris, Aussi sûr que Storm son épée vivante le conduit.— Qu'avons-nous besoin de lui? Nos vaisseaux couvrent presque la Mer des Soupirs, d'ici à Imvryr. La Cité Enchantée nous est comme donnée.— Tu parles comme un jeune Dielgh, Yaris. Ignores-tu la Princesse des Dragons et les maléfices de ses labyrinthes?

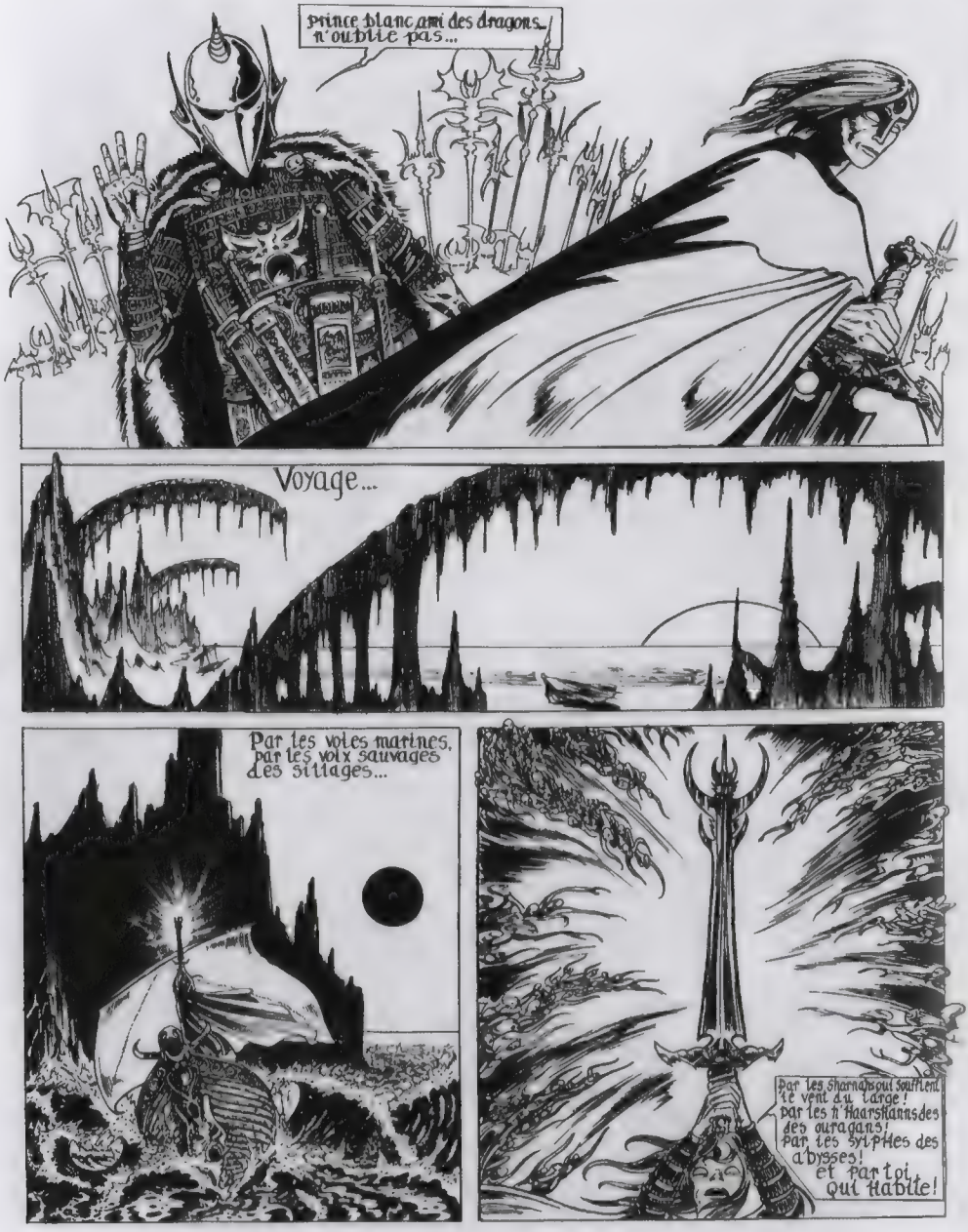
Mais la voix de Vilminian s'éleva: Elric est venu. Paix Seigneurs de la Mer.

Seigneurs Pirates, le dernier des Princes de Melnibone accepte votre marché, dans quatre jours vos vaisseaux seront gorgés des restes de la dernière des cités !
Quatre jours ?

Quatre jours, seigneurs vaut-ours, est-ce trop pour apaiser une fièvre qui, déjà, rongeait les pères de vos pères quand je regnais sur dix cités ?

Elric de Melnibone, cette fièvre est devenue colère, et cette colère emplit aujourd'hui la mer... viens !



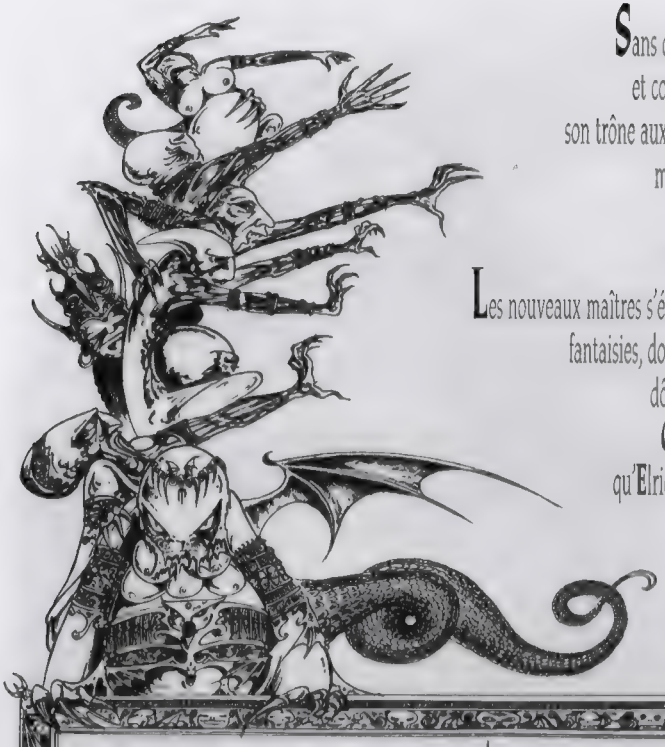

Prince blanc, ami des dragons, n'oublie pas...
Voyage...
Par les voies marines, par les voix sauvages des sillages...
Par les Sharnaths qui soufflent le vent du large! par les n'Haarshanns des ouragans! par les Sylphes des abysses! et par toi, qui habite!

Entre les êtres élémentaires,
les tunnels clairs
de la mer
où les fils fous des poulpes, des fées,
des démons et des dauphins
s'accouplent en hurlant
et crachent la nacre du temps...

Elric trouva l'île des Dragons changée, comme en proie à une affreuse et putride maladie...
Elle avait jusqu'alors été épargnée par le chaos, mais voilà maintenant qu'il y fleurissait comme jamais auparavant. Alors qu'il se dirigeait en secret vers Imrryr, il s'étonna des transformations survenues dans « LA CITÉ QUI RÊVE »...

Le vent soupirait entre les hautes tours des Dragons. Il n'émanait nul son trahissant la vie, rien qu'une aura de désolation. La cité dormait...

La main sur la garde de **Stormbringer**, le Melnibonéen se glissa dans la ville obscure et silencieuse. Elle avait une apparence organique, et ses ruelles chaudes, désertes et tortueuses montaient comme un accord de musique vers le palais dressé au sommet de la colline, couronné de multiples tours, chef-d'œuvre ultime de l'artiste anonyme qui avait dessiné la cité.



Sans doute avait-il fait preuve de légèreté et commis une lourde erreur en confiant son trône aux bons soins de son cousin **Yyrkoon**, mais l'heure n'était plus aux regrets...

Les nouveaux maîtres s'étaient accordé de bien prétentieuses fantaisies, dont ce palais démesuré aux multiples dômes n'était pas la moins imposante. C'est finalement dans cette direction qu'**E**lric se mit en chemin, se faufilant avec prudence par les rues désertes, désertes en apparence car...

Tu dois te tromper, ce ne peut être lui !...

Hé, toi ! Qui es-tu pour oser braver le couvre-feu ?

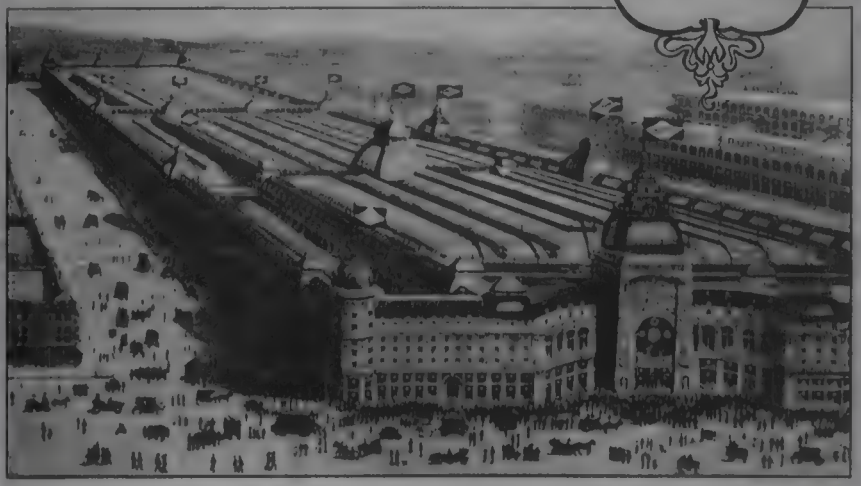
C'est **Votre Empereur** qui est de retour ! Suivez-moi !...

2 Documents

ARCANES

2

bulletin d'informations
des éditions "le terrain vague"
14-16, rue de verneuil
paris VIIe



une visite à la grande librairie "le terrain vague"

Parmi les curiosités de Paris, la Librairie de M. Eric Losfeld est au nombre des plus attrayantes.

On entre : l'impression d'immensité ressentie est intense...

Tournons à gauche, voici de vastes rayons où les plus grands écrivains, connus et méconnus, ont laissé un témoignage de leur génie.

Tournons à droite, notre émerveillement ne fait que croître à la vue d'autres livres, d'auteurs différents, mais qui ne le cèdent en rien, sur le plan de la qualité, à ceux de gauche.

Le centre de la Librairie mérite l'attention. Il est occupé par des volumes de grand intérêt, nécessaires aux besoins intellectuels et au bien-être de l'esprit, et convenant à toutes les classes de la société. Si l'on considère leurs prix, on a l'agréable étonnement de juger combien ils sont avantageux. C'est que M. Eric Losfeld s'approvisionne en livres aux lieux d'origine réputés ou, mieux, fait imprimer lui-même ceux des ouvrages qui lui semblent le plus digne d'avoir un éditeur tel que lui, et une clientèle telle que la sienne. Le seul énoncé de la classification du catalogue que M. Eric Losfeld expédie gratuitement, et sur simple demande, suffirait à ruiner la réputation de sagacité avisée qu'il s'efforce d'entretenir autour de son nom, à grands frais publicitaires. Jugez-en vous-même : « Humour », « Surréalisme », « Insolite », « Livres introuvables et curieux », « Revues de cinéma » (*Midi-Minuit* Fantastique-Positif). Quelques titres extraits de ce même catalogue jetteront la lumière sur l'intéressante classe de travailleurs à laquelle M. Eric Losfeld fait appel pour édifier sa fortune : Jacques Sternberg : *Le Géomètre dans l'Impossible* Michel Laclos : *Le Fantastique au Cinéma*. Ado Kyrou : *Le Surréalisme au Cinéma*. Topor : *Les Masochistes*. G4B4 : *Rue de la Magie*, etc.

Au-dessus de l'étage des livres, on trouve les autres rayons auxquels le visiteur peut accéder par l'un des escaliers monumentaux à quatre révolutions figurant l'Épargne, la Confiance, l'Abondance et le Travail.

C'est dans ce décor, d'un luxe inouï, qu'évoluent quotidiennement des milliers de clients, non seulement des Parisiens amoureux des beautés de leur ville, mais des étrangers et des provinciaux avertis, dont le programme comporte à chacun de leurs déplacements à Paris, une visite semblable à celle que nous venons de faire ensemble.

*Une visite au Terrain Vague en première page de la seconde livraison d'*Arcanes. *Apparemment, la bande dessinée n'y tient pas le haut du pavé.*

Losfeld devait légitimement concevoir une certaine fierté d'avoir été à l'origine de la découverte de Barbarella *et du succès cinématographique qui s'en suivit. Suffisamment pour lui consacrer la couverture du n° 3 d'*Arcanes.

*Mise en avant de la bande dessinée pop art en couverture d'*Arcanes *- Hiver 1968-1969*

*Dans ce numéro « érotissimo » d'*Arcanes *pour 1970, des paires de ciseaux remplacent les « A » du titre pour illustrer un combat anti-censure clairement affiché à la une.*

LIBRAIRIE LE TERRAIN VAGUE

23-25, RUE DU CHERCHE-MIDI - PARIS 6e

BORIS VIAN

Vercoquin et Le Plancton

(Couverture de TOPOR)

PRIX : ● FRANCS

BORIS VIAN

Les Fourmis

(Couverture d'Alain TERCINET)

PRIX : ● FRANCS

VERNON SULLIVAN

Traduction de Boris VIAN

Et on tuera tous les Affreux

(Couverture de GÉBÉ)

PRIX : ● FRANCS

FREDDY DE VREE

Boris Vian

Essai

PRIX : ● FRANCS

VERNON SULLIVAN

Traduction de Boris VIAN

Elles se rendent pas compte

(Couverture de J. C. FOREST)

PRIX : ● FRANCS

LE TERRAIN VAGUE

14-16 RUE DE VERNEUIL - PARIS-VIIe

C.C.P. 13312-96 PARIS

A paraître le 15 Décembre 1966

Après le succès de

« Barbarella » et « Jodelle »

Eric Losfeld

présente la Bande Dessinée

de

Philippe Druillet

Les Aventures de Lone Sloane

1 volume cartonné

de 80 pages de dessins en 2 couleurs

Prix de souscription

jusqu'au 15 Décembre .. .. 30 frs

A la parution de cet ouvrage

son prix sera porté à .. .. 45 frs

Bon de Souscription à retourner ou à recopier

Je soussigné être majeur

Nom ..... Prénoms .....

Adresse .....

Veuillez me faire parvenir « Les Aventures de Lone Sloane »

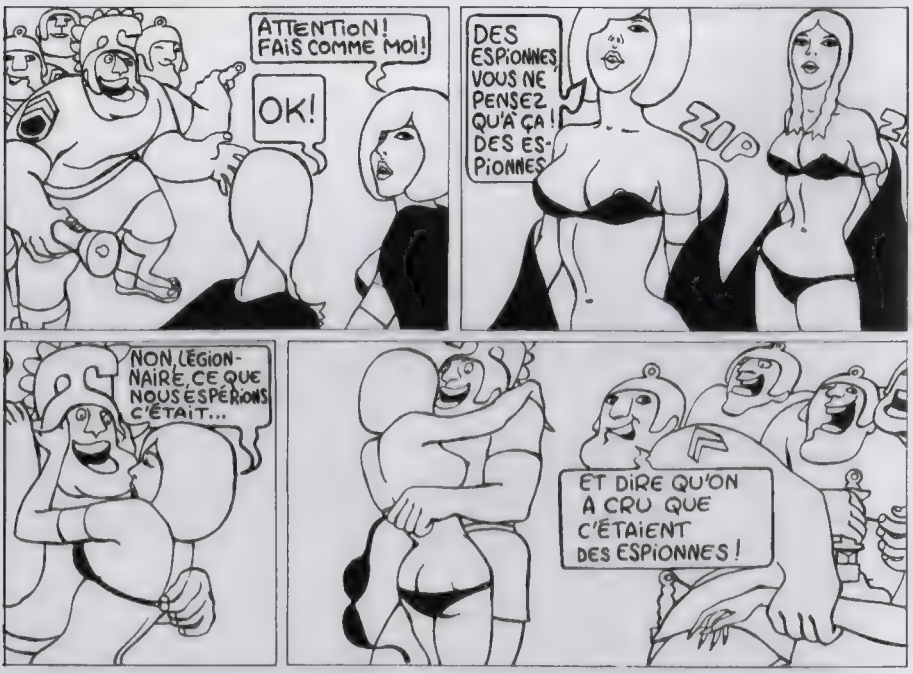
Ci-joint règlement en * chèque, mandat, espèces.

* Rayer les mentions inutiles.

Boris Vian au Terrain Vague. Couvertures illustrées par Topor, Tercinet, Gébé et Forest
Arcanes *n° 14 - Juin 66*
Recto et verso du bulletin de souscription pour Le Mystère des abîmes.

GUY PEELLAERT
et
PIERRE BARTIER

LES AVENTURES DE JODELLE



Annonce publiée dans Midi-Minuit Fantastique *n° 14 - Juin 1966*
Publicité - en noir et blanc ! - pour Jodelle

UN LUXUEUX ALBUM DE BANDES DESSINÉES
POUR GRANDES PERSONNES
4 COULEURS, COUVERTURE CARTONNÉE

60 Frs.

LIBRAIRIE LE TERRAIN VAGUE

23-25, RUE DU CHERCHE-MIDI - PARIS 6e

Après
Barbarella,
Jodelle,
Lone Sloane,

voici
la bande dessinée
de
Robert Gigi

sur un scénario
de
Claude Moliterni

un luxueux album
cartonné
imprimé en deux
couleurs

prix de souscription
45 F

Eric Losfeld
éditeur

SCARLETT DREAM

Annonce publiée dans Midi-Minuit Fantastique *n° 17 - Juin 1967*

Après **Barbarella, Jodelle, Lone Sloane** et **Scarlett Dream**

ERIC LOSFELD

présente intégralement

la bande dessinée de **Alain Tercinet** sur un scénario de **Vernon Sullivan**

ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX

Un luxueux album cartonné sous couvre livre, de 100 pages imprimé en quatre couleurs au prix de souscription de **54 F**

Parution fin Juin

ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX

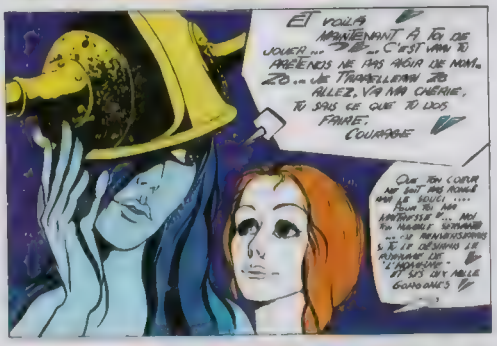
On (Eric Losfeld) vient de publier sous une forme nouvelle un Vernon Sullivan, celui qui a pour titre : *Et on tuera tous les affreux*. Cette forme nouvelle est tout simplement celle de la mise en images. Le roman est respecté, il est publié tel quel, mais par-dessus les lignes imprimées une fresque se déploie. Ici, c'est signé Alain Tercinet et c'est, ma foi, d'une grande exactitude d'imagination. Il faut s'entendre : non pas bande dessinée, mais roman mis en images. La différence est notable. Dans le cas présent, c'est une réussite : l'humour corrosif, la volonté pataphysique d'horreur et d'invraisemblance, l'acquit « série noire », bref ! tout cela qui faisait que Vernon Sullivan (ce double sans pitié) en écrivant *Et on tuera tous les affreux* prenait ses leçons chez Boris Vian, enfin, je crois qu'Alain Tercinet l'a traduit dans le style mini-jupes et whisky-coca-cola avec zest de pop. Ce qui prouve au moins que Boris Vian n'a pas vieilli.

Et c'est vrai que, maintenant qu'on le découvre, pour de vrai, il n'a pas pris une ride. On publie ses inédits, ainsi son premier roman : *Troubles dans les Andains*, où l'on voit le major et Boris (de la même façon qu'on verra Boris et le major dans *Vercoquin et le Plancton*), où l'on saisit la captivante manière de Vian, où l'on voit, finalement, la littérature tourner le dos à la littérature pour accéder enfin à la dignité profonde qui, seule, lui convient. Loin des poncifs.

Il y avait chez lui une étrange pudeur, une manie de n'être pas pris au sérieux. Sullivan, qui fut d'abord un pastiche, devint un masque, et le masque faillit le dévorer. Jusqu'à ce livre : *Et on tuera tous les affreux*, dans lequel (et Alain Tercinet aide à mieux *voir*), la « série noire » bascule vers ces régions de l'évidence où se situent les nouvelles qui composent *les Fourmis*, d'une part, et *les Lurettes fourrées*, d'autre part. Il est évident que cet ouvrage où le culturisme, le nudisme, la surprise-partie et la violence jouent un rôle majeur, gagne — c'est paradoxal, mais d'apparence — à être *vu*. Voici qui est fait, grâce aux personnages incroyablement Drug-store de Tercinet.

Hubert Juin.
(*Les Lettres Françaises*)
18 octobre 1967.

Publicité/ Souscription - Midi-Minuit Fantastique - *n° 17 - Juin 1967*
Critique d'Hubert Juin - Arcanes *n°3 - Décembre 1967*



NICOLAS DEVIL

SAGA DE XAM

d'après un scénario de
JEAN ROLLIN

ÉRIC LOSFELD, éditeur

Annonce publiée en quatrième de couverture du Magazine littéraire *et de* Midi-Minuit Fantastique - *Décembre 1967*

VIENT DE PARAITRE :

XIRIS

PAR SERGE SAN JUAN

éric losfeld

éditeur

14-16, rue de Verneuil

PARIS (7°)

UN ALBUM RELIÉ TOUT EN COULEURS

45 FRS

Annonce publiée dans Midi-Minuit Fantastique *n° 21 - Avril 1970*

des bandes dessinées fameuses...
des héroïnes célèbres ...

la plus belle, la plus cruelle, la plus hardie :

PRAVDA LA SURVIREUSE

la nouvelle bande dessinée éditée par Eric Losfeld.
Imaginée et racontée par Guy Peellaert et Pascal Thomas.

un album relié - format 21 x 33 - 72 pages couleurs : 24,60 F + 3 F de port. Pour recevoir ce livre édité par Eric Losfeld, il vous suffit de découper - ou de recopier - le bon ci-dessous et de l'adresser, avec le règlement, à la Librairie LE TERRAIN VAGUE 14-16, rue de Verneuil, Paris 7e.

BON DE COMMANDE

NOM ..... Prénom .....

adresse complète .....

désire recevoir l'ouvrage Pravda la survireuse et verse ce jour 27,60 F par

☐ chèque bancaire ☐ mandat ☐ chèque postal au CCP Paris 13 312 96

date signature

catalogue général sur simple demande

Annonce parue dans le numéro 5 de la nouvelle série du Crapouillot, *« magazine non conformiste » - Hiver 1968*

La LIBRAIRIE

LE KIOSQUE

BANDES DESSINÉES
COMIC-BOOKS
Tous les illustrés d'avant-guerre

79, RUE DU CHATEAU · PARIS XIVe

vous remercie de votre réponse rapide et précise - nous avons noté ces titres et ces nos dans nos fichiers dès la réception de votre lettre et ne manquerons pas de vous signaler ces nos dès leur rentrée en librairie -
votre attentif . Jean Boullet

Réponse de Jean Boullet du 12 août 1969 au collectionneur belge Alain Van Passen, cofondateur du fanzine Ran Tan Plan *et historien de la bande dessinée.*

ERIC LOSFELD
et les Editions LE TERRAIN VAGUE,

vous prient de bien vouloir
noter leur nouvelle adresse :

14 et 16, Rue de Verneuil
PARIS - 7e
222-21-67 - 222-30-35

Flyer pour le changement d'adresse du Terrain Vague - Collection Alain Van Passen

"... si marcel proust, en 1968, m'apportait le manuscrit de à la recherche du temps perdu, *je le refuserais."*

éric losfeld éditeur surréalisme

francis picabia
dits : 4,60 f
391 tome 1 30,85 f
tome 2 37 f

arthur cravan
maintenant
présentation de
bernard delvaille 15,40 f

lautréamont
poésies
première édition
commentée par
georges goldfayn et
gérard legrand 12,35 f

gérard legrand
marche du lierre
poèmes 24,60 f

guy cabanel
les odeurs
d'amour
poèmes 24,60 f.

jean ferry
une étude sur raymond
roussel, précédée de
fronton-virage
d'andré breton 10,20 f

benjamin péret
mort aux vaches et
au champ d'honneur 12,35 f
la brebis galante 10,20 f
le livre de chilam
balam de chumayel 9,25 f
œuvres complètes
tome 1 (poésie) 30,85 f

josé pierre
d'autres chats
à fouetter
nouvelles 15,40 f

claude courtot
introduction
à la lecture
de benjamin péret
24,60 f

jean-claude silbermann
le ravisseur
un volume relié avec
12 illustrations de
l'auteur 37 f

ted joans
proposition pour un
manifeste
black power 7,70 f

jean schuster
archives 57-68
(batailles pour le
surréalisme) 15,40 f

le terrain vague - 14 et 16, rue de verneuil - paris (7e)

« Je suis un éditeur surréaliste avant tout. Mon catalogue comporte trois cents titres, tous provocateurs, et seulement dix livres érotiques. L'érotisme est une de mes préoccupations, comme le fantastique, la science-fiction, le cinéma. Il ne vient pas en surplus mais s'intègre à mon passé et à mon présent surréaliste. Disons que le surréalisme est la colonne vertébrale de mes éditions. Si, demain, dans un but démographique, le gouvernement rend la littérature érotique obligatoire, alors j'éditerai Bernardin de Saint-Pierre, dans un but de provocation. »

Index

Les personnages sont classés à leur prénom. Les titres sont en italique (articles, journaux, livres, séries). Les numéros de pages en gras renvoient aux développements principaux des occurences. Les termes « Losfeld », « Éric Losfeld », « éditions Losfeld » dispersés tout au long du livre n'ont pas été indexés ; on trouvera à « Losfeld, Éric » le renvoi au passage principal le concernant.

4 As (Les) : 176
9e art - Le Musée de la bande dessinée [rubrique] : 15
13, rue de l'Espoir : 188
40e anniversaire de Mickey : 23

A

Absolu [magazine] : 161
Acar : 160
Ache, Jean : 188
Achille Talon : 193
Ackerman, Forrest J. : 6
Actes Sud, éditions : 183
Action automobile et touristique : 109
Actuel : 132, 138, 139, 141, 147, 193, 202
Adventures of Jodelle (The) : 85
Aedena, éditions : 192
Agar : 104
Agate Filius : 190
Agent X9 : 188
À la poursuite des Slans : 138
Albin Michel, éditions : 183
Aldebert, Jean-Bernard : 24
Alex Varenne, itinéraire d'un libertin : 218
Alhazred, Abdul : 91
Alice aux pays des merveilles : 162
Alix : 19, 21
Allais, Alphonse : 44
Alliot, David : 96, 156, 249
Amour, érotisme et cinéma : 45
Amours célèbres (Les) : 188
Andromède, librairie : 8
Anglioni : 67
Anita : 183
Anna [comédie musicale] : 231
Anne : 188
Anthologie de la poésie américaine : 44
Anthologie Planète : 78, 83
Anthologie thématique de la Série noire : 46
Antoine : 19
Antonioni, Michelangelo : 180, 183
Apollinaire, Guillaume : 128
Arcanes 17 : 44
Arcanes [bulletin] : 66, 74, 82, 84, 95, 96, 106, 110, 111, 135, 201, 261, 262, 263, 264, 265, 269
Arcanes, éditions : 44
Archibras (L') : 45
Archie Cash : 193
Arènes (Les), éditions : 96, 156, 249
Arrabal, Fernando : 179
Artaud, Antonin : 113
Artima, éditions : 197
Art nouveau revival : 154
Art [revue] : 82
Aslan : 6
Assiette au beurre (L') : 210
Astérix, Barbarella & Co : 124, 154, 156
Astérix [série] : 135, 193, 231, 238, 244
Astronef pirate (L') : 179
À Suivre [magazine] : 8, 220
Atelier 63 : 97
Atlas, éditions : 206
Auclair, Claude : 238
Audiard, Michel : 100
Aufray, Hugues : 19
Auger, Claudine : 85
Auguste, empereur : 81
Auranella : 67
Aurore (L') : 50, 97
Aventures de Cyber (Les) : 109, **187-192**, 224, 227
Aventures de Jodelle (Les) : 9, 45, 75, **77-85**, 89, 107, 111, 119, 126, 130, 131, 153, 154, 156, 169, 172, 176, 180, 181, 197, 198, 219, 221, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 232, 266
Aventures de Phoebe Zeit-Geist (Les) [album] : 6, **183-187**, 213, 221, 224, 227, 229
Aventures de Saga (Les) : 111
Aventures de Zodiaque (Les) : 24
Aventures extraordinaires de Corentin Feldoé (Les) : 166
Aventureux (L') : 11
Averty, Jean-Christophe : 13, 19, 85
Azur, éditions : 249

B

Bagheera, éditions : 98
Bailleul : 156
Bain turc (Le) : 200
Bande dessinée aujourd'hui (La) : 221, 222
Bande dessinée en 10 leçons (La) : 156
Bande dessinée et figuration narrative [exposition] : 14, 98, 111
Bande dessinée et figuration narrative [catalogue] : 68
Bande dessinée - Histoire des histoires en images de la préhistoire à nos jours (La) : 153, 221
Bandes dessinées et science-fiction - L'âge d'or en France (1934 - 1940) : 11
Barbarella 68 : 224, 225
Barbarella [albums] : 7, 9, 24, 25, 45, 46, **51-74**, 75, 77, 79, 81, 83, 86, 89, 97, 107, 111, 131, 134, 153, 154, 159, 166, 168, 176, 180, 181, 183, 184, 193, 197, 219, 221, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 231, 238, 262
Barbarella [personnage] : 6, 50, 61, 83, 109, 113, 123, 213
Barbe-Rouge : 193
Bardot, Brigitte : 52
Barry, Dan : 188
Bartier, Pierre : 75, 77, 81, 83, 95, 174
Bataille, Christian : 249
Batman : 184
Bauchau, Patrick : 113
Baudelaire, Charles : 218
Bava, Mario : 22
Bayard, groupe : 153
BD Guide : 104
BDM - Trésors de la bande dessinée : 23, 156, 223, 224, 225, 227, 229, 232, 242, 249
BD Zoom : 244
Beardsley, Aubrey : 200, 243
Béart, Guy : 13
Beatles (The) : 79, 85, 97, 128, 172, 234
Beaux-Arts Hors série : Mai 68, la révolution des images de A à Z : 50
Bébé Cyanure : 153, 192
Be-bop (Le) [livre] : 110
Beckett, Samuel : 6
Beck, Julian : 113
Bécognée, Claude : 112
Bee Gees (The) : 85
Belfond, éditions : 43, 46, 73, 95, 218
Belle et la Bête (La) : 15
Bellini, Giovanni : 179
Bellmer, Hans : 44
Bellus, Jean : 24, 188, 210
Béra, Michel : 223, 232
Bercoff, André : 112, 140, 154
Bergier, Jacques : 78, 184
Bergman, Ingmar : 180
Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri : 274
Beronä, David A. : 218
Beyrand, Alain : 189
Bianca : 183
Bibendum Michelin : 172
Bibliothèque de la jeunesse : 188
Bibliothèque Rose : 188
Bibliothèque Verte : 188, 200
Bief [revue] : 44
Bifrost : 237
Big Room (The) : 176
Bilal, Enki : 201
Billebeau : 156
Binet, Christian : 156
Birgé, Jean-Jacques : 113, 115
Bizarre [revue] : 16, 44
Bizot, Jean-François : 138, 193
Blake et Mortimer : 21
Blake, William : 243
Blanchard, Gérard : 153, 221
Blanche Épiphanie : 26, 188, 209, 210, 211
Blanc, Henry : 188
Blueberry [série] : 193
Blue Circle, éditions : 166, 167
Blue Jacket : 156
Blyton, Enid : 188
Böcklin, Arnold : 243
Bocquet, José-Louis : 249
Bodé, Vaughn : 138
Bodoi : 176
Bonan, Jean-Denis : 113, 115
Bondi, Micheline : 214
Boorman, John : 218
Bornéo Joe : 211
Bory, Jean-Louis : 79
Botti, René : 153, 156
Boullet, Jean : **15-23**, 43, 45, 67, 86, 96, 111, 131, 136, 137, 223, 232, 273
Bouquins, collection : 110
Bourgeois, Michel : 156
Bozzi, Floriano : 67
Brantonne, René : 197
Brau, Jean-Louis : 186
Breccia, Alberto : 179
Brèche (La) [revue] : 45
Brentano's [librairie] : 6
Bretécher, Claire : 156, 194, 219
Breton, André : 44, 45, 96
Brick Bradford : 83
Brocal Remohí, Jaime : 104
Brooks, Louise : 177, 180
Brown, James : 128
Bruno Brazil : 193
Brussels 2009 BD Comics Strip : 222
Burget, Frantz-André : 82
Butler, Bill : 243, 244

C

Cabu : 219
Cactus Papa : 211
Caen, Michel : 16, 45, 81, 95, 184
Caillé, René : 24
Calvo, Edmond François : 22
Cambier, Louis G. : 160
Camera [magazine] : 51
Campbell, soupes : 172
Canal + de bande dessinée avec Étienne Robial : 232
Canal+, éditions : 232
Candide [revue] : 66
Caniff, Milton : 10, 14, 117, 235
Capart, Philippe : 26, 232
Cappiello, Leonetto : 210
Captain Futur : 220
Caran d'Ache : 210
Carapaces : 220
Caravane de la colère, (La) : 161
Carelman, Jacques : 81, 96
Caroline Choléra : 211
Carpaccio, Vittore : 179
Carr, John Dickson : 26
Cartier, Éric : 98
Cassel, Jean-Pierre : 85
Castera : 223
Casterman, éditions : 8, 176, 218, 220
Catalogue encyclopédique des bandes horizontales françaises dans la presse adulte de 1946 à 1975 de Lariflette à Janique Aimée : 189
Catinari, Eduardo : 214
Caza 30 x 30 [livre] : 218
Caza, Philippe : 9, 164, **197-198**, 218, 222, 228, 229
Cazaumayou, Philippe (Caza) : 197
CBD : Voir Club des bandes dessinées (Le)
Celeg (Centre d'étude des littératures d'expression graphiques) : 13, 14, 15, 22, 68, 98, 107, 109
Cellulite [personnage] : 193
Cent pour cent bande dessinée : 282
C'est Elle ! : 71
Chaînon manquant (Le) : 95
Chakir, Jean : 156
Chaland, Yves : 8
Chalumeau, Laurent : 95
Champakou : 220
Chapier, Henri : 174
Charles de Foucault [album] : 192
Charlie Mensuel : 179, 183, 209, 210, 216, 232
Charlier, Jean-Michel : 104, 220, 238
Charlot, Edmond : 43
Charlot [série] : 51
Chasse au Trident (La) : 61
Chasses du comte Zaroff (Les) : 16, 100
Chefs-d'œuvre de la bande dessinée (Les) : 83, 89
Chevalier Ardent : 176
Chevalier inconnu (Le) : 153
Chlorophyle, librairie-éditions : 221
Cholet, Denis : 15
Chollet, Laurent : 232
Chouchou : 189, 192, 209, 210
Chris Cool, teen agent : 188, 200
Christian Bourgois, éditions : 226
Circus : 183, 218
Cité de la bande dessinée et de l'image : 282
Citron hallucinogène (Le) : 218
Claude Lefrancq, éditions : 167, 176
Clay, Cassius : 113
Cléo [personnage] : 190
Clerc, Serge : 8, 220
Club des amis de Bram Stocker : 17
Club des bandes dessinées (Le) : **11-15**, 18
Club du livre d'anticipation (CLA) : 94, 113, 138, 201, 236, 241, 248
Cobb, Ron : 138
Coca Cola : 172
Cocteau, Jean : 15
Colères du Mange-Minutes (Les) : 62, 71, 213
Collection 10/18 : 226
Collection Bête et Méchante : 209
Collection Merdre : 216
Collectionneur de bandes dessinées (Le) : 22, 26, 201, 232
Collection Pilote : 8
Comanche : 193
Combat [journal] : 15
Comment décoder l'Etircopyh : 213
Comment le Club des bandes dessinées est devenu le Celeg : 26
Compagnie générale des produits Cinzano-Dubonnet-Byrrh : 138
Compagnons du silence (Les) : 189
Concombre masqué (Le) : 193
Confiture de tropiques : **214-215**, 224, 229
Convard, Didier : 153
Copi : 179
Copyright [collection] : 15
Corben, Richard : 139, 220
Corentin : 21, 22, 159, 160, 161, 162, 164
Corentin et le prince des sables : 162
Corentin et les chemins du merveilleux : 176
Cortenbergh, Van [imprimeur] : 169
Corti, José : 50
Corto Maltese : 179, 242
Couperie, Pierre : 13, 14
Craenhals, François : 167, 176
Crapouillot (Le) : 272
Crazy Horse (Le) : 85
Crepax, Guido : 9, 167, **177-179**, 216, 222, 227, 230
Crepax - Le Portrait fragmenté : 192
Crepax, Luisa : 180
Crime ne paie pas (Le) : 188
Crumb, Robert : 132, 138
Crypte Tonique (La) : 26, 166, 232
Curiosity, librairie-éditions : 221
Cuvelier, Paul : 7, 22, **159-161**, 181, 222, 227, 230
Cyber [personnage] : 190
Cymoril [personnage] : 242

D

Dany. Voir Dubos, Danie
Dargaud, éditions : 8, 71, 89, 98, 104, 106, 156, 183, 206, 210, 213, 216, 246
Dargaud, Georges : 13
Dauphin, Claude : 70
Davis, Jack : 186
DC Comics : 184
De Laurentiis, Dino : 7, 70
Del Buono, Oreste : 179
Delcaïne : 160
Delcourt, éditions : 183
Deligne, Michel : 221
Delirium - Autoportrait : 96, 156, 249
Delirius : 226, 241, 243, 245, 246
Délivrance [film] : 207
Dellfos. Voir Losfeld, Éric
Delpire, éditions : 95
Demuth, Michel : 91, 233, 234, 236, 237, 239, 242, 244, 245, 246, 247
Denis, Jean-C. : 282
Denni, Michel : 22, 26, 223, 232
Depelley, Jean : 249
Dernière des Sheridan (La) : 189
Dernier Terrain Vague (Le), éditions : 50, 216
Destefanis, Proto : 14
Deux Jumelles : 188
De Verdun à 2001 : 96, 249
Devil Canard (pseudo Nicolas Devil) : 139
Devil Duke (pseudo Nicolas Devil) : 139
Deville, Catherine : 120, 126, 130
Deville, Nicolas : 86, 87, 114
Deville, Stan : 114, 156
Devil, Nicolas : 9, 21, **111-116**, **138-140**, 164, 192, 221, 222, 235
Diabolik : 20
Dick, Philip K. : 138
Dick Tracy : 108, 179
Dick Tracy [article] : 110
Dico des BD de A à Z : 67
Diderot, Denis : 22
Didio, François : 43
Dim Dam Dom : 6
Dio : 217, 218
Dionnet, Jean-Pierre : 219
Disney, Walt : 23
Dix millions d'images : 68
Dom (Dominique Amiat) : 94, 246
Domino : 188
Don Bosco : 192
Doré, Gustave : 96
Dorémieux, Alain : 12
Dossier Gigi : 110
Dossiers des soucoupes volantes : 98
Dossiers du BIDE (Les) : 153
Dracula : 16, 18, 26, 183, 207, 236
Dracula [exposition] : 17
Drake, Stan : 50, 188
Driscoll, Julie : 85
Dr Jekyll : 183
Drôles de jeux ! : 61
Drucker, Mort : 186
Druillet 30 x 30 [livre] : 234, 249
Druillet, Nicole : 86, 94
Druillet, Philippe : 7, 8, 9, 17, 21, 23, 26, 48, 50, **86-87**, 96, 113, 114, 115, 117, 120, 127, 129, 130, 135, 137, 154, 156, 164, 179, 193, 195, 201, 216, 219, 221, 222, 226, 228, 230, 233
Dubonnet : 140
Dubonnet Cat and his ultimate weapon : 138
Dubos, Danie : 71, 210, 211
Dubout, Albert : 210
Du chaos au cosmos : 232
Duchaussoy, Michel : 85
Dufossé, Bernard : 153, 156
Dupuis, éditions : 8, 216
Du rififi au Proche-Orient : 189
Duthil, Luc : 218
Duveau, Marc : 222
Dylan, Bob : 113, 128
Dynamite, éditions : 50
Dyspnée [cité] : 213

E

EC Comics : 186
Ecco, Umberto : 179
Échec à la Reine : 61
Écho des savanes (L') : 7, 194, 219
Éditions de la Martinière : 218
Éditions de l'Amateur : 249
Éditions de l'Hypogriphe : 44
Éditions des Chimères : 44
Éditions des Egraz : 139
Éditions du Masque : 26
Éditions du Scorpion : 43
Éditions du Square : 183, 209, 216
Éditions Mondiales : 97
Éditions Plasma : 46, 216
Effel, Jean : 188
Effet codex (L') : 232
Eisenstein, Sergueï : 180
Eisner, Will : 186
Elder, Will : 83, 96
Elles se rendent pas compte : 107
Elric le Nécromancien : 89, 91, 136, 216, **233-260**

Elric le Nécromancien [personnage] : 243, 247
Elric, the return to Melniboné : 243, 244
Elvifrance, éditions : 10, 67, 215
Emmanuel [album] : 192
Emmanuelle [roman] : 45
En attendant l'année dernière : 138
Enciclopedia dei fumetti : 168
Endetté comme une mule ou la passion d'éditer : 7, 43, 73, 95, 218
Enfer des bulles (L') : 10, 238, 239
Englebert Magazine : 210
Enssib, éditions : 232
Épatant (L') : 97, 249
Epoxy : 7, 159, **162-168**, 176, 181, 219, 221, 223, 224, 227, 229, 230
Érik : 156
Érotisme dans la bande dessinée (L') : 238
Escalade : **206-208**, 213, 214, 215, 218, 224, 225, 229
Escales dans l'infini : 197
Esclave (L') : 139, 147
Eternaute (L') : 179
Et on tuera tous les affreux : 45, **107-109**, 130, 187, 224, 226, 227, 229, 230
Europe 1 : 98
Evergreen Review : 6, 66, 183, 184

F

Factory (La) : 76, 115
Fage, éditions : 232
Fahrer, Walter : 104
FAI (Fédération anarchiste ibérique) : 127, 128
Faites l'amour et dessinez-le : 176
Falatoff : 155, 218
Falk, Lee : 10, 188
Famous Monsters of Fienland : 6
Fantagraphics Books, éditions : 85, 156, 232
Fantasmak, librairie : 188
Fantôme (Le) : 10, 14, 180
Faustroll, librairie : 109
Félix le chat : 18
Fellini, Federico : 13
Fenzo, Stelio : 67
Festival international de la bande dessinée d'Angoulême : 98
Fête charnelle et la beauté (La) : 176
Fiction [revue] : 11, 12, 17, 51, 94, 197, 201, 236
Figaro (Le) : 20, 96
Figaro littéraire (Le) : 46
Filipacchi, Daniel : 216
Filipacchi, groupe : 46
Filippini, Henri : 14, 26, 110, 156, 222
Filles de papier (Les) : 10, 168
Fillette : 97
Finet, Nicolas : 218
Firaz et la ville-fleur : 94
Flammarion, éditions : 156, 249
Flamme d'argent : 160
Flash Gordon : 14, 21, 68, 91, 188, 238
Fleuve noir, éditions : 6, 86, 197
Fluide Glacial : 219
Foire internationale de Francfort : 132
Fonda, Jane : 7, 70
Fondation Paul Cuvelier : 161, 163, 166, 168
Forain, Jean-Louis : 210
Forest, Jean-Claude : 7, 9, 12, 14, 24, 25, 50, **51-52**, 62, 75, 77, 81, 86, 87, 97, 100, 104, 120, 133, 153, 154, 167, 176, 177, 180, 181, 183, 188, 192, 211, 213, 221, 222, 235, 265
Forlani, Remo : 13, 192
Forneret, Xavier : 44
Forum, distributeur : 209
Foster, Hal : 10, 117, 168, 235
Foster [personnage] : 213
Fou-Rire : 210
Fourmis (Les) : 108
France-Inter : 79
France-Soir : 50, 64, 104, 132, 187, 188, 189, 190, 192, 206, 210
François, Claude : 161
François, Édouard : 14, 68
Francs-Jeux : 97
Frankenstein : 183, 207
Frank, Tony : 113, 130
Franquin, André : 14, 79, 197, 235
Frémeaux & Associés, éditions : 110
Frémion, Yves : 218, 222
Fresnault- Desruelles, Pierre : 222
Fribourg, P. : 24
Furet du Nord (Le), librairie : 8
Futuropolis, éditions : 15, 183, 206
Futuropolis, librairie-éditions : 221, 231
Futurs [revue] : 96, 249

G

Gainsbourg, Serge : 10, 73, 207, 231
Galaxie : 94, 197, 201, 236
Gallet, Georges-Hilaire : 24, 25, 26, 51, 61, 97, 98, 104, 197
Gall, France : 6
Gallimard, éditions : 46
Game (The) : 176
Gandini, Giovanni : 177
Gardini, éditeur : 181
Garguir, Alain : 8
Gaty, Christian : 97
Gaulle, Charles de : 71, 196
Gautier-Languereau, éditions : 98, 210
Gazette de Drouot (La) : 232
Gébé : 193, 219, 265
Gebrauchsgraphik international advertising art [magazine] : 76
Giff-Wiff : **12-14**, 21, 22, 26, 68, 81, 107, 108, 109, 131, 157
Giger, Hans Ruedi : 138
Gigi, Robert : 9, 24, 26, 75, **97**, 104, 177, 179, 192, 226
Gillain, Dominique : 192
Gillon, Paul : 117, 188, 192, 235
Ginsberg, Allen : 113
Gir : 219
Girard, Barbara : 113, 129
Giraud, Jean : 179, 238, 242
Giscard d'Estaing, Valéry : 71, 196, 216
Glaser, Milton : 76
Glénat, éditions : 14, 50, 94, 96, 183, 222, 223
Glénat-Guttin, Jacques : 23, 176
Goddin, Philippe : 176
Gordeaux, Paul : 187
Goreme [personnage] : 213
Goscinny et moi : 249
Goscinny, René : 9, 13, 104, 156, 193, 194, 201, 220, 238, 241, 242
Gotlib, Marcel : 156, 194, 219
Gottlieb : 75, 79, 172
Gould, Chester : 108
Gourdon, Michel : 6
Grammont, éditions : 221
Grand Duduche (Le) : 193
Grands Livres Hachette (Les) : 188
Gréco, Juliette : 15
Green party of Canada : 114
Greg : 104, 160, 193
Gressin, Jean-Pierre : 112, 113
Groensteen, Thierry : 26, 110, 124, 154, 217, 222
Gros, imprimerie : 132
Groth, Gary : 85
Grove Press, éditions : 6, 64, 66, 81, 184
Guitry, Sacha : 15
Guy l'Éclair : 10, 11, 12
Guy Peellaert [livre] : 95
Gween [personnage] : 200
Gymnase (Le) : 75

H

Hachette, éditions : 22, 23, 46, 98, 156, 188, 189, 190, 200
Hachette-L'École des loisirs, éditions : 206
Haddock, capitaine : 15
Halluin (d'), Jean : 43
Hallyday, Johnny : 17
Hamilton, David : 6
Hara-Kiri : 83, 131, 133, 153, 169, 174, 193, 219, 223, 232
Hardy, Françoise : 85, 172
Harry Chase : 104
Hatier-Fayolles, éditions : 206
Hells Angels : 113, 127
Hemmings, David : 70
Hergé : 14, 79, 85, 160, 232
Héroïnes de la bande dessinée, collection : 71
Hero (The) : 245
Hillenmayer, Éric : 247
Histoire de la bande dessinée en France et en Belgique, des origines à nos jours : 222
Histoire d'O : 6, 44, 238
Histoire d'un fanzine extravagant des années soixante : 26
Histoire mondiale de la bande dessinée : 222
Hitchcock, Alfred : 188
Hitchcock Magazine : 51, 94, 236
Hogarth, Burne : 22, 117, 168, 235
Homme au chapeau melon (L') : 200
Homme qui rétrécit (L') : 17
Hop : 110
Hop-Là : 11
Horn, Maurice : 14
Hors Collection, éditions : 96, 232
Horta, Victor : 179
Horus, éditions : 166
Horus, guide : 223
Hotcha : 138
Hulk : 123, 184
Humanoïdes associés (Les), éditions : 8, 71, 91, 94, 218, 220, 226, 234, 249
Humbert, Handa : 112, 120, 126, 127, 130
Hurrah : 11
Hypocrite [album] : 188
Hypocrite [personnage] : 109, 213

I

Idéal-Bibliothèques : 188
Idéfix, studios : 220
Île au trésor (L') : 189
Il Girabo, éditions : 81
Illusionnisme, culture gay, films d'épouvante, bandes dessinées, Saint-Germain-des-Prés, mandragores, tatouages : 26
Ilsephryl : 238, 239
IMA : 97
Image (L') : 6
Imrryr, cité : 242
Informations & Documents : 110
Ingres, Jean-Auguste-Dominique : 200
Institut Saint-Luc : 76
Ionesco, Eugène : 44
Irancy (comte d'). Voir Losfeld, Éric
Isabella : 67
Iso : 160
Isou, Isidore : 24
Itinéraires dans l'univers de la BD : 156
Iznogoud : 156, 193

J

Jacobs, Edgar P. : 22, 123
J'ai lu, éditions : 71, 154, 189, 201, 221
Jakubowski, Maxim : 91, 94, 233, 234, 236, 237, 247
James Bond : 100
James Bond [personnage] : 178
Jarre d'or (La) : 210
Jaubert, Alain : 79
Jayde Design London, éditions : 245
Jazz Hot : 109
Jazz Magazine : 109
Jazzman : 109
Jean Boullet, le montreur d'ombres : 26
Jean Boullet, le précurseur [biographie] : 15
Jeronaton (Jean Torton) : 220
Jessua, Alain : 85
Je suis curieuse : 6
Jeu de massacre : 83
Jeune Afrique, éditions : 206
Jezabelle : 153
Jijé : 192, 235
Jobert, Marlène : 106
Jodelle [personnage] : 81, 83, 109, 123
Johnson, président : 79
Jo Malpoli : 207
Jonas, librairie-éditions : 221
Jonathan Harker : 18
Jones, Brian : 172
Jonque fantôme vue de l'orchestre (La) : 52
José Corti [éditeur] : 46
Joubert, Bernard : 49, 50, 168
Joudioux : 115
Juin, Hubert : 89, 109, 269
Julie Crèvecœur : 189
Juliette de mon cœur : 49, 188
Jumbo : 18
Jungla : 67
Junior : 18, 20
Justine : 183
Juven, Félix : 210

K

Kaboom : 114, 156
Kafka, Franz : 44, 179
Kalfon, Jean-Pierre : 113
Kapnist, Nicolas : 113, 129
Karina, Anna : 231
Karloff, Boris : 16, 207
Kellogg's : 172
Kesselring, éditions : 138, 213
Kesselring, Rolf : 221
Khnopff : 243
King Kong : 17
Kiosque junior. Voir *Kiosque (Le)* [fanzine]
Kiosque (Le) [fanzine] : 21, 22, 67, 131, 223
Kiosque (Le) [librairie] : 15-23, 86, 111, 232
Kirby, Jack : 123
Klein, Gérard : 234
Klein, Yves : 179
Kooples (les) [personnages] : 213
Krazy Kat : 179
Kris Kool : 197-205, 217, 221, 224, 225, 227, 228, 229, 230
Kubin, Alfred : 45
Kurtzman, Harvey : 96
Kyrou, Ado : 7, 45

L

Labouilli, professeur : 207
Labyrinthe de Sogo (Le) : 61
Lacassin, Francis : 11, 14, 17, 22, 73, 222
La Cité qui rêve : 91
Lacourbe, Roland : 17, 18, 26
La Fontaine (de), Jean : 229
Lagrange, Valérie : 113
Lancer, Jack. Voir Lawrence, Jim
Langlois, Henri : 15
Larousse, éditions : 183
Lavauzelle, éditions : 206
Law, John Phillip : 70
Lawrence, Jim : 200
Lazareff, Pierre : 13, 187, 188, 189
Léandre, Charles : 210
Le Bris, Alain : 16, 45
Le Centurion, éditions : 26, 73, 110
Leclerc, Michel-Édouard : 156
Lectures pour tous : 20
Légende du Terrain Vague (La) : 50
Lennon, John : 113
Leonetti, Dino : 67
Lesage, Sylvain : 232
Léturgie, Jean : 249
Leucade, Alexandre. Voir Losfeld, Éric
Levy, Michel : 46
Lichtenstein, Roy : 63
Life [magazine] : 75, 172
Li'l Abner : 179
Line [magazine] : 210
Line [série] : 159, 160, 161, 164
Linus [revue] : 177, 178, 180, 183, 210
Lisette : 51
Littérature de bande dessinée (La) : 221
Little Annie Fanny : 81, 96
Little Nemo : 94, 180, 236
Living Theatre : 117
Livre d'Adèle (Le) : 218
Livre de poche, éditions : 45, 47, 51, 71
Livre des possibilités (Le) : 140
Lob, Jacques : 14, 26, 91, 98, 156, 157, 188, 192, 209, 210, 211, 241
Lo Duca : 184
Lolly-Strip : 209-214, 224, 229
Lolly-Strip-Goreme : 213
Loltar : 160
Lombard (Le), éditions : 8, 166, 167, 176, 216
Lone Sloane 66 : 94
Lone Sloane [personnage] : 45, 86, 89, 91
Lone Sloane [série] : 7, 21, 100, 106, 107, 109, 111, 131, 135, 137, 154, 156, 193, 198, 221, 224, 226, 230, 234, 238, 242
Loro : 104, 179, 211
Lorrain, Francis. Voir Poirier, Jacques
Losfeld, Éric : 43-50
Losfeld (Éric) 68, année érotique : 50
Losfeld, le chaînon manquant : 218
Lovecraft, Howard Phillips : 17, 91, 113, 154, 234
Luc Bradefer : 11, 12, 73
Lucky Luke : 135, 193
Lucky Strike : 172
Lugosi, Bela : 16
Lui : 26, 223
Lutèce, librairie : 232

M

Mad : 186
Magazine littéraire (Le) : 221, 222, 270
Mage Acrylic (Le) : 94
Maghella : 67
Magic Strip, éditions : 217
Magic Strip, librairie-éditions : 221
Magne, Michel : 70
Magritte, René : 200
Mai 68, la révolte en images : 232
Mainmise : 156
Mandragore (La) [librairie] : 17
Mandrake [personnage] : 178
Mandrake [série] : 10, 11, 12, 14, 180, 188
Mandryka, Nikita : 194, 219
Mann, Thomas : 179
Manœuvre, Philippe : 94, 220
Marabout, éditions : 153, 221
Marçais, Philippe. Voir Poirier, Jacques
Marceau, Marcel : 70
Marcellin, Raymond : 48
Marcus, éditions : 166
Marge (La), librairie : 221
Marie-Math : 153
Marny, Jacques : 26, 73, 110, 133
Martens, Thierry : 193
Martin, Gaston : 24
Martin, Jacques : 21
Marvel : 184
Maseerel, Frans : 217
Maspéro [éditeur] : 46
Masque et la Plume (Le) : 79
Masters of Jazz, collection : 110
Matane : 114
Matin des magiciens (Le) : 78
Mauriac, François : 96
Max Factor, agence : 76
McCay, Winsor : 137, 235
McManus, George : 14
Mégalithe : 156
Mellot, Philippe : 98, 223, 232
Melniboné, empire de : 235, 239, 243, 249
Melville, Herman : 179
Mémoires d'une chanteuse allemande (Les) : 44
Menace diabolique : 220
Merlin, Annie : 113
Merri : 113, 129
Métal Hurlant : 7, 8, 96, 201, 207, 219, 220, 249
Météor : 197
Mézières, Jean-Claude : 238, 242
Michel, Jean-Claude : 17
Mickey [journal] : 11, 20
Mickey [personnage] : 12
Midi-Minuit Fantastique : 7, 16, 23, 26, 45, 89, 95, 107, 108, 118, 131, 183, 266, 268, 269, 270, 271
Milano Libri Edizioni : 179, 183
Mirages : 94
Mirages et folies augmentées : 94
Miroir aux tempêtes (Le) : 71
Mitchum, Robert : 172
Mœbius : 200, 201, 219, 238, 242
Moi aussi [magazine] : 91, 92, 234, 235, 236, 242, 247, 248
Mole : 160
Moliterni, Claude : 13, 14, 21, 26, 75, 97, 98-100, 105, 164, 179, 197, 215, 221, 222, 236, 238, 249
Monde étonnant des bandes dessinées (Le) : 26, 73, 110, 133
Monde (Le) : 89
Monroe, Marilyn : 79
Moorcock, Michael : 91, 136, 234, 235, 236, 237, 239, 241, 243, 244, 246, 247, 248
Moorcock's Miscellany : 244
Moore, Catherine : 25
Morchoisne, Jean-Claude : 211, 219
Moreau, Gustave : 243
Morin, Edgar : 13
Morin, Loulou. Voir Losfeld, Éric
Morin, Philippe : 218
Mormoil : 219
Morris : 15
Mouminoux, Guy : 192
Mouscron : 43
Mr Cyber : 188, 189, 200, 211, 229
Mucha, Alfons : 243
Mulatier, Jean : 219
Muller, Hervé : 216
Musée d'Orsay : 154
Myrtille [personnage] : 207
Mystère de la grande pyramide (Le) : 123
Mystère des abîmes (Le) : 87-94, 111, 119, 136, 195, 226, 229, 230, 234, 235, 248, 265
Mystère Magazine : 94, 236

N

Napoléon : 207
Nasser [biographie] : 206
Natacha : 193
Nathalie : 153, 156
National Lampoon : 184
Naufragés du temps (Les) : 83, 192
N Devil Duke (pseudo Nicolas Devil) : 139
Nécronomicon (Le) : 91
Nemes, Éric : 21
Nerval, Gérard de : 44
Nery, Gérard : 188, 189
Neuilly, éditions de : 24
Neutron : 177, 178
Neuvéglise, Paule : 64, 132
Nick Fury : 184
Nicollet, Jean-Michel : 217
Niermans, Edouard : 113
Niffle, éditions : 176
Niffle, Frédéric : 176
Nonne (La) : 44
Nous : 156
Nouveau Planète (Le) : 239
Nouveau Terrain Vague (Le) [éditions] : 46
Nouveaux Petits-Miquets (Les) : 218
Nouvelles Aventures de Lone Sloane (Les) : 89, 90, 238, 239, 243
Nouvel Observateur (Le) : 22, 79, 131, 133
Nova : 94
Nuages (Les) : 200

O

O'Donoghue, Michael : 184, 186
Offenstadt, Claude : 249
Ogre : 220
OK [journal] : 51
Opera Mundi : 104
Opta, éditions : 94, 109, 138, 200, 201, 236, 238, 240, 241, 246, 247
Orbit 6 : 244
Orejona : 138, 139, 141, 154, 155, 221
Orion : 104
Osalides, éditions : 153
Our Army At War : 184
Oxygène Hebdo : 210

P

Paape, Eddy : 156
Pacabanana : 215
Pajot-Borne, Anne-Marie : 249
Palettes [émission] : 79
Pallenberg, Anita : 70
Panique, mouvement : 179
Panorama de la bande dessinée : 154, 221
Panorama de la bande dessinée érotique clandestine : 49, 50
Parapluie (Le) : 138
Paris Bibliothèques : 282
Paris-Graphic : 97
Paris Match : 223
Parker, Charlie : 110
Parker's mood : 110
Pascal, Pierre : 14
Passenger Press, éditions : 201
Patagonie : 214
Paulette : 209, 216
Pauvert, éditions : 10, 12, 15, 16, 239
Pauvert, Jean-Jacques : 44, 45, 46, 47, 238
Pauwels, Louis : 78, 83, 184
Pays loins (Les) : 113, 115
Peanuts : 179
Pécas, Max : 215
Peellaert, Guy : 9, **75-77**, 78, 83, 87, 109, 120, 126, 134, 153, 167, 169, 177, 180, 183, 192, 198, 218, 221, 222, 223, 228
Peellaert, Orson : 85, 176
Pêle-Mêle, librairie : 95
Pellucidar, librairie : 234, 242, 246, 247
Pepperland, librairie-édition : 221
Péret, Benjamin : 44, 45, 46
Perol, Guy : 104
Petit, Alain : 26
Peynet, Raymond : 210
Phénix [revue] : 14, 21, 22, 68, 89, 98, 104, 105, 131, 133, 179, 183, 210, 249
Phileas Phogg Publisher : 44
Philémon : 193
Philip Rembrandt : 177, 178
Phoebe Zeit-Geist [personnage] : 6
Piaf, Édith : 15
Picha : 95
Pichard, Georges : 24, 188, 192, 209, 210, 216, 229
Pieds nickelés (Les) : 12, 20, 249
Piéral : 15, 16
Pierre Horay, éditions : 94, 222, 236
Pietre, Frédéric : 247, 248
Pieyre de Mandiargues, André : 44
Pif Gadget : 51
Pilote & Charlie : 98, 232
Pilote [journal] : 7, 9, 89, 94, 98, 137, 153, 183, 193, 194, 201, 209, 210, 211, 219, 220, 232, 234, 237, 238, 239, 241, 246
Pilote Mensuel : 246
Pionniers de l'espérance (Les) : 97
Plaisir attrapé par la queue (Le) : 44
Planète aux fleurs (La) : 52
Planète, groupe : 184
Planète interdite : 17
Playboy : 26, 96, 223
Plexus : 183, 184
PLG, éditions : 218
Poco [revue]. Voir *Pogo* [revue]
Poe, Edgar : 179
Pogo [revue] : 179
Pogo [série] : 179
Poirier : 211
Poirier, Jacques : 188, 189, 200
Poïvet, Raymond : 86, 97, 104, 192, 235
Polnareff, Michel : 19
Polyepoxy - La Case la plus copiée : 168
Pom et Teddy : 176
Pompidou, Georges : 196
Popeye : 12, 83, 179
Positif : 45, 183
Poulbot, Francisque : 210
Poupées d'antan (Les) : 61
Pour la horde : 51
Pradel, Solange : 112, 115
Prairial, éditions : 176
Pratt, Hugo : 179, 183
Pravda la Survireuse [album] : 83, 153, **169-176**, 183, 200, 214, 218, 219, 221, 224, 225, 226, 229, 230
Pravda la Survireuse [personnage] : 180
Présence du cinéma : 183
Pressibus : 189, 190
Prévot, Jacques : 206
Prince Vaillant : 10, 131
Prisonniers de la Méduse (Les) : 61
Privé [magazine] : 161
Proconsule (La) : 81
Proxima [fanzine] : 8
P'tit Gus et les mystères : 192
Publicness, éditions : 242
Publier la bande dessinée : les éditeurs franco-belges et l'album, 1950-1990 : 232
Pure Free Press : 156

Q

Quatre Diables : 188
Quatre pas dans l'érotisme : 133
Queneau, Raymond : 13
Qu'est-ce-que l'avant garde ? - 20 questions à Éric Losfeld : 50, 73, 95
Quinzaine littéraire (La) : 50

R

Rabier, Benjamin : 210
Rackam, Arthur : 179
Radon : 160
Rampal, Jacques : 219
Ran Tan Plan [fanzine] : 273
Raoul et Gaston : 12
Ray, Jean : 17
Raymond, Alex : 10, 50, 86, 91, 117, 168, 186, 235
Rayon fantastique (Le) : 24, 51, 197
Réalités [magazine] : 223
Record [journal] : 153, 156, 211
Redon, Odilon : 243
Reiniger, Lotte : 17
Reiser, Jean-Marc : 193, 219
Resnais, Alain : 11, 73
Rêves du 20e siècle : 176
Rip Kirby : 50
Rire (Le) : 210
Rivages/Noir, collection : 26
Rivers, Dick : 79
Rivière, François : 7, 187
Roba, Jean : 156
Robbe-Grillet, Alain : 6
Robert Laffont, éditions : 110, 140, 221
Robial, Étienne : 231
Robinson [journal] : 11, 18, 20
Roblot, Étienne : 113
Rock Dreams : 176
Rodrigez, Spain : 138
Rolf : 220
Roller Girl : 231
Rolling Stones (The) : 113, 128
Rollin, Jean : 19, 111, 112, 113, 115, 117, 236
Rolls Royce : 172
Roman graphique des origines aux années 1950 (Le) : 218
Romer, Jean-Claude : 11, 14, 45
Rosenquist, James : 83, 96
Roure, Benjamin : 176
Royaume des eaux noires (Le) : 161
Royer, Louis-Charles : 24
RTL : 98
Rubin, Jerry : 116
Rubis, Florian : 249
Rubrique-à-brac (La) : 193
Ruffieux, Jean-Marie : 206, 230

S

Saboum : 156
Sabran, Guy : 22
Sacher-Masoch, Leopold von : 44
Sade, marquis de : 44, 45, 181, 238
Sadisme au cinéma (Le) : 46
Sadoul, Jacques : 10, 154, 168, 221, 222, 236, 238
Sadoul, Numa : 13, 167, 176
Saga d'Elric (La) : 91, 234
Saga d'Elric le Nécromancien (La) : 94
Saga de Xam : 8, 9, 21, 45, 86, 108, 111, 112, 114, 115, **116-137**, **153-156**, 164, 219, 221, 222, 224, 226, 229, 230, 282
Saga [personnage] : 116, 119, 122, 127, 128, 129, 130
Saint-Cinéma-des-Prés [magazine] : 15
Saint-Laurent, Yves : 134
Saint naufrage des extases : 91, 94
Saint-Tropez : 48
Salomon, Paula : 140, 154

Salon international de la bande dessinée de Lucca : 98, 106, 179
Salut les copains : 19
Sandra : 153
San Juan, Serge : **194-196**, 198, 207, 230
Santelli, Claude : 13
Saroka la géante : 81, 96
Satanik : 20, 22
Saturday Night Live : 184
Scarlett Dream : 26, 45, 75, 97, **100-106**, 107, 110, 164, 179, 221, 224, 226, 227, 229
Scarlett [personnage] : 100
Schiele, Egon : 179, 181
Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée : 26, 50, 96, 176, 192, 218, 249
Schuhl, Jean-Jacques : 113
Schuiten, Luc et François : 220
Schulz, Charles M. : 179
Schünemann, éditions : 66, 81
Schuster, Jean : 7
Seghers, éditions : 73
Semaine de Suzette (La) : 210
Semble-Lune (Le) : 71
Sempé, Jean-Jacques : 210
Sennep : 188
Séraphina contre Octogone : 21
Serge Gainsbourg - Collection Chanteurs d'aujourd'hui : 73
Serg (la) : 15, 104, 106, 209
Serres, Patrice : 104
Sexties de Lauzier (Les) : 223
Sexties [exposition] : 167, 222, 226
Sgt Pepper's lonely hearts club band : 97
Shambleau : 25
Sheila : 6
Shelton, Gilbert : 138
Sieger, Jacqueline : 112, 113
Signé, collection : 167
Signé Furax : 188
Sire, Denis : 220
Sixties - Années utopies (Les) : 154, 156
Six Voyages de Lone Sloane (Les) : 238, 241, 248
Socerlid (Société d'études et de recherches des littératures dessinées) : 14, 68, 98
Société parisienne d'édition (SPE) : 51, 97
Soho : 6, 17
Soleil, éditions : 206
Somogy, éditions : 156
Soulages, Pierre : 218
Spearman, Neville : 234
Spiderman : 184
Spider-Woman : 184
Spirit (Le) : 186
Spirits [revue] : 236, 242, 246, 247, 248, 249
Spirou [journal] : 7, 15, 83, 153, 193
Springer, Frank : 184, 186
Staebler, Christian : 114, 156
Stan Getz [livre] : 110
Stanzick, Nicolas : 26
Stealer of Souls (The) : 234
Steinlein : 210
Sterckx, Pierre : 85, 222, 232
Sternberg, Jacques : 44, 78, 183, 184
Stocker, Bram : 17
Storm-bringer : 245
Stranger in the night : 217
Straschitz, Frank : 248
Strinati, Pierre : 11
Submarine : 73
Submerman : 193, 209, 210
Sue, Eugène : 44
Sullivan, Vernon : 43, 44, 45, 107
Superman : 89, 132
Supersexy del fumetto : 168
Surréalisme au cinéma (Le) : 45
Suzanne, écolière d'amour : 49, 50, 215
Sweet Délice : 104
Swof : 249
Sydney : 156
Symbolisme sexuel (Le) : 15

T

Taar, le rebelle : 104
Tabary, Jean : 156
Tales from the Crypt : 186
Tanguy et Laverdure : 135, 193, 238
Tardi, Jacques : 156, 216, 217
Tarzan : 11, 12, 18, 22, 25
Tarzoon, la honte de la jungle : 95
Taylor, Vince : 17
Tchernia, Pierre : 13, 19
Tchou, éditions : 134
Temps futurs, librairie : 201
Ténébrax : 192, 209, 210
Tercinet, Alain : 107, 108, **109-110**, 226, 227, 265
Terrain Vague (Le) [éditions] : 9, 63, 71, 76, 91, 111, 120, 169, 177, 183, 187, 195, 200, 206, 220
Terrain Vague (Le) [librairie] : 7, 44, 86
Terre (Lone Sloane) : 241
Terry et les pirates : 10, 184
Thirard, Paul-Louis : 183
Thomas, Pascal : 83, 174
Thompson, Kim : 85
Thorgal : 167
Timoléon : 193
Tintin au pays des Soviets : 89
Tintin [journal] : 7, 83, 153, 159, 160, 169, 176, 193
Tintin [personnage] : 20, 23
Tintin [série] : 130, 232, 235
Titien (Le) : 179
Tognazzi, Ugo : 70
Tony Laflamme : 193
Topin, Tito : 153
Topor, Roland : 44, 179, 210, 265
Tosetto : 156
Toulouse-Lautrec (de), Raymond : 210
Traversée du livre (La) : 45
Tribune étudiante : 50, 73, 95
Tristesse des anthropophages : 115
Troggs (Les) : 116, 126
Trois Jeunes Détectives (Les) : 188
Trouille, Clovis : 83, 96
Troun le gardian : 189

U

Uderzo, Albert : 14, 188, 220
Ugaki : 98
Ullman, société : 210
Ulysse : 210
Underground press syndicate (UPS) : 138
Un Don Quichotte anarchiste et railleur : 26
Unicorn Bookshop Brighton, librairie-éditions : 243
Un marché peu commun : 19, 44, 111
Urbain, Anne : 50
Urm le fou : 245, 246, 248

V

Vadim, Roger : 7, 70, 176
Vaillant : 24, 51
Valentina [personnage] : 177
Valentina [série] : **179-183**, 184, 187, 219, 221, 223, 224, 227, 229
Valérian et Laureline : 193
Valloton, Félix : 210
Valorbe, François : 7
Vampirella [magazine] : 26
Vampirella [personnage] : 6
Vance, William : 156, 211
Van Hamme, itinéraire d'un enfant doué : 176
Van Hamme, Jean : 7, 9, 159, 176
Vankeer : 15
Van Melkebeke, Jacques : 160
Van Passen, Alain : 273
Van Vogt, A.E : 138
Varenne, Alex : 216, 217
Varenne, Daniel : 218
Vartan, Sylvie : 6, 75, 79, 81, 85, 172
V Cocktail : 24
Veillées des chaumières (Les) : 210
Venin de Sogo (Le) : 61
Vénusiennes (Les) : 85
Verne, Jules : 232
Vian, Boris : 7, 15, 43, 44, 45, 107, 108, 226, 265
Vie privée des hommes (La) : 189
Vilaine Lulu (La) : 134
Viol du vampire (Le) : 112, 113, 115
Violence à Blue River : 206
Visconti, J.. Voir Poirier, Jacques
Vita (Victor de Valence) : 210
V Magazine : 6, **24-26**, 50, 51, 61, 73, 75, 97, 99, 100, 104, 105, 107, 153, 209, 210, 222, 223
Voilà [magazine] : 24, 62
Voir Magazine : 24
Volny : 155
Voyage de Beryl Marquees (Le) : 186
Vraoum - Bande dessinée et art contemporain : 232
V Sélections : 24
V Supplément : 24

W

Wagner, Richard : 179
Wahl, C-M : 156
Wapi : 160
Warhol, Andy : 76, 115, 172
Wilette, Adolphe Léon : 210
Will : 156
Williamson, Al : 188
Winkler, Paul : 13
Wolinski, Georges : 179, 216
Wood, Wallace : 186
Wunder, George : 184

X

Xam [personnage] : 118, 126
Xam, planète : 116, 129, 134, 154
Xiris [album] : **194-196**, 198, 208, 213, 214, 215, 218, 224, 225, 228, 229
Xiris [personnage] : 196

Y

Yanne, Jean : 153
Yardbirds (Les) : 234
Yragaël ou la fin des temps : 89, 233, 237, 238, 242, **245-246**, 248
Yragaël [personnage] : 243
Yves Sainclair : 104
Yyrkoon [personnage] : 242

Z

Zappa, Frank : 113, 128
Zig et Puce : 18
Zoom [magazine] : 95
Zo [personnage] : 120, 121, 122, 126

Hommage à Saga de Xam *par Jean-C. Denis* - Cent pour cent bande dessinée -
Cité de la bande dessinée et de l'image / Paris Bibliothèques - 2009

Achevé d'imprimer par Smilkov Print Dépôt légal : septembre 2020 Imprimé en Union européenne

Déjà parus dans la collection

MÉMOIRE VIVE

Benoît Barale
La Bande dessinée ou comment j'ai raté ma vie

Laura Caraballo
Alberto Breccia, le maître argentin insoumis

Renaud Chavanne
Composition de la bande dessinée

Edgar P. Jacobs et le secret de l'explosion

Collectif
Jeux d'influences, 30 auteurs de bande dessinée parlent de leur livre fétiche

Jean-Luc Coudray
L'Industrie de la dédicace

Philippe Delisle & Benoît Glaude
Jijé, l'autre père de la BD franco-belge

Dominique Dupuis
Au début était le jaune...

Luc Duthil
Alex Varenne, itinéraire d'un libertin

Nicolas Finet
L'Aventure (À Suivre)

Thierry Groensteen
En chemin avec Baudoin

Francis Groux
Au coin de ma mémoire

Olivier Jung
La Trilogie Nikopol

Pascal Krajewski
L'Enquête, sur l'art de Marc-Antoine Mathieu

Guillaume Laborie
Wallace Wally Wood, si c'était à refaire...

Harry Morgan et Manuel Hirtz
Le Petit Critique illustré

Daniel Pizzoli
Mœbius ou les errances du trait

Jean-Marc Pontier
Lectures de David B.

Nicolas de Crécy, périodes graphiques

Hergé, la part du lecteur

Gilles Ratier
Avant la case
(épuisé)

Christian Staebler
La Grande Aventure de la bande dessinée Tome 1 : des origines aux débuts de la critique

La Grande Aventure de la bande dessinée Tome 2 : le tournant des années 60 et 70

Fredrik Strömberg
Images noires

Histoire de la bande dessinée suédoise

Nicolas Tellop
L'Anti-atome - Franquin à l'épreuve de la vie

Philippe Tomblaine
La Seconde Guerre mondiale dans la bande dessinée

Hermann, l'encre noire du sanglier des Ardennes

Dany, du rêve au 9e art

Sexties

LES FILLES DU TERRAIN VAGUE

Longtemps, les bandes dessinées estampillées Losfeld souffrirent d'une mauvaise réputation. Beaucoup gardent en mémoire l'image d'une période certes expérimentale mais passée de mode, kitsch à l'envi et pour tout dire indigne de figurer au panthéon de l'histoire de la BD.

Le parcours bédéphilique du sulfureux Éric Losfeld, qui s'étend de 1964 à 1973, n'a été que superficiellement étudié par les exégètes du 9e art. Le manque d'accessibilité à des ouvrages depuis longtemps épuisés n'y est sans doute pas étranger. Losfeld aura pourtant su sentir l'air de son temps et révélé, excusez du peu, Forest, Peellaert, Druillet, Gigi, Devil, Crepax, Caza ou Cuvelier en rupture de *Corentin*. En se démarquant radicalement des canons de la bande dessinée franco-belge, ses livres atypiques glorifièrent pop art et psychédélisme triomphants par le biais de gros albums luxueux, gorgés d'érotisme et de couleurs flamboyantes. Surtout, ils constituèrent un marqueur historique pour la reconnaissance d'un genre en passe de devenir adulte. Il était donc plus que temps de sortir Éric Losfeld du purgatoire dans lequel il sommeillait depuis plus de cinquante ans.

Iconographie rare ou inédite à l'appui, retour sur l'époque bénie, pop et bariolée des *Sexties*, pour y retrouver *Les Filles du Terrain Vague* !

Préface de François Rivière
Chapitre bonus : La saga d'*Elric le Nécromancien* de Druillet.

ISBN : 978-2-917837-37-5

MÉMOIRE VIVE PLG

18 €